VOYAGE

AU

ZAMBÈSE

ACCOMPAGNÉ DE 42 PLANCHES ET CARTES HORS TEXTE

PAR

PAUL GUYOT

CHIMISTE

MEMBRE FRANÇAIS DE LA MISSION PAIVA D'ANDRADA AU ZAMBÈSE

PARIS

LIBRAIRIE AFRICAINE ET COLONIALE

JOSEPH ANDRÉ ET Cie

27, RUE BONAPARTE, 27

1895

CROQUIS DE VOYAGE DE M. P. GUYOT. A.



Lith. E. Munier, Nancy. Albert Barbier, des.-aut. Nancy.

VUE DE LA RIVIÈRE DE QUILIMANE
prise de la partie occidentale de Matango.

VOYAGE

AU

ZAMBÈSE

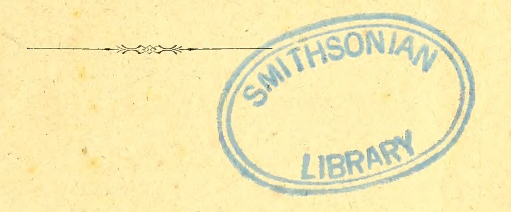
ACCOMPAGNÉ DE 42 PLANCHES ET CARTES HORS TEXTE

PAR

PAUL GUYOT

CHIMISTE

MEMBRE FRANÇAIS DE LA MISSION PAIVA D'ANDRADA AU ZAMBÈSE



PARIS

LIBRAIRIE AFRICAINE ET COLONIALE

JOSEPH ANDRÉ ET Cie

27, RUE BONAPARTE, 27

1895

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES PLANCHES

VOYAGE AU ZAMBÈSE

Quilimane.

Le 13 avril 1881, la mission française des mines [1] envoyée pour explorer une partie du bassin du Zambèse arrivait en vue de Quilimane, où le steamer *Assyria,* de la Compagnie *British India,* devait décharger le matériel et les approvisionnements nécessaires à l'expédition. Dès que les formalités qui accompagnent toujours les atterrissages eurent été accomplies, les membres de la mission se rendirent à terre, où ils reçurent un bon accueil des Portugais de la ville et des deux ou trois Français qui sont, là-bas, les agents d'une maison marseillaise dont les comptoirs sont répartis dans tous les ports des côtes orientale et occidentale de l'Afrique [2].

Quilimane, l'une des quatre cités portugaises (Quilimane, Senna, Tête et Zumbo), située sur les rives du Zambèse, se divise en deux quartiers : celui des noirs et celui des blancs. Le premier n'a pas d'emplacement proprement dit ; il est nomade. Situé au N. et au N.-E. du second, il est le plus éloigné du port et se compose de *paillottes* dont l'existence est éphémère et qui disparaissent ou changent de place plusieurs fois l'an, selon les caprices de leurs habitants vivant entassés dans ces réduits enfumés, sans aucun souci du lendemain.

---

(1) Cette mission était composée de MM. J. Carlos Païva d'Andrada, capitaine d'artillerie, attaché à la légation portugaise à Paris ; le marquis de Gourgues ; E. Durand, ingénieur civil ; E. Lapierre, ingénieur des mines ; H. Kuss, ingénieur des mines ; P. Guyot, chimiste ; R. Gaffard, médecin ; Rigaïl de Lastours ; Ch. Courret ; Avorieu, maître-mineur ; Cabal et Artru, mineurs ; Martinez et Miguel, tous deux Espagnols et laveurs d'or.

(2) La maison Mantes frères, Borelli de Régis aîné, de Marseille.

Dans la partie civilisée, on rencontre un mélange de Maures, de Banians et d'Européens. C'est d'abord la maison du gouverneur surmontée du pavillon portugais, vaste habitation en pierres blanchies à la chaux, rendue habitable par les nombreux *pancas* qui ornent chaque chambre et que des domestiques, noirs pour la plupart (boys ou rapaces), agitent de temps en temps afin de renouveler l'air et l'entretenir dans un état supportable de fraîcheur. Puis, au bord de la mer, les factoreries hollandaise et françaises qui, avec la maison anglaise, concentrent la totalité du trafic sur le haut Zambèse et sur le Chiré.

La douane de Quilimane, établie il y a une douzaine d'années, est un grand bâtiment rectangulaire en maçonnerie situé à 100 mètres environ du bord de la rivière. La partie qui fait face à celle-ci est formée d'un perron aussi grand que la construction; on y aboutit par une rampe en briques ordinaires, posées de champ pour le pavage et à plat pour la bordure. Cette disposition défectueuse dans sa dernière partie, est cause de fréquentes dégradations lors des arrivages. La deuxième partie de la douane est affectée à la poste; un seul directeur surveille les deux services.

Le débarquement des marchandises amenées par les vapeurs ou les voiliers s'opère à l'aide de chalands ou lanches qui les conduisent près d'un quai en pente, avancé dans la rivière jusqu'à l'endroit où les eaux sont les plus basses à l'heure des contre-marées. Ce quai en ciment, posé à même sur la vase et garanti par des ailes en briques, ne paraît pas bien solide ; il se balance lorsqu'on décharge vivement les colis un peu lourds. Le courant dégradant la rive du côté de la ville, une souscription publique a été ouverte, il y a une trentaine de mois environ, pour la construction d'une digue en maçonnerie en avant des terres. Les fonds nécessaires furent trouvés en partie et

l'on commença les travaux qui furent ensuite suspendus pendant quelque temps. Ils ont dû être repris au mois de décembre 1881.

Une petite voie ferrée a été établie pour mettre en communication la douane avec le quai de déchargement; elle est fort mal entretenue et le seul wagonnet qui sert à son exploitation est en si mauvais état qu'il peut à peine faire d'une seule traite le parcours du réseau, dont la longueur totale n'excède pas 150 mètres. Nous l'avons vu dérailler jusqu'à trois fois pendant le même voyage et à chaque accident, il a fallu, pour le replacer sur les rails, employer une vingtaine de noirs, ce qui occasionnait une grande perte de temps. Le plus souvent, les marchandises sont transportées à dos d'hommes jusqu'au dépôt, où elles peuvent séjourner pendant six mois sans payer d'emmagasinage. Les droits de douane varient de 6 à 12 p. 100, *ad valorem;* les produits destinés à aller au delà du Chiré ne paient que 3 p. 100.

Il existe, à Quilimane, un service de travaux publics qui dépend de celui de Mozambique. Les employés sont payés fort cher et, les premiers, sur les recettes de la douane ou *fazenda.* S'il reste quelque chose, le reliquat sert à solder les traitements des autres fonctionnaires. Ce système ruine la Zambésie, car on peut dire que, depuis son application, il n'a été fait aucun travail sérieux dans toute la colonie.

Le seul équipage qui se trouve à Quilimane, — nous pouvons même écrire dans la Zambésie, — se compose d'un tombereau et d'un bœuf pour le traîner; les chevaux ou autres bêtes de somme y étant inconnus. Ils appartiennent tous deux au service des ponts et chaussées.

Commerce. — Le commerce de Quilimane est fait par les factoreries pour le gros; par les Banians et les Maures pour le détail. L'importation consiste principalement en eau-de-vie (trois-six, cognac, rhum et genièvre), en coton

ou étoffe légère et en mouchoirs de toutes couleurs, en toile de Bombay. Les perles sont peu estimées. Les armes à feu et la poudre ne font plus partie des marchandises dont la vente est permise. Enfin, les factoreries écoulent aux naturels les produits qui forment le rebut ou le solde des magasins et bazars européens. Les vieux vêtements militaires, surtout ceux des soldats anglais tués en Abyssinie, au Cap, dans le Transvaal et le Zoulouland, étaient fort estimés en 1881. Toutes ces marchandises sont échangées contre de la monnaie — roupie indienne ou reis portugais (1) — dans le bas Zambèse, mais sont considérées comme numéraire dès qu'on dépasse le Chiré. Leur valeur est de 15, 20 et même 30 fois celle qu'elles ont à Marseille, dans le commerce de détail, ce qui, en défalquant le prix du fret, constitue encore un très-beau bénéfice aux négociants, lesquels au surplus ne se gênent pas pour falsifier les denrées alimentaires, notamment les spiritueux qu'ils coupent avec de l'eau et auxquels ils rendent de la force à l'aide de divers piments.

Le commerce d'exportation consiste en cire jaune, caoutchouc, amandes sèches de coco ou *copra,* arachides et ivoire. La cire jaune est principalement recueillie à Quilimane, Senna et Chaïmba; elle est prise par les noirs dans les ruchers du Mato. Après avoir lavé la cire, ils en font des boules d'une livre à une livre et demie environ, qu'ils viennent échanger aux commerçants contre du coton ou des mouchoirs. Les négociants, avant d'envoyer cette cire en Europe, lui font subir une refonte qui épure tant soit peu le produit primitif. Dans cette opération on se contente d'écumer la matière en fusion; on la coule ensuite dans des bassines en cuivre ayant la forme de

(1) **Valeur de la roupie indienne, sur le pied de 180 reis = 1 fr.**

A Mozambique	**350 reis**	**= 1f945**
A Quilimane	**375 —**	**= 2 084**
A Senna	**400 —**	**= 2 223**
A Tête	**450 —**	**= 2 500**

pains circulaires et d'une profondeur de 15 à 25 centimètres. Ces pains pèsent un ou deux *arobes*, c'est-à-dire 16^{k},5 ou 33 kilogr. Le commerce de la cire, en Zambésie, n'est pas d'une bien grande importance; toutes les expéditions sont dirigées sur Marseille. A Zanzibar, cette branche de commerce est exploitée bien plus en grand; les Maures et les Banians achètent toute la cire de l'intérieur de l'Afrique aux caravanes qui viennent de Tabora. Leurs expéditions se font soit pour Londres, soit pour New-York.

Le caoutchouc provient de la Chupanga; les noirs le recueillent eux-mêmes et en font des boules de 4 à 8 centimètres de diamètre. Ce commerce est aussi de médiocre importance.

Le copra tient une plus large place dans le trafic de Quilimane; ces amandes de coco, desséchées au soleil, sont expédiées aux savonniers de Marseille qui en tirent de l'huile pour leur industrie. Le copra se vend à la *panche* de 15 kilogr., au prix de 500 reis ou 2 fr. 75 c. En Zambésie, le cocotier n'exige aucune culture; à part les frais de plantation et quelques soins d'entretien, il ne réclame que le travail de la récolte. Chaque cocotier produit un bénéfice annuel et net de 5 à 6 fr. Deux cents arbres environ peuvent être plantés sur un hectare de terrain. Ce n'est que vers sa cinquième ou sa sixième année que l'arbre commence à rapporter.

Les amandes de l'arachide constituent à elles seules les quatre cinquièmes du commerce d'exportation; cette pistache de terre (*Arachis hypogæa*) si fine, si précieuse pour la fabrication de l'huile et si facile à soigner, est la culture la plus productive du pays. C'est vers elle que tendent tous les efforts des naturels qui deviennent propriétaires d'un coin de terre, car, au prix de 5 fr. les 33 kilogr., séchés et rendus aux factoreries, ils ont dans les bonnes années de très-beaux bénéfices.

L'ivoire, dont le commerce est aujourd'hui bien diminué, ne se trafique guère à Quilimane; l'éléphant étant devenu très-rare dans le bas Zambèse. Entre Tête et Zumbo on peut encore se procurer quelques défenses, mais alors la valeur varie suivant les dimensions. Voici le cours de la vente, à Tête, pour l'année 1881, le transport jusqu'à Quilimane restant à la charge de l'acheteur:

POIDS DES DÉFENSES.	NOMS donnés aux défenses.	VALEUR de l'arobe de 32 livres (1).
4 livres à 5 l. 3/4.	Céra 2e sorte.	160f
6 — à 7 l. 3/4.	Céra 1re —	180
8 — à 9 l. 3/4.	Petite 2e —	270
10 — à 13 l. 3/4.	Petite 1re —	290
14 — à 17 l. 3/4.	Moyenne —	340
18 — et au-dessus	Grosse —	350

(1) La livre est de 459 grammes.

On ne fait aucun cas des défenses d'hippopotame qui sont assez nombreuses dans le pays et pourraient cependant servir à confectionner maints petits objets de luxe et de fantaisie.

Parmi les produits appelés à devenir l'objet d'un grand commerce d'exportation et que l'on rencontre à chaque instant dans le bassin du Zambèse, nous devons citer: le maïs, le riz, le coton nankin, la canne à sucre, la graine de ricin, le tabac, le séné, l'indigo et le *mafouta* (*Papaver spinosum*) dont on extrait une huile excellente, sans compter les divers bois de construction, rouges et très-durs pour la plupart, que l'on pourra tirer des nombreuses et épaisses forêts de la Chupanga et du Guingue; les essences forestières les plus renommées portent les noms de *Marousa, Mochambé, Mocoio, Motokoto, Msoro, Mosoko, Mélompi* et *Timbati.*

Pl
du
(Lieu S

(1) point d'où est pris
le paysage A.

u

Sorgho

(1)

to & de Roseaux

Rivière couverte de roseaux
alfagoma & autres plantes
aquatiques

Albert Barbier. desr. autr.

Plan de la partie occidentale
du Village de Matango
(lieu d'étape entre Muguimba & Mochina)

(1) point d'où est pris
le paysage A

S

N

champs de Mapira ou Sorgho

(1)

Potagers

limite de la partie orientale du Village de Matango (à 500m env.)

arbres divers

Rive couverte d'arbustes & de Roseaux

Rive couverte d'arbustes & de Roseaux

Roseaux

Débarquadère

Largeur 135m environ

Quilimane Rivière

Partie de Rivière couverte de roseaux d'alfaguia & autres plantes aquatiques

lit. J. Faistner sculpt.

Le froment est cultivé en petite quantité sur divers points du bassin du Zambèse ; il vient bien et donne une farine très-blanche, obtenue à l'aide des moulins ordinaires à pierre, employés par les noirs pour réduire en poudre le sorgho et le millet qui leur servent à préparer la *Masse* et le *Pombé*. Les deux graminées que nous venons de citer sont cultivées aux abords de tous les villages. La farine de sorgho est faite au jour le jour, selon les besoins des habitants. Voici les diverses opérations que le *Mapira* (sorgho) subit avant la mouture. A la récolte, on le vanne pour enlever les pellicules légères qui ont été ramassées avec le grain. On lave ensuite au fleuve la quantité que l'on veut employer ; cette opération a pour but d'enlever les pailles et les grains vides non partis au vannage, et aussi de préparer le bon grain à l'action du pilon : on le fait ensuite sécher au soleil. Quand le sorgho est ressuyé, on le traite au pilon qui le concasse et permet d'enlever l'enveloppe par un dernier vannage fait, cette fois, à l'aide d'écuelles en bois ou de paniers en feuilles de palmier. La portion concassée et appropriée est ensuite broyée à la meule de pierre plate et convertie en farine. Il n'existe aucun moulin à vent ou à eau dans la Zambésie. Le sorgho non pilé vaut 300 reis la panche de 15 à 16 kilogr. ; la farine de sorgho se vend 500 reis, le même poids, c'est-à-dire près de 2 fr. 80 c. Les provisions de graines et la farine sont conservées dans de très-grands paniers tressés avec des feuilles de palmier ; ils ont la forme d'une outre et se ferment à l'aide d'un couvercle. Celui que nous avons mesuré avait 1^{m},30 de diamètre sur 1^{m},80 de hauteur. Souvent on applique à l'extérieur de ces vases une couche d'argile que l'on laisse ensuite sécher à l'air libre à l'abri des rayons du soleil ; sans cette dernière précaution, la terre se fendillerait et se détacherait de l'enveloppe végétale.

Le sésame (*Sesamum orientale*) est aussi l'objet d'une

culture assez importante et d'un petit commerce d'exportation. Le pied est coupé ras du sol et les tiges, formées en petites gerbes, sont ensuite séchées. Pour cela, sur un terrain bien plat, les naturels enfoncent en terre et vis à vis les uns des autres, à des distances convenables pour former des rangs d'une centaine de mètres de longueur, des piquets fourchus à la tête et hauts d'environ 1 mètre. Des perches étendues sur les piquets forment des barrières contre lesquelles on dresse de chaque côté les gerbes de sésame de manière à obtenir des tentes. On les laisse ainsi jusqu'à ce que la capsule soit bien sèche et que la graine tombe avec facilité.

Industrie. — A Quilimane, l'industrie est limitée à deux ou trois briqueteries communes, qui confectionnent leurs produits avec l'argile ferrugineuse qu'on trouve dans la campagne environnante. La terre en est peu travaillée; simplement pétrie à la main par les noirs, elle est jetée dans des moules où elle prend tant bien que mal la forme voulue. Elle est ensuite desséchée au soleil et cuite au feu de bois. Cette brique est vendue à raison de 25 fr. le mille; celle qui vient d'Europe vaut de 80 à 100 fr. Une personne intelligente qui s'établirait à Quilimane avec une machine semblable à celles qu'emploient nos fabricants et qui saurait bien conduire un four de cuisson, ferait fortune en peu de temps, car, il faut bien l'avouer, le moellon, autrement dit la pierre à chaux, est très-rare dans le pays, et toutes les constructions — à part les paillottes — se font avec des briques.

Une culture de pavots à opium est établie à Mopéa; nous en parlons plus loin.

Religion. — A Quilimane, on rencontre quatre cultes particuliers, savoir : celui des Maures, celui des Banians, le protestantisme, enfin le catholicisme qui est, comme en Portugal, la religion de l'État.

Les naturels ne pratiquent aucune religion; dans le

courant de cette relation nous parlerons des cérémonies usitées à l'occasion des mariages et des décès.

Les Maures ont un lieu de réunion qui leur sert de mosquée. Toutes leurs fêtes sont observées et, aux principales d'entre elles, ils témoignent leur joie par de nombreux coups de fusil dont les noirs se réjouissent en poussant des cris et en faisant des gambades pour le plus grand amusement des badauds.

Les protestants n'ont pas de chapelle, mais les missionnaires anglais sont assez nombreux dans le pays et leurs efforts tendent surtout à évangéliser sur le territoire compris entre Quilimane et le haut Chiré, vers Livingstonia.

L'église catholique de Quilimane est située sur le bord de la mer, entre les deux factoreries françaises; en 1881, elle était fermée au culte pour cause de réparation. L'intérieur ne présente rien de bien curieux, si ce n'est les diverses pierres tombales qui sont encastrées dans les dalles du sanctuaire. Le desservant est un prêtre de Goa. Les jésuites ont, depuis 1881, fondé une mission à Mopéa, non loin de Quilimane. Leur supérieur, le P. Dejoux, est Français.

Les Banians ne sont pas moins bruyants que les Maures dans leurs cérémonies religieuses, et ils manifestent surtout leur joie à l'époque du renouvellement de leur année, qui est aussi celle du règlement de leurs comptes commerciaux. Il nous a été permis d'assister à cette grande fête qui se pratique avec un apparat des plus solennels. Dès l'avant-veille du jour consacré, ils se rendent chez les Européens avec lesquels ils font des affaires et leur empruntent tous les objets qui peuvent servir à décorer l'intérieur de leurs habitations. Ils choisissent, au milieu des articles de bazar que vendent à gros bénéfices les agents des factoreries, les marchandises les plus bizarres et les plus clinquantes. Tout est bon pourvu que cela soit brillant et riche en cou-

leurs. Aussi est-ce avec un sérieux de commande que nous avons visité ces musées d'un nouveau genre ; ici une chromolithographie, représentant les plaisirs de la pêche, coudoie le portrait d'un assez gros personnage politique devant lequel brûlent une douzaine de lampions. Là, une Vénus décolletée, jouant avec son chien et son chat, fait pendant à un prince de Galles ou à un roi de Hollande. Ailleurs, ce sont des scènes religieuses qui tournent le dos à des images d'Épinal. Les sujets les plus disparates se trouvent mêlés ; des bacchantes, un peu trop décolletées peut-être, trouvent place à côté des portraits des illustres du jour, et chaque nation peut y reconnaître les siens. Des boîtes à musique égaient le tout d'airs plus ou moins fantaisistes ou faux. C'est à la tombée de la nuit que commence vraiment la fête ; il faut, sous peine d'être mal vu, rendre visite à toutes les cases et jouir du coup d'œil. Mais si là se bornait la corvée, on s'en tirerait à bon compte. On doit aller saluer le maître de la maison, répondre au *Salem* que vous adressent tous les habitants mâles et tâcher d'apercevoir, à moitié enfouies sous des tentures, de jeunes femmes qui seraient assez jolies sans leurs yeux creux, leur face jaune, blafarde, étiolée et leurs dents teintes en rouge. Par contre, elles sont parées de tous leurs trésors (c'est à celle qui étalera le plus de bijoux de l'Inde) et ne disent pas un mot. Quand l'inspection est terminée, quand on a bien vu les exhibitions fantaisistes du Banian, il faut absorber des friandises locales en s'asseyant à la turque sur de riches tapis ou sur de simples nattes. La plus offerte et la moins goûtée — par nous du moins — des friandises confectionnées pour la fête est un croquet que nous ne recommandons pas aux personnes civilisées. C'est une pâte ferme, assez dure même, obtenue en faisant cuire sur des plaques de fer chauffées au rouge de la farine de sorgho pétrie à l'huile d'arachides, agrémentée de fragments de copra et saupoudrée de grains de millet, le tout coloré au

curcuma, assaisonnement indispensable de la cuisine indienne. Enfin, quand la collation est terminée et qu'on a fumé plusieurs cigarettes de tabac parfumé venant de l'Orient, on apporte les pétards indispensables qu'il faut faire partir en l'honneur de ses hôtes devant les statues de Brahma et de Vichnou.

Ces pétards, un peu plus gros qu'une allumette mais moins longs, sont rangés au nombre de 96, des deux côtés d'une mèche inflammable, et six de ces mèches forment un paquet. Selon la position sociale du visiteur ou la fortune du Banian, celui-ci offre un nombre plus ou moins grand de paquets que l'on allume en l'honneur des dieux lares qui vous regardent d'un œil soi-disant satisfait. Aussi n'entend-on qu'une vive fusillade toute la nuit. Chez un riche Banian, nous avons dû brûler dans la chambre de notre hôte, plus de trente mille fusées en quelques minutes. Après cela, il nous a fallu céder la place à d'autres et aller recommencer chez le voisin ce que nous venions de faire chez le premier qui s'était trouvé sur notre route.

La fête n'est pas seulement pour les Banians ; les gens du pays en profitent aussi et leur plus grand amusement consiste à se lancer des paquets de fusées entre les jambes. Les résidents européens complètent la cérémonie en s'en allant donner des sérénades aux Banians ; les notables, fonctionnaires ou autres, prennent leur instrument favori et, en groupe, vont se faire entendre dans les rues de la ville. Cette musique serait passable si les artistes jouaient au moins avec ensemble et surtout le même air et non pas, comme cela est arrivé, trois morceaux différents — sur accordéon, piston et violon. — Nous nous garderons bien de recommander ce procédé aux gouverneurs de nos colonies, car nous ignorons ce que l'on peut en retirer pour le bien de la nation ; nous supposons seulement qu'à Quilimane il est indispensable pour donner du prestige aux fonctionnaires publics.

Justice. — La Zambésie est soumise à la juridiction de Mozambique ; le Code portugais est en vigueur. Dans chacune des grandes villes se trouvent des juges ordinaires qui règlent les différends et jugent les contraventions. Les capitaõ-mor de prazos rendent la justice parmi les noirs et appliquent, la plupart du temps, les lois cafres. Le fouet, la chicote (1) et la palmatorià (2) terminent presque toujours les discussions ou succèdent aux contraventions, vols et batailles. Pour qu'un criminel soit envoyé à Mozambique afin d'y être jugé, il faut que sa faute soit bien grave, car les dépenses nécessitées par le transport de l'accusé et son voyage seraient énormes et grèveraient par trop le budget de la colonie. Nous nous sommes laissé dire que les accommodements étaient faciles en ce pays, et l'on nous a cité divers personnages qui, partout ailleurs, auraient été pendus.

Nous avions toujours cru qu'au chef-lieu du district, résidence du gouverneur, on se dispensait d'infliger aux noirs des punitions corporelles. Eh bien! à Quilimane, en 1881, les négresses rencontrées dans les rues après la retraite étaient mises en prison pour la nuit et fouettées le lendemain avant d'être renvoyées dans leurs paillottes. Les nègres coupables de la même contravention recevaient vingt coups de palmatorià sur les mains.

A Pungurine, succursale de Marouse, un noir qui avait dérobé deux poules (soit environ 35 cent.) fut attaché, par les pieds et les mains, à un arbre et frappé sur les cuisses de vingt coups de chicote. Il fut ensuite forcé de reprendre son travail.

---

(1) *Chicote.* — Espèce de petite cravache découpée dans la peau des hippopotames puis séchée au soleil. — Quelques spécimens sont garnis de fils de laiton espacés de 4 à 5 centimètres. — On comprend que chaque coup de cet instrument, appliqué sur les reins, trace sur la peau un sillon sanglant. Nous possédons une chicote à double branche.

(2) *Palmatorià.* — Instrument servant à frapper sur les mains. Il est en bois dur percé de trous comme une écumoire et muni d'un manche. Dès les premiers coups, le sang jaillit par les ouvertures qui ont aussi pour objet d'empêcher la résistance de l'air qui amoindrirait le contact et par conséquent la douleur.

Il est inutile de parler ici de tous les actes de brutalité qui se commettent journellement ; nous avons été témoins de quelques-uns d'entre eux et, nous l'avouons, celui qui frappait avait souvent tort et ne possédait pas toujours sa raison. Nous nous contenterons de protester contre de pareils procédés qui soulèvent le cœur et font mépriser aussi bien ceux qui les mettent en pratique que ceux qui, ayant une autorité suffisante pour s'y opposer, en tolèrent l'exécution devant eux.

Répétons ici ce que l'abbé Raynal, dans un livre trop peu lu aujourd'hui (*Révolution de l'Amérique,* in-8°, Londres), écrivait en 1781, et demandons-nous si les reproches qu'il appliquait, il y a juste un siècle, aux Anglais ne peuvent pas être adressés avec raison et justice par les Zambésiens aux Portugais actuels.

« ... (P. 52, 53)..... Quel terme avez-vous fixé à notre « émancipation ? Soyez de bonne foi et vous avouerez que « vous vous étiez promis de nous tenir sous une tutelle « qui n'aurait pas de fin. Si du moins cette tutelle ne se « changeait pas pour nous en une contrainte insupportable ; « si notre avantage n'était pas sans cesse sacrifié au vôtre ; « si nous n'avions pas à souffrir une foule d'oppressions de « détail de la part des gouverneurs, des juges, des gens de « finance, des gens de guerre que vous nous envoyez ; si « la plupart, en arrivant dans nos climats, ne nous apportaient pas des caractères avilis, des fortunes ruinées, des « mains avides et l'insolence de tyrans subalternes qui, « fatigués dans leur patrie d'obéir à des loix, *viennent se « dédommager dans un nouveau monde en y exerçant une « puissance trop souvent arbitraire.* Vous êtes la mère-patrie ; « mais loin d'encourager nos progrès, vous les redoutez, « vous enchaînez nos bras, vous étouffez nos forces naissantes..... »

Nous n'ignorons pas qu'il existe plusieurs circulaires émanées du ministère portugais qui enjoignent aux gou-

verneurs des districts coloniaux de faire cesser, dans le ressort de leurs directions, les punitions corporelles de tous temps en usage. Mais pour les remplacer on n'a donné aux chefs des districts, comme moyen de répression, que la prison civile. « Quand un noir aura commis une faute, a-t-on écrit, vous l'emprisonnerez sur la demande de celui qui aura été lésé soit dans sa personne, soit dans ses intérêts, et cela après que le délit aura été constaté. Vous prononcerez vous-mêmes sur la durée de la peine qui n'excédera pas huit jours; sans cela, le délit deviendra passible de la juridiction ordinaire... » C'est en vertu de ces instructions que l'on a construit dans les dépendances des palais des gouverneurs, une prison où sont envoyés quelques délinquants. Mais voici la difficulté qui se présenta : le ministère oublia de faire ouvrir un crédit au budget pour la nourriture des prisonniers et, quelque minime qu'elle fût, il fallait cependant la payer. Les gouverneurs demandèrent alors aux plaignants de payer deux brasses de coton pour le maximum de l'emprisonnement, mais ceux-ci jetèrent les hauts cris et trouvèrent que si, après avoir été volés par un noir, il fallait encore débourser de l'argent pour le faire punir, il était plus simple et plus économique de lui chatouiller les reins à coups de chicote ou les mains avec une palmatorià. Les circulaires restèrent donc sans effet et tout rentra dans l'ordre primitif des choses.

Armée. — Nous en parlerons en détail lorsque nous présenterons nos observations relatives à la ville de Tête, où nous avons résidé quelque temps.

De Quilimane au Chiré.

Arrivés à Quilimane quelques jours avant Pâques et trouvant la douane fermée, nous ne pouvons quitter la ville que le 20 avril à 4 heures du soir, au moment de la marée montante. Le courant est très-fort et la rivière fort large;

Plaines herbeuses.

Cie de l'opium

Sablonneux

R

Plaine herbeuse

Chaïm

Lieu de tran

sés bagages

au Yam

Extrait du Carnet du Voyageur.

N

eu de l'opium

Herbes

Sentier

Plaines herbeuses

Terrain sablonneux

Quaqua

R

chenil

Champs de Sorgho

Plaine herbeuse

Chaïma
Lieu de Transbordement
des bagages du Quaqua
au Zambèse

route de ~~Mutatacatoca~~ Mucatacata

nous passons devant Carungo, Nhassungue et Chiambazo, pour aborder le lendemain soir au village de Nhandoa, pied-à-terre du sieur Romaõ de Jésus-Maria, l'un des plus riches propriétaires de prazos du bas Zambèse. La marée se fait encore sentir à hauteur de ce village qui, souvent inondé, a dû être bâti sur pilotis de 1^{m},50 à 2 mètres d'élévation. Un peu au-dessus de Nhandoa, la rivière se rétrécit beaucoup et nous entrons dans un chenal où la navigation est encore facile, malgré les laitues d'eau (*Alfacynia*) qui commencent à se montrer. Peu à peu les plantes augmentent et entravent la navigation ; les roseaux s'épaississent et l'on avance avec difficulté. L'on passe néanmoins devant Interre, Mugurumba, Motango, Moechina, Pancœil, Casa Joié et Mambuxa. Entre Interre et Mugurumba, la rivière, qui a 125 mètres de largeur, est complètement obstruée et il nous faut couper les herbages afin de pouvoir passer; des maquereuses, des courlis, des râles et des poules d'eau courent sur le vaste champ de laitues que nous avons devant nous sans paraître effrayés des quelques coups de fusil que nous leur tirons. De Mugurumba à Motango [1], les rives sont basses, très-peu boisées; de chaque côté on a de vastes plaines herbeuses. Moechina, distant de 4 kilomètres environ de Motango, se compose d'une vingtaine de paillottes carrées et Pancœil d'une dizaine excessivement sales. Là, pour la première fois, nous apercevons une femme ayant le *Pélélé* ou coquillage qui orne la lèvre supérieure.

C'est près de Mambuxa que la rivière de Quilimane perd son nom ; elle reçoit à ce moment deux cours d'eau : l'un, le Quaqua, venant du N.-O., et l'autre, le Muto, venant du S.-O., qui n'a à son embouchure que 10 mètres de largeur et environ 2 mètres de profondeur. Il est presque entièrement couvert de roseaux, de plantes aquatiques,

---

[1] Voir les croquis A et B.

telles que alfacynia, nénuphars et nyika ou châtaignes d'eau dont les noirs sont très-friands. A son embouchure, le Quaqua a 40 mètres de largeur ; son courant est rapide, ses berges plates et herbeuses ; son lit est encombré par la végétation.

Nous remontons cette rivière pour gagner Mopéa et de là le Zambèse par voie de terre.

Le Quaqua reçoit sur sa rive droite trois ruisseaux : le Sameço, le Sococo et le Singalès. Les affluents de la rive gauche, beaucoup plus nombreux, portent les noms suivants : le Cobès, le Pingagi, le Vignes, le Maonde, le Cigaïl, le Mapaïa, le Manzi, le Camboa, le Rogari, le Langotgi et la Leida.

De chaque côté du Quaqua sont de vastes plaines ; sur la rivière nous ne rencontrons que peu de gibier, quelques rares maquereuses. Entre le Cobès et le Pingagi, la rivière n'a que 2 mètres de profondeur sur 20 à 25 de largeur. Les rives sont formées d'alluvions. Le ruisseau le Vignes, large de 5 mètres, est complètement obstrué ; il vient du Nord. Le Maonde, qui se trouve dans le même état, coule du N.-N.-O. Près de l'embouchure de ce cours d'eau, le Quaqua n'a que $1^{m},20$ de profondeur avec un fond de gravier. Le Sameço a 4 mètres de large ; il semble venir du Sud ; le Sococo coule du S.-O. Le Cigaïl, qui vient du Nord, tombe dans le Quaqua à un endroit où cette rivière est fortement encaissée ; les rives sont garnies de mimosas, de mangliers et de palmiers auxquels les naturels donnent le nom de *Dikoé*. Les maquereuses (*Tatamourem*) courent en grand nombre sur les alfacynia (*Kiroulou*). Les joncs et les bambous commencent à se montrer ; la rivière fait de nombreux méandres, et lorsqu'on a dépassé le Mapaïa et le Manzi, ruisseaux de 3 et 5 mètres de largeur et au moment de rencontrer le Singalès, on entre dans un petit lac de 250 mètres de largeur sur une longueur, d'environ un kilomètre. La navigation y est facile, mais ensuite on reprend

la rivière qui, très-étroite et peu profonde, ne permet d'avancer qu'avec de grandes difficultés. On rencontre ensuite, venant du Nord, le Camboa, rivière de 30 mètres de largeur, et le Rogari, venant du N.-O., qui a environ 20 mètres à son embouchure, mais qui paraît bientôt se rétrécir. Le Langotgi, dont la largeur n'est que de 4 mètres, paraît avoir un courant assez rapide. Entre cette rivière et la Leida, nous devons nous frayer la route en coupant les roseaux sur une longueur de 800 mètres, afin de gagner la hauteur des villages de Gobane et de Moindama, ce dernier habité par un Français qui essaie, sans grand succès, de trafiquer avec les naturels et qui a déjà subi des déboires de bien des sortes (*Gazette des Eaux,* 1882, n° 1207). Plus loin, nous apercevons les Casa Grouette et Johanna qui précèdent Mopéa, que l'on entrevoit dans le lointain. On traverse ensuite deux petits lacs de 150 mètres de largeur sur 250 de longueur et l'on reprend le Quaqua, où la navigation devient presque impossible. On est en plein marécage, avec 10 à 40 centimètres d'eau, des roseaux et des bambous qu'il faut couper et arracher afin d'avancer. Nous mettons près de 7 heures pour nous frayer un chemin d'environ 2 500 mètres et nous gagnons enfin un coin de terre ferme qui nous permet d'aborder.

Partis le 20 avril, nous arrivons le 29 à Mopéa, où nous devons attendre nos canots de ravitaillement et d'outillage. Les villages rencontrés sur les rives du Quaqua sont, à partir de l'embouchure : Zingési, Nhapinga, Nhamaket, Casa Fora, C. Joachim; C. Joié, C. Gobane, C. Moindama, C. Grouette, C. Johanna et Mopéa. Plus loin : Chaïma, Casa Raposo, C. Vicente, C. Romaõ et C. Nhassingue.

Mopéa est une ville de fondation portugaise ; aujourd'hui elle est presque en ruines. Elle est située à quelques kilomètres du Zambèse et servait jadis d'entrepôt aux marchandises venant de Quilimane et destinées à l'intérieur.

Maintenant à cause des nombreuses difficultés que la navigation présente, les négociants préfèrent remonter la rivière jusqu'à Nhandoa, décharger là leurs canots ou *lanches*, puis gagner le Zambèse en trois journées de marche en suivant les bords du Muto et dépassant cette rivière pour se rendre à Mucatacata, où l'on peut facilement s'embarquer sur le grand fleuve. De Mopéa l'on gagne Chaïma en très-peu de temps ; c'est actuellement le lieu de débarquement des rares marchandises qui remontent le Quaqua ; c'est un village nègre d'une dizaine de paillottes qui n'est situé qu'à 3,500 mètres de Mucatacata où l'on peut se rendre par un chemin assez facile à parcourir. C'est près de Chaïma que M. Païva Raposo a fondé une grande culture de pavots destinés à la préparation de l'opium. Elle est créée au capital de 4 millions, avec une concession de vingt mille hectares de terres et privilége exclusif pour la culture et le commerce de l'opium pendant trente-deux années. Elle existe depuis juin 1878 et occupait, en 1881, environ 250 noirs et 50 Indiens de Bombay, familiers avec la culture du pavot. Les noirs sont payés au prix fixé par le Gouvernement, 2 brasses de coton par semaine [une brasse vaut 1^{m},92 de cotonnade petite largeur et le mètre coûte environ 50 cent.] (1) ; ils se nourrissent eux-mêmes, excepté pendant les trois mois de la récolte où ils reçoivent de la compagnie un quart de riz matin et soir. Le travail du dimanche est obligatoire.

Le noir travaille une semaine sur dix ; quand il a rempli sa corvée, il est tenu de fournir un remplaçant. Ces gens habitent le prazo, mais ceux qui sont trop éloignés des champs de culture peuvent coucher dans des huttes construites à leur usage, à proximité de l'usine.

Les Indous sont engagés pour trois années, après l'expiration desquelles ils doivent être ramenés à Bombay. Ils

(1) Le rapport entre le gain journalier et le prix de la nourriture est de la moitié environ.

sont logés et nourris ; une infirmerie reçoit leurs malades. Ils touchent 15 roupies par mois et ce qui suit par jour :

Par homme : 20 onces de riz ;
8 — farine de blé ;
4 — haricots de deux espèces ;
2 — de sucre ;
2 — de beurre ;
1 — de sel ;
1 — poudre de caril.

Le travail s'exécute sous la surveillance de contre-maîtres, Indiens pour la plupart ; une cloche appelle les ouvriers à 6 heures ; ils viennent dans la cour de l'établissement faire constater leur présence et marquer leur journée, puis ils sont emmenés aux champs. Le repos dure de midi à une heure ; chaque noir ayant apporté sa nourriture prend son repas sur le lieu du travail et la journée se termine au coucher du soleil.

C'est vers le mois de novembre que commence la culture du pavot ; on débute par brûler les herbes qui couvrent le terrain et on laboure le plus profondément possible avec une houe à manche très-court. Au bout de quelques semaines l'herbe, qui a de nouveau envahi la terre, est brûlée ; on bêche ensuite et l'on répète six ou sept fois cette opération avant que le terrain soit propre à recevoir la semence. La terre, suffisamment ameublée et purgée de la végétation parasite qui tend à l'encombrer, est divisée en une série de petits carrés, séparés entre eux par des bourrelets de terre et qui communiquent avec un canal placé à un niveau supérieur. Ce canal amène l'eau d'arrosage; des fossés secondaires, destinés à recevoir l'eau qui s'écoule des terres arrosées, sont creusés en contre-bas des carreaux de plantation.

La graine de pavot étant extrêmement ténue est, avant les semailles, mélangée avec une certaine quantité de

terre. Les plants lèvent au bout de quatre à cinq jours ; on laisse croître en les sarclant soigneusement jusqu'à ce qu'ils aient atteint une hauteur de 25 à 30 centimètres. On éclaircit alors de manière à ne laisser qu'un pied par 4 à 5 décimètres carrés ; on procède à de nouveaux sarclages, puis on butte. Alors apparaît la fleur, puis vient ensuite la capsule ; c'est le moment de recueillir l'opium. Vers une ou deux heures de l'après-midi, on pratique sur chaque capsule trois ou quatre incisions. Le lendemain matin, des ouvriers viennent recueillir le produit écoulé ; ils le versent dans des sébilles en métal qu'ils transvasent ensuite dans des caisses en fer-blanc doublées en bois. Ces caisses, qui mesurent 0,60 × 0,45 × 0,40, remplies aux trois quarts, contiennent chacune environ 50 kilogr. d'opium. La capsule d'où le produit a été tiré achève de mûrir et, vers la fin de septembre ou au commencement d'octobre, on la recueille, on la fait sécher, puis on la bat pour en extraire la graine. On opère ce battage en étendant les capsules sur de grandes toiles, en faisant piétiner les noirs dessus, puis en passant le tout au crible. La terre est alors à préparer pour une nouvelle récolte ; en 1880, la compagnie Raposo a ensemencé 44 hectares de terrain et, en 1881, près de 80.

A Chaïma (1), l'opium est récolté 75 jours environ après les semailles, tandis que dans l'Inde il en faut près de 90. Le produit à l'hectare est de 55 à 60 kilogr. d'opium brut ; la moyenne dans l'Inde est de 50 kilogr.

L'eau nécessaire à la plantation est fournie par deux lagunes récemment mises en communication ; elle est élevée par une locomobile de huit chevaux de force, qui conduit l'eau à $5^{m},50$ de hauteur et la déverse sur la plantation par divers conduits. Bientôt une deuxième machine sera ajoutée à la première.

---

(1) Voir le croquis C.

Le travail à la houe nous a paru un peu primitif ; à notre remarque, on nous a répondu avoir essayé le labourage à la charrue au moyen de bœufs, mais ces animaux ne peuvent résister à une journée de travail sous le soleil brûlant du Zambèse et surtout à la mauvaise nourriture qu'on leur donne. Plusieurs sont morts d'insolation.

Le pavot, nous a-t-on affirmé, ne redoute aucun parasite ; le vent seul, au moment de la récolte, en compromet les résultats et peut même la perdre complètement. L'opium recueilli se conserve indéfiniment dans les caisses dont nous avons parlé et à découvert. Il exhale une légère odeur *sui generis ;* mais ce n'est pas en cet état de pâte visqueuse qu'il est livré au commerce. Il n'est bon ainsi que pour les pharmacies ; on le brasse ordinairement avec une matière dont on ne nous a pas fait connaître la nature, et on en forme des boules du poids invariable de 500 grammes.

Les proportions employées pour le mélange sont de 20 p. 100 d'opium pur et de 80 p. 100 de la matière inconnue. Ces boules sont soigneusement mises dans des caisses qui en contiennent 70 kilogr. ; l'emballage se fait avec minutie. Au fond de la caisse on met un lit de poussière obtenue en broyant les capsules vides et les feuilles des pavots, puis un lit de coton indigène ; par-dessus, on pose les boules d'opium et l'on continue la même disposition jusqu'à ce que la caisse soit remplie. L'opium ainsi préparé est envoyé dans l'Inde, où on le paie à raison de 50 ou 60 fr. le kilogramme. La valeur du produit vendu en 1880 a été d'environ 600 000 fr. (1).

Ces détails peuvent paraître un peu longs ; deux raisons m'ont engagé à les mentionner ici. Ce sont : 1° que la fabrique d'opium de Chaïma est la première de ce genre créée en Afrique, et 2° qu'elle est l'unique usine connue

(1) En 1881, le vent du S.-E. ayant soufflé une grande partie de l'année, la récolte n'a été que du quart environ. Les arachides ont fourni à peu près la moitié d'une année moyenne et les copras eux-mêmes ont été au-dessous de l'ordinaire.

dans toute la Zambésie. Elle était donc intéressante à étudier à ce double point de vue (1).

Pendant notre séjour à Mopéa, nous avons reçu la visite d'un certain nombre de naturels ayant à leur tête le *fou* ou *sorcier* du prazo Luabo. Cet homme, vêtu de peaux encore recouvertes de poils, porte sur la tête une calotte d'où sortent de grandes oreilles et une queue qui rappelle les perruques en usage au siècle passé. Il se présente devant nous en dansant et en soufflant dans une petite corne pendue à son cou. A ses pieds sont des anneaux en cuivre et des castagnettes en bois qui, s'entre-choquant pendant la danse, produisent des sons que les battements de mains de la foule répètent. Le danseur s'anime peu à peu, il se disloque et contorsionne son ventre de mille manières. Après quoi, il se retire accompagné de tous ses admirateurs, mais non sans avoir réclamé un cadeau ou *sagouati*.

Le long du Quaqua les naturels fument le chanvre qui pousse en arbres de 2 mètres de hauteur; ils font sécher la feuille et la consument dans des appareils de formes diverses, mais presque toujours composés d'un réservoir en corne d'antilope sur lequel est greffé un roseau portant une excavation en argile cuite qui sert de foyer : la corne contient un peu d'eau. Pour fumer, le naturel applique l'ouverture la plus large de la corne sur sa bouche qu'elle emboîte complètement et aspire la fumée qui ne tarde pas à lui procurer une quinte de toux et à l'hébéter.

D'autres préfèrent des pipes en tiges de roseaux formant triangle et reliées entre elles par des boulettes d'argile.

A la fin de 1880, une révolte ayant eu lieu en face de Senna, le gouverneur de Quilimane fit un appel aux gens de Meissinger et du Guingue et partit au commencement de 1881 pour châtier les rebelles. L'expédition, habilement menée, fut de courte durée : elle venait d'être

(1) Comptes rendus de l'Académie des sciences de Paris, 1882, t. XCV, p. 798.

Plaines herbeuses

Bananiers

Rive bordée de sorgho

Sentier allant à Mangonigoui

Sorgho

achoides

Friches

hes

Albert Barbier. des.r aut.r


D
Nord
Extrait du Carnet du Voyageur
Plaines herbeuses avec quelques arbres
Chiré
Plaine herbeuse &
Marécageuse
Rive bordée de Roseaux
Case
Sorgho
Friches
Bananiers
Sorgho
Sorgho
Millet
Sentier allant à Mangouigou
Sentier
Sorgho
arachides
Sorgho
Friches
Composées d'arbres & gdes herbes
Logements du P Dejoux
partie défrichée pour potager
Friches
Friches
Albert Barbier. des. aut.

terminée lorsque nous arrivâmes à Mopéa. C'est grâce à cette circonstance que nous fîmes la connaissance du triste personnage nommé Paul Marianno du Val-des-Anges, le dernier descendant et successeur du Marianno qui, il y a de cela 25 ans, rançonnait et pillait les voyageurs et trafiquants qui s'aventuraient vers la Chupanga ou l'embouchure du Chiré. Paul Marianno, qui est lieutenant-colonel de l'armée portugaise à titre auxiliaire, arriva une nuit à Mopéa et s'en vint frapper à la porte de la maison qu'habitaient plusieurs de nos compagnons.

— Qui est là? demanda-t-on.

— Je suis Marianno du Val-des-Anges, capitaõ-mor de Meissinger, qui vient avec le lieutenant Péchotte, deux caporaux et dix-huit soldats, t'amener les chefs de la révolte.

— Que veux-tu que je fasse de tes prisonniers; ce n'est pas ici qu'on les enferme? La prison est à la caserne de Mopéa.

— Je le sais bien, répond l'illustre officier, mais apprenant que des amis sont là, je n'ai pas voulu passer sans les saluer (il était deux heures après minuit), et puis il fait frais, le brouillard.....

Ce motif était certainement le vrai, nos amis le comprirent et en furent quittes pour une distribution de cognac. Marianno réchauffé se retira, promettant que l'un de ces jours il reviendrait sans façon déjeuner avec nous.

Il tint parole et, le jour même où nous eûmes le désagrément de faire sa connaissance, il vint sans aucune cérémonie se placer à notre table. Très-fortement ému dès son arrivée, il fut néanmoins convenable et nous procura le plaisir de voir un officier en tenue, à la face noire, se retirer chez lui ayant une glace de 13 sous accrochée après les boutons de son habit et jouant d'un accordéon qu'il nous empruntait à fonds perdu (1).

(1) Marianno a parfois des idées un peu sanguinaires. Voici son dernier exploit

On trouvera peut-être étrange que nous fréquentions des gens de cette espèce ; mais il faut se souvenir que nous sommes dans un pays encore très-sauvage où Marianno, chef d'un immense territoire que nous allons traverser, est un homme à ménager. La puissance du gouvernement portugais dans sa colonie de Mozambique est tellement nulle, qu'il suffit d'un Marianno quelconque pour la tenir en échec. D'un mot ce souverain de vingt et quelques années peut interdire à toute personne, même au gouverneur, la circulation sur ses terres ; il suffit d'un mot de lui pour que les almandiã, les cõxes, les rames, les mariniers, les machillaires, les guides disparaissent et que l'on soit réduit à ses propres ressources dans un pays où l'on vous refuse la moindre nourriture.

C'est bien pour amadouer ces chefs que le gouvernement portugais leur a donné des titres gratuits qui leur permettent d'endosser un uniforme brillant, chamarré de galons ; il croit ainsi les tenir. Nous le lui souhaitons, mais les idées d'indépendance que manifestent les fils du pays font craindre pour l'avenir.

Marianno, pendant son séjour à Mopéa, reçut d'un habitant une hospitalité un peu forcée. Au bout de quelques jours il avait, par ses excès d'intempérance et le tapage qui s'ensuivait, tellement fatigué son hôte, que celui-ci le pria de prendre la porte. Il partit furieux, jurant qu'à dater de ce moment il y aurait guerre à mort entre lui et ceux qui venaient de l'héberger. Cette aventure eut au moins ceci de bon, c'est que Marianno reprit la route de Meissinger au lieu de descendre à Quilimane.

C'est le gouverneur qui fut enchanté lorsqu'il apprit cette nouvelle !

accompli à Meissinger, à la fin de l'année 1881 : ayant bu du *pombé* et de l'eau-de-vie plus que de raison, il se mit à l'affût près de sa case et tira sur les noirs qui passaient à sa portée. Trois furent tués. Quand son ivresse fut dissipée, il rentra chez lui sans s'inquiéter d'un châtiment quelconque, car il savait que le gouvernement n'avait ni la volonté, ni la force de l'attaquer sur ses terres pour lui demander compte des assassinats qu'il venait de commettre.

A Mucatacata, nous rencontrons pour la première fois le papayer [*Carica papaya*] (1) dont le fruit, de la grosseur d'un petit melon, est comestible soit cuit, soit cru. Les naturels suspendent les viandes qu'ils veulent conserver pour le lendemain, dans les branches du papayer où ils les enveloppent avec des feuilles fraîches, détachées de cet arbre. On peut admettre que c'est le suc laiteux qui s'écoule des tiges et des feuilles du *Carica* qui préserve la viande de la corruption; le bois de cet arbre est très-tendre. Nous avons retrouvé le même arbre à Schamo sur le Chiré, près de son embouchure, et aux environs du village de Mangouigoui. Le papayer, comme on le sait, renferme une substance particulière, la papaïne, ferment soluble qui se rapproche beaucoup des matières albuminoïdes; on doit à M. Würtz plusieurs beaux travaux sur cette substance.

C'est à Mucatacata que nous nous embarquons sur le Zambèse et, après cinq heures de navigation, nous arrivons à Cocorico, petit village sur la rive gauche du fleuve, formée de terres d'alluvions et dont la berge est peu élevée. Nous campons en plein air, avec une température de + 19° centigrades et nous sommes dévorés par les moustiques. Le lendemain, après une navigation assez douce, qui dura de 6 heures et demie du matin à 5 heures et demie du soir, près de la rive gauche, nous atterrissons près de Mara, village fort sale mais où les naturels nous font bon accueil. Le 10 mai, nous nous arrêtons à la Chamoara, dernier village que l'on rencontre sur le Zambèse avant d'arriver à l'embouchure du Chiré que nous devons remonter jusqu'au mont Malahoué.

La Chamoara est habitée par la signora Maria, sœur du grand Marianno et tante de celui qui gouverne à Meissinger. Son habitation (2) est à 15 mètres environ au-dessus

(1) Voir figure II.
(2) Voir figure III.

du fleuve ; on y arrive par une rampe droite de 300 mètres de longueur, bordée par une espèce de haie de petits *pira*. La maison a la forme d'un chalet suisse, avec pavillon à chaque aile. Ce chalet est en torchis et briques, le tout revêtu d'une couche de badigeon blanc. De la terrasse de cette maison, la vue distingue au loin le Zambèse déroulant ses nombreux plis au milieu d'une quantité considérable d'îles et d'îlots couverts de roseaux. On est adossé à la Morumbala et l'on voit déjà sur le terrain, des fragments de quartz, de granit, de feldspath et de laves basaltiques.

Nous retrouvons Marianno chez sa tante ; là, il est assez convenable, se pique de politesse et de galanterie, salue sa parente en s'inclinant devant elle et en lui baisant respectueusement la main.

Puisque nous parlons du salut, notons ici ceux dont les naturels font usage. Les femmes, en toutes circonstances, saluent en s'affaissant sur les jarrets. Le salut pour les hommes est de deux sortes, celui de remerciement et celui de politesse qui peut devenir, en certains cas, une demande en autorisation de prendre la parole. Le premier s'exécute en frottant, l'un après l'autre, les pieds sur la terre ; le second en frappant, un certain nombre de fois, les mains l'une contre l'autre. Quand pour le salut de politesse le noir a une main embarrassée — principalement quand il est en almandià et qu'il ne peut lâcher sa pagaie, — il frappe la main qui est libre contre sa poitrine. Pour un chef, le salut se compose de plusieurs salves de coups, en proportion du pouvoir que possède le grand. Quand un noir a une demande à adresser, il se place devant la personne à laquelle il veut parler et, avant de présenter sa réclamation ou sa requête, il appelle l'attention en frappant dans ses mains ; en quittant son interlocuteur il répète la même marque de déférence, quelle que soit la solution accordée à sa demande.

Le soir de notre séjour à la Chamoara, la signora Maria nous fit assister à une cateck ou fête dansante.

Ayant réuni tous ses gens, elle les fit chanter et danser, dansa et chanta avec eux des chansons du pays où l'on célébrait les vertus du grand, de l'incomparable guerrier Marianno, celui avec lequel les Portugais eurent tant de querelles (1). Cette fête se prolongea fort avant dans la nuit et nous coûta une certaine quantité de liquides divers. Il est vrai que Marianno *junior* était de la fête.

A la Chamoara, on trouve des poules, des canards, des moutons et des chèvres; ces animaux se vendent beaucoup plus cher qu'ailleurs. La Chamoara est un entrepôt de farine; le village s'approvisionne d'eau au Zambèse.

Sur le Chiré.

(*De la Chomoara à Senna, par le Zio-Zio.*)

De la Chamoara on gagne l'embouchure du Chiré en trois heures de navigation; le bâtiment de la douane portugaise est à environ une demi-heure de la case de la signora Maria. Le premier village que l'on rencontre sur la rivière est *Schamo*. Il se compose de quatre ou cinq groupes d'habitations formés chacun de sept à huit paillottes. C'est là que nous rencontrons pour la première fois des cases rondes. Schamo est un village très-propre; à l'une de ses extrémités se trouve une très-belle allée, sablée naturellement, bordée de chaque côté par des mimosas épineux à fleurs blanches ressemblant au jasmin d'Espagne. Cette promenade serait appréciée dans bien des villes européennes. Les naturels sont forts et assez

(1) Il est à remarquer que les querelles avec le gouvernement et les révoltes qui entraînèrent des guerres proviennent toutes d'anciens Portugais venus dans le pays pour faire la traite des noirs et qui, par leurs mariages avec des négresses, sont devenus chefs de prazos ou de cantons. On peut lire à ce sujet la note: *Les Prazos de la Zambésie*, que nous avons publiée dans la *Gazette des Eaux* du 21 septembre 1882.

grands (nous en avons mesuré plusieurs, et nous avons trouvé 1^{m},75 à 1^{m},83 de hauteur). Une femme jeune encore, mère de deux enfants, offrait cette particularité que ses seins étaient remplacés par deux proéminences cylindriques, de deux centimètres de diamètre sur quatorze de longueur; elle nourrissait son dernier né. Quelques hommes et plusieurs femmes avaient des ulcères phlegmoneux aux jambes, qui suppuraient et se gangrénaient. Nous avons eu l'occasion d'en soigner plusieurs dont nos mariniers ou domestiques étaient atteints, et nous n'avons eu qu'à nous louer de l'emploi de l'acide phénique. Beaucoup de naturels portent les marques de la petite vérole.

A l'extrémité de l'allée sablonneuse dont nous avons parlé, se trouve une maison aujourd'hui inhabitée, appartenant à une personne de Mopéa. Devant cette maison nous avons trouvé un ancien mortier en bronze à deux anses en forme de chimères. Ce mortier, dépourvu de son pilon, avait soixante centimètres de hauteur sur trente-cinq de diamètre et était fêlé dans sa partie supérieure; il semblait n'être employé à aucun usage et ne portait aucune date. Il est singulier de rencontrer en plein pays sauvage un pareil échantillon de l'industrie des peuples civilisés, et l'on se demande à la suite de quelles aventures cette épave est venue échouer en cet endroit, où elle est exposée à toutes les intempéries et à portée de la main du premier passant qui saura l'apprécier. Nous avons pu détacher un léger fragment de ce mortier et nous nous proposons de déterminer la composition du bronze qui a servi à le couler.

On trouve encore à Schamo, des arachides, du thlaspi et diverses autres crucifères parmi lesquelles, la moutarde commune (*Sinapis arvensis*), divers pieds de mille-pertuis, plusieurs variétés de palma-christi, des citrouilles en grand nombre et cette plante, nommée *misère,* dont, en

France, on se sert pour faire les suspensions qui décorent les appartements. Les ails, échalotes et oignons sont aussi très-cultivés dans le pays; c'est ce qui forme la base de presque tous les *sagouatis* ou cadeaux faits par les habitants aux étrangers de passage. Les bananes y sont nombreuses et excellentes; les deux variétés dites *banane fine* et *banane à cochon* y sont recueillies. Les tomates, à l'état sauvage, ne sont guère plus grosses que des noix; assez juteuses, elles relèvent les potages dans ce pays où les légumes ordinaires sont inconnus.

Le sol est jonché de fragments de quartz et de feldspath.

Les perdrix, les pintades et les lièvres sont nombreux dans le pays; nous y voyons aussi un grand nombre de singes, de soixante à soixante-dix centimètres de hauteur; ils sont de nuance gris pâle.

Il y a beaucoup d'abeilles dans le *mato* (friches); les naturels recueillent la cire et le miel; le *Papaya* pousse naturellement près de Schamo et les négresses semblent très-friandes de son fruit qu'elles arrosent de miel et qu'elles consomment en buvant du *Pombé.*

On rencontre aussi, aux environs de Schamo, une légumineuse qui est appelée *Fédé-Fédé* dans le pays et dont les naturels boivent l'infusion après avoir torréfié la graine. Nous avons goûté ce breuvage qui nous a, tout d'abord, paru désagréable, mais nous sommes vite revenus de cette première impression et nous nous sommes habitués à ce nouveau genre de boisson qui ne vaut cependant pas l'infusion de moka. Le fédé-fédé est une plante à tige ferme de 1 mètre à 1^{m},30 de hauteur, à fleurs d'un jaune d'or, dont les graines, petites et plates, sont renfermées dans une gousse de dix centimètres de longueur.

Il paraît qu'il existe une mine de fer magnétique aux environs de Schamo; nous avons trouvé un échantillon de ce minerai, mais nous n'avons pu obtenir aucun rensei-

gnement sur sa situation et la manière dont les noirs s'y prennent pour l'extraire.

Nous quittons le village et, après trois heures de navigation sur le Chiré, dont le courant est assez fort et la largeur de 250 mètres environ, nous arrivons devant *Bourgagne,* village qui est formé d'une quinzaine de cases toutes circulaires. Ce village est situé à 700 ou 800 mètres de la rivière, au milieu de marécages qu'il faut traverser, où l'on enfonce jusqu'à la ceinture et où l'on est fort incommodé par les moustiques. Les abords du village sont plantés en millet et les arbres à chanvre poussent jusqu'auprès des paillottes.

De grands hérons noirs habitent les alentours des marécages et ont pour compagnons des ibis à pattes rouges, des flamants, des hérons argentés et quelques canards.

Les paillottes de Bourgagne sont rondes et ont $2^{m},50$ de diamètre sur 2 mètres de hauteur que mesurent les murs. La toiture prend ensuite $1^{m},50$ d'élévation et s'abaisse jusqu'à environ 1 mètre du sol, ce qui force le visiteur à se courber pour pénétrer dans l'intérieur du logement. En cas de pluie, ou pour s'abriter du soleil pendant les heures les plus chaudes de la journée, les naturels s'accroupissent sous l'espèce de véranda que forme cette avancée de toiture.

Le *Kiabo*, plante alimentaire de 2 mètres d'élévation donnant de grosses gousses oblongues, à fleurs d'un jaune pâle et à centre amarante, est cultivé entre le village et la rivière. Sa fleur ressemble assez à celle de la mauve, et ses feuilles ont une certaine analogie avec celles du ricin, qui, lui aussi, est nombreux dans ces parages où il atteint de 2 mètres à $2^{m},50$ de hauteur.

Le 13 mai, nous quittons Bourgagne et naviguons cette fois vers le Nord. La rivière a de 150 à 200 mètres de largeur; son courant est très-rapide et ses eaux sont légèrement troubles. Les berges, qui ont d'abord 2 mètres de



Albert Barbier, des.-aut. Nancy. Lith. E. Munier, Nancy.

LOUANO DE ROMAO

Mucatacata

Arbre : Carica papaya.

hauteur et sur lesquelles on aperçoit des fragments de quartz et de cailloux recouverts d'alluvions, s'abaissent peu à peu et se recouvrent d'herbes et de roseaux.

Plusieurs aigles pêcheurs planaient au-dessus de nous; l'un d'eux, posé sur une volumineuse masse de syénite, fut tué par M. de Lastours; il mesurait 2 mètres d'envergure et 65 centimètres de hauteur totale.

Après sept heures et demie de navigation, nous arrivons au pied de la Morumbala, sur le territoire de *Moutankoïs* (1). Le village dans lequel nous nous arrêtons est à 40 mètres environ au-dessus de la vallée du Chiré; le sol est couvert d'énormes blocs de granit et de cailloux roulés, provenant de la Morumbala (2), montagne voisine, de 1,000 mètres d'élévation et dans une direction N.-S. Entre cette montagne et la côte de Moutankoïs, parallèlement à la Morumbala, une colline complétement boisée mesure 1,400 mètres d'élévation sur environ 900 mètres de longueur.

Les naturels élèvent dans les divers villages du territoire, des moutons, des chèvres, des poules et des canards; les tourterelles sont nombreuses dans le *mato,* des pigeons domestiques sont soignés par les négresses. Nous apercevons plusieurs pigeons sauvages, aux couleurs variées comme celles des perroquets. A notre retour, l'un de nos compagnons a pu obtenir, pour les rapporter en France, une paire de ces intéressants oiseaux dont les plumes vertes étaient des plus brillantes.

La rive droite du Chiré, en face de la Morumbala, est complétement plate et presque totalement herbeuse. Du monticule sur lequel nous nous trouvons, le regard s'étend au loin; au bas, la rivière trace de nombreux méandres; à quatre kilomètres au moins, l'horizon est fermé par un rideau d'arbres qui couvre tout ce que nous pouvons apercevoir. Dans l'intervalle, des prairies aux herbes de teintes

(1) Voir croquis D.
(2) Voir le croquis E.

différentes, sont semées, par-ci par-là, de quelques arbres touffus. Enfin, et plus rapproché de la rivière, un village du nom de *Mourlette* nous paraît composé d'une vingtaine de cases.

Au côté nord de la Morumbala, la pente, d'abord douce jusqu'au tiers de sa hauteur, change tout à coup, descend rapidement et devient presque à pic. Livingstone évalue à 1,000 ou 1,200 mètres, l'élévation de la montagne; le premier jour de notre station à Moutankoïs, la crête de la Morumbala était masquée par les nuages.

Nous recevons, à Moutankoïs, la peu enviable visite de Marianno, auquel appartiennent les terres que nous traversons; il veut encore nous mettre à contribution de denrées et surtout de liquides. Cette fois il a quitté son vêtement militaire et endossé des habits européens; il est en souliers vernis, en pantalon noir, en gilet ouvert, de nuance violet d'aniline pâli au soleil, en paletot marron et en casquette d'officier portugais. Il est chamarré de chaînes d'or, après lesquelles pendent plusieurs griffes de tigres qu'il n'a jamais tués, et porte aux doigts de nombreuses bagues d'or travaillées dans les villages du haut Zambèse. Ces bagues sont formées de six anneaux très-fins, pouvant s'accoupler et donner un chaton guilloché assez original.

Comme nous devons séjourner plusieurs jours à Moutankoïs, nous en profitons pour parcourir les environs. Notre première visite est pour la colline dont il a déjà été question. Nous la rencontrons à l'Est et nous avons pu constater, à l'aide de notre baromètre portatif, que son altitude est de 140 mètres; sa direction générale N.-S. Au sommet de cette colline, un ruisseau d'environ $1^{m},50$ de largeur, sur $0^{m},40$ de profondeur, coule sur des blocs de granit. Sa direction est presque perpendiculaire à celle de la côte. L'eau en est froide et laiteuse, sans rien présenter de particulier au goût. Toute la côte est

garnie d'une luxuriante végétation ; les arbres y sont en grande quantité comme dans un bois touffu, sans cependant que la marche y soit rendue impraticable. Seules, les grandes herbes y sont gênantes; les ricins y sont très-beaux. Vers l'Est, le terrain va en s'abaissant, les herbes augmentent d'épaisseur et le nombre des arbres diminue. Après deux heures de marche, nous traversons un petit ruisseau de 2 mètres de largeur, dont la direction est N.-S. ; 800 mètres plus loin, nous en rencontrons un deuxième, qui lui est parallèle et, non loin de là, nous passons un ravin à sec, rempli de gros blocs de granit et de quartz, dont les berges ont environ 3 mètres d'élévation. Après avoir incliné un instant vers le S.-E. afin de prendre un sentier tracé dans les hautes herbes, nous arrivons sur les bords du *Tonkoï,* large rivière poissonneuse, ayant parfois 2 mètres de profondeur. Cette rivière est à 5 kilomètres environ de la colline; elle coule de l'Ouest à l'Est et peut avoir un demi-mètre de largeur au moment des basses eaux. Pendant les pluies torrentielles, elle atteint de 25 à 30 mètres. Le cours du Tonkoï est sinueux; l'eau contourne une grande quantité de blocs de granit, cubant plusieurs mètres, roulés dans la vallée et jusqu'au milieu de la rivière. L'eau est très-claire et fraîche.

Après avoir traversé la rivière et gravi les blocs de granit qui constituent la berge gauche, on arrive au bout de quelques minutes sur l'emplacement d'un village récemment abandonné. Des cases, à toitures à demi effondrées, d'autres brûlées, des fragments de poteries diverses restés sur le sol, accusent un déménagement précipité. Autour de ce village, qui se nommait *Beauvason,* poussent de nombreux et très-beaux ricins; on y voit encore du chanvre en arbres et beaucoup de calebasses (*Cucurbita longior*) qui servent non-seulement de gourdes aux naturels, mais dont ils font aussi un instrument de musique en les creusant. Ils tirent de cette trompette d'un nouveau

genre un son aigre, en frappant sur l'ouverture avec la paume de la main.

En continuant vers le Sud, on traverse des plantations de millet et de sorgho ; à un kilomètre de distance, on arrive au village de *Tonkoï,* résidence de grands chefs, dont les femmes viennent nous saluer par leurs battements de mains, leurs danses et leurs chants. Elles ne portent aucun collier, aucune boucle d'oreilles et n'ont pas le pélélé ; par contre, leurs chevilles sont enfermées dans des anneaux en laiton, au nombre de dix ou quinze à chaque jambe. Elles sont couvertes d'un pagne, teint en noir à l'aide du *chisio,* et portent leurs enfants sur les hanches. Nous apercevons du chanvre en arbres, des bananiers, des papayers, des ruchers et des poules. Au moment de notre départ, un jeune adolescent, jouant d'un instrument que nous allons faire connaître, et un vieillard portant une corbeille, s'approchent de nous ; ce dernier nous offre un *sagouati,* qui est le seul de cette espèce que nous ayons jamais reçu. Il se compose de ces petits piments rouges si forts, que l'on rencontre presque par toute la Zambésie, mêlés avec une centaine de chenilles vertes à points rouges, séchées au soleil. Nous nous sommes laissé dire qu'on confectionne avec cet amalgame un plat succulent, mais nous avouons ne pas apprécier cette mixture. Après avoir reconnu d'une manière satisfaisante la politesse de nos hôtes et examiné l'instrument dont jouait le jeune naturel, nous avons repris la route de notre campement.

L'instrument en question, appelé *tangali,* est formé d'un arc dont la corde est remplacée par une fibre de roseau. Le noir met l'une des extrémités entre ses dents, gratte la fibre avec la main droite armée d'une baguette de bambou et soutient l'autre extrémité avec la main gauche, dont il place les doigts sur la corde, de manière à obtenir les deux toniques du ton mineur. Le son est renforcé par des cosses sèches de haricots attachées après l'arc.

Les habitants de Moutankoïs nous ayant parlé de l'existence d'un filon de fer magnétique dans les environs, nous nous décidons à aller le visiter. Nous quittons notre campement et, après une marche d'environ 2 kilomètres au N.-E., sur un sentier dont le sol est fortement en pente et jonché de débris de quartz, de feldspath et de granit, nous entrons dans les champs cultivés qui avoisinent le grand et propre village de *Mangouigoui.* En sortant de cet endroit, nous marchons vers l'Est et ne tardons pas à appuyer au S.-E. Au bout d'un kilomètre, nous traversons un ruisseau de 2 mètres de largeur, coulant de l'E. au N.-N.-O. L'eau est laiteuse ; la profondeur de 25 centimètres environ. Suivant toujours la même direction S.-E., nous laissons sur notre droite un ravin de 5 mètres de hauteur, au fond duquel coule un torrent assez rapide, dont la direction nous paraît être E.-S.-E. à S.-S.-O. Un kilomètre plus loin encore, notre sentier coupe ce même ravin, dont la direction est alors E.-O. et tourne plus haut pour venir du N. Ce ravin porte le nom de *Nazaro;* il a en largeur, à l'endroit où nous le passons, d'abord 5 mètres, pour aller sur un îlot herbeux de 5 mètres de large, puis 8 mètres de courant d'eau. Les deux bras du torrent se séparent d'une coulée unique de 7 mètres de largeur et se reforment en un seul courant de 8 mètres, après avoir côtoyé un îlot de 30 mètres de longueur. De nombreux et gros blocs de granit gisent au milieu du torrent et sur les berges. L'eau en est fraîche et légèrement laiteuse. Après avoir passé le torrent, nous marchons de 1,000 à 1,200 mètres vers le S.-S.-E. et arrivons en pleins champs herbeux, où le noir qui nous accompagne nous dit que se trouve le minerai de fer que nous cherchons. En effet, nous ne tardons pas à constater sur le sol la présence d'une grande quantité de rognons ferrugineux dont la plupart sont attirables à l'aimant. Nous constatons enfin un filon ferrugineux de 4 mètres

de largeur, suivant une direction N.-E. à S.-O. dans les friches, sur une longueur que nous n'avons pu apprécier. Nous nous arrêtons un instant à une place qui nous semble avoir été occupée jadis par une fonderie cafre; de nombreux fragments de scories ferrugineuses et d'un bleu verdâtre, semblables à de la porcellanite, jonchent le sol et sont là comme une preuve indiscutable du travail industriel des hommes. Les analyses que nous nous proposons de faire, tant du minerai que des scories, feront connaître, d'un côté, la composition du produit employé et, d'un autre, la quantité de fer laissée dans le fondant.

Nous revenons à Mangouigoui en marchant directement à l'O.-N.-O., en descendant la côte par une pente très-rapide et en forçant cette course vagabonde au milieu des broussailles, des herbes qui fouettent la figure et des blocs de granit qui, à chaque instant, arrêtent la marche et obligent à prendre de nombreuses précautions. Ce chemin est peu praticable et nous préférons celui que notre guide nous avait indiqué à l'aller.

A Mangouigoui, nous n'avons pas vu de chanvre, mais nous avons aperçu quelques cactus épineux et de très-jolies immortelles à fleurs rose-fuchsine. Le soir, nous tuons un aigle pêcheur; les mulâtres portugais donnent le nom de *Dominique* à cet oiseau. N'est-ce pas un diminutif de Dominicain, venant de ce que cet aigle a le plumage brun, nuance du vêtement des religieux de ce nom ?

Retardés dans notre départ par une tempête assez violente venue du S.-S.-E. (1), nous ne quittons *Moutankoï* que le 17 mai pour naviguer d'abord au N., ensuite au N.-E.; la berge de la rive gauche laisse apercevoir une grande plaine herbeuse qui s'étend depuis la rivière jusqu'à la Morumbala. Au nord de Mangouigoui se trouvent plusieurs villages de peu d'importance. La navigation est

(1) Du 16 au 17 mai 1881, le baromètre a varié de 0,756 à 0,763 ; température minimum = + 15° centigrades.

très facile, le courant étant assez rapide et l'eau profonde. La surface de l'eau est d'une propreté qui nous étonne et c'est à peine si nous voyons contre les berges quelques rares laitues d'eau. Le nyika fait absolument défaut. Nous passons devant l'embouchure du *Numboï,* rivière affluent de la rive droite, venant du N.-N.-O., et nous y apercevons un grand nombre de *pipes,* ou hérons noirs à tête blanche, et de canards siffleurs que les naturels nomment *patus.*

Le village auquel nous sommes obligés de nous arrêter dans la soirée a pour nom *Paouro ;* il est à environ quatre journées de marche de Meissenger. Pour y arriver, il nous a fallu passer sur des marais alors desséchés et remplis de roseaux. Paouro est formé d'une trentaine de cases tant carrées que rondes ; il est entouré de chanvre en arbre, de ricins et de bananiers (*migomba*). Il existe aux environs de ce village une source thermale très intéressante à visiter. Pour la rencontrer, on suit le sentier conduisant à Meissenger et parallèle à la Morumbala, c'est-à-dire allant directement vers le Nord en passant par des friches où se trouvent des plantes fortement odoriférantes (*calament*), de petits palmiers à éventail, quelques fougères et de nombreuses herbes. Nous marchons environ 5 kilomètres en ligne droite dévorés par des milliers de moustiques. A la distance indiquée, nous trouvons une petite côte boisée dont la direction est E.-O., c'est-à-dire allant de la Morumbala au Chiré. C'est au pied de cette côte, à 800 mètres environ de la Morumbala, que se trouve, à 25 mètres à droite du sentier de Meissenger, la source thermale que nous cherchons. Elle forme un ruisseau de 1 mètre de largeur et sort de terre par plusieurs ouvertures, en bouillonnant fortement. Sa première direction est O.-S.-O. sur 5 mètres de long ; elle va ensuite à l'O., sur environ $1^{m},50$ et se divise en deux branches, formant ainsi un petit lac boueux, noirâtre, sur l'un des côtés duquel se trouvent trois autres points d'émergence

L'eau sort à la température de 77° centigrades d'un sable granitique de la grosseur d'un pois ; elle est très limpide et coule sur de gros blocs de granit recouverts, dans la partie baignée par l'eau, d'une croûte blanchâtre, peu ferme et peu abondante. Une colonne de vapeur couvre tout le cours de l'eau jusqu'à une grande distance. Cette eau a une légère odeur sulfhydrique ; une pièce d'argent, mise dans la source, se noircit en quelques minutes ; sa saveur est fade. Les deux branches de la source se réunissent et coulent vers l'O.-N.-O. La profondeur de l'eau, au-dessus du sable granitique, est de 5 à 8 centimètres, sur une largeur moyenne de 1 mètre ; l'écoulement se fait assez vite. La source est entourée d'herbes, de roseaux et d'arbres. Dans l'eau, on voit une grande quantité d'insectes — des coléoptères aux couleurs brillantes, des libellules d'un rouge-sang (*Agrion fulgipennis*), etc., — tués par la chaleur du liquide ou par sa vapeur. Nous voyons aussi, asphyxié par l'eau chaude dans laquelle il s'est aventuré, un serpent de $1^{m},50$ de longueur, ayant le corps jaune, tacheté de noir. Le *fede-fede* n'existe pas dans les environs de la source thermale.

A Paouro, les hommes sont assez bien constitués ; leur taille est au-dessus de la moyenne ; ils portent presque tous des anneaux en cuivre autour des chevilles. Nous ne remarquons pas chez eux les nombrils proéminents que nous avons vus si nombreux, jusqu'à ce jour, dans tous les villages nègres. Ils sont, en général, plus vêtus que les noirs des autres localités ; outre la toile qui leur ceint les reins, ils se drapent dans un large morceau de calicot qu'ils ont teint en noir et qui a un beau reflet rougeâtre de teinture mal pratiquée. Les femmes sont couvertes depuis le dessous des bras jusqu'au milieu des mollets ; elles portent presque toutes leurs enfants à cheval sur la hanche gauche. Ils sont ainsi maintenus par l'étoffe qui sert de vêtement à la mère.

S-E

Morumbala
dans sa partie nord.

Auto. Albert Barbier. Nancy.

E.

Croquis originaux du Voyage de M. P. Cuyot, en Zambésie

Profil de la Crête de la Chaine de la Makanga, prise de dessus le Chiré, jusqu'à ce que la Morumbala empêche de voir le reste de la Chaine. Direction N à S.E.

Echelle de 1 à 40.000.

N

S.E.

Pic de la Makanga.

(Altitude 800m)

Morumbala dans sa partie nord

Index

Chaine de la Makanga.

Morumbala.

Sommets de Montagnes situées à l'Est de la Makanga.

Lith. E. Munier Nancy

Auto Albert Barbier Nancy

Les naturels de Paouro vendent leur farine dans des corbillons circulaires de $0^{m},25$ de diamètre sur $0^{m},08$ de hauteur ; dans le bas Zambèse, la mesure légale ou *panche* est une boîte en bois rectangulaire d'environ 25 litres. Ici, chacun de ces corbillons remplis coûte une brasse de coton étroit.

Depuis les bords du Chiré, à la hauteur de Paouro, on aperçoit vers le Nord une grande et importante chaîne de montagnes qui a pour nom *Sierra Makanga* (1), et qui doit son nom au pic de la Makanga qui se détache en forme de pain de sucre et semble avoir dans sa partie nord un deuxième cône accolé à son sommet.

La rive droite du Chiré est une vaste plaine herbeuse au milieu de laquelle poussent par-ci par-là de nombreux palmiers de 30 à 40 mètres d'élévation.

Devant Paouro, la rivière s'élargit tout à coup et mesure de 1,500 à 1,800 mètres. C'est là que commence un lac important sur lequel nous reviendrons plus loin. Après avoir dépassé la rivière *Zoa*, affluent de la rive droite, on est obligé de marcher vers le N.-O., à cause de la grande quantité de roseaux et de plantes aquatiques stationnaires qui se trouvent sur la rive gauche. C'est en vain que plusieurs fois nous avons cherché à atterrir ; longtemps nous avons rencontré des marécages qui nous ont forcés à rebrousser chemin. Enfin, après être allés sur la rive droite pour tenter de descendre, nous avons dû chercher à nouveau un chemin vers l'E. et profiter d'une éclaircie dans les marais pour aborder sur la terre ferme. Dès que nos canots ne purent plus avancer et que les almandias refusèrent tout service, nous entrâmes dans la vase, profonde alors de 70 centimètres, et allâmes ainsi pendant 900 mètres avant de rencontrer un sol moins désagréable. Après avoir traversé quelques friches et un petit bois, nous arri-

(1) Voir croquis F.

vâmes au village de *Pinda,* composé de vingt cases environ, disséminées çà et là dans une éclaircie où nous remarquons de la vigne et plusieurs touffes de canna, à feuilles longues et étroites et à fleur rouge dans ses divisions supérieures et jaune ponctué de rouge dans ses trois inférieures ; c'est le balisier gracieux (*C. speciosa*) de nos jardins.

La vigne pousse à l'état sauvage aux environs de Pinda; elle s'attache aux arbustes, aux arbres et aux herbes dures qui forment la friche des bois. Le raisin en est presque mûr ; il est mangeable en partie ; son goût est inférieur à celui de France. Les grappes ont de 30 à 40 graines, parfois moins, parfois plus, peu serrées et de la grosseur de celles de notre Gamet. Presque partout c'est du raisin noir que nous voyons.

C'est aussi près de ce village que nous rencontrons pour la première fois des baobabs, que les mulâtres nomment *millembre* et les naturels *mourombé.* Le fruit de cet arbre, appelé *dambé,* est une gousse veloutée qui atteint $0^{m},25$ de longueur sur $0^{m},15$ de circonférence ; elle renferme une substance farineuse d'un blanc rosé, sèche, friable, d'une saveur sucrée et acidule très agréable. La matière farineuse est par tranches longitudinales dans la gousse et entoure un certain nombre de graines qui ont la forme de fèves, à enveloppe brune et amande blanche, d'où on tire une huile fine. Les Noirs, en temps de disette, recherchent ces gousses pour en faire leur nourriture. Pour cela, ils ouvrent les enveloppes, tirent la chair farineuse qu'ils placent dans une pannelle et qu'ils délayent avec de l'eau ; on enlève les amandes, on fait cuire l'espèce de pâte claire qui reste et on obtient un aliment assez agréable à manger.

Les naturels de Pinda sont d'un noir assez foncé, leur taille est supérieure à la moyenne ; ils sont vêtus comme ceux de Paouro. Aucune femme ne porte l'affreux *pélélé.*

Nous comptions nous remettre de nos fatigues de la

journée par une bonne nuit de repos, mais ce plaisir nous a été refusé. A la nuit, les naturels ont commencé un *batouck* de deuil entremêlé de chants funèbres, de danses et surtout de libations de liqueurs fermentées. La veille de notre arrivée, une femme était morte et l'on célébrait ses funérailles. Le côté pratique de cette cérémonie, sur les rives du Chiré, consiste à enfermer le mort dans un panier en roseaux et à l'enterrer quelques heures après le décès.

Les nègres du Chiré — ou du moins ceux de Pinda — n'ont pas de cimetière, on inhume à la première place venue, on remplit la fosse et on égalise la terre. L'herbe repousse sur l'emplacement de la tombe et au bout de quelques semaines il est impossible de retrouver la place choisie par les parents ou les amis. Dans quelques villages des rives du Zambèse, on se contente de jeter les morts dans le fleuve, où les poissons et les crocodiles ont bientôt dévoré les cadavres. C'est le soir des funérailles que commence le deuil ; pendant une lune, tous les soirs, dans le village du défunt, on bat le tambour, tous les habitants se rassemblent et, en présence du chef, on chante les vertus ou les actions de bravoure mis au compte du défunt. Si celui dont on déplore la perte était un guerrier, on tire chaque soir quelques coups de fusil en son honneur : *on brûle la poudre de deuil.*

Les parents, hommes et femmes, se rasent les cheveux et s'entourent la tête d'une bande étroite de coton blanc ou d'une tresse assez fine faite à l'aide de feuilles de palmier séchées et découpées.

Au tambour des naturels est venu s'ajouter, pour nous, le désagrément du voisinage des moustiques et des rats qui pullulent à Pinda. Les moustiques sont assez variés dans le pays et ce ne sont pas toujours les plus gros qui sont les plus gênants ; ceux que nous avons pu examiner à loisir ont été divisés en cinq espèces différentes : 1° le

moustique gris ou ordinaire à pattes longues et à corps mince, ayant les suçoirs bifurqués, dont la piqûre est peu douloureuse; 2° le moustique zébré ayant le corps allongé, les pattes fines et longues, le corps gris, marqué transversalement par des raies d'un beau noir; les pattes sont aussi zébrées, sa piqûre assez douloureuse; 3° le moustique noir, de la taille du précédent, produisant presque toujours une cloche à l'endroit où il enfonce son suçoir, lequel se plie vers son milieu à angle plus ou moins aigu, comme peut le représenter un ⊳ couché et dont les branches se rapprochent, jusqu'à venir se toucher selon que les soies pénètrent plus ou moins en avant; 4° le moustique brun, que les naturels nomment *mansos,* dont les quatre derniers articles des tarses ont un anneau blanc; sa piqûre est très douloureuse; et 5° enfin le moustique gris, de très petite taille, dont la piqûre vive et douloureuse persiste pendant plusieurs heures. La fumée de bois vert et les lotions à l'eau phéniquée n'ont pu nous débarrasser de ces incommodes visiteurs qui trouvaient malheureusement un moyen quelconque pour traverser les moustiquaires dont nous étions enveloppés. Plus tard, sur le Zambèse, nous n'avons rencontré que le moustique zébré et le dernier que nous avons mentionné.

Quand nous aurons dit que toute la nuit nous avons entendu le coassement des grenouilles qui habitent les marécages de Pinda et le chant de la *cigale forgeronne,* ainsi nommée parce que le bruit qu'elle fait ressemble au son que rend l'enclume du forgeron lorsqu'on la frappe en cadence, on pourra se figurer le plaisir que nous a procuré notre première nuit à Pinda, après un bain de boue et de vase dont les émanations étaient fiévreuses.

Les naturels se couchent sur ou plutôt dans des nattes qu'ils nomment *fumba;* ce sont des sacs en palmier tressé, et ouverts sur l'un des plus grands côtés, dans lesquels ils s'introduisent et qu'ils maintiennent ensuite fermés sous

eux. Chaque couple habite un de ces lits primitifs; chacun place sous sa tête un morceau de bois taillé et même sculpté avec élégance, pour lui servir d'oreiller. Ils ont presque tous des chapeaux tressés en feuilles de palmier, se terminant par une partie rétrécie et allongée de 30 centimètres au moins, qu'ils entourent d'un morceau de calicot teint en noir. Quelques-uns d'entre eux prisent du tabac assez fin qu'ils préparent eux-mêmes ; ce tabac est d'une nuance jaune verdâtre ; il s'obtient à l'aide de feuilles séchées avant la fermentation.

Les feuilles sont d'abord cassées, puis découpées au couteau; les fragments sont ensuite réduits en poudre impalpable, soit entre deux pierres, soit dans une espèce de mortier en bois, d'une essence très dure et à l'aide d'un bâton faisant l'office de pilon. La poudre fine est ensuite renfermée dans des espèces de tabatières; nous en avons vu de deux formes. Celle en usage dans le commun du peuple, se compose d'une petite calebasse en forme de gourde, fermée par un bouchon en bois ou en tige de maïs ; l'autre, qui est le privilège des chefs et des principaux de la tribu, est faite d'un tube en bois, de 25 centimètres de longueur, décoré au dehors de dessins et d'arabesques à l'aide d'un fer rougi au feu. Il y a de ces tabatières qui sont très jolies; elles se portent attachées à la ceinture à l'aide d'une cordelette, en *bouazé* ou en *senseviére,* agrémentée de plusieurs rangs de perles. Le tabac à priser des nègres n'étant pas fermenté, n'est pas fort; aussi, hommes et femmes en absorbent-ils des quantités qui paraissent considérables. Ils versent la poudre, du récipient dans la main, et l'aspirent en se frottant le nez à plusieurs reprises. Comme ils ne connaissent pas l'usage des mouchoirs, il s'ensuit que ce qui n'a pu être enlevé par les fosses nasales reste sur le nez, les lèvres et les joues avec une teinte verdâtre qui fait très bon effet sur la peau noirâtre des naturels.

Le 19 mai, après avoir traversé une seconde fois les marécages qui nous séparent du lac, nous reprenons notre navigation vers le Nord; nous suivons la rive gauche, près de la terre, d'une manière parallèle à la chaîne de la Makanga. Au bout de trois heures pendant lesquelles nous avons constamment rencontré des laitues d'eau, des châtaignes d'eau (*Trapa natans* L.) et des *Tchingèse* dont les fruits sont très bons à manger, nous nous trouvons devant une telle quantité de roseaux qu'il nous est impossible d'aller plus loin. C'est en vain que nous cherchons une passe de tout côté, il nous faut revenir presque en face de Pinda et changer de direction. Tirant alors à l'Ouest, nous marchons pendant 2 heures assez facilement, puis nous nous trouvons derechef cernés par les plantes aquatiques sur lesquelles courent en grande quantité des garsottes, des sarcelles, des râles et des poules d'eau, tandis qu'à peu de distance de nous s'aventurent quelques pélicans, des oies (*machikoué*) et des canards. Nous essayons de passer entre les nombreux nénuphars et tchingèses qui couvrent une partie du lac, mais bientôt nos canots sont emprisonnés, deviennent stationnaires et il nous faut arracher les plantes pour rebrousser chemin. C'est en vain que l'un de nous s'aventure dans une almandiâ conduite par un noir et qu'il essaie de découvrir la passe qui doit cependant exister; en cet endroit, le lac, qui s'étend de tous côtés à perte de vue, n'est qu'un vaste champ de salade, avec cette différence que le sol en est mouvant et peuplé de crocodiles et d'hippopotames. Enfin, après onze heures de recherches infructueuses nous devons, vu l'approche de la nuit, regagner Pinda où nous rentrons en pleine obscurité, après avoir pataugé de nouveau dans les marécages qui bordent la rive gauche du lac et affronté un orage assez violent accompagné d'un très grand vent du S.-S.-E.

Le passage par la rivière nous étant matériellement

interdit, nous avons dû changer notre manière de voyager et, ignorant jusqu'à quel endroit il nous faudrait porter nos canots et nos bagages à dos d'hommes, nous nous décidons à gagner le Malahoué par voie de terre, sauf à faire usage, si cela se pouvait plus tard, d'embarcations cafres, troncs d'arbres creusés et grossièrement façonnés. Après avoir composé une petite caravane de trente hommes environ n'emportant que le strict nécessaire, nous quittons Pinda et marchons d'abord à l'E.-N.-E., puis au Nord, et traversons un bois assez touffu où nous remarquons de beaux et grands arbres dont l'essence est dure et rougeâtre. En quittant ce bois, nous voyons sur la lisière quelques pieds de datura stramonium, des convolvulus variés, des cactus et de la vigne dont les raisins sont déjà noirs.

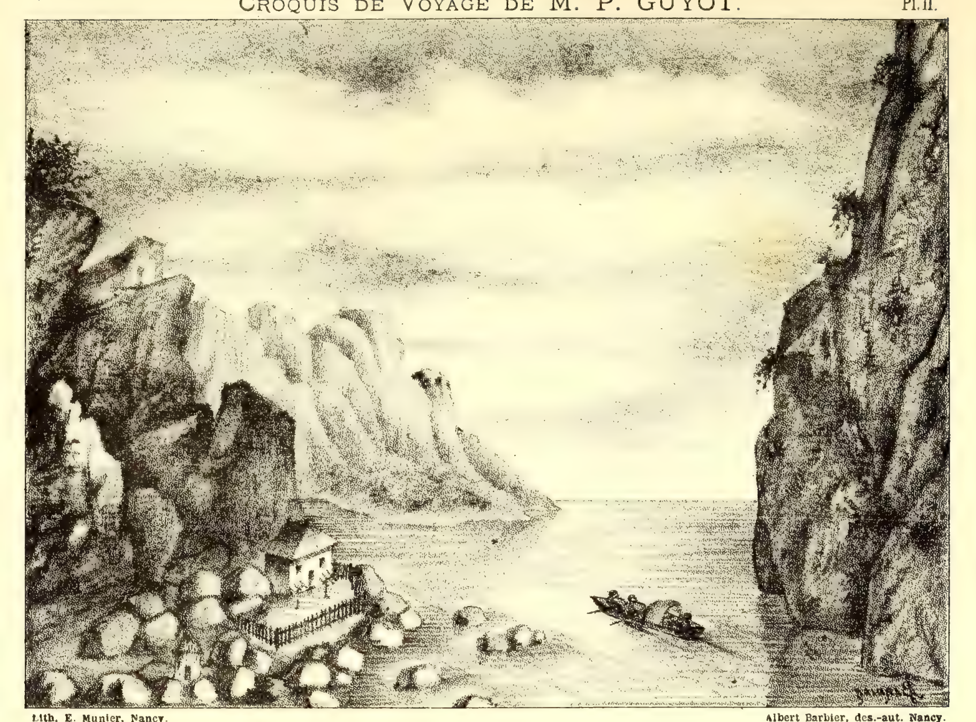
Le premier village que nous trouvons sur notre route est *Casamo,* qui se compose d'une dizaine de cases, assez vieilles et enfumées. Plus loin, nous traversons *Salim,* formé de trente paillottes et où les naturels nous arrêtent pour nous forcer à accepter en cadeau un corbillon de pois chiches et un canard sauvage. Rentrés de nouveau dans les bois, nous laissons deux villages sur les côtés de notre sentier, nous pénétrons dans les friches et nous finissons par trouver un marécage qu'il nous faut longtemps côtoyer pour entrer dans un fourré d'herbes très épaisses de 2^{m},50 à 3 mètres de hauteur.

Nous rencontrons ensuite un lac desséché, à fond de sable quartzeux, large d'environ 60 mètres, et après l'avoir dépassé de 1 kilomètre, nous entrons dans le village de *Paoulou,* comprenant une quinzaine de cases carrées, devant lesquelles des hommes nonchalamment étendus sur des nattes en palmier, aspirent lentement la fumée du chanvre que contient leur pipe; c'est dire que cette plante pousse en quantité aux abords du village en compagnie du kiabo et du maïs. Là encore il faut nous arrêter et entendre

les compliments des naturels ou recevoir leurs salutations et leur sagouati, composé cette fois d'œufs frais, d'une pelotte de tabac et de 4 à 5 litres de riz fin non décortiqué, provenant des rizières environnantes.

Disons-le une fois pour toutes, ces *sagouatis* ou cadeaux nous coûtaient au-dessus de leur valeur; à notre tour, nous étions obligés d'offrir au chef (*mambo*) et souvent aux grands qui l'accompagnaient, quelques-uns des objets de notre pacotille. Aux uns de l'eau-de-vie, aux autres des mouchoirs; aux femmes de la bijouterie ou des miroirs, aux enfants des images d'Épinal. Si nous mentionnons les cadeaux qui nous étaient offerts, c'est plus pour faire connaître les ressources que nous avons trouvées dans telle ou telle localité, que la générosité presque toujours intéressée des naturels.

Nous quittons Paoulou pour marcher vers *Touka,* village distant du précédent d'environ 6 kilomètres dans la direction Nord. Entre ces deux localités nous passons dans une plaine dont les herbes, hautes de 1 mètre environ, sont dures et piquantes. Le sol est formé de sable quartzeux avec des morceaux de feldspath concassés. Au milieu de ces herbes et appuyées contre de petits arbustes, s'élèvent de nombreuses fourmilières dont la hauteur atteint parfois 2 et même 3 mètres. Nous apercevons encore, sur notre gauche, le lac que nous n'avons pu franchir et il est complètement couvert par les alfacynias et les roseaux. Avant d'arriver à Touka, il nous faut traverser une lagune de gros sable quartzeux et à 300 mètres au delà, le lit desséché d'une importante rivière large en cet endroit de 125 mètres. Les berges avaient $1^{m},50$ d'élévation et le fond était de très gros sable où le quartz prédominait. Aucune végétation n'existait sur ce sable. Touka est à environ 1 kilomètre sur la rive droite de cette rivière dont il nous a été impossible de savoir le nom. C'est la résidence de l'un des premiers dignitaires de Marianno; ce chef est d'une taille ordinaire,



Lith. E. Munier, Nancy. Albert Barbier, des.-aut. Nancy.

MASSANGANO ET L'ERINGA DE BONGA

(Sur le Zambèse)

De Senna à Tête par la Lupata.

CROQUIS DE VOYAGE DE M. P. GUYOT. Pl. III.



Lith. E. Munier, Nancy. Albert Barbier, des.-aut. Nancy.

LOAN DE ROMAO DE JÉSUS MARIA

à Nhandoa

Sur la rivière de Quilimane.

maigre, très doux et prévenant ; il possède quatre femmes. Dès notre arrivée, il met sa propre demeure à notre disposition, fait distribuer du bois et de l'eau à nos hommes et nous envoie un mouton, des poules, des œufs, plusieurs plats de poisson cuit et de la masse dont nos nègres tirent profit ; enfin, il nous fait offrir un quartier du crocodile que ses subordonnés ont tué la veille.

Nous avons quitté Touka pour marcher vers le Nord, mais bientôt il nous a fallu obliquer vers le N.-O., afin de passer entre deux étangs marécageux couverts de roseaux. Nous reprenons ensuite notre marche normale et arrivons aux éclaircies du bois dans lequel nous sommes entrés la veille. Les grandes herbes sont brûlées, aussi cheminons-nous sur un sol noirci et passons-nous au milieu de jeunes buissons de palmiers roussis et desséchés par les flammes. Sur de grands espaces, la végétation a été détruite et les friches montrent leur sol sablonneux. Nous longeons divers marécages, et dépassant un étang nous traversons un petit bois d'un kilomètre de largeur et arrivons au village de *Mingaré,* divisé en deux sections éloignées de 150 à 200 mètres l'une de l'autre. Presque toutes les cases en sont carrées et dès notre arrivée nous sommes entourés par les naturels près desquels courent des animaux domestiques. Plusieurs naturels prisent, d'autres toussent d'une manière tellement caractéristique que nous sommes persuadés qu'ils sont accroupis dans quelque coin de leurs cases en train de fumer le chanvre provenant des arbres que nous apercevons près de leurs habitations. Au delà de Mingaré, nous entrons dans des champs cultivés auxquels font suite des friches et quelques bois touffus où nous remarquons des cactus grimpants et à petites fleurs jaunes qui relient entre eux de grands et gros arbres. Le dernier de ces bois peut avoir 2 kilomètres de largeur ; son axe de direction est sensiblement E.-O. Au delà se trouve une friche remplie de mimosas épineux qui rendent la marche très dif-

ficile et qui ne sont dépassés que par des baobabs; plus loin encore se rencontre un terrain marécageux desséché, rempli de roseaux fins et d'herbes piquantes de $1^{m},25$ de hauteur. Nous inclinons au N.-O. et à l'Ouest et quand nous avons dépassé un étang presque entièrement couvert de nénuphars, et sur lequel se promènent de nombreuses garsottes, nous arrivons sur les bords du Chiré, qu'il va nous falloir traverser.

En cet endroit, la rivière a environ 200 mètres de largeur; elle coule N.-E. à S.-O. Son eau est très claire et son courant rapide. Elle est presque entièrement dépourvue de plantes aquatiques. Le transbordement d'une rive à l'autre, de nos hommes et de nos approvisionnements, par une seule almandiâ, demande environ deux heures; il est terminé au milieu de l'après-midi.

Tandis que la rive gauche du Chiré est sablonneuse, remplie de roseaux et d'herbes, la rive droite, au contraire, ne montre les plantes marécageuses que sur une épaisseur de moins de 1 mètre, et une fois qu'elles sont passées on trouve une végétation de toute beauté. De grands et nombreux bananiers, des ricins de plusieurs mètres d'élévation, des cucurbitacées variées, des solanées, du sésame, etc., sont mêlés à une foule d'autres plantes à larges feuilles et à fleurs aux couleurs éclatantes. Pour celui qui vient de passer quelque temps au milieu de la végétation sèche et triste de la rive gauche, le changement subit qu'il constate du côté opposé est frappant; il semble renaître à la vie, il se remet bien vite des fatigues qu'il a éprouvées et de l'abattement qui a pu peser sur lui.

Nous débarquons près du village de *Chirongé,* qui nous semble divisé en trois sections éloignées l'une de l'autre de 150 à 200 mètres. Pendant que nous traversons le Chiré, nous apercevons, à 1,000 mètres en aval et sur la rive droite au bord de la rivière, un village qu'on nous a dit être *Moingé*.

Autour de Chirongé la culture est très variée; on peut s'y procurer la plupart des plantes dont nous avons signalé l'existence dans la vallée. Les plantes odoriférantes, telles que le calament (*M. Calamintha*), le basilic (*Marouaté*), la menthe officinale, le jasmin d'Espagne et autres, y sont nombreuses; près des cases nous trouvons la ciguë et quelques pieds de maïs.

Après Chirongé, nous marchons vers l'Ouest et traversons deux groupes d'habitations de sept ou huit paillottes chacun; nous entrons dans d'immenses rizières que gardent des enfants placés dans des abris élevés auxquels viennent aboutir un certain nombre de cordeaux traversant la culture en tous sens. Lorsque les oiseaux, en si grand nombre dans ces parages, s'abattent sur la plantation, le petit gardien agite les cordes dont il a les extrémités entre les mains, il effraie les maraudeurs et les fait envoler.

A 2 kilomètres au N.-O. de Chirongé se trouve le *Mandille,* rivière marécageuse remplie de roseaux, dont la largeur est d'environ 30 mètres. Au gué, la profondeur de l'eau est de $1^{m},25$ à $1^{m},50$. Le sol du terrain sur lequel nous passons est noir et gras; c'est une terre très riche en humus. L'herbe a $1^{m},75$ de hauteur; il est impossible de pénétrer sur les côtés du sentier, tant l'herbe est épaisse. En voyant cette végétation si riche, si vigoureuse qui pousse au hasard et se perd, on ne peut s'empêcher de regretter que ces terrains ne se trouvent pas au milieu d'un pays civilisé, à proximité des moyens de culture que nous possédons, entre les mains d'hommes qui sauraient en tirer parti. Ce sol, encore vierge de tout travail, donnerait des rendements superbes et couvrirait au centuple les frais d'une exploitation.

A 1,500 mètres environ du Mandille, nous traversons un marécage de 2 mètres de largeur et d'une profondeur de boue gluante et noire de 40 centimètres; et après 500 mètres dans les roseaux, un village d'une vingtaine

de cases carrées. Nous en rencontrons successivement deux autres qui nous semblent assez propres et arrivons sur un terrain découpé par trois ruisseaux, actuellement desséchés, dont la largeur n'excède pas deux mètres et la profondeur $1^{m},50$. Cent mètres environ après le dernier de ces cours d'eau, nous nous retrouvons au bord du Chiré, jusqu'au village de *Missengé*. Tout le terrain que nous parcourons est certainement inondé pendant la saison des grandes pluies ; l'eau fait pourrir les herbes et produit cet humus qui rend la terre si grasse et si riche. Mais quand les eaux se sont retirées et que vient le soleil, la terre se dessèche, se fendille et se couvre ici d'une efflorescence blanche dont la saveur est alcaline. Notre sentier en est couvert ; nous la revoyons au milieu des rizières que nous côtoyons, et cela sur une longueur de plus de 1,500 mètres. A 2 kilomètres et demi de l'endroit où nous avons commencé à longer le Chiré, nous passons dans un village d'une dizaine de cases carrées et plus loin, à 100 mètres, après un passage marécageux, dans un autre village tout aussi important. A quelques centaines de mètres au delà, nous en rencontrons un troisième. Ces villages sont très propres et entourés de doubles rangées de bananiers formant des avenues couvertes et bien disposées ; on y cultive beaucoup de piments (*Capsicum annuum*). A 50 mètres au Nord du dernier de ces villages, nous sommes forcés de traverser une mare de 10 mètres de largeur, en partie couverte de roseaux et ayant 1 mètre de profondeur d'eau et de vase. Enfin, à 700 mètres plus loin, le village de *Matingambie* qui est entouré d'une avenue de bananiers et de plusieurs grandes plantations de maïs. De 1,000 à 1,200 mètres au Nord de ce village, de grandes avenues de bananiers précèdent celui d'*Ignaec*. L'efflorescence alcaline déjà constatée se retrouve entre les deux importants villages que nous venons de citer.

En quittant Ignaec, des friches épaisses, des herbes de

2 mètres rendent le chemin difficile ; on traverse un petit bois où les mimosas et les pandas sont nombreux ; puis, 1,800 mètres plus loin, on rencontre un marais couvert de roseaux, sauf sur un espace de 200 mètres carrés. Nous le traversons et nous enfonçons au milieu de $1^{m},50$ dans l'eau et dans la vase. Le 21 mai, à la tombée de la nuit, nous nous trouvons sur l'autre bord et pendant près de 2 heures nous avons le chemin le plus difficile qu'il soit possible de rencontrer. En pleines herbes de $2^{m},50$ de hauteur, mêlées de joncs, de roseaux, de lianes, de bambous et autres plantes, nous sommes obligés de nous frayer un passage le couteau à la main. Le sentier n'existe plus, il nous faut tailler, couper, arracher, ployer ou écraser la végétation ; les moustiques dérangés se vengent sur nous ; nous pataugeons dans un sol marécageux et avançons à peine. Une case perdue au milieu des herbes et entourée de bananiers, un peu plus loin deux autres sont, comme celles des villages précédents, montées sur pilotis. Nous nous croyons à proximité d'un lieu habité et espérons que nos maux sont terminés ; hélas ! il n'en est rien, nous n'avons que des bananiers en plus, ce qui nous force, comme ils sont assez rapprochés les uns des autres, à faire des détours et à serpenter avec difficulté. Après avoir traversé le lit desséché d'un ruisseau, nous faisons quelques centaines de mètres et tombons dans un marécage fort boueux que nous traversons avec peine. Revenus sur la terre ferme, nous rencontrons aussitôt un deuxième marais plus large et plus profond que le premier, duquel nous parvenons à nous tirer heureusement, malgré l'obscurité complète dans laquelle nous nous trouvons. Puis le terrain s'améliore ; durant 1 kilomètre nous traversons en zigzags des friches qui nous mènent à un village important et à un bois touffu dans lequel nous voyons un deuxième village que nous laissons aussi pour nous rendre, à 1,500 mètres plus au Nord, à *Missengé* où nous campons.

Le chef de ce village, Domingo Jaia, qui était absent au moment de notre arrivée, vint le lendemain nous rendre visite. C'est un grand et sec vieillard, couvert de blessures que nous n'osons pas qualifier d'honorables. Ce fut l'un des chefs importants de l'armée de Marianno l'Ancien, pendant les guerres que ce despote fit il y a un quart de siècle. Avec lui il se livra à tous les brigandages possibles, fut mêlé à toutes ses orgies, à tous ses excès ; il regrette ce bon temps et se plaint amèrement d'être, depuis de longues années, affligé d'une constipation des plus opiniâtres qui ne lui permet plus de tenir tête, pour la boisson, aux grands dont il a composé sa cour. Son premier discours se termine par une demande de remèdes et incidemment par une réclame d'eau-de-vie, destinée, dit-il, à tuer le froid. Après avoir humecté son gosier, Sa Grandeur Domingo voulut bien s'intéresser au but de notre séjour dans ses domaines, et ayant appris que nous voulions aller à *M'bona* et gagner à pied le Malahoué, il nous déclara respectueusement que nous ne passerions pas avant d'avoir fait prévenir le chef indépendant de M'bona, qui daignerait peut-être venir lui-même nous chercher. Domingo ajouta qu'il était indispensable de remettre à l'homme qui serait notre ambassadeur un sagouati de premier ordre, c'est-à-dire une bouteille d'eau-de-vie. Nous nous exécutons.

En attendant le retour de notre représentant qui ne doit s'effectuer que vers le milieu de la journée, nous nous occupons à visiter les bords du Chiré et à chasser la perdrix rouge (*P. rubra*), nombreuse dans les environs.

Pendant ce temps, Domingo était allé revêtir son vêtement des jours de fête, un schall rouge, à bordure violette, qu'il porte en peplum, puis nous amène sa femme et sa fille, âgée d'environ une dizaine d'années. La présentation faite solennellement avec force battements de mains, le maître autorise ces dames à nous faire le cadeau qu'elles avaient préparé pour nous. Voici en quoi il consistait : un

jeune cabri blanc, un corbillon de riz non décortiqué, un autre de riz décortiqué, une poule, un paquet de dix cannes à sucre de $1^m,50$ de longueur et plusieurs régimes de bananes fines à conserver. Ce cadeau important ne pouvait être payé que d'une manière royale ; nous ouvrîmes notre boîte à bijouterie et priâmes ces dames de choisir. Elles furent modestes et, vu le peu de valeur de nos articles de Paris, nous crûmes devoir leur donner en outre quelques autres fantaisies.

Lorsque la cérémonie des échanges fut terminée, Domingo réclama sa part et, prenant une gourde, il nous pria de la lui faire remplir d'eau-de-vie, afin qu'il pût tenir conseil avec ses grands.

Le conseil dura environ une heure, au bout de laquelle notre hôte revint nous offrir un corbillon vide pour enfermer le riz qu'on nous avait donné. Voulant nous montrer le système de fermeture de son panier, il tomba à terre et ne put se relever. Le grand guerrier était vaincu par l'alcool et Pedro, l'un de nos hommes, dut le ramasser et le rentrer dans sa case où il cuva tout à son aise les délibérations de son conseil.

Le riz des bords du Chiré est d'une blancheur éclatante, très fin, et donne une très belle farine. Il se cuit sans difficulté ; on le trouve agréable au goût. Ce riz, croyons-nous, serait bien coté sur les marchés européens.

Vers midi, notre ambassadeur revint accompagné de deux chefs que Combé, souverain de M'bona, nous envoyait pour nous accompagner jusqu'au pied du Malahoué. Nos préparatifs terminés, nous partîmes en machilla vers l'O.-S.-O., par un bois très touffu, dans lequel nous avons remarqué beaucoup de ceps de vigne. Le sol du sentier était de sable quartzeux. A 500 mètres de Missengé, nous rencontrons un village formé de treize cases carrées et d'un grand hangar dont la toiture est soutenue par plusieurs rangées de colonnes. En sortant de ce vil-

lage, nous marchons à l'O. et nous rentrons dans le bois où nous cueillons de la pervenche et du jasmin d'Espagne. A 800 mètres au delà, le terrain, qui est en pente rapide, est couvert de grands champs de sorgho sur plus d'un kilomètre. Nous entrons ensuite dans des friches dont les herbes ont de 2 à 3 mètres de hauteur. Le sol, de sable quartzeux, renferme aussi des graviers de la grosseur d'une noisette. Les friches ont près de 4 kilomètres de longueur.

Pendant notre marche, les machillaires s'arrêtèrent un moment et nous prièrent de mettre pied à terre. Nous crûmes d'abord que cela tenait à une difficulté du chemin, mais nous reconnûmes bientôt notre erreur. Nous étions à la limite des terres de M'bona et le chef était venu jusque-là pour nous voir passer. Nous apprîmes alors qu'aucun étranger ne pouvait pénétrer dans l'intérieur de ce village, qui se trouve fermé de toutes parts par des roseaux et des bois. Les gens de M'bona saluèrent notre défilé ; nous remontâmes en machilla et reprîmes notre marche au pas de course. Le territoire de M'bona est une terre indépendante, c'est-à-dire que son chef ne relève d'aucun capitaô-môr ; Combé, qui gouverne actuellement, est aveugle ; Sarima, sa femme [1], administre le territoire depuis l'infirmité de son mari. Contrairement aux habitudes du pays, les gens de M'bona n'ont qu'une femme.

Les friches qui sont au delà du village sont formées de buissons complètement couverts et impénétrables, de plantes grimpantes, de convolvulus aux couleurs variées, de vigne avec raisin noir, de vigne vierge, de fèves-fleurs, de doliques (*Dolichos pruriens*), de pois, etc. Quelques arbres, principalement des pandas, se font remarquer de chaque côté du sentier ; les ricins y sont nombreux, leur hauteur atteint environ 3 mètres. Après avoir fait

---

[1] Elle porte le titre de *Mucaranga*, qui signifie « *principale femme* ».

CROQUIS DE VOYAGE DE M. P. GUYOT. Pl. IV.

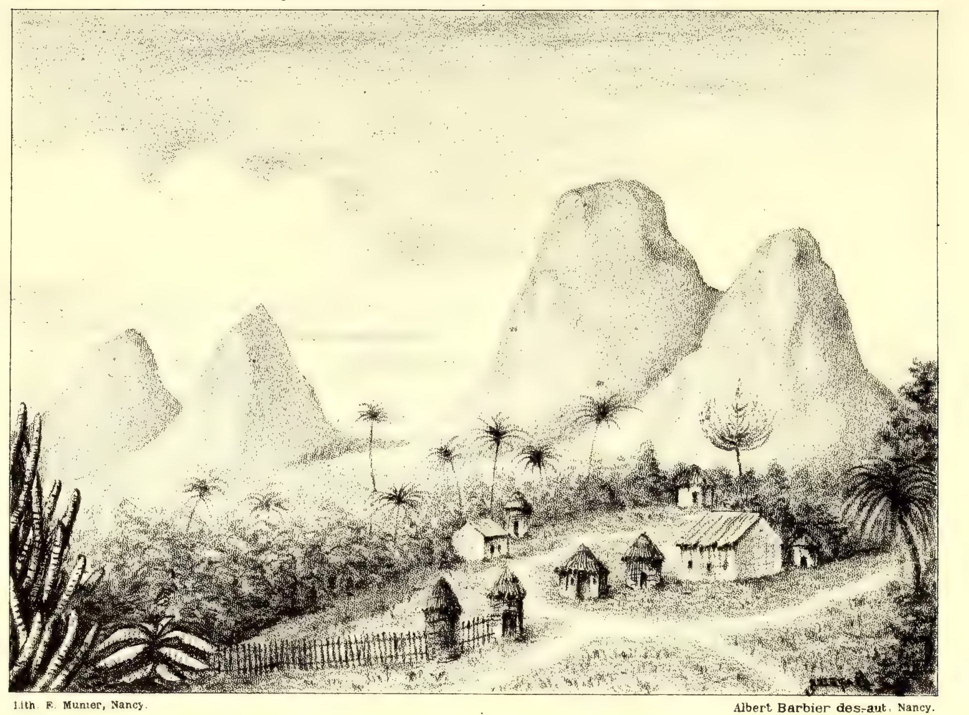


Lith. E. Munier, Nancy. Albert Barbier, des.-aut. Nancy.

CASCADE AU PIED DU MALAHOUÉ

(près du village de Chambmibé)

Zambésie.



Lith. F. Munier, Nancy. Albert Barbier des-aut. Nancy.

LE MONT BARAMOUANA

(Vue prise au sud de la ville de Senna)

Sur le Chiré de la Chamoara à Senna.

4 kilomètres dans ces friches, nous arrivons au village de *Cambimbé* où nous nous arrêtons.

Cambimbé est formé d'une quinzaine de cases ; il est situé au pied du Malahoué, au milieu de débris de roches quartzeuses et granitiques éboulées de la montagne au moment des grandes pluies. On cultive aux environs de la canne à sucre, du chanvre, du sorgho, du maïs, du sésame, des ricins. Ici, les naturels ne se contentent pas de fumer les feuilles du chanvre, ils en écrasent les tiges et en font une espèce de filasse qu'ils convertissent en fil, ficelle et mèche. Dans une case de ce village, nous avons trouvé une lampe toute montée ; elle était formée d'une calebasse de petite taille, coupée à une hauteur convenable ; la bobèche était faite avec un nœud de roseau percé pour laisser passer la mèche. Trois morceaux de bambous, coupés de façon à enfermer la calebasse dans un triangle, formaient les bords d'un panier en filet de chanvre destiné à soutenir la lampe, qu'on suspendait à la voûte de la paillotte. Pour obtenir leur huile à brûler, les naturels écrasent la graine de sésame dans un mortier, recueillent l'huile qui suinte avec un paquet de filasse qu'ils tordent ensuite pour faire tomber la matière grasse dans une calebasse. Les tourteaux sont jetés aux champs.

Dans tous ces villages, l'industrie où le noir excelle est, sans contredit, le tressage de la paille ; il recueille les feuilles du palmier, les coupe à la largeur convenable, laisse sécher la paille après l'avoir mise en paquets, puis en fait de très jolis ouvrages, tels que nattes, fumbas, cabas de toutes grandeurs en deux pièces, se fermant très bien en s'emboîtant l'une dans l'autre, des corbillons ou panches. La fumba ne se fabrique pas d'une seule pièce, mais par bandes de 10 centimètres de largeur, que l'on réunit au moyen d'une couture ou d'un surjet tressé. Les corbillons sont terminés par un cercle en bois, quelquefois large de 8 centimètres, sur lequel des arabesques variées sont des-

sinées à l'aide d'un fer rouge. Le couvercle, bien moins profond que le récipient, s'ajuste avec quatre tresses placées en croix sur le corbillon fermé. Les vases habituels sont ordinairement des calebasses de toutes formes ou des cocos sciés, parfois sculptés et emmanchés. Dans des rondelles de bois dur, ils se creusent des plats et des assiettes, et font des nattes avec de grands roseaux coupés en baguettes plus ou moins larges.

Dès notre arrivée à Cambimbé, nous nous renseignons sur l'existence de la houille près du Malahoué, mais notre demande est chose nouvelle pour eux et ils ne peuvent nous donner aucune indication. Une promenade aux environs de la montagne nous apprend bientôt que nous n'avons rien à espérer de ce côté. Nous allons ensuite à quelques centaines de mètres, vers le Sud de Cambimbé ; là coule, entre d'immenses blocs de granit et de quartz, un torrent dont l'eau est très claire, fraîche et abondante. Nous le suivons et, à 15 mètres d'élévation, nous rencontrons une superbe cascade [1]. Un espace de plus de 100 mètres carrés est pavé de granit presque uni et marbré de veines d'un blanc éclatant. Dans un coin, à gauche, se dresse une belle muraille, du sommet de laquelle l'eau tombe en cascade dans un petit bassin et de là s'écoule dans la vallée. Au sommet de la cascade et dans les fentes des rochers, croît une très belle végétation. C'est avec plaisir que nous buvons de cette eau pure, qui nous paraît d'autant meilleure que, depuis notre entrée sur le Chiré, nous en sommes réduits à boire de l'eau marécageuse filtrée. Le lit du torrent est extrêmement tortueux, difficile à suivre ; la roche est remplie de mica et, par-ci par-là, nous apercevons de petits filets brillants, à aspect métallique, que l'analyse montre être de la plombagine.

Le 23 mai, nous partons vers 7 heures du matin pour

(1) Voir figure G.

faire l'ascension du Malahoué; le seul chemin qui existe dans la montagne est le lit du torrent. Nous le remontons, mais il est des plus difficiles ; ici, il faut se suspendre aux roches, mettre le pied sur des pointes de quartz, s'accrocher aux pierres, aux racines d'arbres, s'élever comme on le peut en risquant une chute à chaque pas ; là, on passe l'eau en sautant de roche en roche ou en barbottant dans un liquide, pur il est vrai, mais passablement froid. Ailleurs, tandis que le torrent tombe en cascade, il nous faut contourner les roches et faire mille détours avant de reprendre la bonne voie. Puis, on arrive sur un terrain plat; un sentier longe l'eau, mais il est rempli d'humus, de roseaux et d'eau croupie, venant de quelque faible fissure du réservoir. Tout à coup, on se trouve au bord d'un canal creusé dans le roc, long de 30 mètres, profond, alimenté par une cascade de 20 mètres de hauteur, d'où l'eau tombe en une seule colonne. A chaque pas le paysage change, la montagne présente de nouvelles beautés, des points de vue superbes dont un peintre saurait certainement faire son profit.

Notre ascension dure trois heures et nous arrivons ainsi sur un plateau à 305 mètres d'altitude au-dessus de Cambimbé. Après quelques minutes de repos, nous suivons en plein bois un sentier rapide ; nous descendons dans une vallée où nous trouvons un vaste champ de sésame ; puis, à travers des friches herbeuses de 2 mètres de hauteur, nous gravissons une nouvelle côte et aboutissons enfin à un deuxième plateau. Nous nous trouvons à 355 mètres d'altitude et sommes à peine à moitié de notre chemin. Nous entrons avec un sensible plaisir dans un village d'une dizaine de cases, *Magombé,* dont les habitants se sont enfuis à notre approche. Il est vrai que les nègres qui nous accompagnaient nous avaient devancés, étaient arrivés au pas de course dans ce village et y avaient surpris les femmes occupées à broyer du sorgho et les hom-

mes à dormir. Nous envoyons à la recherche des naturels qui, lorsque nous leur avons démontré que nous venons en amis, reviennent près de leurs paillottes où quelques articles de bijouterie donnés aux femmes achèvent de les rassurer complètement. Ces cadeaux nous valent même plusieurs sagouatis dans lesquels figurent pour la première fois des patates (*maby*) et du *pombé,* bière de grains fermentés, à laquelle nos gosiers, encore peu habitués à la cuisine indigène, refusent presque le passage. On nous apporte aussi des cannes à sucre; elles ont été cueillies dans des champs cultivés sur le plateau où nous nous trouvons; ces cannes sont fermes et bien sucrées.

Les fourmis envahissent et ruinent les plantations de cannes à sucre, comme beaucoup d'autres cultures indigènes. Il y a surtout une redoutable espèce, la fourmi *sauva,* qui se creuse au-dessous du niveau du sol d'interminables labyrinthes à plusieurs étages, avec des grottes assez spacieuses en forme de marmites (*panellas*).

Avec leurs puissantes mandibules, les *sauvas* découpent prestement dans les feuilles de cannes, des disques d'un centimètre de diamètre qu'elles emportent au fond de leurs demeures. En vingt-quatre heures les végétaux sont complètement dépouillés par une colonie un peu nombreuse. Ces animaux se nourrissent, non pas des feuilles ellesmêmes, mais bien des moisissures spéciales qui se développent sur les feuilles à la chaleur humide de leurs habitations.

D'autres fourmis, notamment la fourmi blanche ou *mouchin,* rencontrée si souvent par les voyageurs dans l'Inde et les Antilles, ravagent aussi les champs de cannes, mais elles sont moins redoutables que les *sauvas*.

Les rats causent aussi de grands dommages sur certains points, en rongeant les cannes par le pied.

Un grand nombre de cases apparaissent sur le revers de la montagne; elles sont disséminées çà et là, près d'an-

fractuosités des rochers contre lesquels elles s'appuient généralement. Un torrent rapide coule non loin du village, ce qui nous permet de faire préparer notre déjeuner avec de l'eau pure. Près de Magombé, un endroit spécial réservé pour les inhumations, est couvert de débris de nattes et de poteries diverses.

Toutes les femmes du nouveau village que nous visitons, portent le pélélé dans la lèvre supérieure ; chez les unes, c'est un morceau de bois taillé qui leur orne la figure; chez d'autres, ce sont des anneaux de métal — cuivre ou fer — des fragments d'os, d'ivoire et de petits coquillages de formes et de grandeurs différentes qui font l'office de parure et les rendent affreuses, même lorsqu'elles sont jeunes, en leur déformant et allongeant de 2 à 3 centimètres la lèvre supérieure. Elles ont presque toutes des anneaux de laiton aux pieds et aux bras ; des fils de chanvre retenant des carapaces de coléoptères ou des morceaux de bois taillés et enfilés, les uns, dans le sens de la longueur, les autres, dans le sens de la largeur, leur servent de colliers.

A Magombé, les provisions des naturels sont mises en commun et renfermées sous la surveillance du chef dans un magasin construit comme une paillotte, mais beaucoup plus grand et recouvert intérieurement d'une couche de pisé. Il contenait alors une grande quantité de maïs.

Aux environs du village, habite le sorcier (*ganga*) ou médecin, dans une case spéciale, selon qu'on le consulte pour une chose ou l'autre. C'est un vieillard aux yeux renfoncés qui nous paraît peu sociable; sa pharmacie consiste en petits paquets soigneusement liés avec un fil de sansevière et renfermant des graines de citrouilles. Ces préservatifs de toutes les maladies humaines sont, ainsi que le *Daoua* (porte-bonheur) pour la chasse, vendus assez cher aux naturels.

Nous avons aussi remarqué aux abords du village quel-

ques pièges destinés à prendre de petits animaux, tels que les rats dont les noirs sont très friands. Plusieurs ont une certaine analogie avec les instruments que les quincailliers vendent en Europe. Il y a des collets, des assommoirs et enfin d'autres qui prennent vivants les animaux qui s'y aventurent.

Nulle part nous n'avons vu de trace de houille, et les naturels de Magombé regardent nos échantillons comme une chose toute nouvelle.

L'après-midi, nous avons fait l'ascension de la deuxième partie du Malahoué, qui n'est pas plus facile à gravir que la première. Du sommet, la vue s'étend sur toute la plaine de la rive gauche du Chiré et l'on y aperçoit de nombreux villages. Le quartz est visible jusqu'au sommet du mont principal.

Le soir, nous revînmes coucher à Magombé, où l'on avait mis à notre disposition le magasin aux provisions. Étendus sur nos nattes, nous espérions reposer tranquillement, lorsqu'au bout d'une heure, nous fûmes attaqués par une véritable légion de *makoukous* ou fourmis noires assez grosses, longues, très dures et dont la piqûre est excessivement douloureuse. Quand elles sont logées dans la barbe ou les cheveux, il faut, ou les tuer sur place, ou arracher le poil. Après avoir essayé, mais en vain, de nous débarrasser de ces hôtes incommodes, nous fûmes obligés de déménager. Il n'y avait pas une heure que nous étions dans notre nouvelle case, lorsque nous fûmes envahis une seconde fois par les mêmes fourmis qui, attirées par nos provisions, nous suivaient à la piste. C'est en vain que nos hommes entourèrent notre case d'un cercle de feu et qu'ils brûlèrent la colonne des assiégeants, le flot passa quand même et nous dûmes pour la seconde fois chercher un gîte ailleurs. Nous allâmes à l'extrémité opposée du village, où nous fûmes relativement tranquilles. Les noirs eux-mêmes n'étaient pas insensibles aux

piqûres des makoukous et ressemblaient à de vrais démons sautant et criant, à la lueur du feu qu'ils avaient allumé pour repousser les millions d'animaux qui s'avançaient sur nous.

Le 24 mai, nous rentrons à Cambimbé par le chemin suivi la veille ; la descente est beaucoup plus fatigante et surtout plus dangereuse que la montée. Néanmoins, nous rentrons sans incidents et après un repos de quelque temps nous voulons partir pour Missengé. Nos hommes, influencés sans doute par les gens de M'bona qui nous accompagnaient, nous déclarèrent qu'ils n'étaient pas disposés à se mettre en route, à moins toutefois que nous ne leur accordions une journée de paye supplémentaire. Nous ne pouvions accepter un pareil traité et souffrir de telles conditions ; nous avions payé Marianno assez cher pour que, sur son district, nous marchions sans rencontrer de semblables obstacles. Comme nos cipayes, mariniers du Luabo, qui nous suivaient depuis Mucatacata et qui devaient venir à Tête avec nous, nous étaient restés fidèles, nous sortîmes facilement de ce mauvais pas. Mettre nos bagages en réserve, sous la garde de deux d'entre nous et former une machilla avec les cipayes ne fut que l'affaire d'un instant. Celui qui partirait, rentrerait à Missengé et composerait chez Domingo une deuxième colonne qui viendrait prendre les bagages et ceux qui étaient restés pour les garder. Quand la machilla partit, les nègres, craignant sans doute les reproches de Domingo, capitulèrent et vinrent nous dire qu'ils étaient prêts à rentrer avec nous au village. En un clin d'œil les bagages furent chargés et les machillas prêtes ; nous partîmes au pas gymnastique et au bout de deux heures nous arrivions à destination.

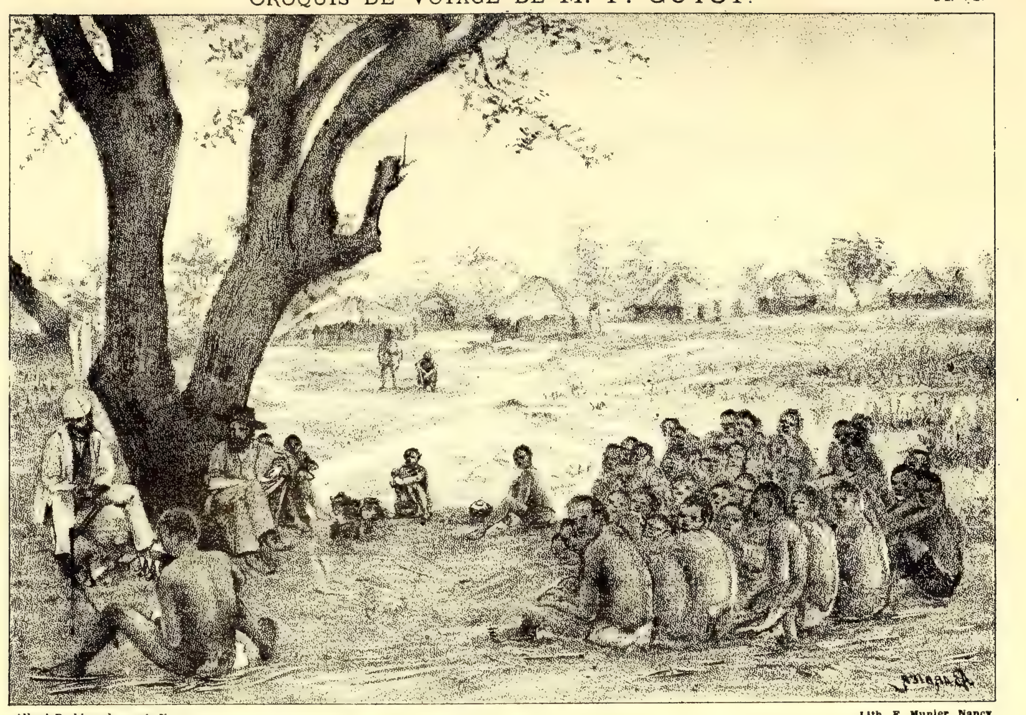
Un deuxième incident s'était néanmoins produit en route ; le chef de M'bona, Combé, prévenu par ses hommes que nous allions repasser près son village, se rendit à la

limite de son territoire, accompagné de ses guerriers armés, afin de percevoir le droit de circulation que nous avions déjà dû solder deux jours auparavant et recevoir nos hommages. Les porteurs voulurent, comme précédemment nous faire mettre pied à terre pour défiler devant le bonhomme, mais nous refusâmes énergiquement, et le roitelet se contenta de nous voir passer nonchalamment étendus dans nos machillas.

A Missengé, on nous soutint qu'en suivant le cours du Chiré, nous pourrions trouver, avant d'arriver au lac Lydia, un passage dans les roseaux et que nous gagnerions ainsi en canot la partie que nous avions explorée en vain avant de nous décider à prendre la voie de terre. Ce passage, nous dirent les noirs, est tracé tout naturellement par la rivière au moment de la descente; il est facile à suivre, mais très difficile à trouver quand on vient des basses terres.

Nous traitâmes avec Domingo, qui s'engagea à nous fournir des almandiâs pour le lendemain et à nous procurer des mariniers ; nous allons voir comment il tint ses promesses. Le matin vers les six heures, il vint nous réclamer de l'eau-de-vie; puis ce furent des mouchoirs, des grains, de la toile et de la bijouterie. Insatiable dans ses demandes continuellement refusées, il trouvait mille prétextes pour revenir à la charge et quand on lui parlait des embarcations, elles allaient toujours être prêtes. A midi, nous les vîmes enfin arriver et nous pûmes faire transporter nos bagages sur la rive.

Là nous eûmes d'autres ennuis : les mariniers, soutenus en dessous main par Domingo, se mirent à l'écart et il fallut les chasser, les prendre les uns après les autres, pour les forcer à embarquer ; puis les rames manquèrent, il fallut fouiller les roseaux où les noirs les avaient cachées, et pendant ce temps plusieurs almandiâs s'esquivèrent en traversant le Chiré et en nous forçant à les poursuivre,



Albert Barbier, des.-aut. Nancy. Lith. E. Munier, Nancy.

VUE DU VILLAGE DE CHAIMBA

(Sur le Zambèse)

De Senna à Tête par la Lupata.

à les traquer, puis à les ramener près du débarcadère afin de charger les bagages. Toutes ces difficultés créées par Domingo n'avaient pour but que de nous retenir le plus longtemps possible à Missengé pour que nous lui fournissions de quoi s'enivrer ou que nous lui donnions quelques-unes des marchandises qui nous servaient de monnaie. Voyant clairement le jeu qu'il jouait, nous lui refusâmes énergiquement l'eau-de-vie qu'il ne cessait de nous réclamer et lui signifiâmes que si cette plaisanterie ne cessait pas immédiatement nous allions employer des moyens plus énergiques et surtout plus touchants pour nous procurer les embarcations que nous attendions depuis la veille et dont nous avions payé la location.

Ne pouvant plus rien nous soutirer et sachant que nous étions en mesure d'employer la violence pour forcer les mariniers à marcher, Domingo leur dit quelques mots et ils devinrent obéissants. A deux heures, nous quittions Missengé et son chef.

Nous voilà donc embarqués sur le Chiré, dont les berges sont basses et les rives cultivées par endroits. L'eau est trouble ; sauf quelques rares alfacynias, aucune plante aquatique ne descend la rivière ; les deux rives sont bordées de roseaux. Nous dépassons Moingé et, environ à 3 kilomètres plus en aval de ce village, nous laissons sur la rive droite l'embouchure du *Prozé,* rivière de 40 mètres de largeur qui semble venir de l'O.-N.-O. Le soir, nous nous arrêtons à la hauteur du village de Mingaré ou Vitrine, que nous avions traversé quelques jours auparavant lorsque nous suivions la voie de terre.

Pour aborder au village, il nous faut remonter, au milieu des roseaux, environ 500 mètres d'un marécage d'où s'exhale une odeur pestilentielle. Sortis de ce marais infect, nous marchons encore un demi-kilomètre et nous nous installons dans la moins sale de toutes les cases qui ici sont d'une malpropreté dégoûtante.

Le 26 mai, après être sortis des marécages de Vitrine, nous remontons en canot et continuons à descendre le Chiré dont les berges sont très plates et bordées de marais couverts de roseaux. Après 4 heures de navigation, nous arrivons au lac, sur lequel nous pouvons avancer pendant une heure avant de rencontrer les roseaux et les alfacynias qui, quelques jours auparavant nous avaient empêchés de remonter la rivière. Nous trouvons un passage fort resserré du reste, mais où une almandiâ se meut cependant avec facilité; nous avançons sans trop de peine et finissons par sortir de la végétation aquatique accumulée sur le lac Lydia. Un fait curieux a été constaté pendant toute la durée de la traversée, c'est qu'une fois nos embarcations passées, toutes les herbes mises en mouvement flottaient un instant indécises, puis se resserraient, ne laissant aucune trace de notre passage.

En voyant le peu de largeur du Chiré en amont du lac que nous avons traversé, le peu de courant de cette rivière et par conséquent son débit assez restreint, nous nous sommes demandé si c'est bien elle qui alimente le lac et donne au bras de rivière commançant à Paouro et se terminant près de la Chamoara [1], cette quantité énorme d'eau qu'il débite et dont le courant est très rapide. Les renseignements que nous avons pris près des naturels et une exploration faite dans la largeur du lac nous ont montré que nous supposions avec raison qu'un affluent quelconque amène dans le grand réservoir du Lydia une masse d'eau considérable. En effet, nous avons trouvé dans la partie sud-ouest du lac, un canal rempli d'eau dont nous avons remonté le courant qui est d'une extrême violence; ce canal déverse peut-être cinq ou six fois autant d'eau que n'en donne le Chiré, porte le nom cafre de Zio-Zio et va du lac Lydia à Sennanove, comme nous le montrerons tout à l'heure. Il met le Zambèse en communication cons-

---

[1] Chamuara ou Chamoara. Dans la langue du bas Zambèse, *chamuar* signifie *ami*.

tante avec le Chiré ; c'est un des bras du fleuve qui envoie dans ce réservoir de 20,000 hectares au moins, une quantité d'eau considérable dont le surplus s'échappe par la tranchée sur les bords de laquelle sont bâtis Paouro, Moutankoïs, Bourgagne et Schamo.

Étant donnée la constatation faite de ce passage important reliant le fleuve à la rivière, canal qui arrose plusieurs villages et au milieu duquel sont plusieurs îles habitées, on est naturellement conduit à considérer le lac Lydia et son déversoir comme un seul et même bras du Zambèse recevant, vers le milieu de son parcours, au nord du village de Pinda, la rivière Chiré ; tandis que, jusqu'ici, on croyait qu'elle se jetait dans le Zambèse au pied de la côte dont nous avons parlé et sur laquelle est bâtie l'habitation de la signora Maria du Val-des-Anges.

Le Zambèse, dont le delta est encore si peu connu, se ramifie beaucoup plus dans l'intérieur qu'on ne le pensait jusqu'à ce jour ; en face de Senna, il enferme dans une vaste île une importante portion de territoire dont le parcours demanderait plusieurs journées de marche. Nous ne pensons pas qu'on ait déjà appelé l'attention des voyageurs sur ce canal Zio-Zio qui nous a demandé, pour le remonter, deux journées de navigation (1).

Près du lac Lydia, les rives du Zio-Zio sont marécageuses et couvertes de moustiques ; nous ne tardons pas à côtoyer une île de vase desséchée sur laquelle poussent de nombreuses plantes aromatiques. Plus loin, les berges s'améliorent et nous voyons d'assez grands palmiers ou élaïs dont les fruits fournissent une huile excellente pour la savonnerie, mais dont on ne tire aucun parti en Zambésie. Nous rencontrons des naturels qui s'installent pour la pêche et qui emploient des espèces d'épuisettes d'environ 70 centimètres de diamètre sur 1 mètre de profondeur, en

(1) Comptes rendus de l'Académie des sciences (Paris), 1882, t. XCIV, p. 1482. — *Revue scientifique* du 10 juin 1882. — *Revue britannique* 1882.

filet de chanvre ou de bouazé, à mailles assez grandes, le tout monté sur un fil de fer fixé à l'extrémité d'une perche de 1^m,50 à 2 mètres de long.

Nous avons le courant contre nous, aussi notre marche est-elle assez lente. Les rives, qui nous ont paru s'améliorer, ne tardent pas à redevenir marécageuses; nous n'avons pour tout horizon que des roseaux terminés par des houppes et après lesquels grimpent de nombreux convolvulus. Nous ne rencontrons que très peu de gibier. A la tombée de la nuit, nous laissons, sur la rive droite, un très petit ruisseau et peu de temps après nous dépassons l'entrée d'un canal qui, nous dit-on, va aussi rejoindre le lac Lydia au-dessus du Zio-Zio, mais en aval du Chiré. Vers les neuf heures du soir, nous atterrissons à proximité d'un deuxième canal qui coule O.-N.-O à E.-S.-E, en un endroit marécageux où des pêcheurs des environs de Senna sont installés. Ils ont barré ce petit chenal avec des roseaux et y ont placé des nasses. Tout le poisson qu'ils ont déjà récolté est ouvert, vidé, suspendu à des perches et des lianes pour sécher au soleil; nous en voyons plus de 200 kilogrammes en plein air. Comme ce poisson n'est qu'à moitié desséché, il répand une odeur infecte qui nous préserve des moustiques, il est vrai, mais nous incommode fort.

Le lendemain matin, avant de nous remettre en route, nous visitons les nasses tendues la veille au soir; au nombre d'une douzaine, elles contiennent chacune environ 20 kilogrammes de poisson. Le poisson électrique y domine, ainsi qu'un autre beaucoup plus petit qui, dit-on, fait payer cher au crocodile le plaisir que celui-ci peut trouver à le manger. Ce poisson a le dos et les nageoires armés d'une espèce d'arête très dure, pointue, taillée en forme de scie sur la face postérieure. Lorsqu'il est avalé par un plus gros que lui, même par le crocodile, il étend ses trois dards au moment où il passe dans le gosier du glouton, et y reste jusqu'à ce que tous deux périssent étouffés.

Nous naviguons vers le N.-O. et, au bout de 3 kilomètres environ, nous apercevons sur la rive gauche, au bord même du canal, le village de *Maïnga,* composé d'une trentaine de cases tant rondes que carrées. Le sol près de ce village est formé de sable fin ; la berge a 1 mètre environ de hauteur ; elle s'abaisse à la sortie de Maïnga, et le sol redevient marécageux et couvert de roseaux. La rive droite au contraire a 2 mètres d'élévation. Sur cette dernière rive, un village temporaire d'une quinzaine de cases est habité par les fugitifs de la révolte réprimée au commencement de l'année 1881 par le gouverneur de Quilimane. Plus loin encore, nous rencontrons divers campements de ces révoltés inquiets de notre passage et qui demandent à nos mariniers si nous ne venons pas pour les faire prisonniers et les livrer à Marianno ou à dona Luiz de Santa-Cruz.

Après trois heures de navigation, nous nous trouvons devant *Munisson,* village situé sur la rive droite et formé d'une quinzaine de paillottes en fort mauvais état, puis les roseaux disparaissent de la rive droite, la berge de sable s'élève, on voit quelques bananiers et l'on rencontre *Munienba,* nouveau village de 20 cases habitées par une cinquantaine de naturels. A cet endroit commence une île couverte d'une très belle végétation ; elle est séparée du côté du sud par un chenal d'au moins 100 mètres de largeur. Sur cette île se trouve *Cobert,* village d'un certain nombre de groupes de 8 à 10 paillottes chacun, séparés l'un de l'autre d'une centaine de mètres. De là, aussi loin que la vue peut s'étendre, on remarque que l'île est cultivée et que des habitations isolées sont disséminées çà et là, à proximité de très belles rizières.

Au delà de Cobert et dès que nous avons fini de côtoyer l'île, nous passons à la hauteur d'un village que nous laissons sur la rive droite. A partir de cet endroit, les berges s'abaissent et le sol cesse d'être marécageux ; on aperçoit

des cultures et des arbres nombreux, les villages se voient fréquemment. Près de la rive gauche, on s'approche de plus en plus de la chaîne de montagnes qui aboutit en face de Senna et l'on finit même par être à son pied ; elle est fort peu boisée dans cette partie, quoiqu'on aperçoive des arbres jusqu'au sommet. Nous touchons le Zambèse devant *Sennanove*, dont les habitants fuient à notre approche, nous abandonnant un troupeau d'une quarantaine de bœufs. Nous avons toutes les peines du monde à les rassurer sur nos intentions et nous allons passer la nuit entre les murs en ruine de *Casa Vidagan*, vaste propriété qui vient d'être ravagée et incendiée par Marianno. C'est là que s'est jouée la dernière partie de la révolte de 1881 et où les malheureux que nous avons vus à Mopéa ont été faits prisonniers, tandis que d'autres étaient impitoyablement massacrés. Si nous en jugeons par les champs cultivés autour de Vidagan, nous pouvons dire que là peut-être était la plus vaste exploitation agricole du Zambèse, car malgré la dévastation qu'elle a subie, elle donnerait encore une très belle récolte, actuellement abandonnée aux nombreux pillards des environs de Senna.

La maison, ou plutôt la ferme incendiée, est à 400 mètres environ du bord du fleuve, sur une petite colline de 20 mètres d'élévation ; elle est en maçonnerie faite avec la pierre des environs, conglomérat de grès rouge concassé et soudé par une matière excessivement dure ; la toiture en charpente était couverte de tuiles creuses. L'ensemble se composait de la maison d'habitation et d'une vaste cour close par une muraille en maçonnerie ; au moment où nous passons près d'elle, il ne reste plus que quelques murs noircis par les flammes et ébréchés par larges places.

La partie du Zambèse que nous remontons en quittant Vidagan est remplie de pierres ou de roches que l'eau couvre de quelques centimètres, aussi touchons-nous à

chaque instant. C'est en vain que nous nous écartons à une assez grande distance de la rive, nous rencontrons toujours les mêmes obstacles. Nous passons un bras du fleuve et nous arrivons sur une île sablonneuse, en face de Senna ; cette île est cultivée et couverte d'arachides, de riz, de citrouilles et de haricots filandreux de 15 centimètres de longueur, renfermant chacun de 12 à 18 fèves assez tendres. Nous y revoyons le fede-fede, dont les gousses sont formées, mais dont les graines ne peuvent pas encore être recueillies. Nous installons notre campement dans une case au milieu de l'île, à proximité de *Casa-Domingo,* dont les habitations sont sales, petites et peuplées de rats d'une grosseur peu commune, auxquels nos nègres font la chasse. Nous avons pour voisins quelques réduits où se trouvent renfermées d'assez belles chèvres, tandis que des porcs presque domestiqués et d'un poids raisonnable vont se vautrer dans la boue, près du Zambèse. Au milieu du village, croissent plusieurs jujubiers ou *massaô,* dont les fruits ne sont pas encore arrivés à complète maturité.

Obligés de séjourner, afin de réparer un de nos canots dont le gouvernail a été brisé contre les blocs nombreux qui encombrent le fleuve, nous allons visiter la ville de Senna, ville forte, de temps en temps ravagée par les Landins ou plutôt par les pillards de la route de Manica, cachant leurs atrocités sous le nom d'un peuple indépendant, qui endosse ainsi la responsabilité de bien des crimes qu'il n'a pas commis.

Nous traversons l'île dans sa largeur en passant par Casa-Domingo ; partout des femmes cultivent la terre ; la couche végétale est ici peu épaisse et repose sur une assise de sable. Nous arrivons sur un bras du Zambèse, large de 150 à 200 mètres environ, que nous passons au gué avec de l'eau jusqu'à la ceinture ; nous trouvons une lagune de sable, large de 50 mètres, derrière laquelle existe un cours

d'eau de 100 mètres de largeur. Dans cette lagune, sont creusés, de distance en distance, des trous de 50 centimètres de profondeur, où l'eau, filtrant à travers le sable, vient s'amasser ; c'est dans ces trous que les habitants de Senna vont puiser le liquide destiné aux usages divers de leurs habitations.

Nous passons ensuite par des marécages qui exhalent une odeur fétide ; on sent la fièvre sortir de ces terres remplies de débris végétaux et animaux en décomposition et l'on comprend que les Européens de Senna soient tous plus ou moins empoisonnés et minés par cette maladie ; en un mot, que le climat ait la réputation — bien méritée, il est vrai — d'être meurtrier. Notre promenade à Senna nous coûta, plus tard, quelques jours de repos forcé et douloureux.

Nous entrons dans la ville par une barrière formée de simples troncs d'arbres fichés en terre et gardés par trois ou quatre soldats indigènes vêtus de guenilles. Leur costume a dû consister jadis en une veste et un pantalon de coutil blanc, en souliers, guêtres et casquettes. Le tout a pu être neuf à un moment donné, mais à l'heure qu'il est, les franges, les trous et les déchirures y sont nombreux ; les pieds sont veufs des chaussures, la corde même des vêtements les plus indispensables est usée. C'est dans cette tenue que la troupe garde le pavillon.

Nous ne tardons pas à passer devant le fort, si on peut donner ce nom à la construction ridicule qui doit soi-disant protéger la ville. Quelques murs, décorés du nom de bastions, en pierres rouges du pays, posées à sec, se relient entre eux par plusieurs murailles dont l'une n'est qu'une palissade en bois. Sur ces bastions, sont placés une demi-douzaine de canons, assez semblables à nos anciennes pièces de 4 de campagne. Mais y a-t-il des munitions pour les desservir ? Mais ces pièces ont-elles des affûts ? Nous n'osons l'affirmer aujourd'hui ; d'après les

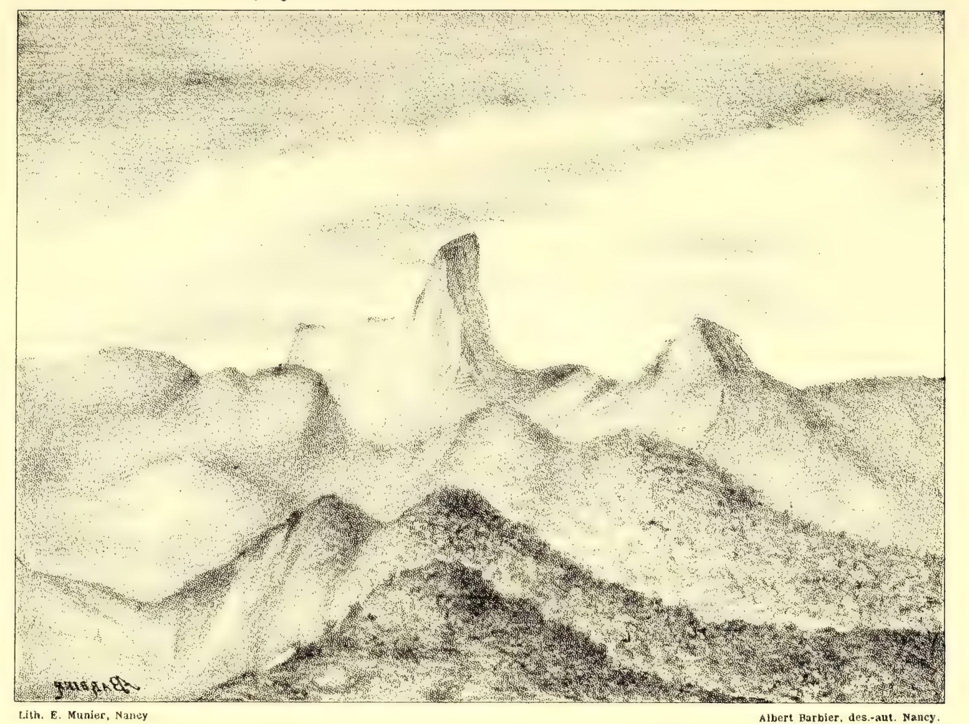


Lith. E. Munier, Nancy. Albert Barbier, des.-aut. Nancy.

MONTAGNES DE LA RIVE GAUCHE DU ZAMBÈSE

Chaîne des Manganjas en face de Chemba

De Senna à Tête.



Lith. E. Munier, Nancy — Albert Barbier, des.-aut. Nancy.

LA CHAINE DES MANGANJAS

(Rive gauche du Zambèse)

Vue prise de Moichina Sança, en amont de Senna

De Senna à Tête, 1er Juin 1881.

résultats de l'inventaire du matériel que nous avons fait à Tête, nous pouvons croire que l'artillerie de Senna est là pour la parade et ne vaut même pas celle que Bonga, le détrousseur de passants de Massangano, étale si pompeusement devant son Eringa.

L'histoire de la ville de Senna n'est qu'une série d'attaques et de pillages. Brûlée ou détruite en partie, régulièrement tous les quatre à cinq ans, la cité se reconstruit et attend tranquillement, dans une indolence sans exemple, une nouvelle attaque. Elle ne fait rien pour la prévenir. Le fort est réputé devoir défendre la ville et cependant on peut l'aborder de face, aller jusqu'à la palissade qui remplace la muraille, sans crainte de recevoir un coup de canon. De pareilles constructions ne sont pas sérieuses. L'attaque qui a occasionné, dans ces derniers temps, le plus de ruines est sans contredit celle de la fin de l'année 1866 ([1]).

Senna est sur la rive droite du Zambèse, au pied du Baramouana, montagne formée de deux mamelons jumeaux, aux sommets desquels pousse le *Pœdevia fœtida,* plante à laquelle les indigènes attribuent la propriété de donner la fièvre lorsqu'on la respire. A très peu de distance de Baramouana et du côté de Quilimane, deux monticules dont l'élévation paraît être environ de moitié des deux mamelons jumeaux sont très peu boisés, surtout dans leur partie supérieure ; ils ont une teinte rouge-brique très prononcée.

La population de Senna se compose d'Européens, de métis et de noirs. Tous les blancs paraissent maladifs : ils ont la peau jaune, la figure tirée, les yeux ternes ; ils sont maigres, leur démarche est lente et la faiblesse extrême qu'ils avouent ressentir, montre qu'ils ne sont pas dans un état de santé satisfaisant, et qu'à cette époque de l'année le climat de Senna n'est pas des plus sains. Les habitations sont de trois sortes différentes, les paillottes,

([1]) Voir : *O Africano.* Journal publié à Quilimane, 3 juillet 1881.

les cases en roseaux recouvertes de pisé et les maisons en pierre tirée des montagnes voisines. Ces pierres sont généralement liées par un gâchis de terre et d'eau.

Il existe à Senna une importante maison de commerce, dirigée par un Hollandais; ses achats consistent surtout en arachides, en ivoire et en poudre d'or, venant des gîtes aurifères de Manica (1).

On élève quelques bestiaux dans l'intérieur de Senna, mais il est difficile de s'y procurer du lait. Les vivres y sont rares et d'un prix exorbitant; aussi est-il presque impossible de se ravitailler en cet endroit.

On n'y trouve aucun légume; les habitants, blancs ou autres, ne semblent même pas savoir ce que c'est. Il est déplorable de voir dans un pays où la main-d'œuvre est d'un prix minime et où les Européens pourraient donner une impulsion énergique au développement de la culture et de l'industrie, une incurie semblable et de ne pouvoir trouver, dans l'une des principales villes de la Zambésie, les légumes qui entrent dans la composition d'un simple pot-au-feu.

Nous devions, à Senna, remettre une lettre à Anselmo Ferraō, capitaō-mor de la ville; mais il était dans sa propriété de *Mofovo*. Nous lui expédiâmes sa missive et ne fûmes pas fâchés d'être dispensés de serrer la main à cet homme; oui, à lui, le vertueux, l'intègre Ferraō, le seul citoyen honnête trouvé par Livingstone dans toute la Zambésie portugaise, — à Anselmo Henriquez Ferraō qui, saisi de l'ambition des grandeurs et de l'amour du galon, fit assassiner par ses propres noirs le capitaō-mor de Senna, dont on lui apporta la tête, et qui se porta ensuite candidat à la succession militaire de sa victime, fut élu, puis reconnu par le Gouvernement.

Vertueux et honnête aussi, ce Ferraō qui, en 1881,

(1) Les sables aurifères de la Manica, examinés jusqu'à une profondeur de deux mètres donnent, en moyenne, 48 centigrammes d'or par mètre cube.

achète et vend des hommes, des femmes et des enfants. Une chaîne d'esclaves a été arrêtée près du Guingue, et menée chez le gouverneur de Tête pendant les premiers mois de l'année 1881 ; elle avait pour chef conducteur l'intendant ou homme de confiance de Ferraō qui prétendit que ces gens venaient de leur plein gré chez son maître. Les noirs interrogés protestèrent et soutinrent qu'ils avaient été enlevés de force de leurs cases qu'on avait pillées. Ordre fut donné à la justice de Senna d'instrumenter et elle instrumente...ra, car si, dans tous les pays, la justice est boiteuse, en Zambésie elle est certainement paralytique.

Nous avons vu plus tard, à Tête, les gens qui composaient cette chaîne, remis en liberté par le gouverneur et travaillant à la journée chez ceux qui voulaient les louer. Le choix avait été bien fait, car ces hommes et ces femmes étaient de forts et solides sujets qui auraient rapporté de belles sommes au vertueux, intègre et honnête citoyen Anselmo Ferraō.

A Mofovo, il se repose de ses exploits de la guerre des Maganjas, car c'est lui qui est arrivé à la rescousse de Marianno et qui a contribué au succès remporté par ce dernier. Il s'embusqua dans une île sur le chemin de la Chupanga de Senna et mitrailla les malheureux habitants qui s'expatriaient, emmenant avec eux leurs femmes et leurs enfants. Ceux qui ne furent pas tués par les balles se noyèrent dans le fleuve.

Au mois de septembre 1881, lors des élections législatives, il y avait à Senna soixante-neuf électeurs.

De Senna à Tête, par la Lupata.

Nous quittons Senna en suivant la rive droite du Zambèse qui, élevée de $1^{m},50$ à 2 mètres, est en sable fin couvert d'un peu de terre végétale sur laquelle poussent de grandes herbes. Après 15 kilomètres de navigation, nous commençons à rencontrer de grands mimosas qui entou-

rent le village de *Bangoué* et ensuite celui de Soni, dont l'habitation principale est *Casa Margaride.* Ce dernier village est situé à 400 mètres environ du fleuve et s'étend sur une longueur de 500 mètres ; il possède un très riche troupeau de chèvres et plusieurs paires de bœufs. Nous y remarquons quelques chiens lévriers de taille assez faible.

Au delà de Soni, nous naviguons au milieu d'une grande quantité d'îlots de sable qui nous obligent à faire une foule de méandres et allongent considérablement le chemin. En quelques endroits où le fleuve est débarrassé de ces îlots, nous évaluons sa largeur à 1,500 mètres environ sur une profondeur assez faible, puisque nous pouvons aller constamment à la gaffe. Dans l'eau, nous voyons des bancs de sable où se promènent parfois, s'ils ne dorment pas, de petits crocodiles que nous nous amusons à tirer. La plupart des reptiles que nous touchons, tombent à l'eau au moment où ils sont frappés ; d'autres, plus avancés sur le sable, ne peuvent regagner le fleuve et deviennent notre propriété. De rares hippopotames s'aperçoivent de temps en temps et nous tirons avec succès des hérons et des *grisettes,* petites poules d'eau qui abondent sur la berge du fleuve. Nous tuons encore un *bec-en-ciseaux* et un *combattant,* ce dernier très curieux avec ses deux bajoues jaune verdâtre et l'éperon dangereux qu'il porte à chaque aile.

Avant d'arriver au village de *Chemba*, nous avons tué un crocodile de 5 mètres de longueur et nous avons décidé que son filet viendrait sur notre table, tenir sa place à côté des quelques autres pièces de gibier récoltées dans la matinée.

Il pouvait être midi ; attablés sur un banc de sable et sous une tente provisoire construite à l'aide de nos gaffes et des bâches de nos canots, nous plantions la fourchette de la civilisation dans le filet de notre crocodile lorsque, sans que rien fît prévoir ce dénouement, notre campe-

ment fut mis sens dessus dessous et renversé. A la trombe de vents qui venait de nous jouer cette mauvaise farce, succéda une pluie de sable fin qui, durant près d'un quart d'heure, nous cingla la figure d'une façon extrêmement désagréable. Nous dûmes abandonner la place et regagner nos canots. Disons-le néanmoins, notre morceau de crocodile avait été frit dans une poêle et il nous rappela, mais en meilleur, la raie que l'on vend sur nos marchés. Non cuite, la chair du crocodile ressemble assez bien à celle du veau.

Le long du fleuve, quelques prazos ont des gens qui mangent le crocodile; les naturels de Tête et du bas Zambèse ne veulent pas goûter sa chair, malgré les cadeaux qu'on peut leur offrir en compensation. Les noirs du Guingue et de Chemba s'en régalent. Sur le Chiré et le Zio-Zio, nous avions vu des noirs qui découpaient un très vieux crocodile et s'apprêtaient à le manger.

Les corbeaux à manteau sont nombreux sur les deux rives du fleuve ; aucun noir n'en mange la chair.

Chemba, qui est une des propriétés de Manuel Antonio da Souza, est à environ 400 mètres du fleuve. Le village est divisé en deux sections séparées par un massif de jujubiers.

Près de ce village, en amont, se trouve l'embouchure du *Sangadzi*, belle rivière qui est à sec pendant la majeure partie de l'année. Chemba est à une trentaine de kilomètres environ de Senna.

Au-dessus du Sangadzi, on aperçoit plusieurs villages peu importants ; à 12 kilomètres en avant, on rencontre *Moichina Sensa*, village assez malpropre. Le chef noir qui gouverne cet endroit est un vieillard ; il reçoit excessivement mal nos nègres qui coupaient du bois aux environs de sa demeure et vient, quelques instants après, nous faire les plus plates excuses d'avoir osé se mettre en colère devant nous.

Depuis Senna, la rive gauche du fleuve suit constamment la chaîne de montagnes des *Maganjas,* qui semble être formée d'une grande quantité de mamelons plus ou moins élevés posés les uns à côté des autres, devant, derrière, dans tous les sens, de manière à servir de barrière au fleuve. Ces montagnes paraissent boisées, sans cependant que la forêt soit bien touffue. De la rive droite, avec une bonne lunette, on n'aperçoit que très peu de villages sur la rive gauche.

A 2 lieues en amont de M. Sensa, nous rencontrons le village de *Nhacarrangua,* où nous sommes obligés de stationner tant pour acheter de la farine que pour attendre notre guide Mucunga qui nous a quittés pour quelques heures. Mucunga avait autrefois une parente près du village où nous nous trouvons, et comme il y a très peu de temps qu'elle est morte, il doit — se conformant en cela à la coutume du pays — tirer en son honneur, au moment de son passage, un certain nombre de coups de feu. Il nous emprunte de la poudre, arme tous ses mousquets, se rend par voie de terre au village de la morte, y fait une fusillade nourrie, puis vient nous rejoindre. Pendant ce temps, son canot marche avec une lenteur désespérante et met près de six heures à parcourir le chemin que nous avons fait en un peu plus de deux.

Nhacarrangua se compose d'une vingtaine de cases tant rondes que carrées; comme dans tous les villages dont les chefs ont eu le moindre contact avec les Européens, on y trouve une véranda bien située, sous laquelle, à l'abri des rayons du soleil et au frais, on peut prendre ses repas, et cela d'autant plus facilement que des tables y restent à demeure.

Au moment où nous visitons le village, on y construit trois nouvelles cases fort spacieuses ; l'une d'elles, destinée au chef, doit être montée en bois équarri et en pièces ajustées. Les forgerons du pays fabriquent les pointes qui

doivent servir à clouer les bois. Ils sont quatre, assis au pied d'un arbre; l'un tire le soufflet, le deuxième tient l'enclume et les deux autres travaillent. La matière employée est une vieille chaîne de canot de fabrique française. Le soufflet est formé d'une peau de chèvre cousue en forme de sac ouvert par le haut. A la place de l'une des pattes est un tube en bois creux qui vient aboutir à une pelote d'argile, évidée par son milieu, devant laquelle un brasier est allumé. Le tube en bois est fixé sur la terre au moyen d'une pierre assez pesante. Pour faire marcher cet appareil, le souffleur tient l'ouverture du sac à pleine main de manière à l'élever; la ferme en emmagasinant l'air et presse dessus en l'aplatissant, puis l'ouvre de nouveau, recommence tant que le forgeron a besoin de son service.

L'enclume est formée de plusieurs bûches de bois et d'une pierre, le tout se plaçant de diverses manières selon les pièces à forger. Pour faire le clou, les ouvriers se servent d'une filière confectionnée avec une lame de fer détachée de quelque ancien canot et percée d'un trou. La pointe a de 6 à 7 centimètres de longueur. La filière est placée à cheval sur deux des bûches, de manière que l'ouverture se trouve entre l'intervalle des pièces.

Lorsque le fer est chauffé, on le chasse avec un petit marteau dans le trou de la filière, puis on forme la tête. La pointe est faite pendant que l'on redresse la tige, qui se courbe presque toujours dans la première partie du travail.

Les outils du forgeron se composent de deux marteaux dont l'un un peu plus gros que l'autre, d'un soufflet portatif, d'une pince plate dont une branche de la poignée a le double de la longueur de l'autre, et d'un ciseau à fer de 6 centimètres de longueur sur 15 millimètres de largeur.

La pince plate ne sert au forgeron que pour retourner

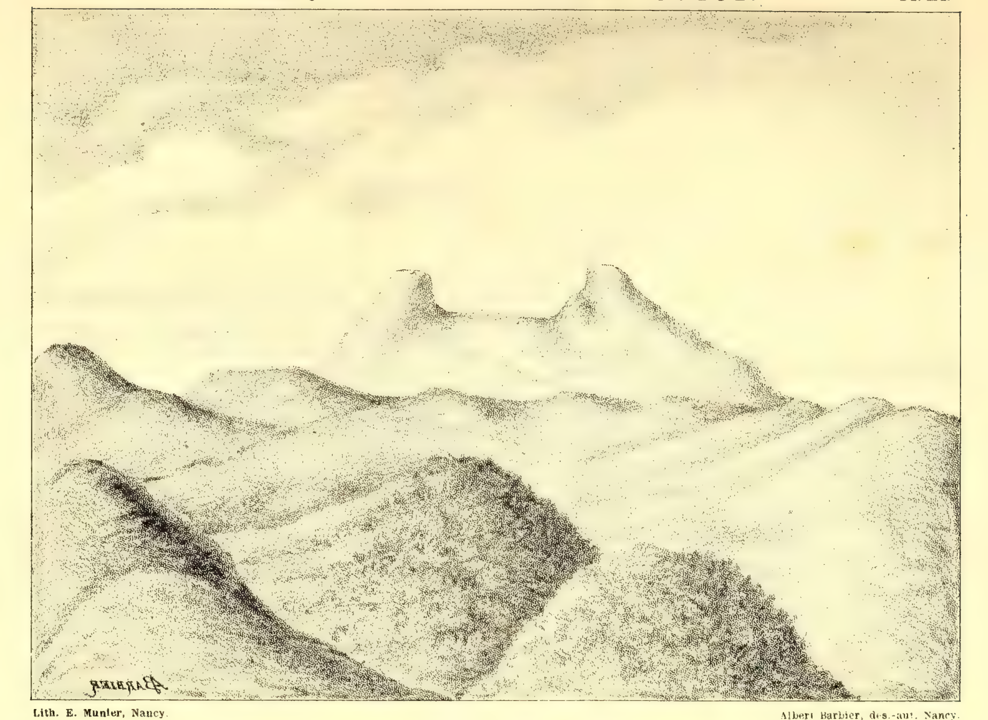
les pièces dans le brasier; lorsqu'il les tient sur l'enclume, il emploie deux morceaux de bois légèrement creusés dans le sens de la longueur.

Les charpentiers paraissent, dans leurs travaux, plus ingénieux que les forgerons; leurs pièces ouvragées sont mieux soignées et quelques-unes d'entre elles ne seraient pas reniées par des ouvriers de nos pays. Il est vrai de dire que leurs outils sont assez nombreux, proviennent tous de fabriques françaises et ont été fournis par les factoreries de la côte en échange d'ivoire, de cire et d'arachides. Le bois employé pour les chevrons est à grain serré; il a une couleur rouge-brique lorsqu'il est fraîchement travaillé et brunit en vieillissant. Il porte le nom de *musucusa*; c'est le même bois qui est désigné, à Tête, sous le nom de *mugengem.*

Les femmes de Nhacarrangua sont d'une taille moyenne; elles portent toutes des anneaux en cuivre aux jambes et autour des poignets; quelques-unes en ont jusqu'à une douzaine au-dessus de chaque cheville, ce qui leur rend la marche assez pénible.

Les jeunes gens portent sur le derrière de la tête sept tresses de cheveux, longues de 10 centimètres. Pour les faire, ils réservent dans leur chevelure un certain nombre de mèches qu'ils enroulent avec une bande très étroite d'une écorce rougeâtre ne laissant dépasser à l'extrémité libre que 5 millimètres de cheveux. Les femmes sont toutes tondues ras.

La rive gauche du fleuve passe toujours au pied de la longue chaîne des Maganjas; en face de Nhacarrangua se montre le mont *Goma* qui a tout à fait l'air d'un ouvrage défensif de fortification. Toute cette partie montagneuse est boisée d'arbres qui paraissent assez gros, mais très espacés les uns des autres. Les prazos rencontrés, sur la rive droite, depuis Senna jusqu'à *Ancœza*, succession que nous avons vérifiée lors de notre passage et



Lith. E. Munier, Nancy. Albert Barbier, des.-aut. Nancy.

LE MONT GOMA DANS LA CHAINE DES MANGANJAS

Vue prise du village de Nhacarangua

(Sur le Zambèse)

De Senna à Tête.

qui nous a été confirmée par les dépositions de plusieurs personnes du pays, sont : Senna, Nhacerere, Soni, Nhamoise, Pitta, Chamba, Nhacarrangua et Ancœza. Nous insistons sur cet ordre qui rectifie et complète la carte du marquis de Sa Bandeira (2e édition, Lisbonne, 1867), lequel place le prazo Pitta à la sortie de Senna et avant celui de Soni. (Voir les cartes, 4e trimestre 1882.)

Nous continuons notre voyage en côtoyant la rive droite, qui est peu élevée, sablonneuse et couverte par une végétation très variée. Nous tuons une espèce de grue, à plumage gris de fer, huppée, mesurant 1m,70 de hauteur depuis les pattes jusqu'au sommet de la tête ; 0m,55 de hauteur de pattes ; 0m,25 de longueur de bec et 2m,30 de développement des ailes. Cet oiseau fut mangé avec plaisir, le jour même, par nos mariniers.

A 10 kilomètres en amont de Nhacarrangua, nous trouvons le village de Socoro, qui est entouré de gros mimosas épineux et de basilic qui embaume l'air. Le fède-fède y manque complètement. A 7 kilomètres plus loin, après avoir passé deux villages, nous voyons *Ancœza,* qui n'est guère qu'à une quarantaine de mètres du bord du fleuve.

A partir de Socoro, la rive droite s'écarte de la chaîne des Maganjas ; la plaine devient plus large et l'on y aperçoit divers villages.

Plusieurs îles sablonneuses couvertes par des roseaux sont au milieu du fleuve, nous en côtoyons une fort longue et voyons que la rive droite, abaissée jusqu'au niveau de l'eau, forme un marais de petite étendue. Ensuite la berge s'élève à nouveau, des ricins et des sorghos se montrent, on arrive devant un autre groupe d'habitations. A 300 mètres du bord du fleuve et sur cette même rive droite, se montre une petite chaîne de collines boisées dont la direction est parallèle à notre marche, ensuite elle appuie lentement vers le fleuve qui vient passer à son pied. Elle a 60 mètres d'élévation et se termine par une berge

à pic de 10 mètres de hauteur et de nuance rouge-brique pâle.

Les arbres qui boisent les collines sont assez espacés les uns des autres ; beaucoup sont dépourvus de feuilles et paraissent avec un ton gris très prononcé à côté d'autres couverts d'un feuillage très vert. Près du fleuve, à côté de la coupure à pic, les arbres sont plus resserrés ; au delà, la colline s'abaisse subitement et une large plaine s'ouvre unie et bien boisée. A une grande distance commence une nouvelle chaîne de collines qui suit toute la rive droite ; la rive gauche paraît nue. Nous naviguons alors au milieu d'un grand nombre d'îlots couverts de roseaux et de bancs de sable sur lesquels nous voyons, à côté de quelques crocodiles, un grand nombre d'oiseaux aquatiques.

A chaque instant, les hippopotames viennent souffler à la surface de l'eau et à une dizaine de mètres de nos canots ; nous nous amusons à les tirer sans grand profit, puisque, en admettant que les balles de nos express les aient touchés, ils disparaissent sous l'eau.

A partir de ce moment jusqu'au Guingue, les villages sont rares des deux côtés du fleuve; la navigation étant impossible près de la rive droite, nous traversons le fleuve, large d'environ 1,800 mètres et rempli d'îles et d'îlots qui gênent une marche directe. Il arrive souvent que le canot se butte contre des bancs de sable recouverts par l'eau; en suivant la rive de près, les mariniers peuvent marcher à la perche, qu'ils préfèrent à la rame.

Ce mode de navigation est excellent en ce sens qu'on avance beaucoup plus vite, mais il expose à faire cogner les embarcations contre les roches qui ne sont pas recouvertes par une quantité d'eau suffisante.

Le fleuve qui, jusqu'ici, n'a montré aucun alfacynia, charrie des *têmé,* fruits d'un grand arbre, le *moutémé,* qui pousse aux environs de Tête et sur les bords du Muaraze.

Ce fruit est de la grosseur des deux poings, dur comme une calebasse, et renferme dans son intérieur un certain nombre de petits fruits à noyau, d'une nuance jaune-curcuma très prononcée. Il ne mûrit ordinairement qu'au mois d'octobre ; les nègres en sont friands lorsqu'il est récemment cueilli et les abeilles aiment beaucoup ses fleurs. Ceux que nous récoltons sont gélatineux à l'intérieur et ont une odeur vineuse prononcée qui indique un commencement de décomposition.

La berge est rongée par le fleuve ; des masses de terres de plusieurs mètres cubes, avec arbustes et arbres, sont descendues dans l'eau et gênent la marche en obstruant le passage. Après les roseaux et les arbustes se trouve le *Dolichos pruriens* dont les belles gousses invitent à les cueillir. Mais, malheur à l'imprudent qui obéit à la tentation, car bientôt une vive démangeaison assez douloureuse lui apprend que ce n'est pas impunément qu'on les touche.

Cependant, pendant les années de disette, les noirs recueillent ces légumineuses en s'entourant les mains avec un morceau de peau et en flambant les cosses avant de les ouvrir pour en retirer les graines, qu'ils font cuire comme des pois. Des cucurbitacées à larges feuilles, à fleur jaune pâle, avec fruits de la grosseur d'un concombre, pendent des branches des arbres après lesquelles la plante a grimpé. De gros mimosas poussent sur les berges et ne tarderont pas à tomber dans le fleuve par suite de l'entraînement du sous-sol par le courant du fleuve, qui est très rapide.

Après avoir laissé sur la rive droite le prazo *Chiramba* et celui de *Doa* sur la rive gauche, nous arrivons au *Loan du Guingue*. Le village qui le forme est très grand, fort propre et bien aménagé ; c'est le mieux installé que nous ayons rencontré jusqu'à ce jour. Il est entouré d'une estacade et a pour directeur un Portugais uni avec une mulâtresse du pays, la signora Louise de Santa-Cruz, fille du

vieux Bonga et sœur de père de celui qui gouverne autocratiquement à Massangano.

Le centre du Loan est formé par une large place carrée dont la terre a été pilonnée. Cette place est presque à moitié couverte de sésame qui achève de mûrir au soleil. De nombreux bananiers entourent la culture ; on y trouve du millet, du sorgho, des poules, des canards, des pigeons, de gros porcs et un important troupeau de bœufs. Les ricins y poussent en grande quantité.

C'est avec plaisir que nous avons vu au Guingue un assez vaste jardin cultivé à l'européenne ; nous y avons trouvé presque tous les légumes que l'on vend sur nos marchés et qui sont une preuve évidente que le manque que nous avons signalé à Senna provient plutôt de l'incurie des habitants que du mauvais climat du pays.

Longtemps avant d'arriver au Loan du Guingue, nous apercevions sur la rive gauche, à un kilomètre du fleuve, un bois assez touffu ; ce bois s'est incliné vers le fleuve et a fini par en atteindre le bord. C'est à l'entrée de cette forêt, mais du côté de Senna, que, vers 1876, Rodriguez Machado fonda la culture qui, aujourd'hui, est en plein rapport. Il fit défricher par les noirs de S. Luize une partie de la forêt presque impénétrable, fit avec les arbres les plus solides une estacade dans laquelle il pratiqua des meurtrières, s'enferma complètement et ensemença la partie qu'il avait fait cultiver.

Adossé à une forêt vierge remplie de buffles et de léopards, l'établissement est parfois obligé de se défendre des attaques de ces dangereux voisins et de prendre des précautions contre les incursions de quelques bandes de pillards, qui ne se gêneraient pas pour venir dévaliser la ferme s'ils ne savaient qu'ils y seraient mal reçus.

Au Loan du Guingue, toutes les cases des noirs sont recouvertes, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, d'une couche de pisé, ce qui les garantit et leur donne un air de pro-

preté que l'on rencontre rarement ailleurs. Les paillotes, dont le nombre dépasse une centaine, sont disposées de manière à former des quartiers avec rues. Chaque famille possède, en propre, un certain nombre de cases selon ses besoins ; elle a un petit jardin attenant à l'habitation. Le tout est entouré d'une palissade serrée, en roseaux et en joncs, de façon que chacune soit séparée de la voisine. Ce qui montre encore qu'un Européen a donné ses conseils pour la construction de ces cases, c'est qu'elles sont assez spacieuses et que les portes sont suffisamment hautes pour qu'on puisse pénétrer à l'intérieur sans se baisser.

Au moment où nous passons au Guingue, les récoltes sont coupées et rentrées. Rod. Machado a établi, sur son Loan, un corps de garde d'une douzaine d'hommes qui, chaque nuit, surveillent l'établissement non pas tant dans la crainte du feu que pour repousser les pillards qui se présenteraient. A chaque instant, les factionnaires se crient les uns aux autres, en langue cafre, une phrase analogue au : *Sentinelle, prenez garde à vous !* Sage précaution qu'a prise là le propriétaire du Loan, qui s'est souvenu que, pour réussir dans ce pays, il est nécessaire d'être toujours en éveil.

Le Loan du Guingue possède divers ateliers : forgerons, charpentiers et tisserands. Nous avons vu les métiers de ces derniers, ils sont bien comme celui dessiné dans la relation des voyages de Livingstone. Les noirs travaillent le coton qui pousse aux environs ; ils font aussi de très belles ceintures à dessins et couleurs variés. Pour cela, ils prennent des mouchoirs de Bombay, en tirent les fils et les classent par teintes qu'ils répartissent ensuite sur leurs métiers pour en faire de très jolies écharpes.

On recueille aussi l'écorce des arbres *mochombé*, *mutukutu*, *mucuiu* ou *mocoio* pour en faire de la filasse qui sert à calfeutrer les canots, les almandiâs et les côxes ou embarcations cafres creusées dans des troncs d'arbres et pouvant

porter de quatre à cinq tonnes de marchandises. Cette écorce est de la nuance du quinquina rouge ; les beaux morceaux, qui peuvent mesurer parfois $\frac{0,40}{0,50}$ — et ils ne sont pas rares, — sont cousus en forme de sacs et employés pour la conservation des graines et des provisions.

Le *chisio* est commun aux environs du Guingue ; c'est une légumineuse plate et noire dont la graine est écrasée et plus grosse que nos lentilles. L'arbre qui la fournit est un mimosa épineux. C'est la gousse qui est employée par les naturels pour teindre en noir ; elle entre aussi dans la composition de l'encre indigène. Voici comment ils préparent la teinture. Dans un peu de vinaigre et d'eau, ils placent un morceau de fer, un paquet de gousses et ils abandonnent le tout à l'air. La coloration noire se produit à la longue ; on peut en conclure que cette plante agit simplement comme le fait la noix de galle, par l'acide particulier qu'elle contient.

Vers le Loan du Guingue, les naturels se distraient avec un jeu portatif en bois ou tout simplement tracé sur le sol. Qu'on se figure une planche sur laquelle sont tracées cinq lignes parallèles, contenant chacune un nombre indéterminé de trous. Chaque joueur, dont le nombre est illimité, possède plusieurs de ces excavations dans lesquelles il s'agit de placer, au moyen d'une combinaison particulière, une quantité de jetons déterminée à l'avance. Il y a un chef de jeu qui débite un chapelet de phrases courtes auxquelles les joueurs répondent par des exclamations et des rires, tout en plaçant leurs petits jetons et en en confisquant à leurs partenaires. Il nous a été impossible de nous procurer la règle de ce jeu.

C'est le jour de Pentecôte que nous avons séjourné au Guingue et que nous y avons rencontré Machado et son associée dona Luize. Lui, ancien soldat portugais, travailleur hardi et intelligent, était venu dans la colonie sous la foi des promesses du gouvernement qui présentait le

pays comme civilisé, comme totalement purgé des pillards qui y pullulent encore. Il fut vite désabusé, mais il était trop tard, il ne pouvait plus retourner en Europe. Il échoua, après bien des tâtonnements, près de Massangano et y rencontra celle qui devait lui tenir quelque temps compagnie et lui apporter des terres et des esclaves. Il lia sa vie à celle de dona Luize. Mais qu'est cette femme? Physiquement, elle est grande, belle, bien constituée, noire, les yeux vifs, brillants, les mains fines, potelées et la peau douce. Vêtue avec goût d'un pagne aux couleurs éclatantes, couverte de bijoux en or travaillés au pays, elle règne et domine sur ses terres. Ce n'est qu'en se courbant que ses nègres s'approchent d'elle; à un signe, ils rampent à ses pieds. Cette femme a composé sa cour d'un essaim de jeunes filles, qu'elle soigne, choie ou maltraite à son gré. Ne sont-ce pas des esclaves?

D'origine indo-portugaise par ses ancêtres paternels, d'origine noire par la ligne maternelle, elle paraît réunir au plus haut degré les vices de l'une et l'autre race, sans avoir conservé aucune de leurs qualités.

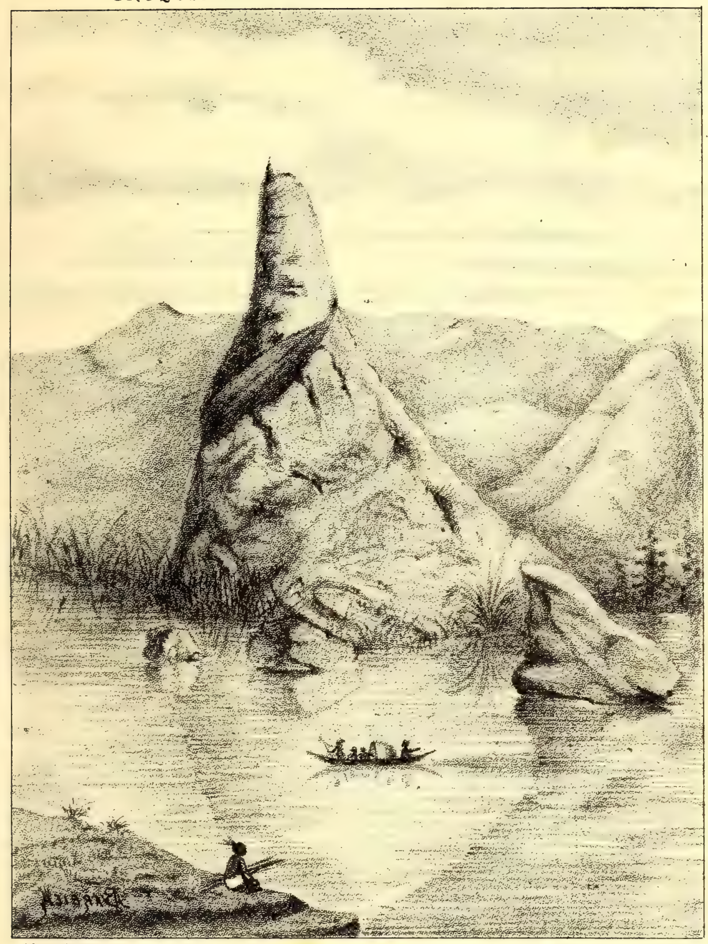
Voilà celle que Machado associa à sa fortune; mais avant lui, deux autres avaient déjà partagé la royale natte de cette fille, de la race des *chats-tigres* (Bonga), la plus puissante de la Zambésie. La chronique ne dit rien du premier; il vint un jour, puis disparut. L'eau du fleuve termina ses amours. Belchior fut le second; il régna un peu plus de temps sur le cœur de la jeune femme. Il est vrai que leurs caractères sympathisaient et que, sous leur administration commune, la caisse se remplit à Zangar (ce nom est remplacé aujourd'hui par Loan du Guingue, qu'il ne faut pas confondre avec Prazo du Guingue que nous rencontrerons plus loin), et que le commerce fructifia. Belchior s'entendait à la traite des noirs; il était passé maître en cet art. C'est sous son règne qu'eut lieu

la dernière campagne des Portugais contre Santa-Cruz, le chef de Massangano; campagne qui devait se terminer par la destruction des troupes européennes. Dona Luize fut obligée de se prononcer soit en faveur de son frère, soit pour les Portugais; elle choisit ces derniers et se fit une réputation de bonne alliée. Hélas! les Portugais ouvrirent trop tard les yeux, et payèrent trop cher leur aveuglement. Belchior devait assurer le service entre Tête et Senna, par la rive gauche du fleuve, pendant que les troupes attaqueraient Bonga par la rive droite. Voici comment il l'assurait : les blessés recevaient à Zangar l'hospitalité la plus large et étaient soignés avec affection et dévouement; une fois convalescents, ils se dirigeaient vers Tête ou Senna, mais peu y arrivaient. Des émissaires de dona Luize les attendaient sur la route, les assassinaient et les dépouillaient de leurs armes. De plus, pendant ces temps de troubles, les négociants du haut et du bas Zambèse payaient pour aller de Quilimane à Tête une demi-livre sterling par cipaye ou noir armé qui escortait la caravane ou les embarcations.

Neuf fois sur dix, les convois étaient attaqués et pillés ; bienheureux le propriétaire des marchandises lorsqu'il pouvait s'en tirer sans aucune blessure! Et les pillards n'étaient autres que des hommes de dona Luize qu'elle avait envoyés, à l'insu de Belchior, pour détrousser les voyageurs. Le mari était payé pour protéger, la femme rançonnait, tout le profit entrait dans la caisse commune.

On sait comment la campagne se termina; l'armée portugaise, taillée en pièces à l'attaque de Massangano, resta sur place et les têtes des morts furent plantées sur les pieux qui entourent la maison de Bonga, deuxième du nom. Les crimes restèrent ignorés et impunis. Belchior mourut et Machado le remplaça dans le cœur de la jeune souveraine.

Tout marcha bien pendant quelques années et le mé-



Lith. E. Munier, Nancy. Albert Barbier, des.-aut. Nancy.

LE KANGOMBA

L'un des pitons sacrés de la Lupata

Zambésie, de Senna à Tête.

nage vivait en bonne intelligence avec celui de son beau-frère, quand, un beau matin, à propos de femmes, une querelle s'éleva entre le Guingue et Massangano. On fut sur le point de se battre. Deux esclaves de Bonga s'enfuirent de sa demeure et, après mille aventures, tombèrent entre les mains des hommes de Machado qui les retint prisonnières. De tout temps, un accord tacite avait réglé cette question et on ne peut citer aucun exemple que les fugitifs n'aient pas été rendus à leur propriétaire qui leur faisait alors payer de la vie leur escapade. Machado refusa de rendre à Bonga ou à ses émissaires les deux malheureuses qui avaient assez souffert pour chercher leur délivrance dans une fuite où elles avaient quatre-vingt-dix-neuf chances de périr pour une d'être sauvées.

Bonga ne pouvant entrer de suite en campagne, riposta en faisant saisir, peu de temps après, une almandia de Machado et l'ivoire dont elle était chargée. Il y eut des réclamations de part et d'autre et le gouverneur portugais de la ville de Tête fut indirectement informé des griefs qui existaient entre les deux parents. Le ministère avait jadis déclaré que tous les citoyens de la Zambésie étaient libres et que l'esclavage était aboli ; le gouverneur prit parti pour dona Luize, fit équiper un canot et se rendit à Massangano. Il fut reçu par Bonga qui, pour lui faire honneur, ouvrit la case de son prédécesseur et autorisa l'officier à se reposer sur la royale natte qui avait servi de lit mortuaire au vieux bandit qui pilla le Zambèse.

Le lendemain eut lieu une conférence particulière dans laquelle le gouverneur démontra à Bonga que, pour obtenir l'amitié du Portugal, il fallait considérer les noirs comme des gens libres de s'en aller quand cela leur plaisait ; qu'on ne pouvait leur faire un crime de changer de maîtres ; enfin, que ces femmes s'étant réfugiées au Guingue, elles étaient devenues citoyennes de ce prazo, de la même manière que des gens du Guingue deviendraient

tributaires de Massangano, s'ils trouvaient bon de se réfugier sur les terres de ce canton.

Bonga fut longtemps avant de se rendre compte de cette théorie, il l'accepta enfin et donna l'ordre de renvoyer à sa sœur l'almandia et l'ivoire saisis. Ainsi finit la querelle entre les deux territoires. Répugnait-il à Bonga d'attaquer sa sœur ou craignait-il de ne pas être le plus fort? Mystère. Il fut plus fin que ne le pensa le gouverneur et il chargea un autre du soin de sa vengeance. Il dévoila la conduite de Belchior et de sa compagne pendant la dernière guerre et fournit les premiers renseignements sur les massacres commis à Zangar. Le gouverneur rentra à Tête, ouvrit une enquête, acquit bientôt la preuve que les faits avancés étaient exacts et que dona Luize ne valait pas mieux que les autres.

Pendant l'enquête, Machado fut nommé capitaô-mor du Guingue et le gouverneur décoré et rappelé en Europe. Le commandant Boijaô le remplaça : homme droit, juste et savant estimé qui avait longtemps séjourné dans les colonies de la côte occidentale de l'Afrique, il arriva dans le pays et dès les premiers jours s'aperçut que la Zambésie n'était pas ce que les Portugais en pensent : le paradis des colonies. C'est lui qui écrivit au ministère de Lisbonne cette fameuse lettre dont un extrait a été publié dans le *Bulletin de la Société de géographie de l'Est* (1), lettre par laquelle il déclarait que son pavillon avait été insulté pendant qu'il naviguait sur le grand fleuve.

M. Boijaô trouva, dans les notes officielles de son prédécesseur, les documents relatifs à l'enquête et la poursuivit. Dès qu'il eut les preuves en mains, il écrivit à Machado et lui reprocha d'associer son existence à celle d'une femme qui avait fait assassiner des Portugais comme lui ; votre devoir, ajoutait-il, serait d'envoyer cette femme à

(1) 4e trimestre de 1881, p. 637.

Quilimane pour qu'elle y fût jugée. Cette lettre et quelques autres plus vives qui la suivirent dégoûtèrent Machado, lui firent prévoir qu'un jour ou l'autre il serait appelé à combattre les Portugais, aussi résolut-il de quitter le pays, de rentrer dans sa patrie, en un mot de couper court à toutes les discussions en abandonnant le loan. Mais dona Luize, en vraie fille du vieux Bonga, n'admit pas une pareille solution ; elle entoura son préféré d'une surveillance active et tous les jours ses noirs lui rendirent compte des faits et gestes de son prisonnier. Machado voulut fuir ; au dernier moment les embarcations lui manquèrent, et ses jours furent comptés.

Nous nous souvenons encore de ce bel homme, à la tête énergique, qui s'en allait rêveur et soucieux autour de ses habitations. Il pressentait sa fin prochaine ; il sentait qu'il sombrait et tâchait de se rattraper à toutes les branches de salut qu'il entrevoyait. Un instant il espéra se joindre à notre mission et disparaître ainsi du Guingue ; mais la surveillance dont il était l'objet empêcha cette nouvelle combinaison de réussir. Peu de jours avant de nous recevoir, en quittant un membre de notre mission qui nous précédait, il lui donna à entendre qu'il y aurait bientôt du nouveau au loan. En effet, quelques heures après notre départ, une scène nouvelle eut lieu entre les deux conjoints. Que se passa-t-il? Seule aujourd'hui dona Luize le sait. Machado se mit à table et peu d'instants après, il était pris de vomissements qui amenèrent rapidement sa mort. Il fut inhumé dans sa propre chambre ; sa maison fut close et transformée en chapelle funéraire. Une croix a été plantée au sommet de la toiture et un drapeau noir, mis en berne, indique que la mort est passée par là, qu'elle a fauché le chef du Prazo et que sa succession est ouverte. Qui ira la recueillir? Qui ira lier son existence à celle de la riche mais criminelle dona Luize de Santa-Cruz ? Quel sort l'avenir réserve-t-il au Prazo du Guingue

et aux malheureux qui l'habitent; est-ce la guerre, est-ce une soumission, est-ce un oubli passager du différend? Bien lourde sera la tâche du nouveau Capitaô-mor du Guingue.

En quittant le loan de Machado, nous avons suivi la rive gauche du fleuve, qui est couverte par la forêt du Guingue. A 6 kilomètres, cette forêt fait un ressaut de 1,800 mètres environ et laisse entrevoir une plaine cultivée. Le fleuve est large à perte de vue et son courant est rapide; de nombreuses îles de sable l'encombrent.

A 20 kilomètres du loan, nous arrivons, après avoir dépassé une case, ancien poste des troupes portugaises, au village du *Guingue,* qui a donné son nom au prazo. Il fut autrefois beaucoup plus important qu'il ne l'est aujourd'hui. On y voit encore une soixantaine de cases rondes, dont quelques-unes en assez mauvais état, et d'autres bâtiments plus grands, en roseaux recouverts de pisé, qui servaient jadis de logement aux troupes que le gouvernement avait envoyées stationner en cet endroit pour surveiller Bonga. Non loin du Guingue, on voit encore le cimetière où furent inhumés les Portugais morts de leurs blessures pendant la dernière campagne, si fatale aux blancs.

Dans un des anciens bâtiments de la troupe, nous avons trouvé un dépôt de plusieurs tonnes de houille provenant, nous a-t-on assuré, des mines de Tête. Nous ne savons dans quelle intention le gouvernement a ordonné ce dépôt il y a quelques années; nous ne pouvons que lui supposer le but de ravitailler les deux petits bateaux à vapeur qui devaient faire le service du Zambèse; bateaux qui, fabriqués aux *Forges et chantiers de la Méditerranée,* en 1878, furent montés à Mozambique et restèrent dans ce port. Ce n'est qu'en avril 1881, que l'*Auxiliar,* bateau de la station de Quilimane, s'étant rendu à Mozambique pour y porter les têtes des trois officiers supérieurs tués à Massangano et suspendues en trophée pendant de longues

années, prit au retour ces deux bateaux à la remorque, en fit échouer un devant la pointe de Tangalane et amena l'autre à Quilimane, où il restera longtemps, à moins que le service des travaux publics (non accélérés) ne fasse nettoyer le Quaqua, ce qui, pour bien des raisons, lui sera extrêmement difficile à exécuter.

Le prazo du Guingue a devant lui une île dont la berge est élevée par places de plus de 2 mètres et formée de sable.

Nous naviguons à l'O.-N.-O. en longeant la rive gauche qui est cultivée en partie et formée de très grands roseaux ; nous commençons à apercevoir la *Serra Bandar*.

A 6 kilomètres en avant du prazo du Guingue, nous avons tué sur un arbre un iguane que les naturels nomment *Pénembé* et dont les dimensions étaient : 1^{m},30 du sommet de la tête à l'extrémité de la queue ; queue, 0^{m},75 ; tête, jusqu'à la naissance du cou, 0^{m},11, et corps, 0^{m},44. Cet animal avait quatre pattes munies chacune de cinq doigts. La longueur des pattes antérieures était de 0^{m},15, et celle des pattes postérieures de 0^{m},20. La circonférence du milieu du corps mesurait 0^{m},30. La langue était fourchue, sa longueur, jusqu'à la naissance de la fourche, mesurait 0^{m},15, et la fourche 0^{m},05. La peau était jaune, tachetée de gris.

Nous écrivions dans la cassine de notre canot, lorsque nos mariniers nous crièrent, en nous montrant un gros mimosa penché sur l'eau : « *Signor, pénembé, pénembé !* » Prendre un de nos fusils et chercher à voir à quel animal nous allions avoir affaire ne demanda qu'un instant, mais, nous l'avouons, nous restâmes quelques instants sans rien apercevoir. Cela ne nous étonna pas, car plusieurs fois déjà nous nous étions aperçus que la vue des noirs était excellente et qu'ils distinguaient à de grandes distances des oiseaux qui étaient invisibles pour nous. Nous finîmes cependant par apercevoir, au sommet de l'arbre, quelque

chose qui ressemblait assez à une branche morte et caché par les feuilles environnantes. Un coup de fusil fit tomber l'animal dans le fleuve ; n'étant que blessé, il nagea entre deux eaux, passa sous notre canot et gagna la terre. Nous nous rapprochâmes de la berge et commençâmes alors, dans les herbes, sous les racines d'arbres et les mille plantes qui garnissent la rive, une chasse des plus appuyées. Bientôt acculé contre un tronc d'arbre, le pénembé fut saisi par le cou et eut les pattes amarrées. C'est alors qu'eut lieu instantanément, et sans que nous eussions le temps de nous y opposer, une pratique superstitieuse cafre. A peine l'animal fut-il lié, qu'un noir lui coupa à l'extrémité de la queue un morceau de $0^{m},25$ de longueur et le lui enfonça dans le ventre ; les autres se mirent à battre des mains et à danser. A notre demande d'explication, il nous fut répondu qu'il était indispensable d'agir ainsi pour que l'animal fût bon à manger. Et, en effet, le soir même nos mariniers fricassèrent le pauvre pénembé et s'en régalèrent en l'accommodant avec de la farine de sorgho. Nous avons vu plus tard cette pratique se renouveler sur plusieurs crocodiles que nous avons eu l'occasion de tuer.

En amont du Guingue, se trouve le village de *Tchocho* formé d'une trentaine de cases rondes assez propres. Les hommes, d'une belle taille et d'une corpulence assez forte, portent les cheveux longs et soignés. Les uns en font de petites mèches qu'ils renferment dans des bandes d'écorce d'arbre et qu'ils disposent en crinière ; les autres pratiquent dans leur chevelure des coupes régulières qui ressemblent aux sillons que l'on trace dans les champs, en laissant grandir les poils de la partie épargnée. Il en est qui ont la tête ébouriffée ou même hérissée; quelques autres enfin tressent leurs cheveux sur toute la surface de la tête. En général, les femmes portent leurs cheveux très courts. Les hommes comme les femmes ont des bracelets

en cuivre, des colliers et des boucles pour les oreilles; ils sont armés d'arcs, de flèches et de haches qu'ils fabriquent eux-mêmes. Ils portent à la ceinture un couteau passablement long renfermé dans une gaîne en bois sculpté.

Après avoir navigué pendant longtemps autour des nombreuses îles qui encombrent le Zambèse et laissé de côté plusieurs villages, nous arrivons en face de *Kamoé,* village de la rive gauche. La Serra Bandar apparaît comme une masse noire, nous entourant d'abord et semblant nous fermer le passage. Sur la rive gauche entre la montagne et le fleuve, au milieu de la plaine, il y a un bois assez touffu; il s'en trouve un semblable sur la rive opposée, au pied de la montagne.

Près de Tchocho, le sol est jonché de *Golangos,* fruits du palmier *Élaïs;* nous ne croyons pas que les naturels les récoltent pour en tirer de l'huile.

Au delà de *Kamoé,* nous abordons les terres du territoire de Bonga. Nous campons près d'un mauvais village, composé de dix cases, où un jeune naturel garde un troupeau de chèvres en jouant de la flûte de Pan. Autour de ce village, on rencontre beaucoup de patates (*Maby*) et du maïs (*Mosoro*).

Avant de toucher le Bandar et d'entrer dans la gorge de la Lupata, le Zambèse est rempli d'îlots dont quelques-uns sont assez élevés. Le plus important a reçu des Portugais le nom d'*Ile da Alavança.* Entre cet îlot et la rive droite, le fleuve n'a pas plus de 60 centimètres d'eau.

Nous sommes près de la montagne complètement boisée, mais la plupart des arbres sont dépourvus de feuilles. Le fleuve se resserre, et bientôt il n'a plus que 500 mètres de largeur; la rive gauche montre des rochers à pics de 30 mètres de hauteur sur une soixantaine de longueur, sur lesquels perchent des orfraies ou *Kukuni.* Plus loin, la montagne est coupée par le fleuve, et des éboulis de roches basaltiques s'étendent à fleur d'eau sur

une largeur de plus de 50 mètres ; à côté, regardant Tête, des coulées sont venues jusqu'au fleuve, et on les suit fort longtemps. Ayant mis pied à terre à l'entrée de la forêt, là où les noirs de Massangano défrichent pour construire un nouveau village, nous ramassons plusieurs dards de porcs-épics ou de *Nongou*. De gros arbres portent des fruits de la grosseur d'une noix ; leur enveloppe charnue renferme un noyau fort dur contenant une amande. Les naturels le nomment *Fura* et en font une espèce de marmelade. Les Landins le font fermenter et en tirent une boisson alcoolique semblable au pombé. On peut préparer avec le *fura* un savon végétal qui aurait, dit-on, une grande valeur. La rive droite est couverte de cactus arborescents.

Plus loin, nous passons devant le piton de *Kangomba*, situé sur la rive gauche. Le fleuve a 150 mètres de large et son courant est fort rapide. En face, d'énormes blocs granitiques, dont quelques-uns mesurent une vingtaine de mètres cubes, sont descendus jusque dans le fleuve. Le Kangomba est boisé jusqu'au sommet. Nous y remarquons des arbres dont le feuillage est d'un très joli rouge-amarante.

Le fleuve se resserre de plus en plus, de chaque côté la Serra est formée de monticules ou pitons coniques rattachés les uns aux autres et presque tous boisés.

L'ascension du Kangomba paraît facile du côté qui regarde Senna, mais par la face opposée elle ne pourrait être faite que jusqu'à la moitié de la hauteur, la partie supérieure étant formée de rochers à pic fort élevés. Un peu plus loin, toujours sur la rive gauche, se trouve un deuxième piton moins élevé que le précédent, dont les roches à pic descendent jusque dans le fleuve. Ce piton peu boisé laisse voir les roches de son sommet. A peu près vis-à-vis de lui et sur plus de 1,800 mètres, la rive droite est formée d'un éboulis de roches, véritable boule-



Albert Barbier, des.-aut. Nancy — Lith. E. Munier, Nancy.

VUE DE L'UNE DES MAISONS DE LA SIGNORA MARIA DU VAL-DES-ANGES

Sœur de Mariamo Ier

A la Chamoara, près l'embouchure du Chiré.

versement de la côte qui a dû être secouée avec force, il y a bien longtemps. Après le Kangomba, le fleuve s'élargit considérablement et ne tarde pas à mesurer de 600 à 700 mètres.

Livingstone rapporte, dans son deuxième voyage en Afrique, qu'au moment de passer la gorge de la Lupata, les naturels déposent une offrande de farine pour se rendre les dieux de céans favorables et gardent un religieux silence pendant la traversée, par respect pour la Divinité. Au moment où, après notre déjeuner, nous nous mîmes en route pour continuer notre voyage, nos mariniers nous demandèrent de l'eau-de-vie pour leur donner la force de remonter le courant très fort en cet endroit. Nous fîmes droit à leur demande et, avant de boire, ils jetèrent dans le fleuve une ration de liquide afin d'endormir le Neptune quelconque qui commande en ces lieux; puis, pleins de vigueur, ils se mirent en route, chantant à tue-tête leurs refrains les plus vifs et les plus joyeux. Ce résultat semblerait tout à fait contraire aux indications fournies par Livingstone; cependant, voici ce qu'un de mes compagnons qui montait le grand fleuve pendant que nous étions sur le Chiré, écrivait sur ses notes et qu'il nous lut plus tard : « J'oubliais de dire qu'au mo-
« ment de franchir le fameux passage, les noirs, qui sont
« si bavards et si tapageurs, sont devenus graves et recueil-
« lis. Ils ne faisaient pas le moindre bruit et parlaient très
« bas. J'étais en train de siffloter un de nos airs en vogue
« lorsque le conducteur de la barque me pria d'un air sup-
« pliant de me taire. Il voulait même nous faire découvrir,
« mais nous avons été unanimes à refuser cette dernière
« partie de la demande; cependant, pour leur faire plaisir,
« nous avons jeté de l'eau-de-vie dans la rivière, afin que
« le dieu du rocher ne nous engloutisse pas dans les
« flots [1]. »

---

[1] La Lupata : *Impartial de l'Est* des 8 et 9 mars 1882.

C'est ainsi que nous passâmes le Kangomba, ses pitons et sa baie, et qu'ensuite nous longeâmes la *Chifura,* dont la pointe, remplie de volumineuses roches, rend le passage de sa baie assez dangereux, quoiqu'il puisse ou plutôt doive se faire à la corde, à cause de la violence des tourbillons et la vitesse du courant.

Tous les éboulis de roches venus jusqu'au pied de la Serra ont pris, au bord du fleuve, un poli du plus bel aspect; leur teinte est d'un noir de jais par places et de gris-ardoise par d'autres. Çà et là, dans la côte, de grandes échancrures laissent entrevoir un deuxième plan où s'aperçoivent de nouvelles montagnes tout aussi boisées que celles qui sont près de nous. Parfois des murailles de roches de $1^{m},50$ de hauteur surplombent le fleuve, menaçant de s'écrouler au premier moment, et cependant, quoique disloquées et posées les unes sur les autres comme les blocs de ces boîtes d'architecture que l'on donne aux enfants, ces roches sont assez solides pour être encore en place, lorsque bien des générations auront fait place à d'autres.

Au delà, sur la rive gauche, commence une barrière excessivement curieuse. Cette chaussée de 2 à 5 mètres d'élévation, sans végétation, formée de blocs de 30 mètres cubes superposés, offre à l'œil les assemblages les plus variés. Les mariniers, obligés de marcher à la corde, sautent de roche en roche, grimpent, descendent, vont sur des corniches, des pics ou des tables, selon les caprices du terrain, nous rejetant vers le centre du fleuve ou nous amenant dans de petites baies près de fissures, d'où se sauvent, étonnées de notre visite, des légions de chauve-souris. Bientôt — après trois quarts d'heure, — la chaussée diminue de hauteur; elle arrive enfin au niveau de l'eau. Nous sommes sur le territoire de *Cancoma.* Alors commence une baie de 50 mètres de profondeur où le courant est tellement fort et violent que les mariniers

ont tous les maux possibles pour faire passer les canots. Nous en profitons pour aborder et chasser les pintades et les perdrix fort nombreuses dans les friches de la rive gauche.

Une fois le mauvais pas derrière nous, nous pouvons avancer de 3 kilomètres avant d'arriver dans un cul-de-sac en face d'une grande île que les Portugais ont nommée *Ilha da Moçambique*. Le Zambèse passant de chaque côté de l'île, appuie de manière à former un demi-cercle, et ronge surtout la rive gauche en baignant le pied d'une haute montagne du nom de *Nhamarongue*. Les berges sont moins boisées que plus bas, mais il y a plus de futaies. On y voit des traces d'antilopes, des perdrix et des lapins de garenne : le cri de la pintade (*Canga*) se fait entendre dans le lointain.

Dans le cul-de-sac, la côte est plate et broussailleuse ; on peut facilement y marcher. Les arbres sont des mimosas faibles de troncs, mais dont les branches sont élevées ; beaucoup de jujubiers forment la futaie.

Entre la rive gauche et l'île de Mozambique, le Zambèse a environ 600 mètres de largeur ; le courant est d'une violence extrême et au milieu du fleuve l'eau vient se briser avec fracas contre les roches.

La pointe de Nhamarongue est formée de gros blocs feuilletés en couches d'environ 1 centimètre d'épaisseur. La roche, qui est d'un gris noirâtre à la surface, présente une cassure blanche.

Le front de l'île de Mozambique est à pic; on voit très bien les rochers de nuance rouge jaunâtre entre lesquels poussent des arbres, sans que l'on puisse dire que l'île est totalement boisée. Seuls, les arbres de la partie inférieure sont couverts de feuilles, les autres sont dénudés et ne montrent que leurs branches. L'île nous paraît émerger du fleuve de 50 à 60 mètres en quelques endroits, moins par d'autres places ; presque toutes les fissures que

nous remarquons dans les roches de l'île sont perpendiculaires au fleuve. La direction du courant entre l'île et la pointe de Nhamarongue est O.-S.-O. à E.-N.-E.; il est excessivement violent.

L'île de Mozambique est réputée *tabou* pour les nègres. Nous voulions l'aborder pour regarder les pierres éboulées, mais nos mariniers firent des difficultés pour s'en approcher et nous criaient en montrant les roches : « *Signor, Pata, Pata* », pour nous prévenir que c'était l'habitation habituelle du dieu de la gorge. Nous parvînmes néanmoins à les décider à toucher terre; mais ce ne fut qu'après maintes promesses de ne faire aucun mal au vénérable du lieu qu'ils osèrent nous accompagner sur les éboulis curieux qui forment la base de l'île.

Le passage du Bandar et la gorge de la Lupata sont réputés dangereux, non seulement à cause des difficultés de la navigation, mais aussi de la présence des animaux qui font de ces endroits leur séjour habituel. Pendant les journées où nous avons exploré ces lieux, nous avons vu de nombreuses traces d'animaux féroces et des passages d'hippopotames; à chaque instant plusieurs se montraient dans le fleuve. A chaque fissure des rochers, laissant un passage pour aller aux montagnes du deuxième plan, se montraient les empreintes variées d'animaux divers : antilopes, léopards, que les Portugais nomment tigres, et hippopotames. Ces empreintes très visibles montraient le chemin que ces animaux suivaient pour venir boire au fleuve. Un chasseur amateur, en restant à l'affût, aurait certainement eu l'occasion de tirer plusieurs pièces importantes, et pour peu qu'il fût habile, ou que le hasard le favorisât, il eût sûrement garni son carnier.

La rive gauche du Zambèse, vers le milieu de l'île de Mozambique, est habitée; on y trouve un grand nombre de cases et de cultures, entre autres des plantations de tabac. Les pintades y vivent en troupeaux. Nous en avons ren-

contré d'au moins trois cents individus, et mes compagnons se rappellent encore la belle chasse qu'ils firent un matin en cet endroit.

Le passage de la pointe de Nhamarongue, par la rive gauche, offre les plus grandes difficultés ; on butte à tout moment contre les roches, et les mariniers sont obligés de grimper sur ces pierres pour nous haler, la marche à la gaffe étant pour ainsi dire impossible. Par places, le rocher, de plus de 40 mètres d'élévation, est à pic ; il faut que les mariniers remontent dans les canots, marchent en s'accrochant aux pointes des pierres et nous fassent avancer par tous les moyens possibles. Enfin, nous sortons de là, la berge devient plate, peu haute et formée d'éboulis. Dans ce chemin, la face de l'île de Mozambique est perpendiculaire au fleuve dans sa partie supérieure et jusqu'à moitié de sa hauteur. La partie inférieure descend jusqu'à l'eau par une pente très rapide. La teinte est toujours jaune rougeâtre et le sol peu boisé.

Nous obliquons pour passer près de la pointe de l'île qui regarde Tête, et une fois dépassée, les deux rives nous apparaissent plates, herbeuses, avec un épais rideau d'arbres à quelques centaines de mètres. Le fleuve a près d'un kilomètre de largeur. On commence à apercevoir au loin la *Serra Tipué*.

Nous ne tardons pas à arriver devant *Zungo*, dont les femmes, d'une taille moyenne, sont horriblement tatouées sur la poitrine, la figure ainsi que sur le front ; elles ont la tête rasée et plusieurs anneaux de cuivre aux bras. Elles portent des colliers en verroterie ordinaire assez bien agencés pour les dessins, des boucles d'oreilles et un *pelélé* qui consiste en un fil de laiton leur traversant la lèvre supérieure juste au-dessous de la cloison nasale. Une femme est atteinte de la teigne.

Au delà de Zungo, les berges sont montagneuses et boisées ; par-ci, par-là on voit quelques blocs nus, mais pres-

que tout le terrain est couvert d'herbes et de broussailles épineuses formées de petits mimosas et de jujubiers. Les passages de gros gibier sont fréquents, et les traces toutes récentes, laissées au bord du fleuve, semblent indiquer que chaque jour les animaux viennent s'y désaltérer. Le fleuve, en cet endroit, n'a pas moins de 800 mètres de largeur. En amont de Zungo se trouve un autre village qui n'est situé qu'à 50 mètres du fleuve ; de là on voit la *Serra Pingua* et ses trois mamelons, aux pieds desquels coule la *Luyena* ou rivière de l'Esprit-Saint.

Le courant est très fort, et près de la rive gauche, le fleuve a son lit garni de roches très peu couvertes par les eaux. Parmi les herbes poussent de nombreux liserons d'un beau violet ; au-dessus voltigent une trentaine d'oiseaux gros comme un chardonneret dont le plumage du ventre et le dessous des ailes est d'un beau jaune d'or foncé, tandis que le dessus du corps est d'un vert-émeraude brillant, de la nuance la plus riche que l'on puisse concevoir.

Sur la rive gauche, de très gros rochers s'avancent jusque dans le fleuve ; c'est l'endroit désigné sous le nom de *pointe de Zungo,* qui précède une baie de 40 mètres de profondeur sur 100 mètres de longueur, se terminant brusquement contre une autre avancée de roches plus élevées que les premières.

A 500 mètres en amont de la deuxième pointe, et juste au bord du fleuve, s'élève un mamelon de 150 mètres de hauteur, en partie boisé, derrière lequel s'étend une longue côte rocheuse couverte d'herbes et de broussailles. Là, nous devons reprendre la rive droite du fleuve et toucher un autre monticule rocheux qui, avec son vis-à-vis, forme la passe resserrant le fleuve et ne lui laisse pas, en cet endroit, plus de 400 mètres de largeur. Le monticule de la rive droite est formé d'énormes rochers éboulés et disloqués, polis et rongés par les eaux. Le courant est extrêmement violent et, contre la berge, il y a près de

80 centimètres d'eau. Au delà de la passe, la largeur du fleuve est d'environ 1,000 mètres.

La passe que nous venons de signaler est certainement un des plus beaux sites que nous ayons rencontrés sur le fleuve ; toutes ces pierres jetées les unes sur les autres dans un désordre indescriptible, offrent un coup d'œil des plus variés, du plus bel effet. La verdure et les fleurs qui couvrent les roches restées sur la rive, la nudité de celles que baigne le fleuve, les rochers à pic de 100 mètres d'élévation qui forment derrière le tout une barrière infranchissable, les fissures, les cavernes, les trous et les pointes qui s'élancent dans tous les sens, éclairés par un beau soleil levant, égaient le voyageur et font varier la monotonie d'une rive plate et régulière. Ce bouleversement des roches se prolonge assez loin dans l'intérieur des terres ; on l'entrevoit de temps en temps par les éclaircies de la végétation, ou par de plus grandes élévations qui dominent la cime des arbres qui bordent le fleuve.

Trois kilomètres plus loin, nous passons environ 700 mètres de rochers qui encombrent le fleuve, puis nous allons gagner le milieu du Zambèse pour éviter d'énormes bancs de sable qui bouchent le passage sur une largeur d'environ 500 mètres. Nous longeons ces bancs pendant plus d'une heure et demie et nous retrouvons enfin la rive cultivée principalement en tabac, dont quelques pieds atteignent un mètre de hauteur. Nous n'apercevons pas de cases, mais ces cultures prouvent que des habitations ne doivent pas être éloignées. C'est principalement dans la partie de la berge inclinée vers le fleuve où, au moment des grandes eaux, le limon s'est déposé, que les naturels du territoire de Massangano ont planté leur tabac, donnant ainsi à cette plante une terre bien fumée, qu'ils ont remuée à la houe et de laquelle ils ont arraché les roseaux.

Au moment où nous nous arrêtons près de ces cultures,

nous recevons la visite d'un des principaux lieutenants de Bonga. Il est couvert d'anneaux et de verroteries; il porte dans ses cheveux, sur le sommet de la tête, un peigne en bois sculpté à deux dents. Sa nuque est ornée d'un peigne semblable à ceux qu'en France on met aux jeunes filles pour leur tenir le front dégagé. Ce grand dignitaire, qui est encore jeune, est accompagné d'une dizaine de naturels fort peu vêtus et qui portent dans leurs chevelures des bouquets de plumes de coq fixés à l'extrémité de petites baguettes. Il vient nous saluer et nous souhaiter, dit-il, la bienvenue. Sa dignité ne résiste pas à une assiette de riz assaisonné de caril et, sans façon, il s'accroupit sur ses talons, au milieu de son escorte, et mange avec gloutonnerie en se servant de ses dix doigts comme de fourchette. Mis en bonne humeur par ce repas, le garde du corps de Bonga nous cède, pour quelques verroteries, les deux peignes qui ornent son chef, et nous remercie du marché.

Parmi les cucurbitacées qui pendent aux branches des jujubiers de la berge du fleuve, nous en remarquons une de la grosseur d'un petit melon et que les indigènes désignent sous le nom de *Cituguva*. Il est recouvert de petits mamelons terminés par des pointes très aiguës; sa nuance est vert-olive, tacheté d'un grand nombre de points d'un vert plus pâle. Ce fruit renferme des pépins qui sont en tous points semblables à ceux du concombre domestique, seulement ils sont répartis entre cinq cloisons très minces. Chaque pépin est entouré d'un peu de chair aqueuse comme celle du concombre, et le tout est placé dans une alvéole plus ferme. Le cituguva n'est pas mangé par les noirs.

En continuant notre route, nous constatons que la rive droite est peu élevée et couverte d'arbres; le sol est sablonneux. Le courant est extrêmement rapide, et c'est avec de grandes difficultés que nous naviguons en buttant à chaque instant contre des roches submergées. La rive gauche ne semble pas changer d'aspect; nous voyons tou-



Albert Barbier, des.-aut. Nancy.

NOIRS FABRIQUANT UN PAGNE DE PERLES
(A Tête).



Lith. E. Munier, Nancy.

MOULIN A FARINE DE SORGHO.

jours une côte boisée qui suit parallèlement le fleuve à 200 ou 300 mètres du bord.

Enfin, nous nous trouvons devant *Massangano,* résidence de Bonga. Le fleuve est d'une violence inouïe et les tourbillons très fréquents. La rive droite est remplie de grosses roches. Nous passons devant la demeure de Santa-Cruz, maison en roseaux recouverte de pisé, précédée d'un belvédère et garnie de deux fenêtres à volets verts. Toutes les habitations du prazo sont construites au milieu des rochers ; des blocs ont été disposés pour former une estacade avec meurtrières. Une barrière de troncs d'arbres entoure le tout.

Chose honteuse que la plume se refuse à écrire, deux crânes humains blanchis par le temps sont plantés au sommet des poteaux de l'entrée principale, servant d'épouvantail aux oiseaux et de leçon aux voyageurs. Ces crânes sont ceux des officiers tués dans la dernière campagne dirigée contre Bonga. Au commencement de 1880, il y en avait cinq, mais le gouverneur de la ville de Tête, lors de la visite qu'il fit à Santa-Cruz, en racheta trois qu'il paya en marchandises de la valeur de 400,000 reis ou environ 2,225 fr. de notre monnaie (*Lettre officielle du gouverneur,* en date de Tête, 30 juillet 1880). Ce qu'il y a de plus choquant dans cette exhibition, c'est que Bonga est capitaô-mor de Massangano et, par conséquent, qu'il est chargé de maintenir l'honneur du drapeau dans son district. Il peut donc, si cela lui plaît, planter le pavillon sur son *eringa* et couvrir, de cette façon ironique, ceux qu'il a tués. Il faut que le gouvernement de la métropole soit bien faible pour ne pas rappeler à d'autres sentiments l'Indo-Portugais qui règne à Massangano [1]. On nous dira peut-être que le gouvernement de Lisbonne n'y peut rien ; on nous rappellera que trois fois déjà Bonga s'est mis en insurrec-

[1] *A Provincia de Moçambique e o Bonga,* 1 br. in-8°, Lisbonne, 18.., par M. J. Oliveira.

tion, que des troupes ont été envoyées contre lui, qu'elles ont été décimées et battues et que les trois chefs des expéditions sont morts au champ d'honneur. Nous répondrons avec raison que le Portugal n'a pas fait ce qu'il fallait pour abattre le despote, le détrousseur de passants qui réside à Massangano et qu'au lieu de faire venir à pied de Quilimane, Senna et Tête, quelques centaines de soldats coloniaux, il eût dû faire remonter le fleuve par deux canonnières qui, en moins de quarante-huit heures, auraient, sans avoir perdu un seul homme, balayé toutes les povacaô, d'où les anciens marchands d'esclaves se moquent de lui. Qu'on n'oublie pas que Massangano est en pleine colonie ; ce n'est pas un État situé à la limite de terres indépendantes dont le territoire n'est couvert par aucun pavillon civilisé. C'est, nous le répétons, une terre portugaise, et la preuve c'est que le Portugal ne permettrait à aucune puissance d'en prendre possession. Il faut que la colonie mette à la raison cet éhonté voleur, et que le Portugal proclame enfin la liberté dans toute la Zambésie. Quand on n'a pas la force nécessaire pour assurer la sécurité et la vie des colons, on ne garde pas inerte un pays semblable ; on le cède à un gouvernement dont le bras est plus ferme ou on se le laisse prendre, soit en luttant, soit en y mettant beaucoup de bonne volonté. Ceux qui sont au courant de l'histoire de la province de Mozambique comprennent ce que nous voulons dire, mais que nous ne pouvons pas expliquer longuement ici.

Le Bonga qui gouverne en ce moment a succédé, en 1878, à son oncle, le plus féroce des mulâtres du pays. C'est un homme jeune encore, qui s'enivre fréquemment et qui, dans les moments d'oubli qui suivent ses libations, est capable de toutes les atrocités possibles.

Voici sur son prédécesseur une petite anecdote qui nous a été racontée par une personne du pays, digne de confiance. Vers 1876, un prélat de Goa remontait le Zam-

bèse et allait visiter Tête, ville qui dépend de son archevêché ; il s'arrêta un soir à Massangano et y fut bien reçu. A la nuit, le chef donna un batouck en l'honneur de son hôte. Surexcité sans doute par le pombé qu'il avait bu, Bonga I[er] fit dire au prélat qu'il désirait le voir danser au son du tambour. Naturellement, l'archevêque n'accepta pas cette plaisanterie et renvoya les émissaires de Santa-Cruz avec un refus formel. Bonga entra en colère et signifia au prélat qu'il allait le faire exécuter par ses noirs, séance tenante, s'il ne revêtait pas ses habits sacerdotaux et s'il ne faisait pas quelques figures avec les négresses assemblées pour la fête. Bonga, qui avait tant de crimes sur la conscience, aurait certainement tenu sa promesse, aussi le prélat fut-il obligé d'accéder à son ordre. Le lendemain, Santa-Cruz refusa au voyageur de le laisser continuer sa route et l'obligea à rebrousser chemin vers Senna.

Au delà de Massangano, on rencontre la *Luyena* ou *Aruenha,* affluent de la rive droite, qui coule au pied des trois mamelons de la *Serra Pingua ;* son eau claire et verdâtre contraste singulièrement avec celle jaunâtre et boueuse du Zambèse.

A 3 kilomètres de là, un vaste banc de sable se détache de la rive gauche près des rochers de *Machili.* Nous l'abordons pour chasser un hippopotame qui se promène gravement au soleil. Quoique l'animal se trouve au moins à 300 mètres de nous, nos noirs tremblent et nous supplient de fuir au plus vite. Comme nous ne voulons pas les écouter, ils consentent à nous déposer sur le sable ferme, et nous prennent sur leurs épaules pour nous transporter, mais leurs jambes leur refusent tout service et ils nous jettent à l'eau. Nous sautons sur quelques pierres, nous gagnons ensuite le banc de sable et courons sus à l'hippopotame, qui nous laisse approcher à 50 mètres et se sauve au Zambèse. Nous arrivons sur la piste au moment où l'a-

nimal n'est plus qu'à 20 mètres de nous, et deux balles de fusil express, logées successivement dans sa tête, lui font faire un bond dans l'eau où il coule immédiatement. En ce moment, un deuxième hippopotame se montre à 150 mètres du banc de sable et barbote dans l'eau d'une manière inquiète, semblant attendre son compagnon. Nous en avons vu un troupeau de six au même endroit.

Nous traversons ensuite le banc de sable pour gagner la terre ferme que nous abordons sur le territoire du prazo *Nhancoma.* En face est celui de *Chibater.*

Les berges du fleuve qui dépendent du prazo Nhancoma sont élevées de 3 mètres et la rive est en friches, tandis que celles de la rive droite sont plates. Sur cette dernière s'aperçoit le village de *Bonga,* qui est proche le fleuve et composé d'une cinquantaine d'habitations; plus loin, on rencontre *Tipué.* Au delà des rochers qui forment la Serra Pingua, commence, sur la rive droite, une longue colline qui semble suivre le fleuve.

Obligés de nous rapprocher de la rive gauche, nous passons devant les villages de *Scassanhéa, Casa Dona Paula* et *Mussôna,* peu éloignés les uns des autres, et arrivons à l'embouchure du *Muaraze,* rivière dont nous parlerons plus en détail dans un chapitre spécial.

Près du Muaraze, le courant est excessivement violent, et c'est avec peine que l'on peut atteindre l'île de *Machiroumba,* qui, formée de blocs de grès houiller recouverts d'une couche assez épaisse d'alluvions, est habitée et cultivée. Au delà de l'île, de nouveaux bancs de sable obligent à louvoyer dans tous les sens ; on suit la rive gauche, où l'on rencontre la *Nhialéga,* rivière de peu de largeur ; près de là, le *Loan de Christian* et ensuite le Revugo, qui n'est qu'à 2 kilomètres en aval de la ville de Tête, chef-lieu du district du même nom et résidence d'un gouverneur.

Tête.

Tête, l'une des plus anciennes villes habitées par les Portugais dans leurs colonies africaines, est aujourd'hui bien déchue de sa splendeur. Un fort situé à peu de distance du grand fleuve la protégeait jadis et une muraille, dont il ne reste actuellement que des vestiges, pouvait garantir les habitants des incursions des Landins et des Cafres qui viennent de temps en temps piller la ville et rançonner les rares trafiquants qui osent encore y habiter.

Située sur la rive droite du Zambèse, la ville de Tête est à peu de distance de la Sierra Caroeira, dans une avancée de terre qui devient une grande île au moment de la saison des pluies. C'est dire qu'entre la ville, bâtie sur des rochers de grès gris, et le contrefort nord-ouest de la montagne, se trouve une vallée assez profonde, de 1,500 mètres de largeur qui, pendant les inondations, est complètement couverte par les eaux et sert de déversoir à cette partie du Zambèse qui peut avoir de 700 à 800 mètres de largeur en cet endroit, au mois de juillet.

Tête est la résidence d'un gouverneur militaire dont le pouvoir s'étend depuis Zumbo jusqu'à Senna. Il habite un palais dit du Gouvernement, dont l'entrée regarde le fleuve; cette habitation est la plus misérable de toutes celles que les Européens ont fait construire dans le pays. On avait décidé, il y a quelques années, de faire des travaux dans la ville, d'y ouvrir une rue et de bâtir une nouvelle maison au gouverneur. L'administration des travaux publics de la province envoya une équipe de conducteurs des ponts et chaussées et l'on jeta les premières bases du travail. Une route parallèle au fleuve fut ébauchée, on marqua l'emplacement de deux ponts que l'on recouvrit de madriers et l'on commença la demeure du chef du district. Le travail dura peu de temps et l'on fut obligé de le suspendre faute de fonds; l'équipe retourna à Quilimane laissant toutes ses

entreprises inachevées. Les ponts sont effondrés et détruits; de la maison, il ne reste que les quatre murs; quant à la route, elle est peu praticable.

L'ancienne rue de Tête est encaissée entre deux petites collines couvertes d'énormes blocs de grès houiller au milieu desquels poussent des plantes dont on pourra certainement tirer parti un jour; ce sont entre autres l'indigo (*Anil indigofera*), le pavot épineux et le fede-fede.

Les habitations des Européens, construites en torchis et recouvertes de chaume, sont au nombre d'une trentaine; elles appartiennent pour la plupart à des officiers mariés à quelques femmes du pays ou à des négociants qui importent des spiritueux frelatés et des étoffes de diverses provenances.

Une misérable église en ruines, dans laquelle on n'ose plus célébrer le culte, est fermée depuis longtemps. Un fort de nouvelle construction, situé à mi-chemin de la Caroeira, est bâti en pierres reliées entre elles par un gâchis de terre; la forme en est quadrangulaire avec bastion à chaque angle.

La propreté de la ville laisse fort à désirer; les immondices sont jetées dans la rue et enlevées par les nombreux porcs qui parcourent journellement la cité et par les hyènes ou *Kisoumbes* qui pénètrent parfois jusque dans l'intérieur des habitations. La nuit, le sommeil est troublé par les hurlements des chiens; malheur aux oreilles peu habituées à ce concert désagréable!

Dès le coucher du soleil, vers les 6 heures, on se confine dans sa maison; il faut des cas exceptionnels pour qu'un habitant sorte de chez lui et aille en visite chez un autre. Les rues ne sont pas éclairées et l'on risque à chaque pas de tomber dans les roches qui encombrent les passages; puis il faut se méfier des mauvais drôles qui ne demandent qu'à profiter de l'obscurité pour dévaliser les quelques blancs que leurs affaires appellent au dehors. Il n'existe

aucune police dans la ville, sauf celle que l'on fait pour son propre compte lorsqu'il y a utilité à se protéger au dehors.

Ce qu'il y a de mieux installé à Tête, c'est l'infirmerie militaire qui sert d'hôpital civil pour les blancs et les noirs. Elle est presque au bord du fleuve, dans la partie sud-est de la ville, et dirigée par le médecin du bataillon en garnison à Tête ; un infirmier en est le seul surveillant.

Le cimetière catholique de Tête est situé sur la rive droite du fleuve, à l'ouest de la ville; il est clos d'un mur en maçonnerie. On n'y remarque qu'un monument en pierre taillée; tous les autres consistent en de petits monticules en maçonnerie sèche, sans inscriptions.

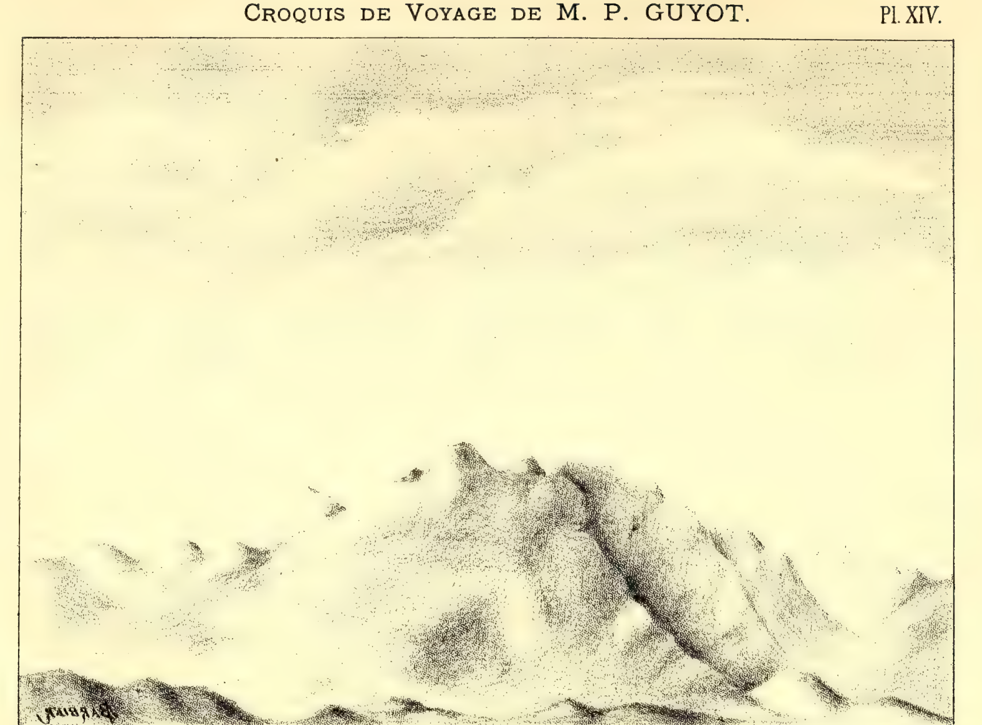
Quelques troupeaux de bœufs et de chèvres sont la propriété de deux ou trois personnes ; ces nombreuses têtes de bétail ne représentent qu'une faible fortune vu leur peu de valeur dans le pays (une chèvre se vend pour deux à trois brasses de coton, soit de 1 fr. 10 c. à 1 fr. 60 c.). Ces animaux sont fort mal soignés, leur seule nourriture consiste à aller manger les mauvaises herbes qui poussent dans la vallée située entre le fort et la Serra Caroeira; ils partent à 8 heures du matin sous la conduite de deux ou trois enfants et ne rentrent dans le taudis qui leur sert d'écurie qu'au coucher du soleil.

Une douzaine d'ânes gambadent dans les rues de Tête et broutent les plantes qu'ils y rencontrent. Ces ânes, fort beaux du reste, vivent en véritables rentiers, passent leur existence à pâturer et à dormir dans les rues sans aucun gardien. Chose étonnante, il n'arrive jamais d'accidents, malgré le grand nombre d'enfants qui pullulent dans la cité. Il faut que les Portugais de la colonie soient aussi paresseux qu'ils le sont pour ne pas employer ces animaux à un travail utile. Leurs femmes, agenouillées devant une meule de pierre, écrasent le grain à la manière des Cafres, tandis que les ânes se reposent en liberté. Il serait si facile

d'établir des moulins mus par ces animaux lorsque les vents, violents et fréquents dans ces parages, ne les feraient pas tourner. Ces gens, venus soi-disant pour civiliser le pays, n'ont su jusqu'à présent qu'imiter la brutalité des sauvages.

Ainsi, une chose nous a frappés pendant notre séjour à Tête: c'est que les coups sont distribués le plus généreusement les dimanches et les jours de fête; et nous nous sommes souvent demandé à quoi attribuer cette coïncidence. Toute la population blanche est catholique et assiste règulièrement à l'office qui a lieu dans la maison commune. Est-ce que peut-être l'Européen rentré chez lui voudrait faire des prosélytes et se servirait de cuir d'hippopotame comme moyen de persuasion? Ou bien encore quand le Portugais a bu, les noirs sont-ils ivres et doivent-ils être punis pour cela? Secret de la vie privée! aussi peu connu que toutes les infamies commises dans la Zambésie depuis qu'on y a planté le drapeau de la civilisation! Certes, Livingstone avait raison lorsqu'il écrivait les lignes suivantes, et ce qu'il a constaté *de visu* existe encore aujourd'hui : « Les Portugais de Tête poussent « l'intempérance et les autres vices tellement loin, que « nous sommes surpris, non pas de ce qu'ils ont la fièvre, « mais de ce que la fièvre ne les a pas déjà tous emportés. Leurs habitudes seraient mortelles sous n'importe « quel climat. » Et ailleurs : « Loin de ressembler à leurs « pères, ils sont des maîtres impitoyables; leur brutalité « envers leurs esclaves est un fait reconnu et justifie cette « parole d'un homme rempli d'humanité : Dieu a fait les « blancs, Dieu a fait les noirs; c'est le diable qui a fait les « Portugais! »

Les hirondelles sont très nombreuses à Tête; comme les fenêtres manquent généralement de fermeture, ces gentils oiseaux font leurs nids dans les chambres des habitations. Le soir, on voit des bandes nombreuses de chauves-



Lith. E. Munier, Nancy. Albert Barbier, des.-aut. Nancy.

LA SERRA CARROEIRA
(Vue prise de la Ville de Tête).

souris; quand sonne l'*Angelus*, elles sortent en bataillons serrés et se répandent dans l'air en criant; le grenier de notre maison était certainement le quartier général des plus grosses.

Les poules du Zambèse sont ordinairement maigres et chétives; elles n'ont pour toute nourriture que ce qu'elles picorent ici et là et il est fort rare qu'on laisse de l'eau à leur portée. En 1881, dès la fin d'août et jusqu'en novembre, il a sévi sur elles une maladie épidémique qui en a fait périr un grand nombre sur les deux rives du fleuve. On a en moyenne 6 poules pour une brasse de coton, soit 1 fr. 20 c.; les œufs se vendent à raison de 3 pour un cobre ou 0 fr. 20 c. environ.

Les jardins attenants aux habitations de certains Européens n'ont que très peu de légumes mangeables; excepté dans ceux où nous avons utilisé les semences apportées de France, nous n'avons trouvé que des tomates, de petits piments, des échalotes, des patates, quelques pieds de tabac et de rares choux aux feuilles rabougries. Ils sont mal entretenus et peu ou point arrosés; car il faut pour cela que les femmes aillent au fleuve tirer de l'eau dans des panelles et la transportent quelquefois à 700 ou 800 mètres. Pas un habitant n'a eu l'heureuse idée de faire creuser un puits à proximité de son jardin ou de sa demeure. Dans les jardins appartenant aux noirs, on trouve, à côté du sorgho [1] et du millet, base de l'alimentation des indigènes, de petits carrés de terre plantés de fèves, de patates, de courges, d'arachides et surtout de citrouilles dont les graines jouissent d'une grande réputation dans la médecine du pays. On y trouve encore un grand concombre appelé *makaka*, utilisé comme comestible et dont les graines fournissent une huile très fine.

---

[1] On rencontre huit ou dix variétés de sorgho, toutes comestibles. La plus estimée, nommée *meïnaou*, a le grain petit et l'enveloppe fine; l'espèce la plus commune est nommée *fétérit*. Généralement, les noirs récoltent le sorgho en coupant les épis sans toucher aux tiges. C'est ainsi qu'on opérait jadis dans la vallée du Nil, comme le prouvent les antiques monuments qui nous ont été conservés.

Ils cultivent également un peu de tabac et font de petites plantations de cotonniers dont le produit est beau et de bonne qualité; l'arbuste, qui par places atteint 1m,50 de hauteur et même plus, n'a le plus souvent que 1 mètre à 1m,10. Ce fait tient à ce qu'il est planté dans de mauvaises conditions, dans une terre trop sablonneuse et ne reçoit pas l'arrosage qui lui est nécessaire, indispensable même. En Zambésie, le coton planté dans une terre bien préparée et irriguée donnerait une récolte annuelle qui pourrait rivaliser avec celle de l'Égypte, à condition toutefois de renouveler chaque année les semailles. Le produit de la deuxième année est bien inférieur en qualité et en poids à celui de la première et il est prouvé que la troisième récolte est absolument mauvaise. Les naturels conservent les pieds jusqu'à épuisement complet et ne sèment qu'une très petite portion de la graine qu'ils récoltent; ils arrivent même à faire dégénérer la plante en employant des graines d'une deuxième ou troisième récolte. Il serait facile de remédier à cet état de choses en achetant, à un prix relativement faible, un lot de semences de coton d'Égypte, premier choix, et en l'important.

Les terres des rives du Zambèse sont mieux appropriées que celles de l'intérieur à la culture du coton indigène (*Tondjé-Cadja*), classé parmi les longues soies par plusieurs filateurs auxquels nous avons fait apprécier les échantillons rapportés.

Quant aux arachides, dont la valeur est de 400 à 500 reis la panche de 16k,500, elles sont cultivées en grand. Les femmes sont chargées de préparer la terre qui doit recevoir la semence; elles surveillent les champs, font la récolte des graines et les écossent après les avoir exposées un jour au soleil. Elles sont très habiles à ce genre de travail et encore plus à manger l'amande. Voici comme elles procèdent: assises en rond, elles ont devant elles deux corbeilles destinées, l'une, à renfermer la graine à éplucher,

l'autre, l'amande privée de son enveloppe; et à côté une écuelle en bois renversée. Un coup sec frappé sur le fond de cette assiette casse la cosse dans le sens longitudinal, à la ligne de soudure; elle se sépare en deux coques et l'amande souvent double tombe dans la main de l'ouvrière qui la jette dans la corbeille destinée à la recevoir.

Mais les noirs sont très friands de l'arachide et en mangent des quantités considérables; aussi, bon nombre d'amandes se trompent-elles de chemin et sont absorbées par les ouvrières. Les naturels font une espèce de nougat en grillant les amandes qu'ils arrosent pour les coller ensemble avec du sucre retiré de la canne, sucre jaunâtre, d'un goût prononcé et désagréable.

La canne à sucre (*Zimbi, mésari ou méchouati*) a été plantée en petite quantité sur la rive gauche du fleuve, à la hauteur de Tête. Les bananiers, les ananas et les cocotiers ne s'y rencontrent pas, non plus que les oranges, citrons, cédrats et grenades, si nombreux sur le territoire du bas Zambèse. L'igname, le manioc, le sésame, y sont communs. Les jujubiers, dont les naturels appellent le fruit *massaö,* croissent soit entre la ville et le bord du fleuve, soit aux alentours du fort, soit dans les vallées avoisinantes, soit enfin sur le contre-fort de la Caroeira. Les naturels en ramassent les fruits, les mangent crus ou en font une sorte de marmelade additionnée du jus de la canne à sucre. Mûrs, ils leur servent à faire de l'eau-de-vie et de ces mêmes fruits séchés au soleil ils tirent un pombé enivrant.

Le giroflier, qui réussit si bien dans l'île de Zanzibar, a été cultivé sans succès au prazo Luabo et près de Tête. Nous sommes certains qu'il faut attribuer au peu de soins apporté à la nouvelle plantation l'insuccès obtenu. Il est douteux qu'on ait jamais essayé la culture du poivrier de Ceylan.

Nous avons trouvé au-dessus de la Lupata des fusains

ou bonnets-de-prêtre (*mutongoro*) arborescents ; les naturels ne tirent aucun parti de leurs fruits et ignorent même qu'ils peuvent fournir une huile très fine.

La vigne, dont nous avons signalé la présence sur les bords du Chiré, ne se rencontre plus à partir de Senna; on n'en trouve plus trace dans les bois de la rive gauche du Zambèse une fois qu'on a dépassé la Lupata.

Pendant notre séjour à Tête, plusieurs d'entre nous ont fait des essais sur l'indigo qui croît dans les rues de la ville et dans les plaines environnantes. Avec le matériel que nous possédions et qui n'était nullement approprié à ce genre de travail, nous avons obtenu un produit pur, estimé, tel quel, à 10 fr. le kilogramme par les commissionnaires en indigo du Bengale. Si nous ajoutons que nous n'avons pas opéré au moment ordinairement choisi pour ce genre de travail, mais bien sur une plante dont les graînes étaient mûres pour la plupart, on croira sans peine qu'il serait facile d'obtenir un produit valant de 15 fr. à 20 fr. le kilogramme.

L'un de nos compagnons étudie en ce moment la possibilité d'une création d'indigoterie dans ces parages. Avec un jeu de 4 cuves, nécessitant un capital de 125,000 fr. environ, il croit pouvoir préparer environ 18 tonnes d'indigo par année. Espérons que le gouvernement portugais lui accordera au moins un encouragement moral, puisque l'établissement d'usines dans ce beau pays ferait en peu de temps ce que 400 ans de colonisation européenne n'ont pu faire pour sa prospérité.

Le *mafouta* (*Papaver spinosum*), très commun sur les rives du Zambèse, se rencontre principalement du côté de la caserne de la ville et dans la vallée qui sépare le fort de la montagne Caroeira.

Le rosier a été acclimaté à Quilimane et à Tête; mais les fruits à noyau n'ont donné aucun résultat satisfaisant.

Quant aux pommes de terre, elles réussissent assez bien

la première année; mais les récoltes suivantes donnent des produits atrophiés et tellement dégénérés que ce tubercule dépasse à peine la grosseur d'une noisette. En général, on doit, dans les conditions actuelles de la culture, faire revenir la semence d'Europe chaque année si l'on veut obtenir des produits normaux et cela à cause du peu de fréquence des pluies et de la difficulté d'arroser.

Le maïs est l'objet d'une culture assez importante et sert à la nourriture des noirs qui le consomment avant son entière maturité. On le donne au bétail après la récolte.

Aucune rizière n'existe dans le district de Tête. Le froment est peu cultivé et seulement dans les lits des rivières au moment où elles sont desséchées; le grain est généralement petit et assez dense, l'épi bien fourni et l'on pourrait certainement obtenir deux récoltes par année. Dans ces plantations, on rencontre les calendres, insectes qui causent de grands ravages.

Le seigle, l'avoine et l'orge n'ont pas encore été importés en Zambésie.

Il existe dans le pays trois espèces d'herbes sauvages dont on mange les graines. Le *noanjé* se voit parfois dans le jardin des noirs qui tirent de ses graines une farine qu'ils mêlent à celles du millet et du sorgho. Pour que ce grain soit comestible, il faut d'abord en enlever l'enveloppe extérieure qui est très dure, aiguë, et d'une épaisseur telle, qu'elle forme à elle seule la moitié de la semence. C'est à l'aide du pilon qu'on fait ce travail.

Plantes médicinales et industrielles. — Vers Tête plusieurs familles de végétaux fournissent de nombreux produits à la matière médicale; parmi les légumineuses, le tamarin, le séné (*Cassia acutifolia*), sont des purgatifs bien connus; la gomme arabique produite par l'*Acacia vera*; le kino et le sang-dragon, gommes-résines coulant de divers ptérocarpes, pourraient y être exploitées ainsi que quelques autres

espèces, surtout du genre cassia. L'acacia *guèret* (*Mimosa nilotica*), qui se trouve dans les bois de Nhamichère, a le tronc rouge et produit une gomme également rougeâtre et peu estimée. Il est d'un joli effet au milieu de la verdure; son fruit ressemble à celui du tamarin et sert de remède contre la dysenterie, en raison d'un acide tonique qu'il contient.

La mercuriale vivace, le ricin arborescent, abondent surtout près des cours d'eau; on y trouve encore, mais plus rarement, une espèce de croton et notre *Euphorbia esula*. Dans cette famille, le *Siphonia elastica* et divers *Euphorbia* sont très communs. Parmi les euphorbes cactiformes, les plus abondantes sont l'*Euphorbia antiquorum*, à rameaux articulés triangulaires, et l'*Euphorbia officinarum* polyangulaire, dont le suc laiteux contient une grande proportion de caoutchouc. Ce suc contient aussi une gomme-résine d'une saveur âcre et corrosive, produisant une vive inflammation de la muqueuse nasale et de la conjonctive. On ne doit donc manier ces plantes qu'avec précaution; car, à la moindre blessure faite à leur épiderme, elles laissent échapper et projettent quelquefois avec force le suc qu'elles renferment. Le commandant F. Pinheiro Bayaô, gouverneur de Tête, a essayé de préparer une espèce de caoutchouc avec le suc de ces euphorbes; il a assez bien réussi et des échantillons ont été déposés au ministère de la marine, à Lisbonne. Il s'est fait accorder un brevet pour cette exploitation et s'est associé M. Moraes, vice-consul du Brésil, à Angola. La maison Ervine de Liverpool avait un instant pensé à acheter les droits conférés par le brevet, lorsque l'analyse faite en Angleterre, tout en montrant que le produit obtenu était susceptible d'applications industrielles, prouva qu'il contenait environ 5 p. 100 d'une matière non définie, nuisible, difficile à extraire et qui en altérait les propriétés physiques. Jusqu'à ce jour, aucune exploitation régulière n'a été

commencée. Le prétendu caoutchouc obtenu ressemble plutôt à de la gutta-percha et, nous a dit M. Bayaô, lorsqu'on le sèche et qu'on le presse entre des papiers écrits il conserve l'empreinte des caractères. Si l'on parvient à le purifier, il sera une véritable richesse pour le bassin du Zambèse, puisque les plantes qui le produisent y croissent et s'y développent spontanément. Le *Ficus elastica* se trouve à Tête même. Cet arbre peut atteindre de 15 à 40 pieds; il fournit un caoutchouc assez estimé. Pour que la récolte soit réputée bonne, il faut qu'à la première incision circulaire on obtienne de 17 à 20 kilogr. de gomme. L'arbre reste ensuite intact pendant 3 ou 4 ans; la seconde récolte n'est plus que de 10 à 15 kilogr., après quoi on laisse un nouveau repos de 3 ans. L'arbre est généralement épuisé au bout de 15 ans.

La famille des solanées y compte une espèce de datura très répandu aux environs de Tête, ainsi que la douce-amère et la morelle noire.

Plusieurs amomacées y sont cultivées, surtout le curcuma dont les nègres emploient la matière colorante ; ils se servent aussi d'une espèce de saponaire pour le lavage du linge et font une tisane rafraîchissante avec un rhizome de graminée ressemblant beaucoup au chiendent.

La mauve, la guimauve, une camomille, une borraginée, la capillaire, une pervenche et le laurier-rose n'y sont pas rares; et, parmi les lianes qui bordent les rives du fleuve, le colombo et la byronie africaine entrelacent leurs tiges grimpantes.

Les *alleg* et autres plantes attachent leurs faisceaux de rameaux tortueux aux branches des arbres. Il en est dont la section transversale offre l'image d'une roue d'engrenage à quatre dents et dont les fibres forment un très joli dessin. Le centre est occupé par une moelle blanche assez épaisse, autour de laquelle des veines jaunes rayonnent en quatre faisceaux principaux dans un bois rose. Enfin, outre

ces parties intérieures et la peau fine de la surface, il y a une seconde enveloppe rose, moins poreuse que la précédente, et qui a une épaisseur égale sur tout le pourtour de cette section, de forme compliquée, mais régulière.

Dans les taillis des environs de Tête, nous avons rencontré plusieurs arbres à bois très dur, dont les feuilles à deux lobes exhalent une odeur caractéristique d'essence de térébenthine lorsqu'on les écrase entre les doigts. Un autre, auquel les naturels donnent le nom de *singé,* à feuilles comme celles du laurier, porte un fruit un peu plus petit que nos prunes ordinaires et renferme 4 noyaux comme ceux de la datte ; la chair a la saveur de ce dernier fruit. Avant la maturité, il est fortement astringent. Les noirs en sont friands.

Vers Tête, sur la rive gauche du fleuve et dans le bassin du Revugo, on trouve un arbre de belle taille, à feuilles paripennées. C'est une légumineuse qui donne une gousse de 15 centimètres de long sur 4 à 5 de large, très dure et renfermant une dizaine de semences d'un beau noir, encastrées dans une sorte de cupule rouge-corail ; ce qui leur donne un aspect curieux. Nous croyons que cet arbre est l'*Afzelia africana.* Plusieurs de ces graines ont été semées et sont étudiées dans les serres du Jardin botanique de Nancy.

Des diverses sterculiacées qu'on rencontre en Zambésie, c'est la *noix ombème, noix kola* ou *noix gourou,* produit de la *Sterculia acuminata,* qui est la plus importante. Elle est connue par les récits des voyageurs dans l'Afrique orientale, qui constatent que, lorsqu'elle est sucée ou mâchée, elle a la propriété de rendre à l'eau, même à moitié putride, un goût agréable. Dans une analyse qu'ils ont récemment faite de ce produit, MM. E. Heckel et F. Schlagdenhauffen ont trouvé qu'il contient actuellement plus de caféine que les meilleurs échantillons de café connus, et que cette base est aussi libre et non combinée, par consé-



Albert Barbier, des.-aut. Nancy. Lith. E, Munier, Nancy.

UNE RUE DE LA VILLE DE TÊTE

Vue prise du fort

Plantations d'indigo.



Albert Barbier, des.-aut. Nancy. Lith. E. Munier, Nancy.

AUTRE RUE DE LA VILLE DE TÊTE

Vue prise du fleuve.

quent, non unie à la base organique comme dans la graine de café; secondement, qu'il renferme une quantité très appréciable de théobromine, qui concourt à l'action de la caféine et possède des propriétés semblables à cette base; troisièmement, ce qui est un fait important, qu'il possède une proportion considérable de glycose, dont le cacao ne présente aucune trace; quatrièmement, que la quantité d'amidon qui s'y trouve est trois fois plus grande que celle qui existe dans le cacao, ce qui explique sa valeur nutritive; cinquièmement, qu'il contient peu de matière grasse et diffère, sous ce rapport, notamment du cacao; et, enfin, qu'il renferme une forme spéciale de tannin, qui se rapproche par sa composition de l'acide caféo-tannique, et une matière colorante rouge, très semblable à ce que Payen a nommé *rouge de cacao*. L'examen physiologique de cette substance a montré que ses propriétés sont essentiellement dues à la caféine et à la théobromine qu'elle contient. Ces graines, paraît-il, ont été longtemps employées, dans le Soudan et dans l'Afrique orientale, pour le traitement des maladies des intestins et du foie, dans les cas d'atonie du tube digestif et aussi comme tonique et masticatoire, à l'instar des amandes d'arec, qui sont tenues en si haute estime par les natifs de l'Inde. Au point de vue médical, ce produit occupe une place importante à côté de la coca et d'autres remèdes antimétaboliques, auxquels on le trouvera probablement supérieur, à cause du tannin qu'il contient.

Il y a une douzaine d'années, Th. Christy en a importé en Angleterre. Le D[r] Daniell, qui a longtemps voyagé dans le Soudan, dit que là les nègres adorent la noix kola et que, quand ils s'expatrient, ils n'oublient jamais de l'emporter avec eux. Ils l'emploient comme remède infaillible contre l'ivresse.

Le palétuvier (*Rhizophora mangle*), qui croît abondamment aux environs de Quilimane et vers la pointe de Tan-

galane, ne se rencontre pas à Tête qui jouit d'une salubrité très grande relativement aux villes de Senna et du bas Zambèse. Depuis la mer jusque vers la Lupata, le pays est fiévreux et toutes les personnes qui l'ont habité jusqu'à ce jour l'ont appris à leurs dépens. Lorsqu'on examine l'état actuel du pays, on se demande pourquoi, depuis des siècles qu'ils habitent les bords du fleuve, les Portugais n'ont rien fait pour améliorer l'état sanitaire de la colonie. On se demande encore pourquoi certains personnages instruits ou réputés tels, envoyés en Zambésie pour la visiter ou la gouverner, n'ont pas mis les habitants ou les colons en rapport avec les nouvelles découvertes de la science. Voilà bien des années déjà qu'on a étudié les *Eucalyptus* qui rendent de si utiles services dans les pays fiévreux et marécageux. Parmi les nombreuses espèces décrites et qui se trouvent dans le commerce, il en est sûrement quelques-unes qui réussiraient sur les rives du Zambèse ou à proximité des marais du Chiré. Nous voulons bien croire à l'éternelle réponse qui nous a été faite chaque fois que nous avons parlé d'améliorations à effectuer : « *Le Portugal n'a pas de finances !* » Il est vrai que, sans argent, on ne peut entretenir une grande colonie et la mettre en état de prospérer ; mais si, à la place des utiles travaux qu'il faudrait exécuter pour assainir certains terrains, on substituait les plantes destructives des germes putrides, on se créerait pour un avenir non éloigné, un revenu assez important, outre le service rendu à la population en améliorant l'hygiène publique. Nous avons recommandé ces plantations à divers particuliers qui nous ont promis de faire quelques essais.

Pour terminer le chapitre des plantes médicinales et industrielles, nous nommerons encore une fois le *baobab* dont nous avons parlé précédemment. Ses feuilles, de 12 à 15 centimètres de long, ressemblent en grand à celles du marronnier d'Inde. En poudre ou en décoction, ces feuilles, de même que l'écorce des jeunes rameaux, ont des quali-

tés nutritives et adoucissantes. On emploie aussi les filaments que contient l'écorce du tronc de cet arbre pour faire des cordes, des sacs et d'autres objets que l'on travaille avec beaucoup de soin.

Faune (1). — La faune du bassin du Zambèse est riche et variée, comme celle de toute l'Afrique centrale. Nous ne citerons ici que les espèces que nous avons vues ainsi que celles de l'existence desquelles nous avons eu la preuve certaine sans les rencontrer. Ainsi le lion existe sûrement aux environs de Tête, quoique personnellement nous ne l'ayons pas vu ; la frayeur seule des nègres lorsqu'on leur en parle suffiraît à dissiper tous les doutes. Il en est de même du porc-épic (*nongou*) dont nous avons trouvé les piquants dans le bois situé entre le fort de la ville et la Caroeira.

Nous les grouperons pour plus de clarté, suivant une des méthodes classiques.

Mammifères. — Les *quadrumanes* sont représentés par de nombreuses troupes de macaques, de cercopithèques et de cynocéphales. — Dans les premiers, le maugabey, puis le cercopithèque de Lalande et, parmi les derniers, les cynocéphales babouin et chacma. Nous avons eu entre les mains un crâne de singe (*kima*), trouvé du côté du Mazoé ; les grandes dimensions de ce crâne (25 centimètres de l'extrémité maxillaire au trou occipital) et la longueur des canines nous font croire qu'il appartenait à une guenon de forte taille, sinon à un anthropomorphe.

Parmi les *chéiroptères,* deux espèces de chauves-souris assez grosses et une espèce d'oreillards. Ces derniers habitent en troupe les soupentes des maisons et, le soir au crépuscule, ils sortent tous ensemble en bataillons serrés.

Le hérisson ordinaire est le seul *insectivore* que nous ayons vu ; nous avons inutilement cherché la taupe.

---

(1) Nous devons de précieux renseignements sur la faune de la vallée du Zambèse à l'obligeance de notre ami et compagnon de voyage M. R. Gaffard.

Les *carnivores plantigrades* sont peu ou point représentés dans cette région ; nous n'en avons pas rencontré ; mais les *digitigrades* y sont fort nombreux.

Le lion (*pandoro* ou *simba*), le léopard et la panthère, qui habitent les forêts pendant le jour, ne craignent pas de venir, pendant la nuit, dans les villages emporter une proie facile. Les hyènes (*kysoumbes*) rayées et tachetées s'y trouvent en grand nombre, et leur voracité est telle, qu'elles viennent, malgré leur lâcheté, jusque dans les habitations dérober tout ce qu'elles peuvent.

Le chat sauvage, le serval, le chat de la Cafrerie et le chien sauvage (*pombo*) s'approchent moins des lieux habités, on ne les rencontre que dans les bois touffus. Les chiens de cette espèce (*Canis mesomelas*), assez redoutable, se réunissent au nombre de cinq ou six pour chasser la gazelle.

Nous citerons encore, parmi cet ordre, une espèce de fouine et la civette d'Afrique, dont un spécimen est resté pendant plusieurs mois dans la cour de notre maison, à Tête.

Rongeurs. — Outre les rats ordinaires, souris, campagnols et mulots qui pullulent en Afrique autant, sinon plus qu'en Europe, nous avons vu encore un rat gros comme une marmotte et d'une longueur de 40 à 50 centimètres, queue comprise. Le nègre qui l'avait tué se trouvait très heureux d'une pareille aubaine, car la chair de cet animal est très estimée des indigènes. L'écureuil fait complètement défaut.

Le lièvre ordinaire se trouve abondamment aux environs de Tête ; près du littoral, on rencontre le lapin des sables (*Cuniculus arenarius*). D'après le dire des noirs, le porc-épic est assez commun dans les bois qui bordent le Revugo.

L'ordre des *édentés* ne nous a fourni qu'une seule espèce du genre manis : c'est le pangolin phatagin. Ce spécimen nous a été donné près de l'embouchure du Muaraze, chez

Dona Paula, par un de ses voisins qui l'avait trouvé sur la rive gauche du Zambèse.

Parmi les *pachydermes,* nous avons d'abord l'éléphant, l'une des principales sources de commerce pour toute la province. Les défenses d'ivoire qui en font l'objet viennent surtout du haut Zambèse; l'animal n'existe plus aujourd'hui près du littoral; on ne le rencontre qu'assez loin dans l'interieur. Il y en a encore, dit-on, près de la Manica.

Vient ensuite l'hippopotame (*kiboko*), très commun sur la rivière de Quilimane, le Chiré et le Zambèse. Près de l'Océan Indien, à la pointe de Tangalane, se trouve la baie des Hippopotames qui doit son nom à la grande quantité de ces animaux qu'on y rencontre. Il n'est pas rare de les voir par troupe de vingt à trente, mais ils se laissent difficilement approcher, sans doute parce qu'ils connaissent maintenant les effets des armes perfectionnées.

Le rhinocéros est plus courageux que l'hippopotame et il est bon pour le chasser d'agir avec prudence. L'un de nous en a tué un sur le chemin de la Manica.

Le tapir n'existe pas dans la vallée du bas Zambèse.

Outre les porcs que les indigènes élèvent en domesticité, il y a encore le sanglier ordinaire et le sanglier à masque ou à verrues; ces derniers se tiennent dans des endroits tout à fait écartés et dans les fourrés les plus épais. Près de Quilimane, le sanglier est fort friand des nombreux crabes qui pullulent dans les marais fangeux que la contremarée laisse à découvert.

Parmi les *solipèdes,* le zèbre, le couagga et probablement le daws vivent à l'état sauvage. On a essayé d'acclimater le cheval (*farasi*) et l'âne. Jusqu'ici, les essais ont peu réussi pour le cheval; le dernier survivant de ceux importés de Timor et de Zanzibar est mort au mois d'avril 1881. A quoi attribuer cet insuccès? Tient-il au défaut de soins ou à une nourriture peu convenable? Nous croyons que ces deux raisons peuvent marcher de pair.

Quant aux ânes (*punda*), ils résistent plus facilement; nous avons dit précédemment quelques mots sur ceux de Tête.

Les *ruminants* sont surtout représentés par les genres antilope, chèvre (*buzi*), mouton et bœuf. Nous citerons parmi les nombreuses antilopes, la gazelle euphore (*pâa*), l'antilope chevaline, l'algazel, le gnou, le coudou dont la chasse est à la fois si attrayante et si difficile.

De nombreux troupeaux de chèvres naines et de moutons à large queue vivent à l'état domestique. On rencontre aussi quelques troupeaux de bœufs à bosse (*zébu : Bos indicus*) qui servent à l'alimentation des Européens, mais qui ne sont utilisés à aucun travail. De Quilimane à Zumbo, un seul quadrupède est soumis au joug : c'est le bœuf des travaux publics qui conduit l'unique chariot ou voiture de Quilimane. Nous avons entendu parler de la création prochaine d'un service de transport par terre, de Chaïma à Mucatacata, des marchandises qui doivent aller au delà du Chiré; on nous a dit qu'on emploierait des bœufs à cet usage. Ce serait une innovation, mais nous doutons qu'elle réussisse tant que le service de la culture ne sera pas amélioré. Entre Senna et la Manica, plusieurs d'entre nous ont aperçu un troupeau de buffles sans pouvoir l'approcher. Est-ce le buffle du Cap ou le buffle brachyure du centre de l'Afrique?

Oiseaux. — *Grimpeurs.* La famille des perroquets est assez mal représentée. Nous n'en avons aperçu qu'une seule espèce qui nous a paru être un psittacus. Mais les grimpeurs proprement dits y sont très nombreux et remarquables par le brillant et la variété de leur plumage. Les espèces que nous avons examinées se rapportent surtout aux genres pic, pogonias, couroucous et coucous. Dans ce dernier nous ne citerons que le coucou cuivré, au plumage éclatant, et le coucou indicateur, qui se rencontre souvent dans le *mato*.

L'ordre des *rapaces* est aussi très nombreux : les genres vautour, gyapète, faucon, aigle, pygargue, buse, épervier y ont tous une ou plusieurs espèces. L'aigle pêcheur (*Dominique*) est commun sur le Chiré. Parmi les nocturnes, les grands-ducs atteignent des dimensions colossales ; nous avons tué une orfraie (*kukuni*) en aval de la Lupata.

Pigeons. — Plusieurs variétés à l'état domestique. A l'état sauvage, on rencontre quatre ou cinq espèces de tourterelles (*hua*). L'une d'elles a sur les ailes plusieurs taches vert foncé métallique d'un très bel effet. On trouve aussi une espèce de pigeon ayant le plumage complètement vert, comme un perroquet, le tour des yeux, le bec et les pattes rouges ; ce doit être un colombar. On en rencontre beaucoup dans la partie la plus basse de la vallée du Zambèse.

Gallinacés. — Les indigènes ont presque tous autour de leur cabane des coqs et des poules en domesticité ; les dindons sont très rares. Il en existait une paire à Têteet un vieux mâle à Chingose qui, habitué aux noirs, ne leur disait rien, mais avait une antipathie prononcée pour plusieurs de nous que leurs travaux conduisaient souvent dans la localité.

Le chasseur trouve facilement dans les champs, et surtout près des cours d'eau, la pintade commune (*khanga toré*) et aussi une autre espèce, la *Numida cristata,* non moins savoureuse que la première. Cette pintade est tellement commune qu'on la rencontre par bandes de 80 à 100 sujets s'arrêtant pour passer la nuit sur les arbres qui bordent le fleuve. Il nous est arrivé maintes fois de nous trouver sur le passage de pareilles tribus qui s'effrayaient à peine des coups de fusils que nous tirions et que nous pouvions suivre sans difficulté jusqu'à ce que nous eussions trouvé notre chasse suffisamment fructueuse.

On trouve encore, mais dans les bois, une perdrix brune, le francolin, et près des cultures de riz ou de sor-

gho, la caille à ventre perlé. M. Gaffard a tué près de Tête un tridactyle dont le fumet ne le cède en rien à celui du perdreau.

Palmipèdes. — Les abords du Zambèse et des autres cours d'eau sont peu praticables en bien des endroits ; aussi ne peut-on guère, sur les rives, chasser les oiseaux aquatiques. Mais si l'on prend une barque, surtout une almendia qui fait moins de bruit, on rencontre presque à discrétion des canards et des oies sauvages (*Machikoué*), des plongeurs de toutes sortes, peut-être un pélican, un flamant ou un cormoran. On peut trouver encore, mais parmi les *échassiers,* des râles, des poules d'eau, des bécassines, des chevaliers et des courlis, la cigogne noire, le héron goliath et plus souvent le héron commun. Les grues et les garces abondent, et parmi elles la grue couronnée (*Mahouang*) et la demoiselle de Numidie; enfin, on peut, quoique rarement, rencontrer l'outarde. La rivière de Quilimane et le Quaqua abondent surtout en oiseaux aquatiques de toutes espèces, mais pour approcher le gibier et aussi pour le recueillir, les difficultés sont grandes à cause de l'alfacynia et autres plantes qui obstruent complètement les rivières en bien des points.

Nous avons tué plusieurs combattants ou paons de mer entre la Chamoara et Senna.

L'autruche n'existe pas de Quilimane à Tête ; on nous a assuré qu'on en rencontre sur la route de Zumbo.

Passereaux. — Cet ordre si vaste a de nombreux genres représentés dans la Zambésie ; voici ceux que nous avons rencontrés : Martin-pêcheur, sur le Chiré et vers Tête ; pie-grièche ; fauvette à tête noire ; cotinga bleu ; hoche-queue ; gobe-mouches et merle dans ses divisions de merle bleu ou pétrocincle et merle métallique aux couleurs vives et chatoyantes.

Dans une autre famille, les genres : Martin rose ; geai (bleu huppé) ; alouette (sirli) ; coliou (à dos blanc) ; cor-



Albert Barbier, des.-aut. Nancy. Lith E. Munier, Nancy.

AUTRE RUE DE LA VILLE DE TÊTE

Vue prise du fort



Albert Barbier, des.-aut. Nancy.

Lith. E. Munier, Nancy.

VUE DU QUARTIER DES NOIRS DANS LA VILLE DE TÊTE.

beau (ordinaire et à manteau); freux; choucas; bengali; sénégali; veuve (à deux brins); becs-croisés (le républicain); becs-en-ciseaux; gros-becs; hirondelles de fenêtre, engoulevents et rolliers.

Nous avons encore vu, aux environs de Tête, une espèce de huppe et un sucrier vert.

Reptiles : *Chéloniens.* — Dans les terrains humides, on trouve une tortue terrestre ayant 25 à 30 centimètres de longueur, le dos très bombé et ressemblant assez à la tortue grecque; mais elle a les pattes de derrière et de devant semblables, ce qui n'a pas lieu pour la tortue d'Europe. Nous avons aussi rencontré une tortue de marais plus plate, mais deux fois plus grande que la précédente.

Parmi les *sauriens,* vient d'abord le crocodile vulgaire, qui pullule dans le Zambèse, le Chiré et le Muaraze, mais qui est plus rare dans le Revugo. Nous ferons remarquer à son sujet que, comme presque tous les animaux sauvages, il redoute l'homme blanc. Nous avons vu quelquefois une almandia chargée de plusieurs nègres passer à quelques mètres de cet animal, sans que celui-ci parût s'en apercevoir. A Tête, il n'y avait pas de semaine sans que quelque négresse, allant puiser de l'eau, ne fût attaquée et parfois entraînée dans le fleuve par le crocodile (*Ignacoco* ou *Mamba*). Mais lorsque l'un de nous voulait lui faire la chasse, il avait toutes les peines du monde à arriver à portée de son arme. Cependant, il ne ferait pas bon le relancer jusque dans son élément; il est probable que dans l'eau la différence de couleur n'existerait plus. On a dit aussi, bien souvent, que la peau du crocodile résistait à la balle. Ce fait n'est pas exact, du moins pour la carabine Winchester ni pour le fusil de chasse calibre 12. Toutes nos balles ont pénétré. La chair du crocodile est mangée, en divers endroits, par les naturels.

Après le crocodile, le plus grand de cet ordre est une espèce d'iguane (*Pénembé*) qui a une longueur de 1 mètre

à $1^m,50$ et que l'on rencontre sur les bords du fleuve. Les nègres le trouvent bon à manger.

On y voit encore, mais alors dans les terres et près des habitations, le caméléon ordinaire, le gecko verruqueux, le gecko des maisons, le lézard gris, le lézard vert et enfin, sur les rochers, un lézard gris avec deux bandes noires sur le dos et la queue d'un bleu d'azur sans aucune tache.

Le caméléon, commun à Quilimane, est plus rare à Tête.

Ophidiens. — Comme serpents, nous avons vu la peau de deux pythons qui avait 3 mètres de longueur et dont le diamètre égalait environ dix à quinze centimètres dans la partie la plus grosse.

Près de la source minérale de Paouro, nous avons trouvé un serpent d'un mètre de longueur environ dont la peau était jaune avec des taches noires. Entre Senna et la Lupata, nous avons aperçu un serpent d'eau (*Cobra*), dont les noirs ont une peur excessive; il était d'un vert-olive foncé, très long et excessivement mince.

Plusieurs sortes de couleuvres sont très communes, même dans l'intérieur des maisons. Mais ce qui est plus redoutable, c'est une espèce de serpent à crochets venimeux, de couleur jaunâtre et d'un aspect hideux, dont la morsure, au dire des nègres, cause la mort en très peu de temps. Nous croyons que c'est un échidné.

Batraciens. — Dans cette classe, la grenouille (*Tchura*), la rainette, la salamandre commune, se rencontrent partout où il y a de l'eau et avec des variétés différentes. Les naturels ne les mangent pas.

Il en est de même des crapauds ; ils sont fort nombreux et de toutes les dimensions.

Poissons. — Le requin et la scie commune viennent jusque dans le port de Quilimane. De temps en temps, quelque nègre imprudent subit les atteintes de ces terribles squales et, s'il n'y perd pas toujours la vie, il y laisse habituellement un de ses membres.

Dans le Chiré, on trouve une espèce de carpe appelée *Sanjika* ou *Mpasa* qui mesure quelquefois jusqu'à 70 centimètres. Elle est d'un éclat éblouissant.

Sur le Zio-Zio, nous avons vu des pêcheurs recueillir le poisson-torpille et le *Ngouési* aux écailles argentées, aux nageoires rougeâtres. Il peut peser de quinze à vingt livres ; ses dents sont découvertes et disposées de telle sorte que, quand elles se rejoignent, l'hameçon est coupé comme avec des pinces.

Kono-Kono est le nom du poisson dont nous avons déjà parlé, qui a les nageoires pectorales et dorsales armées de véritables scies. Quand il est avalé par un poisson plus gros que lui, il étend ses nageoires et perce les flancs du rapace.

Le *Chiriré,* poisson commun dans le Zambèse, a la nageoire ventrale de forme circulaire et d'une largeur peu commune.

Voici quelques noms de poissons assez communs dans la Zambésie :

Boundo,	Lobangoua,	Ndombé,
Jorungo,	Minga,	Nemboué,
Leshouala,	Mô,	Nijnjé,
Likala,	Mostiba,	Nimbélé,
Likeya,	Moshona,	Nalâ,
Linyonga,	Motomé,	Seio,
Litoré,	Moumbo,	Sito.
Lisinjé,	Mpala,	
Lobotou,	Mpofou,	

Insectes.— La Zambésie ne semble pas être une des contrées favorisées sous le rapport des insectes de collections, on y trouve cependant un assez grand nombre d'espèces remarquables par leur grande taille ou l'éclat de leurs couleurs. Les *coléoptères* sont assez répandus ; les naturels s'en servent comme d'amulettes.

Les pyrophores et les lampyrides y sont nombreux. Ces mouches lumineuses voltigent souvent isolées, mais

quelquefois elles se réunissent en grand nombre dans le même endroit, et alors, si la nuit est un peu obscure, on a ce curieux spectacle d'un éclairage naturel par cette foule d'étincelles qui volent dans les airs.

Dans les rizières et les rares plantations de froment, on rencontre les calendres qui y causent de grands préjudices. La larve de la calendre du palmier sert de nourriture aux nègres.

Signalons encore le *copra,* joli petit insecte ailé qui existe en grand nombre dans les magasins où l'on a renfermé des noix de coco, pour les dessécher.

Dans l'ordre des *orthoptères,* outre le perce-oreille inoffensif et plusieurs espèces de blattes qui causent de grands dégâts dans les magasins aux provisions, nous trouvons encore au Zambèse et dans les champs la mante religieuse ou prie-marie et la mante striée, les phasmes aux longues pattes et aux formes singulières, et les phyllies, semblables à une feuille sèche.

Les criquets, les grillons et les sauterelles ne manquent pas non plus. Parmi les premiers, il en est une espèce de grande taille, aux ailes d'un rouge-feu que l'on prend souvent pour un oiseau au moment où il s'envole. Il y a encore le criquet pèlerin, celui qui, connu sous le nom de sauterelle de passage, se réunit en bandes innombrables, prend son vol et détruit toute végétation dans la contrée où il s'abat.

Parmi les *hémiptères,* nous avons vu une cigale jaune et noire, plus petite que notre cigale commune; sur le Chiré, nous avons entendu maintes fois le chant caractéristique de la cigale forgeronne.

Dans une autre famille, nous citerons la punaise des lits et son terrible ennemi, le réduve masqué. Les punaises des bois, à l'odeur repoussante, se rencontrent partout et, parmi elles, le genre scutellère en contient qui sont ornées de magnifiques couleurs.

L'ordre des *névroptères* est représenté sur les bords du fleuve par les libellules et les acrions aux couleurs éclatantes et variées. Il l'est encore par le fourmi-lion, dont la larve, comme chacun sait, construit si adroitement un piège pour subvenir à sa nourriture. Mais le genre le plus remarquable de cet ordre est sans contredit celui des termites. Il existe au Zambèse plusieurs espèces de ces animaux connus sous les noms de fourmis blanches et mouchins. Ils sont d'une voracité telle, qu'à moins de précautions infinies, on ne peut conserver dans les habitations aucune matière organique. Les uns construisent leur demeure dans les vieux troncs d'arbre, dans les boiseries des maisons, d'autres les établissent dans la terre, enfin quelques-uns bâtissent leur nid à la surface du sol avec de la terre gâchée. Ces derniers nids, d'une dimension colossale par rapport à leurs constructeurs, ont généralement la forme d'un cône. Nous en avons vu qui avaient à leur base 3 mètres de diamètre sur 4 ou 5 mètres de hauteur. On n'aperçoit aucune ouverture extérieure ; ils sont disposés intérieurement en un grand nombre de loges de dimensions variables et, pour y arriver, les termites ont creusé une galerie souterraine. Leur grande solidité permet de monter sur le toit sans qu'il s'effondre, et le pic et la hache sont nécessaires pour entamer cette solide construction. On en rencontre beaucoup sur les rives du Zambèse, tantôt isolés, tantôt réunis en un groupe que l'on prendrait de loin pour un village. Ces mouchins exercent de grands ravages dans les forêts ; il n'est pas rare de rencontrer des arbres de grande taille coupés et rongés par ces animaux.

Outre les abeilles domestiques (*moandi* et *kokomatsamé*), les bourdons et les guêpes qui ne sont pas rares au Zambèse, l'ordre des *hyménoptères* y compte de nombreuses espèces du genre fourmi. Ces innombrables insectes se trouvent partout ; il est impossible, ou à peu près, d'éviter leur présence dans les aliments, les boissons, etc... Les

habitations en sont infestées. La piqûre de certaines espèces n'occasionne qu'un léger prurit, mais d'autres mordent avec rage, et si l'on a le malheur de s'endormir près de leur nid, on se réveille bientôt en proie à d'horribles souffrances, et l'on n'a plus qu'à fuir au plus tôt ce lieu de torture. Nous nous souviendrons longtemps de la nuit que nous avons passée sur le Malahoué, au village de Magombé, où une légion de fourmis noires longues et très dures, de l'espèce appelée *Makoukou* par les naturels, nous a forcés d'abandonner trois fois nos divers campements.

Dans les bois qui sont au nord et près de Quilimane, on rencontre une espèce de fourmi, de couleur rougeâtre, qui a des instincts féroces et belliqueux. Lorsqu'elle a tout détruit dans un endroit, elle émigre et traverse en colonnes serrées de très grandes distances. Ces fourmis paraissent être carnivores; elles font disparaître rapidement tout ce qui a cessé de vivre.

Viennent ensuite les moustiques et les maringouins, de l'ordre des *diptères*. Nous en avons trouvé de cinq espèces différentes, nombreuses surtout sur le Quaqua, le Muto et le Chiré.

Outre les mouches ordinaires, dorées, bleues, de toutes espèces, on trouve encore dans cet ordre le diptère connu sous le nom de *Tsétsé*. Nous n'en avons pas vu dans tout le bas fleuve et, au dire des indigènes, il n'y existe pas. Ce qui le prouve, du reste, c'est le nombre de bestiaux de toutes sortes élevés par les habitants dans la contrée. Mais à quelques journées de marche de Tête, vers le Mazoé, on en rencontre.

Les *lépidoptères* nous ont paru faiblement représentés dans la Zambésie; nous y avons cependant vu un nocturne assez grand (de 15 à 16 centimètres d'envergure) qui nous a paru être une saturnie. Nous n'avons plus qu'à citer les *parasites* pour terminer la classe des insectes; parmi eux, outre les parasites produits par la malpropreté, il en est

un qui peut occasionner des accidents assez graves, si l'on néglige la blessure qu'il produit. C'est la puce pénétrante ou chique. Cet insecte, tout petit, peut percer les vêtements et pénétrer dans les chairs ; c'est surtout sous la peau du talon et sous les ongles du pied qu'il va se fixer. Si on ne l'extrait pas, il donne naissance à une nombreuse progéniture qui détermine un ulcère assez difficile à guérir. L'extraction de cet animal n'est pas toujours une chose aisée; le mieux est de s'adresser tout de suite à une vieille négresse qui s'acquittera à merveille de l'opération.

Arachnides. — Plusieurs espèces d'araignées de toutes les dimensions ne sont pas rares dans les lieux habités; nous avons trouvé sur un buisson, au milieu de sa toile assez forte, une araignée grosse comme le bout du doigt, aux longues pattes velues, dont les yeux formaient un quadrilatère au centre, et étaient disposés par paire de chaque côté. Ce qui nous fait citer cette espèce que nous croyons être une épeire tendeuse, c'est la belle coloration bleue rayée de jaune de son abdomen volumineux.

A Tête nous avons vu plusieurs scorpions; il y en avait dans la maison que nous habitions. Cette espèce avait de 7 à 8 centimètres de long et une coloration blanc sale ou jaunâtre; nous croyons que c'est le scorpion roussâtre dont la piqûre est, dit-on, fort dangereuse.

Myriapodes. — Nous avons trouvé, près de Tête, la scolopendre mordante; les Jules sont très nombreux dans toute la Zambésie; quelques-uns ont près de 30 centimètres de longueur sur deux environ de diamètre.

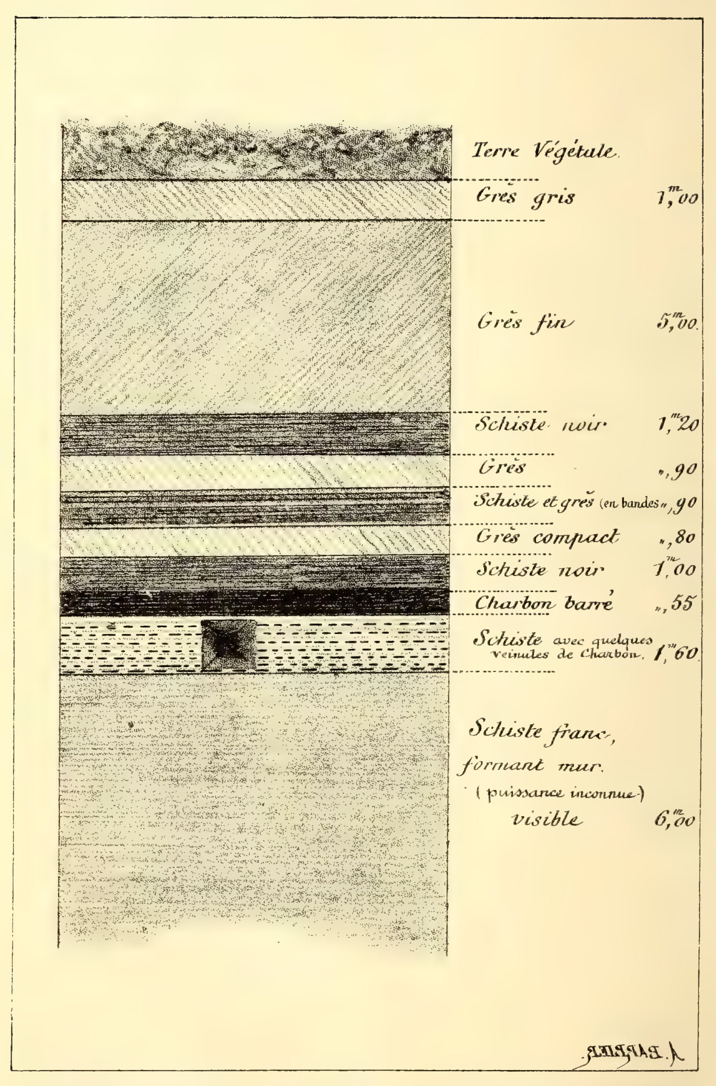
Crustacés. — Quant aux crustacés, nous pouvons citer les crabes et les crevettes qui abondent dans le port de Quilimane; les cloportes et les armandilles dans les habitations ou sous les pierres.

Annélides. — Comme faisant partie de cette classe, nous nommerons la sangsue (*ruba*). Les nègres connaissent l'emploi médical de cet annelé; ils sont venus plusieurs

fois nous en offrir. Nous en avons vu deux espèces, l'une verte et l'autre brune, toutes deux de petite taille.

Cestoïdes. — M. Gaffard a constaté chez un Européen et chez plusieurs indigènes, la présence du ténia *solium* et une fois celle du bothriocéphale large. Il n'a pas vu le ver de Guinée.

Eaux minérales. — Il existe autour de Tête des sources thermales connues depuis longtemps. Voici ce qu'on lit à ce sujet dans *Examen des Viagens O. Dr Livingstone* (Lisbonne, 1 vol., 1867, p. 304) : « On lira sans doute avec plaisir la description d'une fontaine d'eau chaude visitée par Livingstone en compagnie du major Sicard, gouverneur du district de Tête. A la suite de cette note, on trouvera une notice écrite bien antérieurement par le père Santos, sur des fontaines de même nature existant autour de la même ville. De cette notice sort la preuve qu'il ne faut pas admettre avec certitude les informations ou prétendues découvertes des missionnaires anglais, puisqu'elles étaient connues des Portugais depuis longtemps. Voici la description qu'en fait Livingstone : « De « Tête nous avons remonté le Zambèse pour visiter une « source chaude, nommée Nhamboranda, qui est située « dans le lit d'une petite rivière qu'on appelle Nhaondo et « qui prouve que la force ignée agit encore dans cette ré- « gion. Pour arriver à cette source, nous avons débarqué « à l'embouchure d'une petite rivière nommée Mokorozi, « et, nous dirigeant à l'est, nous avons trouvé la source « chaude après avoir fait environ deux milles. Cette source « placée au pied d'une haute montagne bouillonne sur « l'un des côtés du Nhaondo ; une vapeur très abondante « et d'une grande âcreté s'élève du terrain environnant « sur un espace de trois à quatre mètres carrés et la sur- « face du sol est tellement chaude en cet endroit qu'il fut « impossible d'y rester pieds nus. L'eau sortpar plusieurs « petites ouvertures mais le jet principal s'échappe d'un



COUPE GÉOLOGIQUE DE LA GALERIE DE HOUILLE DITE DE LIVINGSTONE
Dans le Mourogose.

« bassin de 1 mètre de circonférence et de 30 centimètres
« de profondeur ; des bulles de gaz s'élèvent constamment
« du fond de la source; le gaz qui s'en dégage prend à la
« gorge mais n'est pas inflammable. Le thermomètre
« plongé dans le bassin marque invariablement 70° centi-
« grades et s'arrête un instant après à $71^{\circ}\,{}^{1}/_{9}$; même après
« avoir coulé quelque temps sur les pierres, l'eau est en-
« core chaude pour que l'on ne puisse y tenir la main; de
« petits poissons viennent fréquemment tomber dans cette
« eau brûlante où ils sont bientôt morts; une grenouille
« y est cuite en un instant. L'eau a déposé sur la pierre
« une croûte de sel blanc et les indigènes ont fait des trous
« près du bassin pour en extraire le sel que contient l'eau
« qu'il renferme. Cette fontaine est située parmi de puis-
« santes chaussées de porphyre syénitique, bordées de
« masses de gneiss et qui se dirigent au N.-E. On y trouve
« de nombreux échantillons de pierre ponce à demi formée
« et des laves ; quelques-unes des couches de grès ont
« été disloquées par l'éruption du basalte et de la horn-
« blende; le grès qui touche au basalte est converti en
« quartz. »

« Le père Santos, qui note l'existence de plusieurs fontaines d'eau chaude dans le district de Tête s'exprime ainsi (*Ethiopia orientale,* liv. II, cap. 6, fol. 51) : « Près
« de ce lieu (Rufumba), est une fontaine que les Cafres
« nomment Maembé, laquelle est formée de cinq sources
« éloignées les unes des autres d'un peu plus d'une
« brasse. Cette eau est chaude différemment : deux sources
« sont tièdes et deux très chaudes. La cinquième l'est tel-
« lement qu'elle bouillonne comme si elle était sur un
« grand feu. Personne n'y peut tenir la main; les œufs y
« sont cuits en peu d'instants, comme plusieurs Portugais
« l'ont expérimenté en maintes circonstances. Ces sources
« coulent toute l'année et leurs eaux se jettent dans le lac
« Rufumba.

« Plus haut que le fort de Tête est un lieu nommé Em-
« pango, lequel possède trois sources d'eau chaude, situées « au bord du Zambèse et qui ne sont visibles que quand « les eaux très basses laissent la vase à découvert. On dit « que l'une d'elles est si chaude que personne n'y peut « mettre les mains. »

Il existe près du village de Nhamichère, sur la route du Moatisé, une source d'eau minérale, froide, chlorurée-sodique et sulfatée-calcique. L'eau coule continuellement au milieu d'un fourré très épais et au pied d'une petite côte couverte de débris dioritiques et de *feldspath*. Les naturels de ce village exploitent aux environs de la source une terre blanchâtre qui contient une certaine quantité de sel. Plusieurs filons de carbonate de fer rouge sont visibles près de Nhamichère.

Instruction.— Il existe à Tête une école communale qui n'est fréquentée que par une douzaine d'enfants des deux sexes descendant pour la plupart des métis qui habitent la ville. Pas plus qu'à Quilimane, il ne se trouve d'école professionnelle. L'enseignement comprend, outre la langue portugaise, l'écriture, les premiers éléments du calcul, de l'histoire et de la géographie, et le cafre qu'ils parlent dès l'enfance. La bibliothèque publique, située dans une maison particulière, porte le titre brillant et peu mérité de : *Bibliothèque de l'Académie des lettres de Tête.* — Elle se compose de quelques centaines de volumes, plus ou moins complets, mangés en partie par les mouchins et couverts d'une couche de poussière. Tous les genres s'y trouvent. Ces livres gisent sur quelques rayons, par-ci, par-là, sur une table dite de salon, dans de vieilles caisses, sur les chaises, les fauteuils, et même à terre. Le coût mensuel de l'abonnement est d'une roupie ou 450 reis.

Archives. — Les archives officielles et la correspondance concernant les affaires des prazos sont déposées au palais du gouvernement. Il y a quelques années, leur col-

lection était beaucoup plus complète qu'elle ne l'est actuellement. Un administrateur, pris du beau zèle du débarras, supprima ce qu'il appelait les vieilles paperasses et livra au feu celles que les mouchins avaient quelque peu touchées. Le plus ancien des dossiers actuels date de 1831 ; les années se suivent sans interruption, mais les premières sont fort incomplètes. Nous croyons qu'il serait utile pour l'histoire de la Zambésie de compulser ces écrits avant qu'ils disparaissent entièrement et d'en tirer le principaux faits concernant les nombreuses révoltes qui eurent lieu dans ses divers districts.

Secours contre l'incendie. — Les incendies sont assez fréquents dans les villages et dans les villes habitées par les Européens. A Quilimane, Senna et Tête, où existent des factoreries importantes, qui ont en dépôt pour plusieurs centaines de mille francs de marchandises de diverses natures, 100 à 150 maisons de commerce de second ordre et plusieurs édifices publics, on n'a pris aucune mesure contre le feu. Ni le gouvernement, ni les autorités municipales, ni même les particuliers n'ont songé à se procurer une pompe et ses accessoires. Ainsi, le 18 octobre 1881, nous avons été témoins de l'incendie d'une factorerie française sans qu'il ait été possible de porter aucun secours ; le matériel eût été plusieurs fois payé par le montant des pertes éprouvées.

Commerce. — Le commerce de Tête est moins important que celui de Quilimane et consiste simplement en échanges d'étoffes et surtout d'eau-de-vie contre des arachides et un peu d'ivoire. Le trafic de la poudre d'or y est presque nul ; le transport des marchandises d'importation d euilimane à Tête augmente le prix de 20 p. 100 environ. De Tête à Zumbo, il s'élève encore de 10 p. 100.

Monnaies, manière de compter. — La monnaie en usage à Tête, chez les négociants, est la piastre et la roupie qui vaut une demi-piastre, soit 450 reis. Les reis et les cobres

ont cours forcé comme appoint. Il circule dans la province de Mozambique des pièces en or monnayé d'une valeur de 6,600 reis, de forme rectangulaire, d'un jaune très pâle et de grandeurs variées, avec une étoile comme empreinte. On en a tellement trouvé de fausses, qu'elles sont refusées à Mozambique même. Les transactions commerciales entre particuliers se paient rarement en argent, mais presque toujours en *Misanga* (petite perle de verre) pour les objets de peu de valeur et en coton ou mouchoirs pour les autres. La brasse d'environ $1^m,90$ est la mesure légale, mais elle n'a rien de bien fixe, puisqu'elle varie selon la longueur des bras du vendeur ou de l'acheteur. Les denrées se paient à la brasse ainsi que le travail des hommes ; celui des femmes se paie en verroterie. Les domestiques ou mulecks reçoivent par semaine deux brasses de coton étroit et la nourriture ; lorsqu'ils sont nourris par leur maître, ils touchent une panche de farine pour 32 rations, c'est-à-dire pour deux semaines. A Tête, la panche ou *guisapo* vaut 1 fr. 50 c., tandis qu'au Guingue son prix est de 2 fr. 50 c. ou une roupie. Le prix moyen du travail, sans nourriture, est de 3 brasses de coton étroit pour 6 jours ; ce qui revient à dire que la nourriture d'un homme est d'une brasse par semaine ou 1 fr. 20 c. ; il y a donc un certain avantage à payer en aliments. Avec les données précédentes, il est facile de calculer ce que coûte le travail d'un homme et le rapport qui existe entre le gain de l'ouvrier et sa dépense journalière. Prenons, par exemple, la poule dont le prix est invariablement de 6 pour une brasse de coton :

	EN ZAMBÉSIE.	EN FRANCE.
Prix moyen de la journée : 3 brasses à $1^f,20 = 3^f,60$ pour 6 jours, ou par jour	$0^f,60$	5^f
Prix de la poule : 1 brasse pour 6, soit pour une.	$0^f,20$	3^f
Rapport	$^1/_3$	$^3/_5$

En Zambésie, la dépense est le tiers du gain, tandis qu'en France elle en est les trois cinquièmes ; l'avantage est donc du côté du premier de ces pays ; il en serait de même si, au lieu de choisir comme moyen de comparaison la poule, très commune en Zambésie, on prenait un autre objet d'alimentation.

Les relations qui existent entre Tête et Quilimane conduisent quelquefois dans la première de ces villes des noirs Souahili, arrivés de Mozambique et surtout de Zanzibar, comme domestiques, à bord des steamers. Ces noirs, dont le nombre tend à s'accroître en Zambésie, ont introduit un langage tout à fait particulier qui, au dire de personnes autorisées, ne remonte pas à plus d'une vingtaine d'années. Nous avons eu l'occasion de comparer leur manière de compter en recevant leur salaire avec celle en usage dans le Bas et le Haut-Zambèse ; nous croyons intéressant de les donner ci-dessous.

Il existe en kisouahili trois espèces d'adjectifs numéraux : les cardinaux, les ordinaux et les fractionnaires ; les nombres peuvent être exprimés en arabe pur ou dans un mélange de souahili entremêlé d'arabe ; c'est ce dernier genre qui a été importé dans la Zambésie.

Voici comment s'énoncent les dix premiers chiffres :

	SOUAHILI.	BAS-ZAMBÈSE.	HAUT-ZAMBÈSE.
1	Modia.	Modia.	Possé.
2	Bili.	Bili.	Piré.
3	Tatu.	Tatu.	Tatu.
4	Inné.	Nail.	Nail.
5	Tanu.	Tanu.	Chano.
6	Sita.	Namoda.	Standad.
7	Saba.	Nabili.	Schinoma.
8	Nané.	Natatu.	Séré.
9	Kenda.	Nanail.	Femba
10	Kumi.	Kumi.	Kumi.

Dans le Haut-Zambèse, le chiffre 10 s'accentue en frappant trois doigts de la main droite dans le creux de la main gauche, puis on continue à compter en disant : *Kumi possé* pour 11 ; *piré* pour douze, sans répéter cette fois le nom de la dizaine, et ainsi jusqu'à 20 qui s'accentue de nouveau par le signal de la dizaine répété deux fois ; puis l'on reprend *Kumi possé,* 21 ; piré, 22, etc..., marquant chaque dizaine plus élevée, en frappant une fois de plus dans les mains.

Dans le Bas-Zambèse et dans l'U'souahili (1), les dizaines s'expriment de la manière suivante :

	SOUAHILI.	BAS-ZAMBÈSE.
20	Acherini.	Macoumeli.
30	Zelazini.	Macoumatatu.
40	Arbaïni.	Macoumanail.
50	Hamsini.	Macoumatanu.
60	Sitini.	Macoutanamoda.
70	Sabuini.	Macoutanabili.
80	Sémanini.	Macoutanatatu.
90	Tissini.	Macoutananail.
100	Mia.	Zana.

Les 9 chiffres, compris entre deux dizaines, s'ajoutent à la plus basse à l'aide de la conjonction *na ;* ainsi *kumi na modia* signifie 11, dans les deux dialectes ; *acherini na modia* et *macoumeli na modia,* 21, etc.., selon que l'on emploie le souahili ou la langue du Bas-Zambèse.

En kisouahili, les multiples de 100 et de 1,000 s'ajoutent après ces nombres sans le secours de la conjonction *na,* sauf pour le multiple 2 qui fait :

200 — *Miteini.*
2,000 — *Alfeini.*

(1) Pays des Souahili ; *M'souahili,* un habitant ; *W'souahili,* plusieurs habitants; *Kisouahili,* langage.

Tandis que 300 s'exprime par *mia-tatu* et 3,000 par *alfu tatu;* dans ce dernier exemple, *alfu* valant 1,000.

Pour les unités, les W'souahili ont emprunté *sita* et *saba* aux Arabes ; et à partir de 20, les dizaines, les centaines et les milliers proviennent également de la même source.

Les nombres ordinaux se forment des cardinaux au moyen de la préfixe *ua ;* excepté le premier, *uakuanza* et non *uamodia*. Le dernier s'exprime par *uamuicho :*

uakuanza ;	*uabili ;*	*uatatu ;*	*uainné ;*	etc...
premier ;	second ;	troisième ;	quatrième ;	

uakumi ;	*uakumi na modia ;*	*uaichérini ;*
dixième ;	onzième ;	vingtième ;

uamia ;	*uaalfu ;*	etc.
centième ;	millième.	

Les différentes fractions en usage dans l'U'souahili sont empruntées à l'arabe et des divisions de la piastre ou *réale :*

sumuni ;	*robo seringi ;*	*robo ;*	*nuss* ou *nussu ;*
1 huitième ;	1 cinquième ;	1 quart ;	1 demi ;

kass robo ;	*réalé na robo ;*	*réalé na nussu.*
3 quarts ;	1 piastre un quart ;	1 piastre et demie.

Industrie indigène. — Les industries de la ville de Tête sont peu variées ; essayons de les passer en revue :

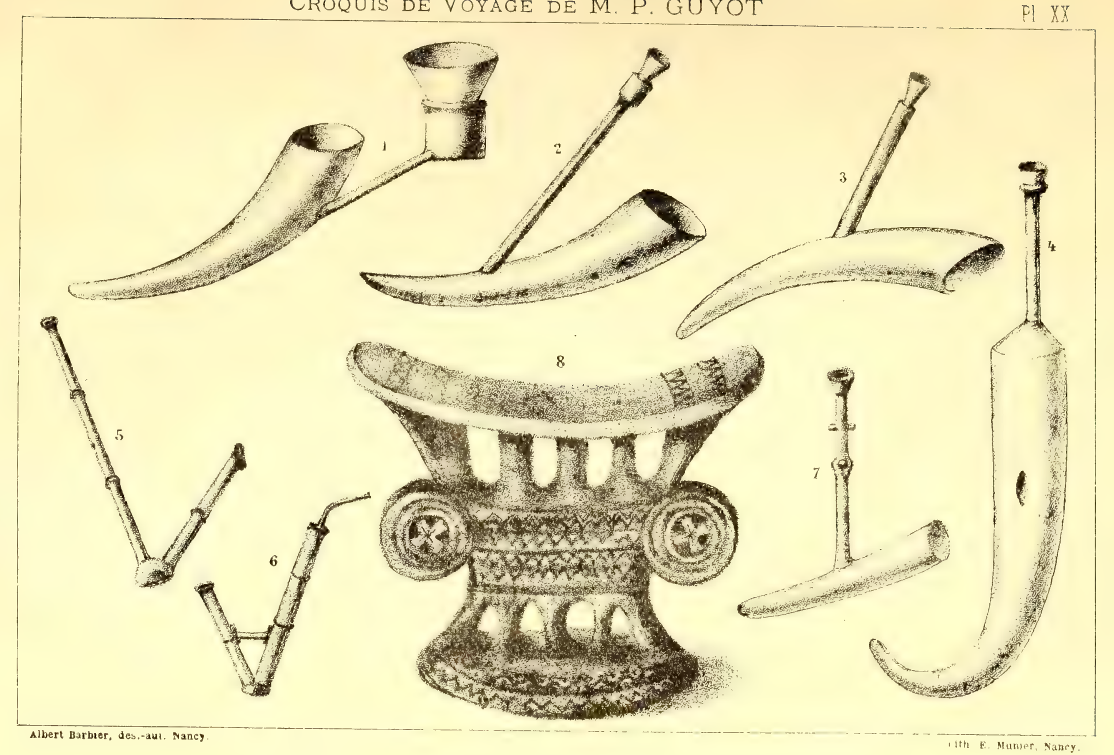
1° *État servile.* — Location des hommes pour un travail quelconque ; muleks ou domestiques ; mariniers et passeurs de bac ; machillaires et porteurs.

2° *Professions soi-disant libérales.* — Le forgeron taillandier est sans contredit le plus occupé ; il fabrique pour les noirs des instruments de travail, de guerre et de chasse, tels que haches pour couper le bois, fers de houes dont les femmes se servent pour cultiver la terre, fers de couteaux, de flèches et d'azagaies. Il travaille en plein air et de préférence sous un gros pin ombrageux. Près de lui, l'armurier emmanche les couteaux et les sculpte, fixe les fers de

flèches au bout des roseaux et pose les barbes de plume qui les ornent; il décore et polit les manches des haches de guerre et y trace de nombreux dessins avec une pointe de fer rougi au feu ; il prépare et courbe les arcs. Enfin, c'est encore lui qui façonne les fers servant de touches à l'instrument de musique appelé *sansa*.

Il n'y a pas, à proprement parler, de luthier dans le pays. Chaque noir coupe et creuse lui-même le bois qui sert de table sonore à sa sansa ; il en arrange la feuille métallique qu'il orne de coquillages attachés par des fils de misanga ; assis devant sa cabane, il nettoie la calebasse qui doit contenir l'instrument et l'orne selon son goût. De ses mains sortent son tambour de basque, fait en roseaux remplis de grains de mapira, sa flûte de Pan, ses sifflets en corne et le batuque de la povoaçao, indispensable dans toutes les cérémonies et qui, au jour du danger, appelle les tribus sous les armes. Ce tambour salue le nègre à sa naissance et à son adolescence ; il résonne gaiement le jour du mariage et, par une batterie spéciale, il apprend aux familles qu'un des leurs les a quittées. Otez le batuque et le nègre est un corps sans âme ; aussi comme il l'aime, comme il le fait avec soins ! c'est au plus habile du pays qu'il le confie pour qu'il y grave ses plus belles arabesques.

Une profession qui réclame certaines aptitudes est celle de décorateur d'armes ; elle est généralement exercée par de vieux noirs. Les armes sont remises à l'ouvrier avec un morceau de laiton de la grosseur du petit doigt, le seul qu'on trouve à Tête. Il prend ce laiton, le chauffe, le passe à la filière et le tire en un fil excessivement fin en l'attachant à un pieu et en le laminant avec deux morceaux de bois dur qu'il tient à la main et qu'il glisse le long du laiton en se reculant. Avec ce fil ainsi travaillé, il orne les manches des haches, des azagaies, des arcs et des fourreaux des couteaux, et ne se contentant pas d'en entourer le bois, il le couvre d'un tissu formant des dessins va-



Albert Barbier, des.-aut. Nancy. Lith. E. Munier, Nancy.

1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, DIVERS MODÈLES DE PIPES; 8, OREILLER CAFRE.

D'après les dessins originaux de L. Gangloff.

riés et en relief. C'est une des professions les plus lucratives.

Les orfèvres viennent des environs de Senna; ils travaillent à la confection. On leur fournit l'or en *matrical;* ils le purifient, le fondent, le martellent, puis l'étirent en fils extrêmement ténus dont ils font des chaînes et des boucles d'oreilles. Ces dernières se font aussi en argent. Il est évident qu'on trouve chez nous des bijoux plus coquets, mais ils n'ont pas le cachet d'originalité de ceux-ci, confectionnés par des mains inhabiles, sans instruments et avec un or pur et vierge de tout usage. Le travail se règle ainsi : l'ouvrier rend en ouvrage le poids de l'or qu'on lui a confié et l'on paie à part la main-d'œuvre qui est peu élevée.

Ce sont les femmes qui font la poterie ; elles vont tirer la terre, la pétrissent, enlèvent les cailloux et rendent l'argile propre à être façonnée. Elles en font alors des panelles ou vases à renfermer l'eau et des pots pouvant aller au feu dans lesquels elles préparent les aliments, la masse et le pombé. Les hommes ne touchent à la terre que pour confectionner quelques petits objets qu'ils vendent aux Européens : tasses à café assez mal tournées et pipes sur lesquelles ils sculptent des sujets plus ou moins grotesques. Toute cette poterie est cuite au feu de paille de roseaux, dont la fumée donne à la terre une teinte noire plus ou moins prononcée.

Les femmes cueillent les calebasses et les apportent à la case; ce sont les hommes qui les creusent et en font les tasses, quelquefois agrémentées de dessins, dans lesquelles ils boivent. Ils sculptent aussi et montent les cocos qui servent à puiser l'eau dans les panelles.

L'homme prépare les matériaux pour construire les cases, place les piquets; mais c'est sa compagne qui fait la toiture, coupe les roseaux du marécage, les fait sécher et les lie en petites bottes dont elle couvre l'habitation.

Si l'homme tresse des nattes de joncs, des guisappôs,

des fumba ou lits et fabrique des vases pour les réservoirs à grains, c'est la femme qui gâche l'argile qui entourera le réservoir et fermera les ouvertures entre les tiges du panier.

C'est le noir qui soigne le cotonnier, cueille le coton, le fait sécher, le carde pour en séparer les semences, le file et le tisse. Le tisserand proprement dit existe, puisqu'il faut, pour préparer la toile, un emplacement spécial et un métier particulier. Ce sont les dona qui tissent les ceintures en fils de couleur tirés des étoffes apportées de l'Inde ou de l'Europe par les blancs. A côté des tisserands, on peut placer les noirs qui font des vêtements en misanga (verroterie), depuis le tablier de la femme noire jusqu'au châle qui pare les épaules de la dona et la calotte qui couvre le chef de son époux. Nous avons vu plusieurs spécimens de ces deux derniers travaux et avons remarqué que les dessins, semblables à ceux dits algériens, étaient très bien nuancés.

A Tête, à Quilimane et à Senna, ce sont les hommes qui blanchissent le linge. Ils le cherchent chez leurs clients, le lavent au fleuve et le repassent après lavoir enduit d'une sorte d'amidon; les uns emploient le fer et d'autres un morceau de bois dur, bien poli et chauffé qu'ils font glisser en appuyant fortement sur le linge. Le prix du blanchissage est de 10 reis, soit environ de 5 centimes le morceau, quelle qu'en soit la grandeur.

En Zambésie, chacun sait préparer les peaux qui deviennent des sacs à provision. Une fois l'animal écorché, le noir enlève les particules de graisse et de chair restées après la peau, l'expose au soleil et la travaille avec de l'huile et une pierre à grains très fins. Ces peaux sont ordinairement très souples et se conservent fort bien.

Il est à remarquer qu'on ne chasse pas les petits oiseaux, nombreux dans les bois et les broussailles ; aussi les chenilles sont-elles assez rares. Par contre, à presque tous les embranchements de sentiers proches des villages, on voit

des pièges destinés à prendre les rats, dont les noirs sont très friands : chiffres quatre, pièges à bascules ou à portières et mille autres parmi lesquels le collet en boyau de poisson tient la première place. Le produit de cette chasse est, à une certaine époque de l'année, la seule nourriture carnivore des indigènes. Les peaux, préparées d'une manière spéciale, servent de poires à poudre.

La pêche se fait à la ligne et surtout au filet; les engins sont en fil d'aloès ou de bouazé. Le poisson est vendu frais à raison de 10 ou 12 livres pour une brasse de coton et le reste, vidé, nettoyé et séché au soleil, est mis en réserve pour le temps pendant lequel les rivières sont à sec. Le pêcheur joint à sa profession celle de fabricant de cordes pour arcs, cordes fortes et flexibles, préparées avec les boyaux des poissons.

Instruments de musique. — La danse et la musique tiennent une grande place dans la vie des naturels; tous les prétextes leur sont bons pour s'y livrer avec frénésie, et c'est toujours par elles qu'ils traduisent leur tristesse et leur joie. Le sentiment musical paraît assez développé chez eux; les airs sont souvent monotones, car la même phrase s'y répète sans cesse; quelques-uns cependant offrent un certain charme par leur cadence strictement observée et l'accord souvent parfait qu'ils exécutent avec la voix ou leurs instruments. Ces derniers sont au nombre de neuf : le *tangali,* dont nous avons précédemment dit quelques mots; le *violon,* qui n'a qu'une corde, au tiers de laquelle est fixée la moitié d'une noix de coco ou d'une calebasse creusée. L'ouverture s'applique contre la poitrine du joueur qui, tenant de la main droite une petite baguette dont il frappe la corde ordinairement en boyau, produit des modulations diverses selon qu'il appuie plus ou moins contre lui la table sonore.
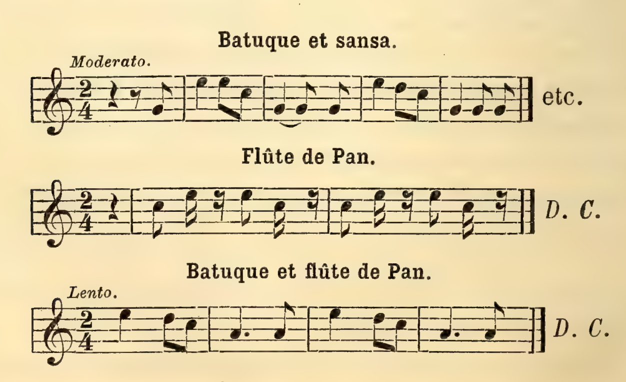
Le *tambour* ou batuque a différentes formes : il est parfois long et étroit; d'autres fois, large et court, et formé

d'un tronc d'arbre et d'une peau de chèvre. L'arbre est presque entièrement creusé de manière à ne laisser à la partie inférieure qu'une mince paroi qui ferme complètement le fonds ; on perce une petite ouverture carrée au milieu de cette paroi. La peau, bien tendue à la partie supérieure et fixée à l'aide d'un boyau séché ou d'un fil de bouazé, est ajustée avec de petites boulettes de cire, noircies à la fumée et collées sur la surface plane. Ce tambour se joue soit avec les doigts, soit avec deux baguettes.

Nous avons vu employer les deux méthodes : quand il se sert des doigts, l'artiste s'assied à terre, prend son instrument entre les jambes en l'inclinant sur la gauche qui lui sert alors de chevalet et s'escrime tant qu'il peut. Quand il emploie les baguettes, il se courbe sur le tambour, posé sur la peau et travaille sur la peau comme s'il voulait séparer en deux une bûche de bois.

Les *flûtes de Pan* sont en roseaux ; elles ne donnent que la gamme naturelle. Les roseaux sont accolés les uns aux autres à l'aide de cire jaune, puis liés par un fil de bouazé, d'aloès ou de sensevière. L'instrument est souvent orné de graines rouges de mimosas formant des losanges.

Voici un échantillon des airs les plus populaires de la vallée du Bas-Zambèse.



Nos mariniers chantaient presque toujours, surtout en

suivant le courant de l'eau; la mesure s'accélérait avec le mouvement des rames. En marche, les chants étaient plus rares; mais, comme les précédents, ils exprimaient, dans la plupart des cas, la crainte que leur inspirent les blancs. Ils se redisent, sans doute, de génération en génération, ce qu'ils ont souffert de la part des premiers occupants; souffrances qui les ont poussés à la révolte, à l'incendie et au pillage de certaines villes, telles que Zumbo, où les jésuites régnèrent en maîtres durs et hautains. Traduisons ici, aussi fidèlement que possible, un des plus populaires de leurs chants :

« Malheur à moi, voici le maître !
« *Makeble* (1) !
« Il est ivre de sorgho,
« Il lève la chicote,
« Le pauvre noir tremble !
« Le blanc est impitoyable,
« Son cœur est de pierre ;
« Il veut la femme,
« Il veut les petits enfants ;
« Il les prend, les bat,
« Puis en fait des esclaves.
« Sauve-toi, petit noir !
« Crains ces peaux blanches !
« Malheur à toi, malheur !
« Si tu as un maître.
« Le maître est dur.
« *Musungo ! Kéfule* (2) !
« Il frappe ses esclaves.
« Travaille, nègre, travaille !
« Toujours, toujours !
« *Hima ! Hima* (3) ! »

La *sansa* est l'instrument de musique le plus répandu

---

(1) Peut presque se traduire par : *silence !*
(2) Maître ! *Kéfule,* mot qui ne peut se traduire; c'est une marque d'aversion, de mépris.
(3) Peut être traduit par : *vite, vite ! Dépêche-toi !*

dans toute la Zambésie et, j'en suis persuadé, dans l'Afrique intertropicale. Lorsque le noir se met en voyage, il n'oublie jamais son azagaie et sa sansa que certains Européens nomment improprement *marimba*. Dès qu'il a un instant de liberté, le nègre fait vibrer les touches en fer de son instrument et chantonne à son aise. Presque partout se retrouve un air favori, sans doute à cause de la facilité avec laquelle on le joue d'une seule main. La sansa la plus commune est formée d'une table de bois assez épais de $0^m,15$ de long sur $0^m,10$ de large environ. Ce bois est creusé dans son épaisseur et l'ouverture placée devant soi. A la partie supérieure, qui est fermée et à laquelle on a ménagé un rebord, sont fixées deux lames de fer qui maintiennent un certain nombre de touches étroites, recourbées à l'extrémité et de différentes longueurs. En avant de la table sonore se trouve une plaque métallique vibrante, sur laquelle on a cousu, avec de la filasse, des coquillages découpés et arrondis au couteau.

La disposition des lames de la sansa permet de jouer l'air favori en faisant vibrer les trois premières notes avec le pouce gauche ou le pouce droit, selon que l'une ou l'autre main est occupée. Si c'est la main gauche qui est libre, l'air est en *ut* mineur et il est rendu par les trois petites notes de gauche placées au second rang. Dans le cas contraire, la main droite joue l'air en *fa* mineur, à la quinte renversée.

Il est donc certain que la sansa est disposée pour qu'on puisse jouer facilement l'air favori. Ainsi, les deux premières notes de gauche, *sol* et *fa*, font double emploi avec les deux premières à droite de la seconde gamme de *fa* mineur. L'instrument permet de jouer bien des airs, et il est à souhaiter qu'on note ceux que jouent les nègres. La disposition de la sansa est la même que celle des pianos, c'est-à-dire que la note la plus basse est à gauche et que les sons vont en montant de gauche à droite. L'instrument

semble indiquer que la plupart des morceaux sont mineurs ; la septième note manque à l'octave inférieure et à l'octave supérieure ; elle se trouve cependant pour l'octave supérieure en prenant la troisième des petites notes placées à gauche ; mais elle n'est là qu'à titre accidentel et comme tierce de la tonalité d'*ut* mineur. Il semble résulter de cela que les Cafres ne se servent pas de la septième.

Comme modulation, il est évident qu'ils n'ont à l'idée que la modulation naturelle de la tonique à la quinte.

A Massangano, nous avons eu entre les mains une sansa dont les touches étaient de fins morceaux de bambous taillés et recourbés. La table, très légère, était faite avec la moelle d'une plante ressemblant à du sureau et les côtés terminés par une tige de bambou. Un mince fil de laiton fixait les touches soulevées par un éclat de jonc ; la table était consolidée par deux tiges de laiton traversant les bambous et la moelle, comme le ferait une cheville recourbée ensuite à ses deux extrémités.

La *flûte ordinaire,* en bambou, fermée à la tête par le nœud de la tige, est percée de 4 ou 6 trous, sans compter l'embouchure, imitation grossière de quelque flûte appartenant aux Portugais.

Le *sifflet* est une petite corne dans laquelle le naturel souffle par la plus large embouchure ; il l'introduit plus ou moins entre ses lèvres et en tire les mêmes sons que si l'on siffle dans une clef forée ou plutôt dans une série de clefs de différentes grandeurs.

Le *tambour de basque,* rectangulaire, formé de roseaux fins collés les uns aux autres et remplis de petites pierres ou graines de sorgho, a les dimensions suivantes : $0^{m},15 \times 0^{m},08 \times 0^{m},01$. Le joueur tient l'instrument à pleines mains, à hauteur de la ceinture, le secoue et de temps à autre en frappe la surface plane contre le coude gauche. Cela ne ressemble pas mal aux bruits produits par les hochets en osier que nous donnons aux enfants en bas âge.

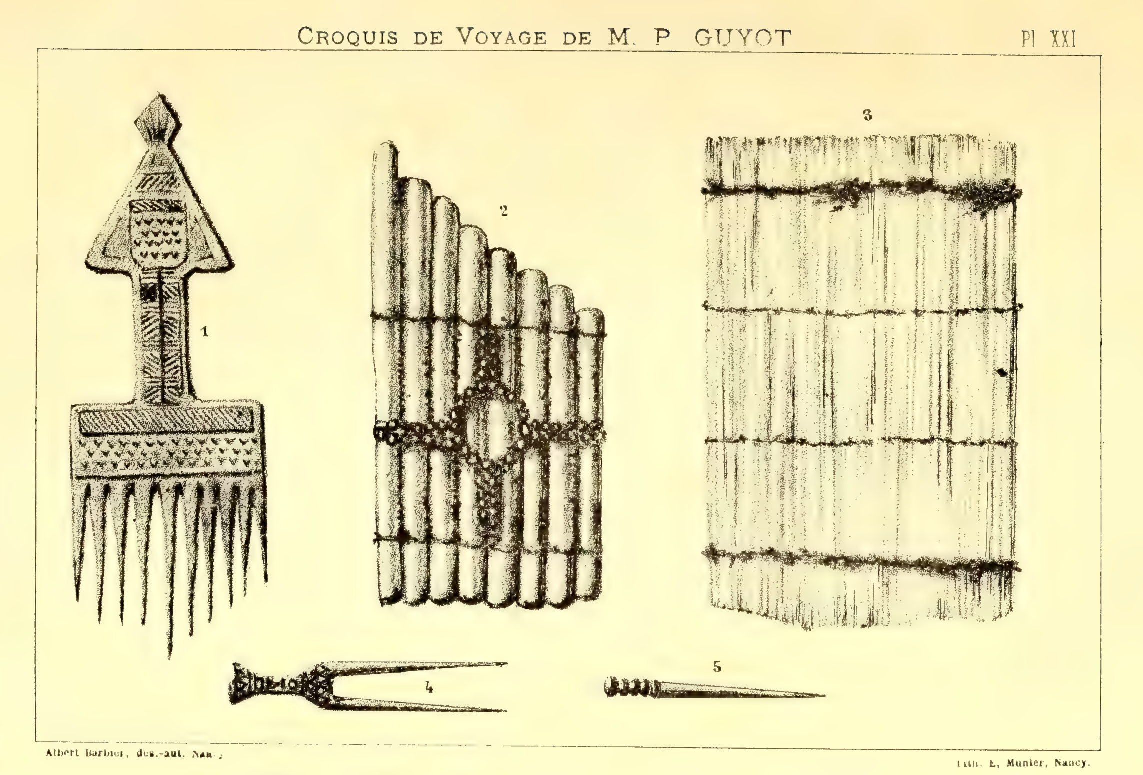
La *marimba* consiste en huit ou dix touches en bois, placées chacune au-dessus de calebasses de grosseur différente. On frappe ces touches des deux mains avec une boule de caoutchouc fixée à l'extrémité d'une baguette. Lorsque la marimba est droite, le musicien la pose à terre et joue assis ; si elle affecte la forme d'un demi-cercle, il peut l'attacher à sa taille ou la suspendre à son cou et jouer ainsi en marchant.

Instruments de travail. — A part ceux déjà mentionnés, ils sont peu nombreux. Les houes sont généralement formées d'un morceau de fer aplati et fixé à l'extrémité d'un manche en bois dur, ordinairement noueux à un bout. Sur le Muaraze, nous avons vu employer des houes dans lesquelles le fer était remplacé par un morceau de bois taillé en forme de palette.

Les haches pour fendre le bois ont un manche assez court, traversé par une lame de fer peu épaisse, rendue tranchante dans sa partie la plus large.

Objets de toilette. — Ils sont peu variés ; tantôt les hommes restent nus, tantôt ils entourent leur taille d'un morceau d'étoffe qui tombe à mi-cuisses et qu'ils fixent quelquefois à l'aide d'un fil de sensevière ou d'un boyau de poisson. Cette toile, presque toujours de provenance européenne, est blanche ou teinte en noir avec le *chisio*, légumineuse abondante sur la rive gauche du Zambèse. Dans plusieurs prazos, ils se couvrent de peaux de bêtes qu'ils ont préparées eux-mêmes.

Les femmes portent une sorte de tablier court en étoffe ou tissé en perles et par-dessus une brasse de calicot qu'elles font tenir comme les hommes. Elles recouvrent le tout d'un pagne, souvent en toile de Bombay, qui prend au-dessus des seins et descend jusqu'aux genoux ; une écharpe faite par les tisserands du pays leur sert de ceinture. Les enfants sont presque toujours nus, ou enveloppés du pagne de leur mère qui les porte sur le dos ou sur la hanche.



Albert Barbier, des.-aut. Nan.; Lith. E. Munier, Nancy.

1, PEIGNE ; 2, FLUTE DE PAN ; 3, TAMBOUR DE BASQUE ; 4 et 5, ÉPINGLES.

D'après les dessins originaux de L. Gangloff.

Quand il pleut ou lorsqu'ils voyagent sur le fleuve, les hommes ajoutent à leur costume une sorte de peplum fait de deux ou trois brasses de coton teint en noir. Dans les villes du littoral, les mulecks ou domestiques utilisent de vieux vêtements militaires.

Il est presque inutile de dire que les naturels marchent pieds nus, mais ce qui peut être noté avec intérêt, c'est qu'en général ils ont les pieds plats, ce qui ne les empêche nullement de faire des marches suivies et assez longues sous un soleil brûlant. La marche moyenne d'un noir, dans les sentiers tracés à travers le mato, est d'environ 20 kilomètres par jour, avec un fardeau moyen de 20 à 25 kilogrammes.

En général, les naturels ont la tête découverte ; cependant, à Massangano, nous en avons vu avec des bérets en feuilles de palmier découpées et tressées très fin ; ils étaient embellis par une bordure noire placée au tiers de la hauteur. Vers la Maxinga, les guerriers portent sur le sommet de la tête un gros bouquet de plumes montées sur des fils d'aloès ou de bouazé, de telle sorte que celles-ci peuvent s'étaler à volonté. Il est fixé au moyen d'une cordelette entourant le front.

Les naturels du Haut-Muaraze sont coquets et soigneux de leur personne; les femmes ont la tête rasée, tandis que leurs maris ornent leur chevelure crépue de plumes aux couleurs brillantes, peignes de formes variées ou carapaces de coléoptères.

Nous avons vu trois sortes de peignes : le plus simple, en bois dur jaunâtre, n'a qu'une dent de 10 centimètres environ; c'est plutôt une épingle dont la tête est taillée au couteau. Le second, à deux dents, est en bois dur, rougeâtre et parfumé dont le nom cafre est *mochombé;* l'espace compris entre les deux dents est d'environ 2 centimètres ; la partie supérieure est plate et sculptée avec goût. Le troisième, qui est le plus répandu, a six ou huit dents compo-

sées de brins de roseaux effilés, réunis par du bouazé ; il a la forme d'un éventail.

Les carapaces de coléoptères sont fixées dans les cheveux par un fil de bouazé, d'aloès, de boyau de poisson ou simplement par une liane très fine et résistante que l'on rencontre à chaque pas.

Comme bijoux, les femmes portent des colliers en fil de laiton, ou en bois découpé, mêlés de coquillage, de perles et de carapaces de coléoptères ; des bracelets en fer ou en laiton et aux jambes des anneaux de même métal. Quelques-unes enroulent autour de leurs jambes un fil de laiton, très fin, tourné en spirales et qui a quatre ou cinq mètres de long. Mais le plus singulier de ces bijoux est le *pélélé,* ou bague de lèvre. Dès l'enfance, on perce la lèvre supérieure et l'on agrandit le trou avec des épingles de plus en plus grosses jusqu'à ce qu'on puisse y introduire un anneau en bambou, en coquillage, en fer ou en ivoire. Cette parure est hideuse et ne se rencontre que sur les bords du Chiré, à partir du village de Missangé.

Les hommes portent aux bras et aux jambes les mêmes anneaux que les femmes et, de plus, des bracelets en poils d'eléphant.

Les noirs des deux sexes se percent les oreilles pour y passer de petits fragments d'os ou de bois.

Armes indigènes. — Comme arme défensive, les naturels de la vallée du Zambèse ont un bouclier en peau de buffle de forme ovale, que le guerrier tient devant lui à l'aide d'un bâton dont les extrémités sont passées dans deux courroies fixées au cuir. Ce bouclier n'est pas à l'épreuve des balles de revolver, mais peut très bien parer un coup de lance ou une flèche; il a souvent la hauteur d'un homme et lui couvre complètement le corps.

Les armes offensives sont la hache ou *machado,* le couteau, l'azagaie ou lance et les flèches.

Les arcs sont primitifs, faits de bois dur, ordinairement

rougeâtre, amincis aux deux extrémités et ont pour corde un boyau de poisson. Ils sont parfois ornementés d'anneaux de laiton ou de bagues en poils de divers animaux.

Les flèches affectent plusieurs formes : tantôt le fer est un trèfle à pointes aiguës ; tantôt il ressemble à une feuille lancéolée ; d'autres n'ont qu'une pointe de fer très fine, ou une brochette en bois très pointue. La flèche à fer barbelé et celle à panons sont très communes au-dessus de la Lupata. Dans le Bas-Zambèse, on fait plus généralement usage de la flèche simple, composée d'un roseau à l'extrémité duquel on fixe un fer assez léger. Nous n'avons rencontré aucun naturel sachant tirer de l'arc en se couchant sur le dos et en le bandant à l'aide de ses pieds, comme cela se fait sur la côte occidentale.

Nous n'avons pu recueillir aucun renseignement sur la composition du poison dans lequel les naturels de la Maganjas (rive gauche du Zambèse) trempent leurs flèches.

L'azagaie ou lance de guerre et de chasse a quelquefois $1^m,75$ de longueur ; elle se compose du fer, du manche et du contrepoids ou plat. Le fer, de forme ovoïde, a souvent de 30 à 50 centimètres ; il est fixé à l'extrémité du manche de même bois que les arcs. Des spirales de fer garnissent les deux bouts de la hampe terminée par un court morceau de même métal aplati, dont la grosseur est calculée de façon à faire contrepoids et à imprimer à l'arme, quand on la lance, le mouvement rotatoire d'une balle de carabine. Les azagaies sont aussi ornées de fils de laiton et de poils d'éléphant ; nous en possédons dont le manche est totalement recouvert d'un très joli tissu en fil métallique tressé.

En guerre, le noir tient ordinairement cinq de ces lances dans la main gauche, son bouclier et une autre azagaie très petite, presque toujours en fer : c'est l'arme de miséricorde ou de secours. Tandis que les premières sont

lancées par la main droite, puis ramassées sur le champ de bataille et rejetées de nouveau, la dernière ne quitte jamais le noir et lui sert à parer les coups de ses ennemis lorsqu'on en vient à la lutte corps à corps.

Les couteaux ou poignards sont souvent très bien travaillés ; le manche, de bois ou d'ivoire, est garni sur le dessus de dessins gravés ; la lame est en fer brut, tranchante des deux côtés, très pointue, repoussée sur la moitié de sa largeur dans le sens de sa longueur. La gaîne qui l'enferme est faite de deux morceaux de bois réunis et attachés par des fils de laiton ou des boyaux ; elle est ornée, comme le manche, de dessins assez réguliers. Quelques chefs ont des couteaux à gaînes doubles.

Les haches varient beaucoup ; il en est dont le manche est court et le fer large et plat ; d'autres, qui ont 60 centimètres de longueur, sont traversés par un fer de même dimension, recourbé à sa partie non tranchante. A Moutankois, nous en avons vu une dont le fer, plusieurs fois recourbé sur lui-même, était surmonté d'un bouton en forme d'olive. Presque toujours ces instruments sont sculptés et diversement ornementés.

Mœurs et coutumes.

Les Zambésiens ne sont pas tatoués ; mais dans leur jeune âge, les parents leur font, au moyen d'un fer rouge, de nombreuses brûlures sur la partie supérieure du corps ; et ces cicatrices, en forme de croix, grandissent avec l'âge et donnent au visage un aspect repoussant. Ils ont aussi l'habitude de se limer les deux incisives supérieures jusqu'à ce qu'elles soient très aiguës.

Le sorcier ou médecin est consulté pour tout ce qui sort de la vie ordinaire ; il a toutes sortes de petits paquets d'herbes pour les maladies et des amulettes comme moyen préventif. Dans les villages où il n'y a pas de juge, c'est lui qui est appelé à prononcer dans les cas difficiles, tels

que la mort plus ou moins naturelle d'une personne. Dans ce cas, il emploie l'*épreuve* qui consiste à faire boire à un animal et à la personne soupçonnée un breuvage préparé d'avance. Si les deux patients ne se trouvent pas incommodés, l'accusé est reconnu innocent ; mais il est mis à mort sur-le-champ, si l'animal expire.

Lorsqu'ils vont chasser dans la plaine, les noirs ont une habitude assez singulière. Ils glissent dans leur fusil par-dessus la balle qui forme la charge et qui est bourrée dans le canon, une seconde balle, libre cette fois, qui tombe à terre à quelques pas du chasseur lorsqu'il tire. On prétend qu'à chaque coup de fusil la balle doit toucher le sol et que, par conséquent, il est impossible de tuer le gibier avec un seul projectile ; tandis qu'avec deux balles, l'une touche la terre, l'autre va au but et tue le gibier.

Un jour que nous avions chassé un *pénembé,* nous avons été témoins d'une autre pratique superstitieuse. A peine l'animal fut-il tué, qu'un noir lui coupa l'extrémité de la queue sur une longueur de $0^{m},25$ et la lui enfonça dans le ventre, disant que c'était indispensable pour qu'il fût bon.

Quelques mois plus tard, la même pratique se renouvelait sur un crocodile tué près de Senna et que nous nous apprêtions à manger.

Mariages. — Dans les lignes suivantes, nous donnons les formalités préliminaires des unions cafres ; non pour la classe des grands, car nous n'avons pu obtenir de renseignements à ce sujet, mais pour le peuple.

Quand un jeune homme a remarqué une jeune fille et qu'il est décidé à la prendre pour femme, il va trouver l'un des chefs de son village, lui désigne la personne et en guise de pouvoir lui remet un anneau. Quelques jours plus tard, celui-ci, revêtu de ses plus beaux *pagnes,* se rend à la case des parents de la jeune fille et, prenant le père en particulier, entame une conversation sur des cho-

ses indifférentes. Après un bavardage de plusieurs heures, il aborde enfin son sujet. Si l'accueil est favorable, la mère est appelée et on lui demande son assentiment, après lequel on essaie d'obtenir celui de la jeune fille. L'intermédiaire passe alors au doigt de la prétendue l'anneau qui lui a été remis et en reçoit un autre en échange. Il se rend ensuite chez les parents du futur, leur fait connaître, avec autant de verbiage, la démarche précédente et obtient la permission nécessaire pour donner suite aux relations. Une fois tout le monde d'accord, le futur met dans une écuelle neuve en bois sculpté, dix rangs de perles, que le grand porte le lendemain à la jeune fille, preuve qu'elle sera reçue favorablement dans sa nouvelle famille. Quelques jours après, les parents de la future cuisent force poulets, chèvres, moutons, masse et se rendent chez le fiancé où l'on fait bombance et où le pombé coule à flots.

Les futurs époux n'assistent pas à ce repas ; le jeune homme va chez sa fiancée, y reste pendant les trois jours du festin et gouverne en seigneur et maître ; il montre ainsi qu'il est capable de diriger une maison. Rentré à la case paternelle, il envoie à sa future quantité de plats remplis de divers présents ; le plus envié et le plus riche est un châle brodé de Quilimane, aux couleurs vives et chatoyantes. A ce moment, on fixe l'époque du mariage qui n'est jamais fort éloignée et les futurs se couvrent la tête d'huile et de graisse.

Au jour indiqué, les amis se réunissent ; un batuque réjouit le village et les jeunes mariés vont demeurer huit jours chez les parents de la femme qu'ils quittent ensuite pour se bâtir une demeure et fonder une nouvelle famille.

Le marié apporte en dot quelques têtes de bétail, ses instruments de pêche et ses armes de chasse et de guerre ; la femme augmente le ménage d'une couple de panelles, de son moulin à farine, des fumbas et des oreillers en bois sculpté.

Lorsqu'un jeune homme choisit pour fiancée une jeune fille d'un autre village, l'intermédiaire chargé des négociations s'adresse d'abord au chef de la tribu et c'est seulement après qu'il en a obtenu le consentement, qu'il fait des ouvertures près des parents.

Toutes ces démarches s'appliquent aux jeunes gens qui ne prennent qu'une femme ; ceux qui sont assez riches pour en entretenir plusieurs, agissent plus simplement pour les épouses qui viennent ensuite. On traite de gré à gré avec les parents, on taxe la jeune fille, on marchande, et une fois d'accord, la chose vendue va rejoindre à la case de son mari les autres épouses avec lesquelles elle partage les soucis et les travaux du ménage, tout en obéissant à la première en titre.

Les unions entre les Portugais et les filles de chefs sont assez fréquentes. Quand l'une d'elles en a remarqué un, il n'est pas de moyens qu'elle n'emploie pour arriver à ses fins. Un beau jour des mulecks lui apportent plusieurs corbeilles remplies de pain, d'oranges, de poules, de légumes divers, et les lui remettent comme sagouati. Le Portugais renvoie les domestiques avec des pagnes et des mouchoirs, et ces relations d'amitié durent ainsi quelque temps.

Un jour, un habitant de Tête, pris dans une aventure de ce genre, envoya en remerciement du sagouati qu'on lui apportait, quelques étoffes de couleur et un cruchon de genièvre pour le père de la jeune fille. La bouteille lui fut renvoyée avec cette réponse : « Monsieur..... est prié de « garder ce genièvre pour le boire avec ma fille quand elle « ira habiter chez lui. » — Et, en effet, moins d'une semaine après, M... voyait arriver à sa porte la jeune fille parée de ses plus beaux atours, portée dans sa machilla et suivie d'une dizaine de domestiques des deux sexes. Ils apportaient leurs ménages et s'installèrent dans la cour de la maison qui compta, à partir de ce jour, une dizaine d'habitants de plus.

Ces aventures arrivent souvent aux officiers de la garnison ; devenir la femme d'un blanc est l'ambition de toutes les jeunes filles dont les pères sont chefs de prazos. Elles sont alors maîtresses de maison, sortent rarement et ne se voient pas entre elles ; leur plus grande distraction est de faire de petits ouvrages en perles ou des ceintures avec des fils de couleurs. Les denrées du prazo alimentent presquetoujours la nouvelle maison.

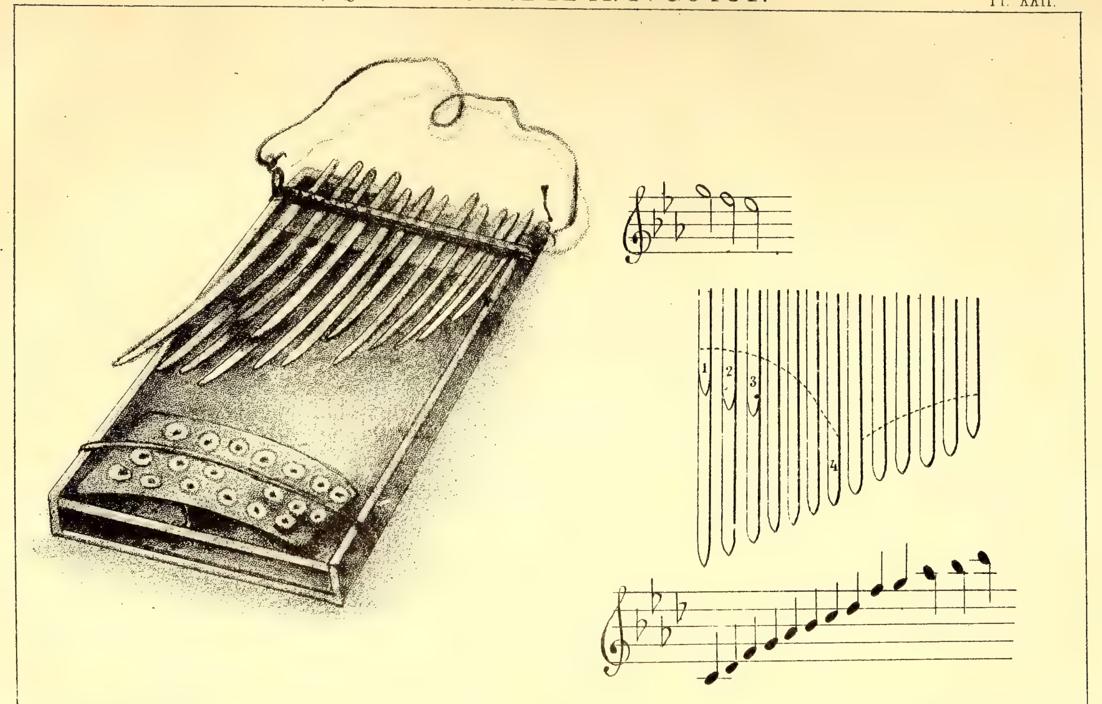
Aucun acte civil ou religieux ne sanctionne la plupart de ces unions capricieuses. Cependant, pendant notre séjour, nous avons été invités au mariage d'un Portugais avec une femme du pays. La cérémonie fut religieuse et célébrée dans l'église de Quilimane. Les colons et les premières autorités du pays assistèrent aux fêtes qui durèrent huit jours. Il est vrai de dire que la jeune mariée apportait une dot assez ronde et que, dans la Zambésie, comme partout ailleurs du reste, celui qui a de l'argent est bien considéré, quelle que soit la couleur de sa peau.

Naissances. — Nous n'avons pu savoir si la naissance est accompagnée de quelques pratiques superstitieuses ou non ; car la jeune mère s'enferme avec les vieilles matrones du village et le mari lui-même est exclu de la case [1]. Dès que l'enfant est né, le tambour en fait part aux habitants qui témoignent leur joie par des chants et des danses.

Cérémonies mortuaires. — Quand un homme est décédé, le tambour du village bat le batuque mortuaire et des envoyés préviennent les parents qui arrivent avec leurs instruments de musique. Lorsque tout le monde est réuni, le mort, couché dans un long panier en roseaux, est déposé en terre, la fosse comblée et on lui construit, en guise de monument, une petite paillotte à l'édification de laquelle tous concourent. Retournés au village, les parents

---

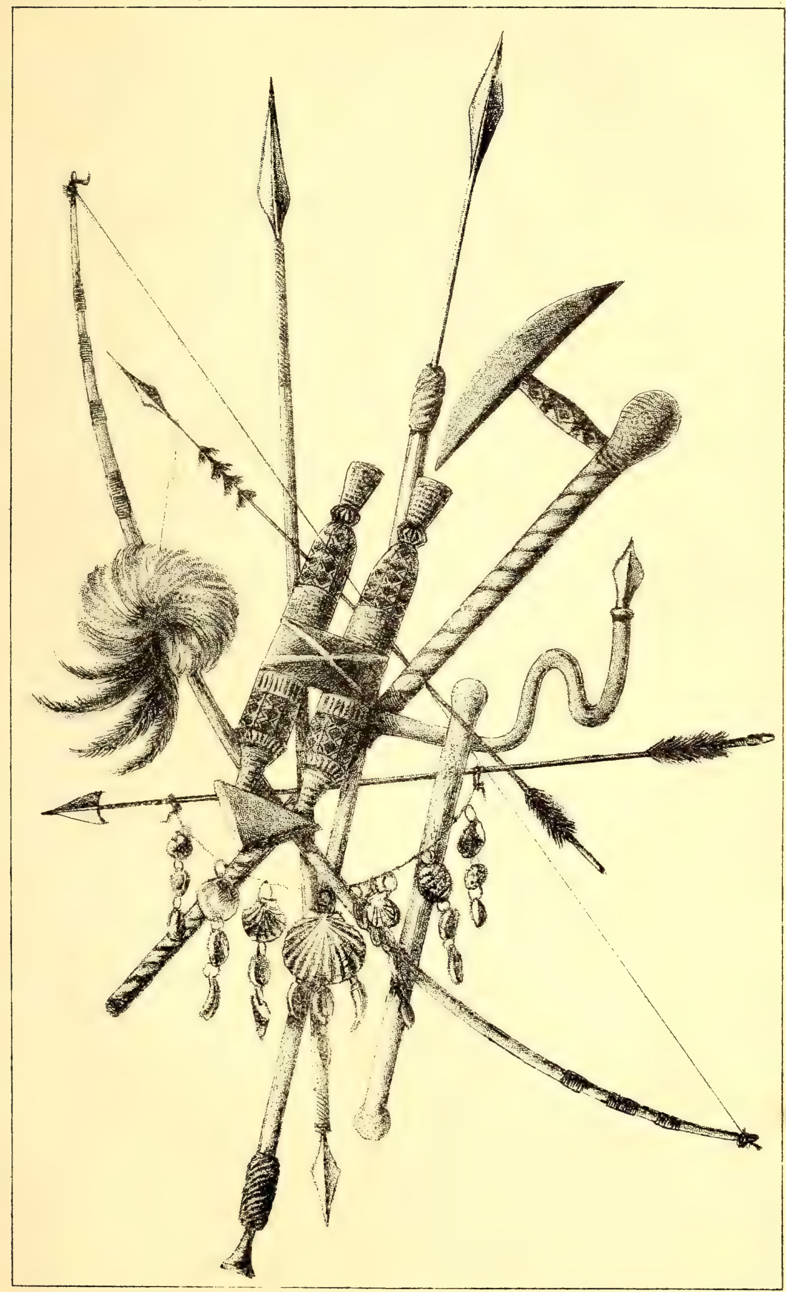
[1] Voir : *Répertoire de pharmacie*, t. XXXIX, p. 305, l'analyse du lait d'une négresse de la vallée du bas Zambèse. Le produit analysé était riche en beurre, en sucre et en matières salines ; la proportion de caséine était remarquablement faible. Il ne contenait pas de matières albuminoïdes.



Albert Barbier, des.-aut. Nancy. Lith. E. Munier, Nancy.

SANSA, INSTRUMENT DE MUSIQUE.

D'après les dessins originaux de L. Gangloff.



Albert Barbier, des.-aut. Nancy

Lith. E. Munier, Nancy.

COIFFURE, COLLIER ET ARMES DE GUERRE DES NATURELS DU BAS ZAMBÈSE

D'après le dessin original de L. Gangloff.

refusent toute nourriture ; mais sur les instances de leurs amis, ils prennent le premier jour un peu de *masse* très légère, se coupent les cheveux et s'entourent le front d'une bande d'étoffe blanche en signe de deuil. Les jours suivants, leur nourriture devient de plus en plus substantielle jusqu'à ce qu'ils se soient remis à leur ordinaire habituel.

Six lunes après le décès, jour pour jour, toute la famille se réunit de nouveau au domicile du mort, chacun apportant cette fois de la nourriture et du pombé ; on mange et on boit en commun. Au milieu du repas, on se rend au bord de la tombe, sur laquelle on a placé un panier en roseaux ou en feuilles de palmier. Là, chacun s'approche, suivant le degré de parenté, dépose dans le panier un peu de la nourriture qu'il a apportée, l'arrose de pombé et parle au mort : « — Je suis un tel, ton frère ; — (ou fils ou cousin) — te souviens-tu de moi ? Je me rappelle de toi. Tu faisais ceci, je le ferai en souvenir de toi. Tu étais bon guerrier, je le serai comme toi. Tu mangeais, je mangerai ; tu buvais, je boirai, etc., etc... »

Puis on rentre au village et le repas s'achève. Il faut que toutes les provisions soient consommées, si un nouveau soleil se montre sans qu'on ait terminé l'agape funéraire, on recommence la cérémonie des serments et cela jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien. Nous avions, comme patron de notre canot, sur le Chiré et le Zio-Zio, un jeune homme du prazo Lucabo qui ne manquait jamais, quand nous donnions de l'eau-de-vie aux mariniers, d'en verser quelques gouttes à terre avant de boire. Il répondit à nos questions : « Mon père buvait de l'eau-de-vie ; il est « mort ; je fais comme lui et je lui en donne. »

Nous avons assisté à une scène finale de deuil, qui ne se voit pas dans le Bas-Zambèse.

Plusieurs coups de fusil se font entendre dans le *mato*, et un cortège, composé de tous les hommes du deuil,

s'avance vers Palira qu'habitait la morte ; les femmes sont groupées à l'entrée principale du loan. En tête de la procession qui s'avance lentement en chantant d'un ton lugubre, deux jeunes femmes portent chacune une coupe de pombé ; derrière elles, un homme porte sur le dos un de ses camarades enveloppé d'une toile blanche et qui représente la morte. A l'extrémité du village, les jeunes filles qui forment l'avant-garde se retournent et offrent à boire au mort figuré ; puis échangeant leurs coupes contre celles des femmes, elles les passent successivement à tous les hommes. Le cortège entre alors dans l'enceinte et se dirige d'un pas lent et au bruit d'un chant, où se mêle cette fois la voix des femmes, vers la case où repose la véritable morte. Une natte est étendue sur le seuil de cette case ; le porteur s'agenouille, y dépose son fardeau et le couvre. Le chant terminé, les coups de fusil éclatent de nouveau, le faux mort se relève, plie sa natte et la cérémonie est terminée.

Quand le mort est le chef d'un loan et qu'il s'est fait catholique, les cérémonies anniversaires n'ont pas lieu. Mais au moment de l'enterrement toutes les négresses du village suivent le convoi en portant sur la tête une panelle en terre remplie d'eau. Elles s'arrêtent à la porte du cimetière, se rangent sur deux lignes et attendent accroupies, chacune derrière son vase. Quand le prêtre s'est retiré, elles pénètrent dans le champ du repos, comblent la fosse et égalisent la terre avec l'eau qu'elles ont apportées. En s'éloignant, elles déposent leurs vases en dehors du cimetière et les abandonnent aux caprices du temps.

Religion. — La religion de la vallée du Zambèse est le fétichisme ; les naturels choisissent indistinctement leurs dieux dans les trois règnes de la nature. Des insectes aussi bien que de grands animaux, des végétaux et des montagnes sont l'objet de leur culte. Leurs prêtres sont des sorciers qui, médecins aussi, cèdent à des prix sou-

vent fabuleux des amulettes, utiles dans toutes les circonstances de la vie, et qui varient de forme et de composition, selon l'usage auquel on les destine.

Les coléoptères, à cause de leur grande taille et de l'éclat de leurs couleurs, sont l'objet du commerce journalier des prêtres du Zambèse. Les genres anthies et carabes sont assez répandus ; les manticores le sont moins. Comme amulettes, on peut se procurer à bon compte les bousiers, les hannetons, les scarabées, les brentes et les bachycères ; ces derniers sont les plus vénérés. Leur taille, parfois de la grosseur d'une noix, et leur forme assez irrégulière les font rechercher des naturels qui en ornent leur cou, les attachent à leurs armes, à leurs pipes et leur vouent une profonde vénération. Ils emploient aussi dans le même but le lucane cerf-volant et le grand capricorne ; mais la puissance de ces derniers est moins grande et, par conséquent, ils sont moins estimés.

Ils ne s'aventurent jamais à la chasse sans porter au cou le *daoua*. C'est un talisman qui les rend invulnérables ou capables de tuer tous les animaux qu'ils rencontrent ; ils ont de plus une amulette de bois ou d'os dont ils touchent chacune des balles qui entrent dans le fusil. La queue du zèbre est le grand talisman de guerre ; secouée par un noir, à hauteur du visage, elle préserve de la balle des ennemis.

Quand un sorcier est sollicité par un noir pour un *daoua* de chasse, il va couper une racine d'un arbre particulier, la fait sécher et la réduit en poudre. Cette poudre, enveloppée dans une feuille de bananier, est renfermée dans un sachet que le noir se suspend au cou ou attache à son pagne. Les grands chasseurs d'éléphants ne se contentent pas du sachet qui leur fera découvrir les animaux, mais ils se font encore rendre invulnérables. A cet effet, le sorcier entaille la main droite à plusieurs places, y met de la poudre de sa racine et la fait brûler sur la chair. Cette brûlure laisse des cicatrices pour toute la vie. Quelques

fanatiques se font répéter cette opération sur le front et derrière la tête.

Il arrive de temps en temps que le *daoua* ne fait ni trouver ni tuer les éléphants ; alors le chasseur va chez le sorcier et lui explique que le talisman n'a produit aucun effet. Parfois celui-ci rend le cadeau reçu ; mais, le plus souvent, voulant garder son prestige, il dit au chasseur qu'il a un ennemi, lequel possède un *daoua* plus puissant que le sien et que, tant que cet homme vivra, il ne réussira dans aucune entreprise. Le noir part tout rêveur, cherche quel peut être son ennemi, et quand il croit l'avoir découvert, l'attend au coin d'un bois et le tue. Si l'assassin est un grand personnage, l'affaire ne va pas plus loin ; mais si le mort a un ami qui n'a pas peur, il tue le chasseur à son tour et il n'y a pas de raison pour que cela finisse. Il a bien dû arriver quelquefois que le noir ait regardé le sorcier comme son seul ennemi et lui ait fait un mauvais parti.

Près du village de Palira, sur les bords du Moatizé, croît un ficus superbe ayant à son pied deux euphorbes triangulaires. Cet arbre est *tabou* et nul n'oserait y toucher. C'est à l'abri de ses branches qu'une prêtresse, du nom de Pandoro (lion), vient exercer ses fonctions et conjurer les maléfices des lions.

Pandoro est jeune et jolie. Un dimanche, elle arrive au campement bien vêtue et avec une plume de coq sur la tête. Trois petites filles couvertes de pagnes aux couleurs éclatantes et trois muleks la suivent. Elle s'arrête sous l'arbre tabou où on lui apporte une natte en palmier et tous les hommes des villages environnants s'assoient autour d'elle, mais à une distance respectueuse. Ils battent trois fois des mains et le plus complet silence s'établit. Debout sur sa natte, le poing gauche sur la hanche, elle prononce en quelques phrases son exorcisme ; puis se rassied avec majesté et accepte les présents qu'on veut bien et qu'on ne manque pas de lui offrir. La séance dure

trente à quarante-cinq minutes et la sorcière se retire avec le même sérieux qu'en arrivant.

Les exorcismes de Pandoro reposent sur cette croyance, que les âmes des hommes, au moment de la mort, passent dans les corps d'animaux d'un ordre d'autant plus élevé qu'ils ont occupé une position plus ou moins brillante. Tuer un lion, serait risquer de mettre à mort un ancien chef de tribu ; mieux vaut s'incliner devant lui. A notre arrivée à Palira, un vieux lion avait, quelques jours auparavant, enlevé une femme dans un village des environs, entre quatre et cinq heures du soir et l'on n'avait retrouvé que la tête de la malheureuse. Le chef du village fit demander la sorcière pour qu'elle purifiât la localité et qu'elle conjurât le roi des animaux de ne plus revenir ; la victime devant être suffisante pour expier les méfaits qu'on avait pu commettre.

Ayant su que nous avions des fusils, cette brave sorcière nous envoya un de ses ministres pour nous inviter à respecter le lion en cas de rencontre. Voulant connaître de près une personne si respectée dans le pays, on l'invita à dîner au campement. Elle accepta sans façon, mangea avec ses doigts et de grand appétit, but de même ; puis, voyant que la réception confortable que nous lui faisions tirait à sa fin, elle ne trouva rien de mieux que de faire emporter plats et bouteilles par ses femmes. Cependant l'un de nous la trouva un peu trop libre lorsqu'elle lui enleva un mouchoir bordé de rouge qu'il avait dans sa poche. Mais comment se fâcher avec une jeune et belle femme, bien que noire, qui prétend être mariée avec les lions de la Zambésie et les porter tous dans sa tête !

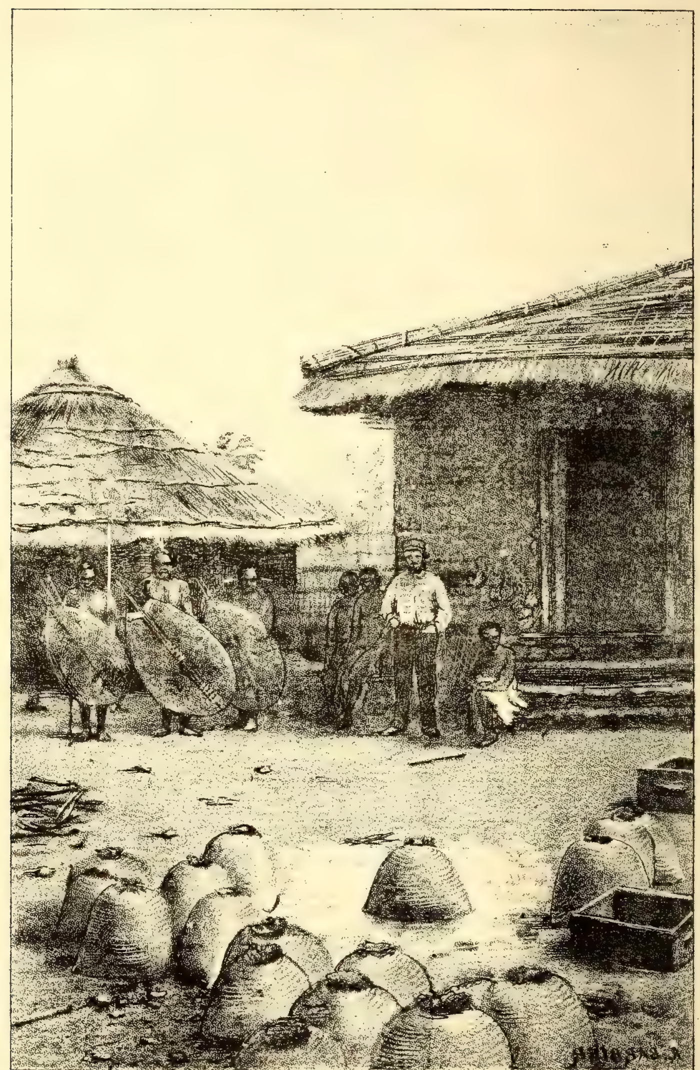
Lors de notre dernière rencontre à Palira, elle venait d'accoucher, non pas d'un lion, mais d'un enfant aux trois quarts blanc, ce qui la vexait beaucoup. Ce garçon ne vécut que trois ou quatre jours, et la mère, en signe de deuil, se traînait aux abords du village dans le costume le

plus sale, le plus délabré qu'on puisse imaginer. Elle si propre autrefois, vêtue de pagnes si brillants, s'en allait, selon l'Écriture, « les vêtements en lambeaux et la tête « poussiéreuse, pleurant sur elle et sur son fils qui n'était « plus ».

On a vu précédemment, quand nous avons parlé de la Lupata, que les noirs professent un culte profond pour les hautes montagnes et qu'ils les considèrent comme les habitations d'êtres supérieurs pouvant leur être hostiles ou favorables, selon leur caprice. Aussi, ne manquent-ils jamais de leur offrir un peu de la nourriture qu'ils portent avec eux lorsqu'ils passent à proximité de leurs demeures, afin de se les rendre propices.

Noms de famille. — Nous avons réuni dans le tableau suivant les noms les plus répandus des naturels du district de Tête :

Alfanete	Canviade	Moriganise
Alfase	Capelaxime	Motingo
Alfazema	Caponziba	Muttengo
Alfere	Catara	Mpsona
Amore	Catemaringa	Mtengo
Batschi	Catoto	Muinda
Boingue	Cavumvure	Musuca
Bonga	Chacuanbo	Mutanbahuisse
Cabisse	Chacunfunte	Muzengueza
Cachare	Chanambacutocoto	Mzinguese
Cachave	Chimboira	Ndembo
Cachiguira	Chimuazo	Nhamutarira
Cafugue	Chiriboia	Nharube
Cagonamuache	Chitunba	Pseame
Calença	Cormiziro	Sabao
Camanura	Cunanuca	Tabagile
Canbère	Kastanu	Tchiffu
Cancune	Kuizembe	Tongane
Canfune	Manziri	Tschimambu
Canhoca	Marembacare	Veintoula
Canieramaru	Matumpre	Zinchitiuabuadira
Cantempa	Moandichegeza	



Albert Barbier, des.-aut. Nancy. Lith. E. Munier, Nancy

CHRISTOVAN A CHINGOSA.

Maladies. — 1° *Des indigènes.* — Comme on le verra plus loin, les maladies des indigènes diffèrent notablement de celles des Européens. Les bronchites et les maladies pulmonaires sont communes, excepté cependant la phthisie qu'on voit peu chez les nègres. La dyssenterie et les affections gastriques, développées le plus souvent par défaut d'hygiène, par l'abus alcoolique ou l'absorption d'aliments salés ou putréfiés, sont des causes fréquentes de mort parmi eux ; les épidémies de variole déciment aussi trop souvent ces malheureuses populations. Pendant notre séjour à Tête, une épidémie de ce genre a fait de nombreuses victimes.

La syphilis est surtout fréquente chez les nègres du bas Zambèse, mais dans l'intérieur et chez les tribus peu ou point visitées par les blancs, cette maladie n'existe pas.

Les ophtalmies graves sont rares.

Le médecin de notre expédition a constaté deux cas de folie bien caractérisés : l'un de mélancolie, l'autre de délire alcoolique.

Comme parasites, il n'a vu que plusieurs cas de ténia et de bothriocéphale et quelques accidents produits par la puce chique, qu'on n'avait pu extirper assez promptement.

Enfin, il faut citer l'éléphantiasis des Arabes, sous ses diverses formes, ainsi qu'une maladie cutanée produisant de nombreuses taches blanches sur la peau.

2° *Des Européens.* — Durant le cours de notre expédition, la santé générale a été relativement bonne ; à part quelques indispositions générales, inhérentes au changement de climat et à l'infection palustre dont nous avons tous été atteints, il n'est survenu aucune maladie grave ni aucun accident sérieux. Mais nous n'avons pu éviter la fièvre paludéenne, qui est endémique dans toute cette contrée, surtout au delta formé par les bouches du fleuve.

Dès notre départ de Quilimane, nous en avons ressenti

les premières atteintes, et, bien avant son arrivée à Tête, l'expédition tout entière avait déjà payé un ou plusieurs tributs à cette terrible maladie, sous forme d'accès plus ou moins violents. Il est probable que les germes en ont été contractés sur la rivière même de Quilimane, peut-être aussi pendant les quelques jours d'arrêt forcé que l'on a dû subir à Mopéa et à Senna. Au-dessus de cette dernière ville, le sol plus élevé et moins humide paraît réunir de meilleures conditions de salubrité. Nous avons même remarqué que les accès de fièvre étaient moins fréquents, plus courts et d'un caractère plus bénin que ceux que nous avions eus sur le parcours du bas fleuve.

(Fièvre paludéenne simple.) — Généralement, ces accès débutaient par du malaise, de la lassitude, des bâillements nombreux et quelquefois des nausées. Puis arrivait le froid et un frisson plus ou moins fort ; si la digestion n'était pas achevée, il survenait des vomissements, en même temps que des douleurs musculaires et de la céphalalgie. Cette période durait plus ou moins ; en général, elle ne dépassait pas deux heures. Au frisson succédait le stade de chaleur ; de pâle qu'elle était, la peau devenait rouge, surtout à la face ; la céphalalgie augmentait, le pouls prenait une activité et une dureté exagérées ; l'oppression était grande, et cette période, en général plus longue que la première, durait jusqu'à ce qu'enfin, la détente se produisant, la sueur commençait à perler au front, au cou, et gagnait le tronc et les jambes ; alors, la chaleur diminuait, la respiration et la circulation reprenaient leur fréquence habituelle. En ce moment, le malade éprouvait le besoin de dormir et, au réveil, il se sentait faible, mais dans un état de bien-être.

Comme on le voit, la marche et les symptômes de ces accès indiquent une fièvre paludéenne simple. Quelquefois tous ces caractères n'étaient pas parfaitement distincts ; suivant le malade ou toute autre cause, l'un d'eux pouvait

prédominer ou ne pas exister du tout. La durée de l'accès pouvait aussi être variable ; mais ces modifications peu importantes ne pouvaient changer le diagnostic. Si, après un accès de ce genre, le traitement ne venait modifier la marche de la maladie, le lendemain ou le surlendemain, un second apparaissait plus long et plus intense. Aussi, dès la fin du premier accès, le sulfate de quinine était administré au malade à la dose de 1 gramme ou 1gr,50, suivant l'intensité de la fièvre ; quelquefois un vomitif ou un purgatif précédait le spécifique, lorsque l'accès se compliquait d'embarras gastrique ou prenait un caractère bilieux. Après ce traitement, l'accès du lendemain était bien moins fort et le plus souvent même il n'avait pas lieu.

(Cachexie paludéenne.) — La cachexie paludéenne, cortège ordinaire des attaques répétées et anciennes de la fièvre, est un état anémique grave, s'accompagnant de troubles de la circulation et des fonctions digestives, d'hydropisie générale et quelquefois d'hémorrhagies qui ne font que hâter la fin du malade. Dès le début, il est permis de tenter et d'espérer une guérison sur place par un traitement hygiénique et thérapeutique bien dirigé, mais si l'on constate l'insuccès du traitement, si les hydropisies se localisent et font des progrès, il ne faut plus compter sur la possibilité d'une terminaison heureuse, et le malade doit être rapatrié ou du moins envoyé sur les hauteurs volcaniques.

Les Européens qui habitent le bassin du Zambèse ne sont pas tous fébricitants ; quelques-uns n'ont pas subi les atteintes de la fièvre et ont, sans doute, contre le miasme une force de réaction supérieure à son activité morbide. D'autres ont eu des accès durant la première ou la seconde année de séjour dans le pays, et depuis, par une sorte d'acclimatement, ne paraissent plus être inquiétés. Mais il en est un grand nombre qui paient un tribut régulier et périodique à la maladie. Ceux-ci, plus ou moins ca-

chectiques, devront forcément recourir à l'émigration dans des climats ou des localités non palustres.

(Fièvre pernicieuse.) — Les diverses formes pernicieuses de la fièvre paludéenne sont assez rares dans la vallée du Zambèse. Nous n'en avons pas vu un seul cas durant le cours de notre expédition.

(Maladies diverses.) — Parmi les autres maladies endémiques du pays que nous avons visité, nous citerons la dyssenterie avec sa forme légère, la diarrhée, qui est beaucoup plus fréquente que sa forme grave ou hémorrhagique.

Nous n'avons constaté cette dernière forme que parmi les nègres. Néanmoins, les Européens doivent toujours l'envisager comme une menace. Ici encore, les préceptes prophylactiques et hygiéniques devront être observés rigoureusement et si l'on est atteint de simple diarrhée, on doit s'en inquiéter et la soigner comme s'il s'agissait d'une maladie très sérieuse.

Les coliques offrent peu de gravité, et la fièvre jaune épidémique ne se montre pas au Zambèse.

Quant aux maladies diverses, autres que les endémies, attaquant les Européens, elles sont peu fréquentes ; on voit peu de phthisies et peu de phlegmasies aiguës des bronches et du tissu pulmonaire. D'après un médecin portugais, quelques cas de fièvre typhoïde et de phlegmasie aiguë du cerveau et de ses enveloppes se montrent de temps en temps. Les insolations y sont assez fréquentes, mais elles n'offrent pas la même gravité que sous les tropiques de l'autre hémisphère.

En résumé, le pays arrosé par le bas Zambèse, quoique devant être rangé parmi les régions insalubres, puisque la fièvre paludéenne y est endémique, ne doit pas être placé cependant sur la même ligne que quelques-unes des colonies françaises (Sénégal et Cochinchine) où se trouvent réunies la plupart des endémies graves des pays chauds. En Zambésie il n'existe pas de ces fièvres perni-

cieuses qui vous enlèvent en quelques heures, pas de fièvre jaune, pas de dyssenteries hémorrhagiques ; le seul ennemi de l'Européen est la fièvre intermittente, ennemi dangereux, nous en convenons, mais contre lequel on a le temps de se prémunir. Quoique l'acclimatement ne garantisse pas absolument de la fièvre, une certaine tolérance ou une immunité naturelle se rencontre souvent chez quelques Européens.

Climatologie. — Par suite de sa composition géologique et de sa situation élevée, Tête jouit d'une salubrité très grande, relativement aux villes du bas Zambèse. Les accès de fièvre y sont moins intenses et moins fréquents ; ils coïncident le plus souvent avec le vent du sud-ouest qui souffle avec violence pendant la sécheresse.

L'état du ciel est généralement beau ; les orages y sont rares, quoique de gros nuages viennent souvent rompre la monotomie de cette beauté et roulent à une hauteur prodigieuse emportés par un vent rapide.

Le maximum de la pression barométrique est atteint à 9 heures du matin et le minimum à 5 heures du soir.

La moyenne des températures à l'ombre a été de 23° environ en juin et s'est élevée jusqu'en septembre, où elle était de 35° C. Elle a dû s'élever encore après notre départ de Tête, car décembre est, dans ces contrées, le mois le plus chaud. Du 13 avril au 17 septembre 1881, les températures extrêmes ont été de + 13° le 27 mai et + 39°5′ le 17 septembre.

Armée coloniale. — La garnison de la ville de Tête est composée du 5e bataillon de caçadores qui devrait être de 180 hommes, mais qui, par mesure économique, est réduit de 70 à 80, commandés par trois officiers assez nuls. Jamais je n'ai vu une troupe aussi sale, aussi déguenillée que les chasseurs à pied du Zambèse ! Les vêtements les plus indispensables leur manquent et c'est parfois en simple caleçon troué qu'ils se rendent aux parades, aux exer-

cices et même au service religieux obligatoire du dimanche.

La discipline est au niveau de l'équipement de la garnison ; l'ivresse est générale et le pombé, le genièvre, l'eau-de-vie de grains et celle de canne à sucre causent de grands ravages dans l'armée.

On ne peut pas beaucoup attendre d'individus qui ne sont ni vêtus, ni nourris et qui, sans solde, ne peuvent rien acheter. Il y a quelques années, on vit ces soldats mendier de la *masse* dans les rues de la ville et se nourrir des détritus jetés à la voirie. De là au vol il n'y a qu'un pas à franchir, et il le fut. N'est-ce pas parce que les troupes manquaient de nourriture qu'il y eut, il y a peu de temps, une révolte dans le district de Sofala et, si je ne me trompe, à Sofala même?

Voici un fait qui concerne Tête ; il date de quelques années. Bonga, le bandit des Massagans, se révolta et il fallut envoyer quelques troupes contre lui. Le gouverneur était en retard pour payer la solde, et les fournisseurs de l'armée n'avaient vu depuis longtemps l'argent des finances portugaises. Tout crédit était fermé ; les soldats mendiaient et volaient. Ils refusèrent de marcher contre les révoltés et il fallut pour les décider que le gouverneur achetât à Roques de Nazareth, agent de Romaõ de Jésus Maria, un troupeau de bœufs qui n'est pas encore payé. Et cependant pour que le marché fût conclu, le vendeur exigea des traites payables par le gouvernement de la métropole et garanties par la fortune personnelle du gouverneur de Tête.

La solde des officiers n'est pas payée plus exactement ; plusieurs nous disent n'avoir pas touché un maravédis depuis quatre ou cinq mois. Ils mènent une vie misérable ; choisis parmi les sous-officiers de la troupe d'Europe, ils viennent dans les colonies de l'une ou l'autre côte de l'Afrique et ne peuvent pas permuter avec leurs camarades

du Portugal. Presque tous sont sans fortune et, ne pouvant vivre dans ces conditions, épousent, à la mode cafre, quelque dona du pays, propriétaire d'un certain nombre de prazos ou au moins de povoaçaõ et de plusieurs esclaves. Il en résulte que ceux qui sont envoyés dans la colonie pour la civiliser et y détruire l'esclavage, deviennent propriétaires d'esclaves et sont sous la dépendance d'une femme à qui seule les noirs obéissent.

A de tels officiers, il faut des soldats d'une espèce particulière; voici comment on se les procure. Ordre est donné, dans une ou plusieurs villes, d'avoir à fournir un nombre fixé d'hommes. Au jour dit, la police fait une descente dans les rues et ramasse tout ce qu'elle trouve : artisans, *gagnards,* voleurs, anciens soldats, hommes mariés et les met en prison jusqu'au jour où un bateau, passant à vide, se charge de la cargaison humaine et la conduit à Quilimane où on l'incorpore pour cinq ans. Il arrive parfois que quelques-uns s'échappent avant le départ, et comme ils ont été inscrits, on ramasse au dernier moment des malheureux qui partent au service sous les noms des évadés.

Ces enrôlements forcés donnent de tristes soldats, aussi peut-on s'expliquer aisément des aventures du genre de celle de la Maxinga (mi-juin 1881). Le gouverneur escortant, avec quatorze soldats et un adjudant-major, nos compagnons chez Cancoung, vit, à un semblant de démonstration militaire cafre, son adjudant et onze de ses hommes se sauver juqu'à Tête. Honteux et traité de lâche, l'officier subalterne se brûla la cervelle le 23 du même mois ; il se nommait Lobo.

Le fort destiné à protéger la ville n'est pas terminé : il manque de porte; six hommes, remplacés tous les jours, le gardent. Dans celui de la caserne neuve, construit au bord du Zambèse, nous avons vu les munitions : les obus n'étaient pas du calibre des pièces, les bombes, trop grosses pour les obusiers démontés; enfin, pour alimenter la

seule pièce de campagne rayée qui fût bonne, il y avait des obus de deux grosseurs. Les uns, en état de servir, n'entraient pas dans la pièce; les autres, du calibre voulu, manquaient de fusées; ils étaient chargés de poudre et fermés par des bouchons de liège !...

Voilà l'armement de la ville qui, dans la colonie zambésienne, est le plus en avant dans l'intérieur de l'Afrique.

Des Prazos. — La colonie portugaise du Zambèse est divisée en un certain nombre de prazos ou cantons, et c'est à cette division que l'on peut attribuer la cause du peu de colonisation du pays. Un morcellement intelligent serait d'une grande valeur pour la Zambésie; mais aujourd'hui cette mesure ne pourrait être effectuée que sur une très petite portion du territoire.

Il existe trois sortes de prazos :

1° Ceux dits du gouvernement ou de la couronne ;

2° Ceux venant de succession ;

3° Ceux qui sont délaissés.

1° Les premiers sont mis aux enchères par l'autorité et loués à des fermiers pour une somme annuelle qui varie de 3,000 à 15,000 francs. C'est le principal revenu du gouvernement; parmi ceux-ci sont les prazos Luabo, Marral, etc...

Le plus souvent celui qui a loué ne travaille pas : il se contente de percevoir sur les naturels l'impôt ordinaire s'il est honnête, double ou triple, s'il ne l'est pas.

Seuls ces prazos pourraient être morcelés avec avantage; mais ils sont si peu nombreux que c'est à peine si l'on apercevrait de la différence dans les finances portugaises et une amélioration dans la situation agricole et industrielle de la colonie.

2° Les prazos dits de succession passent de père en fils et sont la propriété exclusive de certaines familles du pays. Celles-ci ne paient ni redevance, ni impôt au gouvernement, soit qu'il n'y ait réellement aucun droit, soit

qu'il ne se sente pas assez fort pour exiger les contributions. Tels sont les prazos Massangano, Chiugose, Maxinga, etc.

Il serait impossible de les diviser.

3° Les prazos délaissés ont une valeur nulle ; à cause de leur situation dans un lieu marécageux et fiévreux ou, plus encore, parce qu'ils sont à proximité des pays où l'autorité portugaise n'est pas reconnue et que l'on redoute d'y être pillé, brûlé et même tué.

Une personne qui était allée jusqu'à Tête et n'avait vu que les rives du Zambèse, me lisait un jour un mémoire qu'elle se proposait d'envoyer en Europe. Il contenait quelques paroles dont voici le sens exact : « Supprimons « les prazos, nous détruirons l'esclavage qui existe de fait, « sinon de nom. Le noir, il faut le dire, sent le besoin « d'appartenir à quelqu'un ; s'il n'a pas de maître, il vient « s'offrir lui-même. Attaché à la terre où il naît, obéissant « à son maître, il ne connaît aucune autorité supérieure à « celle-là. Les chefs les tiennent dans la plus grande igno- « rance, ils ne savent pas le nom de leur roi. Ils vivent « pour l'homme qui dispose de leur vie, de leur travail, « de leur salaire, etc...... »

Il y a bien des choses à répondre aux lignes précédentes ! La suppression des prazos sera-t-elle celle de l'esclavage ? — Non, aussi longtemps que les employés même du gouvernement le pratiqueront sur une vaste échelle. Le gouvernement donne l'exemple par les arrestations arbitraires faites à Loanda, à Goa, à Mozambique et le recrutement forcé de son armée. A quoi attribuer ce fait que les gagnards ou manœuvres, que les négociants de Mozambique payaient autrefois 100 reis, reçoivent aujourd'hui 300 ou 400 reis et qu'on n'en trouve pas assez, si ce n'est à ce que certain gouverneur, ennuyé de rencontrer des noirs dans la rue, les fit ramasser par la police et incorporer dans les bataillons de sa province !

Qu'on se souvienne de l'affaire d'Ybo où plusieurs per-

sonnes furent compromises, entre autres le gouverneur et un ancien officier français, envoyé comme gérant d'une maison de commerce ! Ils faisaient la traite des noirs en échange des marchandises de la maison et partageaient les bénéfices. Un jour tout fut découvert et le gérant disparut laissant derrière lui un déficit énorme.

« *Le noir,* dit-on, *sent qu'il a besoin d'un maître.* » — C'est une erreur ! Celui qui a le bonheur de devenir libre n'aliène plus sa liberté et reste indépendant. Il vit avec sa famille, cultive son coin de terre et se contente de peu. S'il frappe à votre porte pour solliciter du travail, il discute le salaire qu'on lui offre. Ils ne réclamaient pas de maîtres, ces gens du Moatizé qui, après avoir travaillé pendant une semaine dans nos mines de houille, rentraient dans leur famille ; puis revenaient après huit ou quinze jours de repos afin d'emporter un nouveau gain qui leur permît de vivre en soignant leur jardin et en élevant leurs maigres poules !

Les possesseurs d'esclaves sont de plusieurs classes : 1° les fils du pays, enfants de la Zambésie ; 2° les fils de l'Inde ; et 3° les Portugais.

Voyons comment ils se comportent avec leurs nègres.

Chez les Zambésiens, ces derniers sont traités avec humanité. Ils sont esclaves, il est vrai, mais la plupart sont plutôt des domestiques aimant leur maître, cultivant la terre avec lui. Ils chassent et pêchent ensemble, et savent que le gain est pour la caisse ou réserve commune dont ils auront leur part aux jours de disette ou de maladie. Dans ces conditions, la tribu devient une grande famille.

Avec les fils de l'Inde, la vie est tout autre. Il n'est pas un de ces chefs de prazo, sans exception, qui ne soit un coquin. Au temps de l'esclavage, des gens sans aveu, ayant transformé leurs noms en Bonga, Marianno, Cancune, Moriganise, Mucunga, etc...., sont venus là pour faire la traite dans toute son horreur. Devenus riches, ils



Albert Barbier, des.-aut. Nancy. Lith. E. Munier, Nancy.

VALLÉE DU ROVUGO

se sont rendus maîtres de prazos et les gouvernent sous un régime de terreur. Que de têtes abattues par Bonga I[er], que de crimes commis par ses complices! Qui donc, à un moment donné, fit trembler la Zambésie, si ce ne sont deux de ces hommes d'origine portugaise : Bonga, vers la Lupata, et Marianno au Chiré et près de la Chupanga! Auprès de ces êtres déloyaux, ivrognes, sanguinaires, les esclaves ont beaucoup à souffrir; la *chicote* et la *palmatoria* servent journellement : combien succombent sous les coups de ces Portugais dégénérés!

Les noirs ne sont esclaves chez les Portugais que lorsqu'il y a eu mariage avec quelque dona du pays, c'est-à-dire avec la fille d'un de ces hommes de l'Inde, marié lui-même à une négresse. Les esclaves sont l'apport ou la propriété de la femme qui les gouverne, les commande et les fait châtier au besoin. Ceux-là aussi sont malheureux, car ils ont deux maîtres au lieu d'un.

On parle de l'ignorance absolue dans laquelle vivent les noirs et on la reproche à leurs maîtres; si l'on est de bonne foi, il faut au moins exclure de l'acte d'accusation les fils du pays qui, ignorants eux-mêmes, ne peuvent instruire les autres.

Quant aux fils de l'Inde et aux Portugais, ils savent que relever le niveau moral des noirs, c'est en faire des hommes qui ne se laisseront plus ni exploiter ni fouetter, et ils les tiennent dans l'abrutissement. Le jour où ils seraient capables de raisonner, ne faudrait-il pas leur expliquer comment on a traité leurs pères depuis quatre cents ans?

Est-ce à dire cependant qu'il n'existe aucun moyen d'instruction en Zambésie? Non: de Quilimane à Tête on trouve trois écoles de garçons, fréquentées par quelques enfants nés de l'union plus ou moins légitime d'un Portugais ou d'un fils de l'Inde avec quelque dona; mais on n'y voit aucun noir. A Quilimane, on compte une trentaine d'élèves et une dizaine, tout au plus, à Tête.

Le Muaraze ; le Revugo et ses affluents.

Nous quittons Tête le 6 août 1881, vers neuf heures du matin, après avoir rassemblé les noirs qui devaient nous accompagner. Nous traversons le grand fleuve sur une almandiã faite d'un tronc de marousa, pour rejoindre dans un de ses loans Christovaõ (Sébastien-Xavier), fils de l'Inde, neveu de Bonga et l'un des plus riches propriétaires du pays. Il devait nous servir de guide dans notre excursion sur ou plutôt dans le lit du Muaraze, alors à sec.

Après avoir suivi quelque temps le mato, rempli de broussailles et d'euphorbes, nous descendons la vallée du Revugo. Christovaõ nous quitte à Chingose, sa demeure habituelle, et promet de nous rejoindre le surlendemain à Palira, d'où nous partirons définitivement pour la rivière, but de notre exploration, qui n'est encore tracée sur aucune carte.

Nous continuons donc seuls notre route et traversons, à dos de nègres, le Revugo, large et belle rivière dont les eaux limpides coulent sur un fond de sable ; puis nous gagnons Nhamacasa, Sagoma et Nhamichère, bâti sur une petite éminence et qui présente à la surface du sol un filon de carbonate de fer rouge, dans la direction N.-O. — S.-E.

A la sortie du village, des jujubiers ou *masaõ* régalent nos noirs de leurs fruits mûrs; puis c'est Tongo, composé d'une dizaine de misérables cases rondes; des bois ; les ruisseaux Nhacanfugo et Nhamsire qu'il faut traverser et la grande et belle vallée du Moatisé où mon compagnon a découvert un bassin houiller. Aujourd'hui, cette rivière, affluent du Revugo, est desséchée ; son lit est sablonneux et couvert de morceaux de grès gris houiller et de schiste.

A la nuit tombante, nous arrivons à Palira, au centre de la couche charbonneuse ; il fait une forte tempête, la pluie commence à tomber et l'hyène fait entendre son cri. Notre campement est situé sur un plateau élevé de 4 à 5 mè-

tres, présentant un découvert de 200 à 300 mètres et distant du village cafre d'une cinquantaine de mètres. Canfune, un des chefs du pays, a fait construire plusieurs paillottes servant d'habitations aux mineurs, de magasin aux provisions et aux outils, de salle à manger et de cuisine ; le tout nous a coûté une brasse ($1^m,92$) de coton étroit.

C'est à Palira que nous avons vu la sorcière Pandoro, dont nous avons parlé précédemment.

Au confluent du Moatizé et du Nhapsicondo, un joli petit bois de manguiers borde cette dernière rivière ; c'est là que sont les mines du Manguéral qui ont plusieurs mètres de puissance. Ce bois est peuplé de singes ; au moment de la floraison des manguiers, une coutume superstitieuse veut qu'on entoure le tronc d'une liane ou d'un fil de *macongé* (espèce de filasse tirée d'un aloès à grandes feuilles assez dures), afin d'empêcher les fleurs de tomber et d'augmenter ainsi le nombre des fruits.

La terre qui avoisine les schistes houillers du Moaétiz et certains schistes du Nhapsicondo renferment du chlorure de sodium en assez grande quantité ; les femmes vont en chercher et pour cela elles creusent, dans les berges des rivières, de petites galeries où elles manquent mille fois de se faire écraser par les éboulements. La matière salée, rapportée au Manguéral, est mise dans des pannelles posées sur un trépied et dont le fond est percé d'un trou. Cette ouverture étant bouchée, on verse de l'eau bouillante et on laisse reposer de 12 à 24 heures. On ouvre alors et on recueille l'eau qu'on fait évaporer au soleil ; le sel obtenu sert aux naturels. Les schistes salés du Nhapsicondo sont gris violacé, happent un peu à la langue et ont une saveur franchement chlorurée ; la terre est jaune brun et également salée [1].

En quittant le Manguéral, nous rencontrons à chaque

---

[1] Voir *Répertoire de pharmacie*, t. XXXIX, p. 356 et suiv.

pas les grès et les schistes caractéristiques du terrain houiller et, remontant le Nhapsicondo, nous arrivons à une belle cascade dioritique qui barre tout à fait la rivière. Une couche importante de houille se trouve tout près; mon compagnon de route, M. l'ingénieur Lapierre, y a fait creuser un puits et établir plusieurs galeries de sondage. Le lit de la rivière est rempli de fragments de fer magnétique ; nous avons même constaté, en plusieurs endroits, la présence de filons de carbonate de fer rouge.

Dans le but de visiter les mines du haut Moatizé, nous prenons à travers le mato un sentier récemment tracé par notre chef mineur Avaurieu ; nous gravissons plusieurs côtes dans les broussailles et les friches où les manguiers sont en fleurs et les jujubiers déjà mûrs. Dans un village, situé sur une éminence, les pigeons, les poules et les chèvres se promènent sur la place publique ; les hommes, étendus sur une natte près de leur case, fument du tabac ou du chanvre en nettoyant du coton, tandis que les femmes broient du sorgho et du millet. Il paraît que, quelques jours auparavant, un lion a enlevé une jeune femme ; aussi le chef du village fait-il construire une palissade qui enfermera toutes les habitations et les préservera des attaques des lions et des léopards, nombreux dans les bois voisins.

Un chemin des plus accidentés conduit près des galeries ouvertes ; la couche de houille a de 8 à 10 mètres de puissance; elle est coupée de filets de schistes qui augmentent la teneur en cendres du produit carbonifère.

Rentrés au campement par le lit de la rivière ; la marche dans le sable, par une chaleur de + 38° C. est très fatigante. Les joncs ont $3^{m},50$ à 4 mètres de hauteur; près de Palira, on voit des cultures de coton, de tabac, de maïs, de sorgho et de pavot épineux dont on prépare le *mafouta*. Les tomates et des borraginées poussent à l'état sauvage. Sur les arbres, voltigent un grand nombre de beaux merles métalliques aux couleurs éclatantes.

Livingstone, dans la relation de son second voyage, parle d'une mine de houille qu'il a découverte aux environs de Tête. La galerie qu'il a fait ouvrir n'est pas dans le Moatizé, mais dans le Morongose, affluent du Revugo, à 1,500 ou 2,000 mètres en amont de Chingose.

Voici sa coupe géologique :

Terre végétale	0^m,00
Grès schisteux	1 ,00
Grès fin	5 ,00
Schiste noir	1 ,20
Grès	0 ,90
Schistes et grès en bandes.	0 ,90
Grès compact.	0 ,80
Schiste noir	1 ,00
Charbon barré dont 0^m,20 de schiste franc.	0 ,55
Schiste avec 5,9 veinules de charbon . . .	1 ,60
Schiste franc formant mur (puissance inconnue).	

Le mur présente au moins une épaisseur de 6 mètres de schistes coupés par de minces bancs de grès. La direction de la couche est 125° M, inclinaison 15°, pente S.-E. En face et en avant de la galerie Livingstone, un peu à gauche dans le mur, à 2 mètres au-dessous du plafond, on voit une trace d'arbre pétrifié qui est peut-être de la calamine.

A environ 150 mètres en amont de la galerie surgit une couche inférieure d'une puissance de charbon d'environ 1^m,50 et dont le sillon supérieur, épais de 0^m,50 à 0^m,55, est meilleur que le petit sillon de la galerie.

Christovaõ nous ayant rejoint, nous nous mettons en marche pour le Muaraze le 9 août à 6 h. 30 m. du matin. Nous traversons le village de Tondo et la povocaõ de Siampanso, située sur un mamelon; nous rencontrons beaucoup de roches dioritiques et un filon de feldspath très épais dans la direction N.-S. Le minerai de fer, hématites et carbonate, est commun sur la surface du sol.

Pendant notre marche, nous avons traversé ou vu les ruisseaux suivants :

1° Le Toumba, affluent du Moatizé, coulant du N. 20° E. à S. 20 O.

2° Le Nhamtoto, affluent du Moatizé, coulant de O. 20° S. à E. 20° N. Dans son lit, nombreuses roches dioritiques et gros feldspath avec grès; à proximité, un filon vertical de fer.

3° L'Impagasa, affluent du Revugo, coulant du S. 30° O. à N. 30° E. Son lit est peu encaissé et formé de cailloux roulés de feldspath, roches dioritiques et minerai de fer carbonaté. Absence de grès.

4° Le Catondo-Mouni, affluent du Moatizé, coulant du N. 20° E. à S. 20° O. Fond sablonneux.

5° Le Camitête, affluent du Moatizé, direction O. 30° N. à E. 30° S. Lit encaissé, cailloux roulés.

6° Le Maendaendé, direction E. 40° N. à O. 40° S. Lit encaissé.

7° Le Nhamcheto, affluent du Muaraze, direction N. 10° E. à S. 10° O.; à 100 mètres à droite de ce ruisseau, est une petite povocaõ.

Nous n'avons rencontré qu'une montagne un peu importante, nommée Nhamchouara. Son axe est E. 20° N. à O. 20° S.; elle est formée de diorites dont l'amphibole est orientée de façon à imiter le gneiss. Elle paraît haute de 40 à 50 mètres.

Nous n'arrivons à Pondé qu'à une heure de l'après-midi, après avoir fait beaucoup trop de chemin, notre guide s'étant trompé de route, quoique le prazo lui appartienne.

Traversé deux fois le Muaraze avant d'arriver à l'Eringa, entourée d'une ligne d'arbres plantés très près les uns des autres, et reliés par des pieux d'un bois dur, laissant des intervalles pour servir de meurtrières.

Nous faisons remarquer à Christovaõ que sa forteresse ne tiendrait pas devant 50 fusils. Il la croit imprenable parce que le Muaraze forme une barrière difficile à franchir quand il y a de l'eau, c'est-à-dire pendant peu de

mois; mais il est dans un trou que la berge gauche domine de 20 mètres au moins. Notre hôte fait la grimace et ne nous parle plus de la journée.

Nos porteurs de bagages et notre cuisinier s'étant aussi perdus, nous déjeunons fort tard. Une fois restaurés, nous dirigeons notre promenade vers le bas Muaraze et rentrons par un beau clair de lune, dans l'intention de nous reposer de bonne heure pour être prêts le lendemain de grand matin. Mais nous avions compté sans notre hôte et les trente ou quarante femmes qui habitent l'Eringa. Nous commencions à peine à manger, sous la vérandah de l'habitation principale, quand ces femmes vinrent nous saluer. Les bras croisés sur la poitrine, les mains posées sur les épaules, à la file indienne, elles font trois fois la révérence, puis commencent un cateck entremêlé de chants et de danses. Plusieurs d'entre elles sont jeunes et vêtues de pagnes aux couleurs éclatantes; d'autres, vieilles, parées d'anneaux, sont hideuses avec le pélélé qui déforme leur lèvre supérieure. La danse s'anime, le cercle se resserre, il nous toucherait sans les deux marches de l'escalier de la vérandah. Sur un signe de l'un de nous, l'épouse en titre du chef cafre s'empare d'une boîte de sardines et se sauve en criant avec toute la bande. Je me trompe, ce ne sont pas des cris, mais des miaulements, des hurlements et les bêtes sauvages des bois environnants ont dû s'enfuir effrayées. Elles reviennent et n'ont plus de retenue; les danses deviennent scandaleuses et, lorsqu'elles cessent, le pillage de notre table commence, à la grande joie de Christovaõ, que nous soupçonnons fort d'être l'instigateur de cette folie. Malgré notre ahurissement et le tapage infernal de ces sorcières, nous ne pouvons nous empêcher de rire des grimaces et des contorsions de nos voleuses. L'une, plongeant les mains dans une boîte de confitures, se lèche les doigts et les fait lécher à une de ses voisines; celle-ci, voulant lui rendre la politesse, la force à avaler une poi-

gnée de moutarde en poudre qui fait pousser à la malheureuse des cris de l'autre monde. Enfin, conserves anglaises, sauces des plus piquantes, biscuits, vins, etc..., tout y passe ; ces infatigables commencent un batouck jusque fort avant dans la nuit. Nous n'y assistons pas et cherchons dans le sommeil un repos dont nous avons fort besoin.

Nos hommes, fatigués de la fête, ne peuvent se mettre en route le lendemain ; nous employons la journée à visiter la rivière aux abords de Pondé. Le carbonate de fer est abondant et les schistes présentent des efflorescences salinées ; grès houiller. A 2 kilomètres et demi en descendant vers le Zambèze, une couche de houille est en minces bancs entre les schistes ; le charbon a une puissance totale de 2^{m},85 en huit couches différentes.

Le 11 août, nous nous mettons en route dans le lit desséché de la rivière et jusqu'à son embouchure nous constatons la présence de grès, de schistes et de houille en couches peu puissantes. A 4 kilomètres et demi de Pondé, un filon de diorite forme cascade, son inclinaison est d'environ 70°. A mesure que nous approchons de l'embouchure, les rives sont couvertes de roseaux ; on remarque de grandes murailles de grès d'une direction N.-S., pente à l'ouest ; le lit n'est plus à sec et de la berge gauche nous voyons de nombreux crocodiles s'ébattre à la surface de l'eau.

Notre travail terminé, nous nous dirigeons vers la povoacaõ de Mussona, appartenant à Christovaõ ; elle est située au milieu de friches à 1 kilomètre de l'embouchure du Muaraze, au bord du Zambèse. L'après-midi, nouvelle marche dans les champs de sorgho et d'arachides et dans les broussailles ; arrêt au village de dona Paula, où les naturels élèvent des chèvres et ont une dizaine de paillottes rondes. Dona Paula, absente à notre arrivée, nous rend visite au bout d'une heure. C'est une assez jolie jeune



Albert Barbier, des.-aut. Nancy — Lith. E. Munier, Nancy.

CAMPEMENT A PALIRA (MOATIZÉ).

femme, de taille moyenne ; contrairement à la mode du pays, elle porte les cheveux longs. Vêtue d'un pagne bleu foncé, elle s'avance vers nous timidement, les yeux baissés et nous tend une petite main pas trop noire. Elle a à peine 18 ans et ne sait pas un mot de portugais ; elle accepte avec plaisir un verre de madère et se laisse parer d'une cravate de soie et de bijoux de fantaisie. C'est une des plus jeunes filles de Bonga, deuxième du nom, souverain de Massangano, et, en vraie enfant de cette race, elle a déjà un crime sur la conscience. Mariée à 15 ans, elle s'installa où nous la trouvons ; elle eut un enfant, puis à la suite d'une discussion avec son mari, elle fit prendre ce dernier par ses noirs et coudre dans une *fumba*. On l'envoya dans l'autre monde par la voie du Zambèse et la dent des crocodiles. Aujourd'hui dona Paula est veuve et libre, ce qui paraît lui convenir admirablement. Par curiosité nous l'invitons à dîner ; elle ne se fait pas trop prier et mange tranquillement avec ses doigts ; à la fin du repas, elle va s'asseoir sous la vérandah de sa case et se remet à manger de la masse et à boire du pombé.

La nuit venue, nous nous enfermons dans notre tente ; mais un batouck, offert à nos porteurs, nous empêche de dormir pendant plusieurs heures.

Nous partons le 12 par les friches, dans une direction N.-N.-E. Près d'une côte de grès gris est bâti le village de Conto, qui appartient encore au prazo Scassanhea ; le ruisseau Nhazimba coule S. 40° E. à N. 40° O., au fond de la vallée ; puis le terrain est plat, boisé ou en friches et beaucoup d'arbres sont attaqués par les mouchins, nombreux en Zambésie.

L'après-midi, après avoir préparé ce qu'il nous faut emporter pour un départ définitif, M. Lapierre et moi, nous commençons le lever du Muaraze en allant vers la source.

Devant Pondé même, la berge de la rive gauche est for-

mée d'une grande muraille de grès gris, dont la direction est S. 30° E. à N. 30° O., pente O.; inclinaison 15°. C'est à peu près la direction de la rivière qui est en cet endroit S. 25° E. Nous sommes en plein terrain houiller; le grès et le schiste noir alternent presque tout le temps; un filon de carbonate de fer assez important a une direction N. 30° O. à S. 30° E.; sa pente est à l'ouest et son inclinaison de 28 degrés. A 1,240 mètres de Pondé, un petit filet de diorite affleure dans la berge droite.

Nous rentrons à l'Eringa après avoir relevé un kilomètre et demi de la rivière, craignant un orage toujours dangereux sous les tropiques; en effet, il éclata, dans la nuit du 12 au 13, une tempête épouvantable. Néanmoins nous nous remettons en route le lendemain pour rejoindre le point où nous nous étions arrêtés la veille, au pied d'un banc de schiste recouvert de carbonate de fer. Peu de charbon, le grès et les schistes abondent; nous passons sur des conglomérats récents et sur un énorme filon de diorite, orienté E. 40° N. à O. 40° S., qui a près d'un kilomètre de puissance. Les grès recommencent ensuite avec des schistes charbonneux et du carbonate de fer. Dans cette course, nous avons quitté le prazo de Pondé et après avoir fait ce jour-là un relevé de 4,500 mètres, nous nous dirigeons vers Calinço, sur la rive gauche, dans le prazo de Matamanhama, appartenant à Christovaõ. Dès qu'ils nous aperçoivent, les hommes de la povoaçaõ viennent au-devant de nous, s'emparant de nos machillãs et nous portent en courant sous un superbe baobab au milieu du village où les femmes et les enfants dansent autour de nous. Le tapage est infernal; rien d'énervant comme ces chants où l'on imite les cris de tous les animaux imaginables, surtout lorsqu'ils durent plusieurs heures. La jeunesse masculine veut aussi nous faire fête et apporte ses instruments de musique; le chœur se place à notre gauche, les musiciens se groupent à notre droite et, assis gravement

sur leurs talons, les vieillards ferment le cercle qui nous entoure.

Le dimanche, 14 août, nous continuons notre travail dans le lit et les berges du Muaraze. A 400 mètres environ de Calinço, sur la rive gauche, un banc de schiste est dirigé O. 10° N. à E. 10° S., pente au sud et une inclinaison de 15 degrés; dans la berge droite un escarpement de schiste de 8 mètres est surmonté de 2 mètres de grès schisteux; à côté, un charbon paraissant sulfureux, très barré, inexploitable, a une puissance de $1^m,75$ en neuf filets séparés par des schistes. Le terrain houiller continue sur 2,700 mètres; le lit de la rivière est rempli de rognons de carbonate de fer, de fragments roulés de diorite et d'éboulis de grès. Une faille, qui rejette les terrains en contrebas de 4 mètres, est remplie d'une matière spongieuse, blanc grisâtre, assez friable entre les doigts (1). Nous entrons dans le prazo de Carambo et campons au village de San-Thomé; il se compose d'une trentaine de cases, rondes pour la plupart, en roseaux et recouvertes extérieurement d'une couche d'argile rougeâtre tirée des alentours.

Les naturels deviennent, à partir de ce prazo, coquets et soigneux de leurs personnes; les femmes ont la tête rasée, tandis que les hommes portent dans leur chevelure crépue divers ornements, tels que plumes aux couleurs brillantes, peignes de formes variées et carapaces de coléoptères. Ils font usage du tabac; aussi n'entend-on pas chez eux cette toux irritante à laquelle sont sujets les trop nombreux fumeurs de chanvre.

Nous quittons San-Thomé le lundi de bonne heure pour

---

(1) Une récente analyse de cette matière nous a montré qu'elle était formée de 64.717 p. 100 d'hydrocalcite ou carbonate double de chaux et de magnésie avec un équivalent d'eau : $Ca.Mg.O^2, 2(CO^2), H^2O$. La différence est composée : 12.853 de carbonate de chaux en excès; 15.960 de silice et 5.470 d'alumine et oxyde ferrique. Cette substance provient sans doute de la décomposition des roches éruptives qui existent en masses considérables dans le lit du Muaraze.

aller, si possible, à la povoaçaõ de Mamné, dans le prazo Mitache. La rivière n'a que 15 mètres de largeur ; jusqu'à présent nous avons rencontré un certain nombre de ses affluents, ruisseaux qui, pour la plupart, n'ont pas de noms et que les noirs désignent simplement par le mot *Mokaro*. Aujourd'hui nous en trouvons de plus importants dont les noms ont été notés avec soin :

1° Le Bambué (rive droite), direction E. 15° N. à O. 15° S.

2° Le Thambaze (rive gauche), direction E. 20° N. à O. 20° S.

3° Le Nhamichère (rive droite), direction N. 20° E. à S. 20° O. Il limite les prazos Carambo et Mitache.

Sur notre chemin, nous avons rencontré les villages suivants :

Camuthenfa, dans le prazo Carambo (rive droite), sur un monticule de diorite élevé de 30 mètres au-dessus de la rivière.

Valette, sur la rive gauche.

Mantanga et Catgoute, sur la même rive.

Cangala (rive droite). Les environs sont riches en pintades (en cafre : *canga*).

Mamné, qui, ainsi que le précédent, appartient au prazo Mitache.

A 450 mètres en aval de Camuthenfa, dans la berge droite, un filet de charbon mesure $0^{m},10$ de puissance avec toit et mur en schiste noir, et 300 mètres plus près de ce village un schiste très charbonneux d'une puissance visible de 20 mètres, avec veinules de charbon et toit de grès, continue avec une direction sensible de N. 35° E. à S. 35° O.; pente à l'Est et inclinaison de 14 degrés environ.

Nous couchons à Mamné, pauvre village, sale et presque en ruines.

Le mardi 16, nous suivons, sur 2,600 mètres, des diorites qui commencent à 400 mètres en amont de Mamné. Les berges ont par place de 15 à 20 mètres d'élévation et

la rivière en a une vingtaine de largeur. Jusqu'au village de Soussou, on aperçoit le grès et les schistes coupés ici et là par des filons de diorite de 8 à 10 mètres de puissance. En maints endroits la houille affleure dans la rivière, la traverse même ; sa puissance varie de $0^{m},15$ à $0^{m},60$; elle est très dure quelquefois et paraît avoir subi une sorte de métamorphisme. Ce phénomène est surtout sensible à 250 mètres de Soussou.

Nous marchons ensuite sur une couche de houille presque horizontale ; un banc de carbonate de fer coupe la rivière, puis le charbon paraît de bonne qualité ; il a une puissance de 1 mètre à $1^{m},20$, une direction S. 25° E. à N. 25° O., pente à l'ouest, une inclinaison de 20 degrés et un toit de grès (1).

A 1,400 mètres en amont de Soussou, commencent des diorites que nous suivons aujourd'hui sur plus de 3 kilomètres et qui se continuent encore plus loin.

Voici les ruisseaux rencontrés le 16 août :

1° Le Nharouya (rive gauche), direction S. 30° E. à O. 30° O.

2° Le Nhaendaenda (rive droite), à côté duquel un important filon de carbonate de fer supérieur paraît soudé à la diorite.

3° Le Nhasengéré (rive gauche), direction S. 10° E. à N. 10° O.

4° Le Chirambane (rive gauche), direction E.-O. ; il est à la limite des prazos Chirambane et Cagose. Sur la rive droite on est toujours dans le prazo Mitache.

Le 17 août, nous marchons constamment sur des diorites dont quelques-unes sont fort belles et rappellent l'eurite et le diallage ; nous faisons ainsi environ 7 kilomètres. Le pays est plat et herbeux. L'eau nous force à quitter le

---

(1) Voir aux *Comptes rendus de l'Académie des sciences de Paris*, t. XCV, p. 355, et *Journal de pharmacie et de chimie*, 5e série, t. VI, p. 474, les résultats de l'analyse des diverses couches de houille rencontrées dans le lit du Muaraze.

lit de la rivière pour en suivre les bords; nous les abandonnons même un instant pour entrer dans la vallée du Gondoa, entre deux côtes, éloignées de nous, l'une de 60 mètres et l'autre de 200 mètres. La rivière, très peu large, prend certainement sa source dans la plaine qui nous environne. Un mamelon dioritique de 21 mètres de hauteur est dominé à l'ouest par une grande chaîne de montagnes dont on aperçoit les trois plus hauts sommets et à 2 kilomètres s'élève un autre point culminant.

Nous avons noté les ruisseaux suivants :

1° Le Gondoa (rive droite), direction N. 15° O. à S. 15° E.

2° Le Lecoudoué (rive droite), direction S. 35° E. à N. 35° O.

Nous terminons ici notre relevé du Muaraze et campons dans le lit de la rivière, abrités par une masse dioritique de 5 à 6 mètres. Le feu, mis au mato, nous garantit des visites indiscrètes des gens ou des animaux des alentours. Tout à coup, au moment où nous allons nous retirer dans notre tente, Christovaõ nous dit que depuis la veille nous sommes suivis par quelques hommes d'une tribu d'un fils de Bonga ; qu'ils se sont enquis de notre nationalité, du but qui nous amène en cet endroit et de ce que nous possédons. Nous ne croyons notre guide qu'à moitié lorsqu'il nous prévient d'une visite pour la nuit et, mettant quelques cartouches dans nos armes et d'autres à notre portée, nous nous endormons tranquilles. La nuit s'écoule fort calme et nous confirme dans notre idée, c'est que les maraudeurs existent surtout dans l'imagination de Christovaõ qui, féroce envers ses esclaves, semble assez lâche devant un danger sérieux et ne vit plus, tant il a peur, en dehors des prazos qui lui appartiennent.

Puisque je parle de la couardise de notre guide, je vais citer quelques renseignements recueillis sur lui pour montrer en quelles mains la colonie portugaise est tombée.

Christovaõ (Sébastien-Xavier) est un fils de l'Inde et le neveu de Bonga, célèbre bandit, roi de Massangano, qui a déjà détruit trois armées portugaises envoyées contre lui. Parmi les différents prazos qu'il possède, il a choisi pour sa résidence habituelle celui de Chingose, autrefois occupé par son père. A la mort de celui-ci, Christovaõ était mineur; son tuteur arrangea et liquida la succession. Le défunt devait une somme assez ronde à Romaõ de Jésus-Maria, riche cultivateur du pays qui a de grands intérêts à Tête. Ne pouvant solder le créancier, le tuteur lui proposa d'accepter ou plutôt d'acheter le prazo de Chingose, sa créance étant à déduire du prix de vente. Romaõ accepta, le marché fut conclu et l'acte en fut dressé. Les années s'écoulèrent et un jour Christovaõ fils fut déclaré majeur d'après la loi. Alors il revendiqua la propriété de Chingose, n'accepta pas les comptes de son tuteur, leva des troupes dans ses autres prazos et avant que Romaõ eût le temps de se reconnaître, il l'attaqua, le chassa, lui et ses gens, et ravagea la contrée. Cet acte de brigandage resta impuni et quelque temps après Christovaõ écrivait à son adversaire une lettre excessivement curieuse qui peut se résumer ainsi : « Mon cher ami, je serais heureux d'ap-« prendre que vous êtes en bonne santé, que votre femme, « vos enfants et vos neveux de Quilimane se portent bien, « que vos récoltes sont excellentes, etc., etc... .. » (trois pages sur ce ton). — Et pour finir : « *P. S.* — Tenez-vous « pour averti que si jamais vous mettez les pieds dans les « environs de Tête, je vous fais prendre par mes gens et « décapiter. »

Voilà les mœurs du pays et les habitudes des chefs de prazos. Romaõ de Jésus-Maria habite aujourd'hui le prazo Marral, dans le district de Quilimane ; il a laissé, pour représenter ses intérêts dans la province de Tête, le sieur Roques de Nazareth que nous avons connu.

Mais en voilà assez sur ce Christovaõ, lieutenant-colo-

nel de l'armée portugaise ; revenons aux observations recueillies pendant notre excursion.

Le 18, nous voulons continuer notre route par terre, dans une direction sensiblement perpendiculaire au cours du Muaraze, de façon à gagner la source du Moatizé si, ainsi que nous sommes en droit de le supposer, cette rivière prend naissance sur le même plateau que le Muaraze et sert de déversoir aux montagnes que nous apercevons au loin. Mais le guide et nos hommes prétendent que nous ne trouverons pas d'eau et nous ne sommes pas outillés pour en emporter avec nous la quantité nécessaire à 50 hommes pendant une semaine environ. Je combats le dire de Christovao qui, arrivé à la limite de ses possessions, n'ose aller plus loin ; mais il affirme que le lit du haut Moatizé est couvert de gros bambous entre lesquels nous ne pourrons passer; il faudrait longer la rivière à une grande distance, ce qui ne serait d'aucune utilité pour nos recherches, savoir : le relevé du cours de la rivière et la recherche de la houille en ces parages. Nous décidons forcément de gagner le village de Palira par Sousson, Chipasse et Mitête.

Le même jour, nous allons coucher à San-Thomé en suivant la voie de terre. Nous partons avec une direction S. 25° O., par des friches broussailleuses et quelques bois épineux, et marchons sur des masses de diorite. Pendant la matinée, nous avons rencontré les ruisseaux suivants :

1° Le Camouencoco (rive gauche), qui vient du N. 30° E.

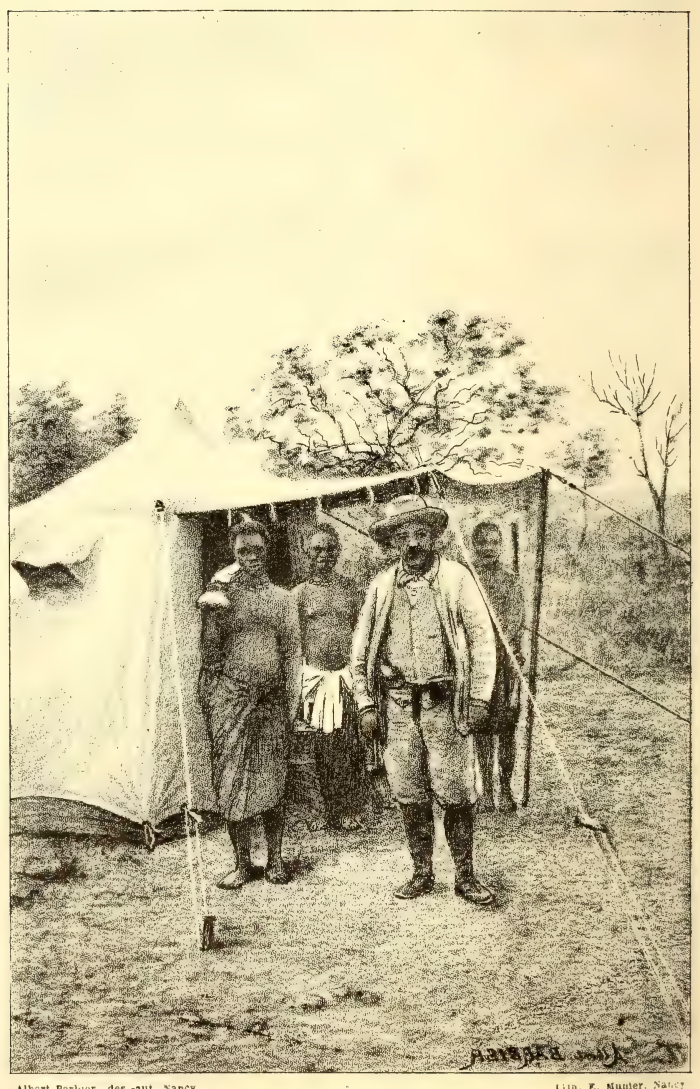
2° Le Muenzi, parallèle au précédent.

3° Le Cagose, qui coule S. 25° O.

Entre ces deux derniers, une vallée sert de limite aux prazos de Cagose et de Chirambane.

Les diorites continuent pendant plusieurs kilomètres, puis nous retrouvons les grès à environ 350 mètres de Soussou, où nous nous arrêtons pour déjeuner.

Ce village est situé sur le sommet d'une berge à pic de



Albert Barbier, des.-aut. Nancy. Lith. E. Munier, Nancy

LAPIERRE, INGÉNIEUR DES MINES ET L'INSTALLATION DE SA TENTE
au campement de Palira.

30 mètres de hauteur. Nous traversons l'Eringa et nous nous installons sous un baobab qui mesure 18 pas de circonférence et dont les fruits jonchent la terre. Sur ce plateau croît aussi le *Chisio,* espèce d'acacia dont les semences, noires et plates, sont très recherchées des naturels pour la teinture des étoffes.

Le *Tondjé-Cadja,* ou coton indigène, est cultivé aux abords du village ; il a près de 1^{m},70 de hauteur et les coques s'ouvrent déjà pour laisser sortir le duvet.

La chaleur étant un peu passée, nous nous remettons en route dans une direction Ouest de 10 à 20 degrés Nord; puis terminons brusquement par une marche au S.-S.-O. Nous traversons plusieurs fois le Muaraze, revoyons Mamné et Camuthenfa, entrons dans le ruisseau Bambué que nous suivons sur 300 mètres et, enfin, après avoir encore passé le Muaraze, nous arrivons à San-Thomé.

Le 19 août, nous levons le camp de grand matin; nous traversons le Muaraze, plus loin le Cadmansica et arrivons à Chipasse presque en face de Calinço.

En sortant du village, nous rencontrons successivement les ruisseaux suivants :

1° Le Pindancooné, qui coule O.-E.

2° Le Mokoro, direction N. 45° O. à S. 45° E.

3° Le Nhacamba, direction S. 45° E. à N. 45° O.

4° Le Dambo, direction O. 30° S. à E. 30° N.

5° Le Mitête, qui vient sensiblement du nord. Un village porte le même nom, à droite de notre route et à proximité d'un joli bois de manguiers, nous nous y arrêtons un instant. Comme il est sous la dépendance de Christovaõ, les femmes viennent et essaient de nous charmer par leurs danses et leurs chants; elles sont toutes plus vieilles et plus hideuses les unes que les autres et l'une d'elles a un éléphantiasis des plus prononcés. Elle a relevé son pãgne pour danser et nous montre sa jambe malade.

Christovaõ à qui, deux jours auparavant, nous n'avons

pas épargné les reproches et les observations relativement à son peu de courage, essaie de rentrer dans nos bonnes grâces. Absent pendant une heure, il revient chargé de noix de coco, et ce fruit précieux nous donne un lait savoureux qui coupe l'eau un peu saumâtre qu'il nous faut boire. Les cocotiers sont nombreux en Zambésie, certains propriétaires de prazos ne vivent que de cette culture. L'amande séchée est vendue sous le nom de *copra* aux trafiquants de la côte orientale à raison de 500 reis (180 reis valent 1 franc) l'arobe ou panche du poids de 15 kilogrammes. En attendant leur envoi aux fabricants d'huile européens, les *copras* sont remisés dans des hangars élevés et mis à l'abri des mouchins qui empoisonnent le pays. On est souvent ennuyé, aux environs de ces dépôts, par un petit coléoptère aux couleurs vives et chatoyantes, qui ne vit que d'amande de coco et nommé pour cette raison *copra*.

Les naturels récoltent encore un autre fruit qu'ils appellent *golango;* c'est un élaïs dont les Européens tirent une huile assez renommée.

Un fruit, peu connu en Europe et commun en Zambésie, a des graines qui cèdent à l'eau chaude une matière grasse ou suif de Mafurra. Les procédés d'extraction, simples et économiques, font utiliser cette espèce de suif végétal à la préparation d'un savon commun. Les amandes de Mafurra, ou probablement Mafutra, sont recouvertes d'une enveloppe légère, rouge, tachée de noir au milieu et que la moindre pression suffit pour détacher. Chaque amande pèse en moyenne $0^{gr},66$, et décortiquée, $0^{gr},187$. Les graines sont de la grosseur d'une petite fève de cacao, planes du côté interne et convexes du côté externe; elles se divisent facilement en deux parties dans le sens longitudinal; leur saveur est très amère et les divers produits qu'on en retire conservent cette amertume avec opiniâtreté. L'amande de Mafurra est dure; elle exhale par le broyage

l'odeur caractéristique du cacao; la pression ne lui enlève qu'une très minime proportion de matière grasse et il faut recourir à l'eau bouillante ou aux dissolvants usités pour l'en dépouiller entièrement.

L'emploi de l'éther et de la benzine montre que l'on peut retirer environ 65 p. 100 de matière grasse des graines blutées; le tourteau, propre aux engrais, contient 4.3 p. 100 d'azote (1).

Christovaõ, qui est sans doute dans un jour de largesse, nous donne un chou palmiste coupé dans les environs et, en homme pratique, il a laissé un noir recueillir dans une calebasse la sève qui coule de l'arbre décapité et qui ne tardera pas à mourir. Le chou palmiste est un mets fin et délicat qui se prête à toutes les recettes des cuisines civilisées. Les indigènes le consomment toujours cru; nous le mangeons en salade, et après la fatigue d'une marche dans un pays de broussailles, sous un soleil de 35° à 38° centig., nous sommes satisfaits de ce premier essai culinaire. La sève nous ayant été apportée, nous la laissons fermenter au soleil et obtenons le vin de Soura, blanc et pétillant, qui nous rappelle les vins de la Marne.

Les ricins sont nombreux et très grands aux environs de Mitête; mais on n'en recueille pas la graine. Les naturels, qui connaissent cependant les propriétés de cette plante, ne semblent pas se douter qu'elle a une grande valeur sur le marché européen; il est vrai qu'ils ne sont pas encouragés par les commerçants de la côte.

Nous nous remettons en route et, après avoir fait 18 kilomètres, nous arrivons au campement de Palira.

Nous avons passé les cours d'eau suivants :

1° Mokoro, direction O. 20° N. à E. 20° S.
2° Nhamcongo, direction N. 30° O. à S. 30° E.
3 Chipanga, direction S. 25° O. à N. 25° E.

(1) *Comptes rendus de l'Académie des sciences,* t. XLI, p. 706.

4° Mokoro, direction O. 30° S. à E. 30° N.
5° Impagasa.
6° Mokoro, direction N.-S.
7° Petit-Nhamtoto, direction S. 20° E. à N. 20° O.
8° Nhamtoto, direction O. 35° S. à E. 35° N.
9° Nhahoma, direction S. 36° E. à N. 35° O.
10° Nhangou, direction O. 20° N. à E. 20° S.
11° Mitarare.

Non loin de ce dernier ruisseau, nous retrouvons le sentier de Tondo à Palira (chemin de Chingose), gagnons sans difficulté le Moatizé et de là, notre campement ordinaire. Nous avons rencontré dans cette marche les terrains ignés et beaucoup de feldspath. Fatigués, nous nous retirons dans nos campements particuliers pour trouver un peu de repos; mais un batouck d'anniversaire de mort nous tient éveillés jusqu'à près de minuit.

Le 20 août, je vais seul sur le bas Moatizé visiter la mine ouverte dans la rivière, au lieu dit la Cascade. Une masse dioritique de 7 à 8 mètres de hauteur forme une chute qui doit être belle et dangereuse pendant les hautes eaux. L'eau a creusé un chenal naturel dans la diorite et tombe dans un bassin qui ne mesure pas moins de 5 mètres en contre-bas du nouveau niveau de la rivière. Ce petit bassin est toujours rempli d'eau suintant des côtes voisines; elle est fraîche, limpide et les naturels y pêchent un poisson de moyenne grosseur.

Les deux galeries ouvertes dans la couche de la cascade sont dans la berge gauche, à 200 mètres en aval de l'amas dioritique. Ce charbon, même aux 10 ou 12 mètres de profondeur de galeries auxquels on est arrivé par places, est rouillé et nous avons tiré de la sanguine des fentes que laissent entre elles les petites couches de charbon barré de schiste; des efflorescences de sulfate de fer existent à la surface. Ce charbon nous paraît exploitable.

Nous revenons, en chassant, par le chemin de terre, qui est assez accidenté, et tuons quelques tourterelles, dont on trouve trois espèces dans le pays, et des merles métalliques. Nos mineurs, qui passent plus souvent que nous sur les bords du Moatizé, ont tué, à plusieurs reprises, des pintades, des biches et des gazelles. Les lions, les léopards, les hyènes et les *pombos*, espèce de chiens sauvages, sont les ennemis acharnés de ces pauvres bêtes. Réunis à cinq ou six, ils poursuivent les gazelles et les antilopes jusqu'à ce qu'épuisées par la course, elles succombent sous les morsures réitérées de leurs adversaires. L'hyène ou *Kisoumbe* vient presque toutes les nuits rôder autour du campement de Palira, et visite même les villages environnants.

Nous passons par les villages de Tondo, Nhamichère, Nhamacase et Sagoma. Les eaux du Revugo sont très basses; à Chingose, où nous nous arrêtons, les femmes sont occupées à décortiquer les arachides récoltées quelques jours auparavant.

Nous arrivons à Tête dans l'après-midi du 22 août; la petite vérole sévit parmi la population noire et a fait quelques victimes parmi les enfants des colons. La mortalité est très grande, car les malades ne reçoivent aucuns soins; peu d'enfants noirs sont vaccinés, on ne s'en occupe pas et d'ailleurs le vaccin apporté jusque dans ces parages réussit rarement.

De Nhamichère au loan de Christian.

En nous rendant de Tête à Palira, on nous a plusieurs fois affirmé, soit à Chingose, soit à Nhamichère, qu'il existe, à partir de cette dernière localité, un chemin aboutissant au Zambèse par la rive gauche du Revugo, sans suivre toutefois la vallée de cette belle rivière.

A un moment donné, tel, par exemple, que celui de l'exploitation des houillères du Revugo, cette route ne

pourrait-elle pas être employée pour transporter jusqu'au fleuve le produit extrait ?

Nous partons, le docteur Gaffard et moi, le 26 août, dans le but de faire des recherches et dès notre arrivée à l'Eringa de Chingose nous relevons le cours du Revugo, depuis la demeure de Christovao jusqu'à l'embouchure. La rivière a une direction N. 44° E. à S. 44° O. ; elle est assez large, mais encombrée de roseaux et d'îlots sablonneux. Sur la rive droite, on rencontre les povoacao Francisque, Capasoura, Mosonsa, Matundo, et sur la rive opposée : Nhoumba, Nhamgon, Camprigo, Thiova, Sobrero, Cadéra et le loan de Carlos.

Toutes les terres dépendent des prazos de Chingose, Bamba, Matundo, Capanga et Benga.

Les indigènes ont de nombreuses cultures sur les deux rives du Revugo et plusieurs chemins permettent de revenir du loan de Carlos à Chingose ; le plus facile passe au pied du monticule de Cadéra, longe un instant la rivière et arrive au bas de la colline sur laquelle se trouve Sobrero. Après avoir traversé le ruisseau *Nhacomo*, qui coule S. 30° O. à N. 30° E. (affluent du Revugo), il aboutit à la rivière que l'on est obligé de franchir à la nage ou à dos de nègre, selon que les eaux sont plus ou moins hautes ; on retrouve alors le sentier cafre qui côtoie la rivière à une soixantaine de mètres et passe au pied des montagnes où est bâti Chaparina. Ce sentier traverse Mosoura, Capasoura, rencontre le *Nhacube*, qui coule O. 10° S. à E. 10° N., et côtoie une chaîne de montagnes qui, d'abord éloignée de 500 mètres du Revugo, s'en rapproche jusqu'à 80 mètres. On constate à chaque pas la présence de grès gris et de quelques schistes ; toute la montagne est en friches. Après avoir dépassé Francisque, on longe la rivière de très près et l'on arrive en peu de temps à Chingose dont l'Eringa est à 225 mètres E. 20° S. de l'eau.

Pour aller examiner le chemin cafre qui conduit de Nhamichère au Zambèse, il nous faut parcourir les friches de Chingose au village habité par Nascimente, traverser le Revugo, puis un terrain sableux couvert de roseaux, une culture de maïs et nous arrivons à un monticule dont le village de *Chaïma* occupe une partie. Une deuxième côte dirigée N. 23° O. à S. 23° E. forme le commencement de la grande chaîne, visible de Chingose, dont l'axe est sensiblement N. 35° E. à S. 35° O. Au delà, le sentier est très rapide, entre deux côtes formant une gorge étroite et où les blocs de grès sont nombreux. On traverse le mokoro *Sofira,* qui coule S. 15° O. à N. 15° E., le *Nhaouedezi,* qui coule O. à E., un instant parallèle, à 4 mètres à droite du sentier. Le terrain devient fort accidenté ; il est coupé à gauche par de nombreux ravins, dont l'un reçoit le mokoro *Nhamacase* qui semble venir de l'Est 18° N.

Une marche vers le Sud conduit à *Sagoma* que domine un piton très élevé ; jusqu'au Revugo le terrain est plat et cultivé de jujubiers et de sorgho ; la chaîne de montagnes s'éloigne jusqu'à 800 ou 900 mètres du sentier. Un kilomètre et demi conduit au loan de Nascimente, situé sur un monticule de 2 mètres d'élévation, d'une trentaine de largeur et de 80 à 90 de longueur. Sa direction est N. à S. et il laisse voir sur son plateau un filon de carbonate de fer, même direction, pente vers l'Ouest.

Nhamichère comprend trois sections différentes : le village proprement dit, le loan de Nascimente et Chabuézègue, à une faible distance.

C'est du loan de Nascimente que nous partons pour gagner le chemin cafre ; après un village de peu d'importance et la povoacao de *Casagalira,* nous marchons vers le S.-O. La vallée, en friches, est fermée, à 150 mètres de nous, par une chaîne de montagnes ; on y trouve des fragments de feldspath et de carbonate de fer. Bientôt nous sommes enfermés dans une sorte de cul-de-sac ;

mais avant d'être au pied de la montagne, le *Nhamichère Grande,* ruisseau de 2 mètres de large, à fond de sable, coule E. 25° S. à O. 25° N. et nous traversons trois fois le mokoro *Camancoucou,* qui est très sinueux et rempli de feldspath et d'hématite.

La vallée se resserre toujours; le lit du *Nhaoué,* direction S. 25° E. à N. 25° O., a beaucoup de quartz, de granit et de feldspath. Cinq cents mètres plus loin, on commence à gravir la montagne couverte de débris de terrains anciens. Un superbe torrent, le *Nhangagou,* large de 4 mètres et d'une direction S. 35° E. à N. 35° O., contient d'énormes blocs dioritiques; il reçoit sur une distance d'un kilomètre 6 petits ruisseaux venant tous de la droite.

A 3,292 mètres du loan de Nascimente et à 75 mètres au-dessus du niveau de la plaine, on découvre le Zambèse; de temps à autre un ruisseau forme échancrure et permet d'apercevoir le fleuve. On est alors au sommet d'un plateau que l'on peut suivre pendant 1,200 mètres, puis le terrain descend rapidement et l'on traverse un *mato* épais pour entrer dans un bois.

Le sentier aboutit dans un ruisseau large de 2 à 3 mètres, le *Potepote,* dont le sable est noirâtre et magnétique et dans le lit duquel nous ramassons des morceaux de fer magnétique roulé, pesant plusieurs kilogrammes.

On est obligé de marcher dans le lit du Potepote sur une longueur de 1,360 mètres pour arriver au *Tondoûbe,* large ruisseau qui coule N. 5° O. à S. 5° E. et qui reçoit le premier; quoique en plein bois leur lit est assez à découvert.

Nous retrouvons le chemin cafre et traversons un bois assez touffu sur un terrain plat, couvert de feldspath et de carbonate de fer, nous constatons en plusieurs endroits la présence du grès gris. De grands arbres laissent couler, lorsqu'on les entaille, une résine d'un beau rouge qui devient très dure en séchant; les euphorbes et les bao-

babs sont nombreux ; beaucoup d'*Anil indigofera* et de calament.

A 7 kilomètres environ du Tondoûbe, nous traversons la *Nhialéga*, affluent du Zambèse, d'une largeur de 7 à 8 mètres et coulant du S.-E. au N.-O. ; on voit dans les berges des bancs de schiste avec toit de grès, direction N. 15° O. à S. 15° E., pente à l'Est.

A 750 mètres au delà, le village de *Chareca* est bâti sur un monticule de 1m,50, O. 35° N. à E. 35° S., d'une longueur de 200 mètres sur 30 à 40 de large. Après deux villages de chétive apparence, on rencontre de nouveau la Nhialéga dont le lit a été complètement ensemencé de blé. En ce moment l'épi est presque mûr et des femmes, placées sur les berges, secouent des cordes tendues au-dessus de la plantation pour chasser les oiseaux qui, de temps en temps, s'abattent par bandes sur la récolte. De l'autre côté, un village dépend de *Pitaloche,* grande povoacao que l'on traverse avant d'arriver à l'embouchure de la Nhialéga.

Sur la rive droite, le loan de Christian, but de notre excursion, se compose d'une simple maison en pisé et d'une cour close qui renferme quelques cases. Le propriétaire, Portugais de Goa, fait cultiver quelques champs aux environs. Ce loan est à une quarantaine de mètres du Zambèse, ou plutôt d'un canal de 200 mètres environ qu'il forme en cet endroit. Devant l'habitation et au milieu du fleuve, une île assez grande, sablonneuse, est couverte d'une belle végétation et le refuge des crocodiles et des hippopotames qui n'y sont jamais inquiétés.

Pendant que nous séjournons chez Christian, les 29 et 30 août, le niveau de l'eau est à 6 mètres au-dessus de la vallée de la Nhialéga et à ce moment on n'est pas encore à l'étiage. Le chenal navigable serait donc plutôt sur la rive opposée.

Voici quelques-unes des cotes les plus saillantes du

chemin parcouru, relevées pendant notre excursion de Chingose à Nhamichère et de Nhamichère au loan de Christian, et extraites du profil en long, que nous avons tracé.

DISTANCES parcourues.			ALTITUDE au-dessus du niveau de la mer.	DIFFÉRENCES.	PAR MÈTRE.	
Partielles	Totales.				Rampe.	Pente.
mèt.	mèt.		mèt.	mèt.	mèt.	mèt.
»	»	Chingose	100	»	»	»
5,028	5,028	Nhamichère	126	»	»	»
		Loan Nascimente	128	28	0,0056	»
2,778	7,806	Point culminant du sentier.	191	65	0,0234	»
2,448	10,254	Ruisseau Potepote	145	46	»	0,0187
1,363	11,617	Ruisseau Tondoûbe	137	8	»	0,0058
7,869	19,486	Rivière Nhialéga.	112	25	»	0,0032
1,615	21,101	Loan Christian	106	6	»	0,0037
40	21,141	Zambèse.	100	»	»	»
21,141	»					

Le 30 août, nous quittons le loan de Christian et retournant sur nos pas, nous regagnons par le Potepote le haut plateau au sommet duquel nous avons rencontré des ruisseaux d'où nous apercevions le Zambèse. Nous essayons de longer les rives du premier pour descendre vers le fleuve ; mais au bout de 400 mètres, d'énormes amas dioritiques et de hautes herbes entravent la marche. Les naturels qui nous accompagnent ne peuvent avancer dans le fourré, les épines leur déchirent la peau et les blessent cruellement ; nous incendions le *mato* et, le vent aidant, le feu a bientôt nettoyé le chemin.

Nous repartons dans une direction O., le terrain descend d'abord fortement, puis il devient presque plat ; le mato est en broussailles ; amas considérables de blocs de granit. Dans le lit d'un ruisseau nous constatons la présence de diorites et de carbonate de fer, et à mesure que nous le descendons, nous trouvons successivement des

grès houillers et des schistes bleuâtres. A 1,600 mètres environ de notre point de départ, nous traversons le *Birindi,* ruisseau qui coule E. 30° S. à O. 30° N. dont le lit sablonneux contient de l'oxyde de fer magnétique. A 2,200 mètres, la povoacao de *Capenga* est bâtie sur une hauteur de 5 mètres ; nous sommes dans une vallée resserrée entre deux petites collines ; direction N. 25° à 30° O.

Après avoir campé à Mutengo, village d'une trentaine de cases entourées d'une palissade en roseaux, à 2,200 mètres d'un repère que nous avons marqué, nous reprenons le 31 août notre travail interrompu la veille au soir et, comme nous avons l'intention de passer par un autre chemin que celui qui mène à Mutengo, nous notons les observations faites du village à la reprise.

Le terrain est presque plat ; la marche, E. 20° à 40° N., à 415 mètres de Mutengo, nous traversons le *Nhamatubsize,* ruisseau de 4 à 5 mètres de largeur, à fond de sable et fragments dioritiques ; puis la plaine est en friches et le terrain parsemé de nombreux fragments de feldspath avec grès en place.

Du repère marqué la veille, nous nous engageons dans un col entre deux côtes, sur la gauche ; une petite vallée nous conduit à un torrent qui tombe dans une deuxième vallée plus basse de 15 mètres que la première. A gauche, les collines sont presque perpendiculaires et les trois dernières viennent mourir au pied de celles de droite, ne laissant ainsi qu'une gorge très étroite où le torrent passe à peine. Nous le laissons à notre droite et constatons que le grès houiller est en place sur toutes les collines.

Plus loin, nous avons à traverser un vallon rempli d'arbres épineux et touffus ; le gibier y est abondant et c'est par bandes que nous rencontrons les perdrix et les pintades. Nous continuons notre route dans le lit desséché d'un ruisseau O. 20° N. à E. 20° S. ; dans une grande

vallée qui s'étend jusqu'au Zambèse coule le *Nhamatubsize Pequene,* que l'on peut suivre pendant 300 mètres et qui aboutit au *Nhamatubsize Grande,* perpendiculaire au premier. Sa direction est N. 20° E. à S. 20° O. ; sa largeur de 6 à 7 mètres ; on peut le suivre jusqu'au fleuve sans difficulté, car il traverse une plaine cultivée en sorgho, maïs et tabac.

Mutengo est situé à 1,200 mètres environ de l'embouchure du Nhamatubsize Pequene.

Notre guide, en nous indiquant la route suivie pendant la seconde partie de ce lever, nous avait assuré que le terrain était plat, peu accidenté jusqu'au Zambèse. Nous avons trouvé tout le contraire : des collines, des ravins à chaque pas qui gêneraient beaucoup si l'on voulait construire une voie ferrée portative. Tandis qu'en marchant vers Mutengo on est en plaine et on peut aller en ligne droite ; puis vers le village, si on tourne au sud quelques degrés ouest, on peut facilement gagner le Nhamatubsize Grande et de là le Zambèse.

De Mutengo nous regagnons Chingose par la vallée du Revugo en rencontrant, à gauche, les villages de Chinosoro, Miranda et Fortuna ; à droite, ceux de Chachindira, Francisque et Ginrayaséna ; ce dernier est tout à fait au pied de la grande chaîne de montagnes qui fait face à Chingose.

ANNEXE

Une visite à la barre du Zambèse ([1]).

Nous sortons de Quilimane le 16 octobre 1879, vers les 11 heures du matin, sur le vapeur l'*Auxiliar,* et après avoir navigué tout le jour et durant une partie de la nuit, nous passons devant l'embouchure du *Muzeto* ou *barre Catharina,* à une distance en pleine mer de 6 à 7 milles. En ce moment, et dans toute l'étendue du delta du Zambèse, la côte se présente comme un cordon de terres basses, verdoyantes et couvertes d'arbres. Nous continuons notre navigation suivant une direction O.-S.-O. et vers une heure de l'après-midi, nous mouillons en vue de l'embouchure du *Luabo d'Oeste,* attendant la marée haute pour entrer dans cette rivière. La côte n'est pas découverte dans une direction E.-O., mais elle est battue par le vent du Sud qui est le plus fréquent.

A 5 heures du soir, la marée haute commençant, nous levons l'ancre et nous nous dirigeons vers l'entrée de la barre, en suivant la marche indiquée par la carte de Skead (1861) ; nous y rencontrons beaucoup de brisants et, à cause du vent du Sud qui souffle, nous ne pouvons envoyer un escaler, faire les sondages nécessaires pour indiquer le chenal que nous devons suivre. Trois fois nous avançons jusqu'aux brisants, mais chaque fois il nous faut retourner sur nos pas ; la sonde ne marquant que deux

([1]) Relation du voyage fait en 1879 par M. Païva d'Andrada et Moraes Sarmento

brasses de profondeur, il n'aurait pas été prudent d'avancer plus loin. La première fois nous suivions, pour entrer dans la rivière, la direction indiquée par la carte, mais il y avait tellement peu d'eau que nous dûmes reculer ; les autres fois, variant notre route, il en fut de même et nous dûmes renoncer à entrer avec la marée actuelle. Peut-être le lendemain aurions-nous réussi si nous avions pu faire sonder, chercher le canal navigable et profiter du vent de terre avec lequel la poussée sur les brisants est moindre ; mais l'*Auxiliar* ayant un service important à remplir au moment de l'arrivée du packett du Nord, il nous était impossible de rester le temps nécessaire pour faire les sondages. Nous allons chercher un refuge dans la barre de *Nhamissengo;* nous y arrivons le jour suivant vers les 6 heures du matin. Elle est située par 18°52′50″ de lat. Sud et 45°19′40″ de longitude Est du méridien de Lisbonne.

Le minimum de la hauteur d'eau rencontré dans le chenal de cette barre, a été de deux brasses et demie en haute marée d'eau vive. Le port est suffisamment vaste, a un excellent fond et se trouve protégé des vents du Sud, par la pointe de l'île de Nhamissengo.

On peut s'approcher à environ trois milles du port, puis marcher au Nord magnétique vers la pointe de *Paus Secco* qui forme l'extrémité nord de la barre ; de là, on vient à environ cent brasses de distance de la terre en suivant une route N.-O. magnétique ; le fond est bon jusqu'à très près de la rive droite, où l'on rencontre dix brasses et plus de profondeur d'eau.

Comme on le voit, le port est de facile entrée pour les navires de petites dimensions, mais pour qu'elle le soit encore plus, il est nécessaire de placer deux bouées, l'une au point que les navires doivent éviter près la *pointe des Paus Secco* et l'autre tout contre le bas-fond qui existe au passage de la barre ; de plus, il faudrait établir à la pointe

de *Paus Secco* deux balises de bois qui marqueraient la démarcation rigoureuse du chemin à suivre pour pénétrer. L'entrée de la barre est aujourd'hui un peu différente de ce qu'elle est indiquée sur la carte de M. Augusto Castilho (1873) ; le canal s'écarte un peu plus au Sud.

Nous débarquons à l'île de Nhamissengo, à la pointe où se trouve établie la factorerie de la maison hollandaise de cette ville. Dans la cour de cet établissement, un mât, qu'on aperçoit malgré ses mesquines dimensions, sert pour la reconnaissance de la barre aux navires qui se dirigent vers ce lieu. Il serait pourtant plus convenable de construire un piédestal avec un grand mât au sommet duquel on placerait le drapeau portugais ; ce qui prêterait aide à la navigation.

Depuis la rivière *Luabo d'Oeste* jusqu'à la rivière *Nhamhombé,* le territoire comprend *Melambe* et les îles *Nhamissengo, Nhamguri, Monguni, Timbué, Doto, Nhacatina* et *Nhacumbé* qui sont actuellement désertes à cause des excursions que les Landins y font depuis quelques années.

Nous séjournons le reste de la journée dans l'île de Nhamissengo, ce qui nous donne l'occasion de la parcourir; son territoire est en général assez plat et coupé par un grand nombre de petits ruisseaux dont les principaux portent la dénomination de *Mokoro dos Macaços* ou petits ruisseaux des singes; ils communiquent avec la rivière Mélambe au moment des marées.

D'après les informations que nous prenons, il paraît qu'il n'existe aucune communication entre la rivière Mélambe et la rivière Luabo d'Oeste ; elles semblent être complètement indépendantes du Zambèse. Le peu de temps que nous avons à consacrer à notre exploration et les faibles ressources dont nous disposons, ne nous permettent pas d'aller par voie de terre visiter le Luabo d'Oeste, étudier sa barre et examiner s'il serait possible de créer un canal reliant cette rivière avec le Mélambe.

Des capitaines de navire, qui fréquentent Nhamissengo depuis de longues années, nous affirment que les barres Muzelo, Luabo d'Oeste et Mélambe sont d'un accès beaucoup plus difficile que celle de Nhamissengo ; qu'elles sont toutes à fond de sable et par conséquent sujettes à de fréquentes altérations dans leurs chenaux qui se déplacent et se trouvent actuellement différents de ce que les cartes indiquent.

Le 19, vers les six heures du matin, nous nous embarquons en almandias et suivons la rivière de Nhamissengo jusqu'à sa source. Elle se dirige d'abord au Nord, puis au N.-N.-E. ; elle est suffisamment profonde et large, ses rives sont basses et couvertes de nombreux arbres, principalement vers *Mocandara*. Ces arbres connus sous le nom cafre de *pelos-pelos* sont employés à Quilimane et dans toute la Zambésie pour la construction des maisons ; débités en planches, ils sont utilisés pour les embarcations.

A 5 heures du soir, nous entrons dans la rivière *Mérandène* en laissant à notre gauche l'Nhamissengo. Près de là se trouve la source de la rivière *Matinde* qui, à une très petite distance, va se jeter dans le Zambèse.

Le Mérandène se dirige approximativement de l'Ouest à l'Est ; il est plus étroit que l'Nhamissengo, mais contient plus d'eau, les grandes embarcations peuvent y naviguer. Nous marchons jusqu'à 7 heures et passons la nuit dans une petite île, située juste au point où la rivière Mérandène se réunit au Zambèse. La distance parcourue de la barre de Nhamissengo à l'île actuelle est d'environ 30 kilomètres.

Le 20 octobre, à 5 heures du matin, nous nous embarquons pour traverser le fleuve qui mesure de 3 à 4 kilomètres de largeur en cet endroit et suivons la rive gauche jusqu'à l'embouchure de la rivière *Baône* dans laquelle nous entrons à 7 heures. A 8 heures 20 minutes, nous passons sur la rivière *Maria* qui sépare les terres de *Doto* de

l'île *Nhacatina,* et nous la descendons à la faveur de la marée ; aussi large que le Mérandène, cette rivière Maria est complètement dépourvue de plantes aquatiques, fait de nombreux méandres et a une grande profondeur d'eau. Nous naviguons sur cette rivière jusqu'à 5 heures 15 minutes du soir, et entrons alors dans la rivière *Nhamhombé* qui va se jeter dans la mer au nord de la barre Muzeto. Nous débarquons sur la rive gauche à 5 heures 50 minutes du soir, près d'une povoacão nommée *Badone* où nous quittons les almandias pour suivre le chemin de terre en machilla.

Au delà de la rivière *Maria* est une autre rivière à proximité de la barre Muzeto, en face de l'île *Timbué,* cette rivière, nommée *Chindé,* communique également au Zambèse par la rivière Nhamhombé ; elle est, comme la Maria, navigable par les grandes embarcations, à toutes les marées.

La rivière Nhamhombé sépare au Nord et au N.-E. les prazos *Luabo* et *Mahindo ;* elle a son embouchure près de Maruro. On la considère comme faisant partie du Zambèse pendant la saison des pluies et comme un bras de mer pendant l'été.

A la basse marée, l'embouchure de la rivière Maria est à environ 6 kilomètres de celle du Nhamhombé ; sur la rive gauche, près de cette dernière rivière, coule un petit ruisseau nommé *Dérémoané,* qui est tributaire de la rivière *Nhamiara.* Ce mokoro, qui commence à environ 10 kilomètres de la barre, n'est navigable, pour les petites embarcations, qu'au moment des grandes marées, et son lit est complètement obstrué par les roseaux et les plantes aquatiques. Nous évaluons à 27^{k},500 la distance parcourue depuis le point où la rivière Mérandène se jette dans le Zambèse et la povoacão Badone où nous avons débarqué et par conséquent à 57^{k},5, celle parcourue depuis la barre de Nhamissengo.

Tout le territoire compris entre la rivière Luabo d'Oeste et la rivière Nhamhombé est aujourd'hui complètement privé d'habitants. La cause de l'abandon dans lequel se trouve ce territoire, c'est qu'on a coupé les rivières et les ruisseaux navigables pour les grandes embarcations et qui permettaient d'irriguer en profitant des marées ; celles-ci refoulaient l'eau douce qu'on faisait entrer à volonté dans de petits canaux qui la distribuaient dans les terres. Bien des personnes disent qu'autrefois l'île était propre à la culture de la canne à sucre, tandis qu'aujourd'hui elle y est négligée et croît au hasard.

Dans le mémoire relatif à la défense de la vallée du Zambèse que nous avons envoyé à la direction supérieure, nous avons proposé la construction de deux fortins à la barre de ce fleuve, avec la mission de protéger les territoires circonvoisins et de défendre l'entrée du Zambèse. A ce moment, nous ne déterminions pas les points où ces ouvrages devaient être établis, faute d'éléments précis ; aujourd'hui que nous parcourons le territoire et avons l'occasion de visiter les lieux où cela peut se faire, nous sommes d'avis qu'il faut en bâtir un sur la rive gauche de la rivière Luabo d'Oeste dans le but d'arrêter le passage des Landins ou autres, qui vont piller l'île de Nhamissengo ; il deviendrait un point central d'où l'on pourrait facilement aller au secours des endroits menacés. On obtiendrait ainsi une complète sûreté dans les communications et une protection efficace pour la culture et l'industrie coloniales que nous verrons bientôt, il faut l'espérer, s'établir dans ce pays.

A 6 heures 30 minutes du soir, nous poursuivons notre chemin par terre, en machilla, et venons traverser les rivières *Nhamiara, Nhamhôma* et *Mahindo;* nous atteignons le lendemain à 10 heures du matin le loan de MM. Correia et Carvalho sur la rive droite de la rivière *Lindé,* au bord de laquelle ces Portugais ont créé une importante culture de

coton indigène. Nous évaluons le chemin parcouru depuis la rive gauche de l'Nhamhombé jusqu'au loan, à environ 55 kilomètres.

Au nord de la rivière Nhamhombé et jusqu'à la rivière Lindé, se rencontrent les rivières Nhamiara, Nhamhôma et Mahindo, lesquelles sont unies entre elles par les petits ruisseaux *Dérémoané*, *Nhamhonna*, *Zundé* et *Nhangoma.*

Le mokoro Dérémoané s'arrête à environ 10 kilomètres de l'embouchure du Nhamhombé, parcourt 5 kilomètres et demi, et va se jeter dans la rivière Nhamiara à 5 kilomètres au-dessus de son embouchure.

Le mokoro Nhamhonna est fermé vers le Sud par un banc de sable qui se prolonge vers la mer ; il a trois kilomètres de long.

Le mokoro Zundé, à 10,500 mètres au-dessus de l'embouchure de la rivière Nhamhôma, parcourt 30 kilomètres ; il va se jeter dans le Mahindo à 9 kilomètres de son embouchure.

Enfin, le mokoro Nhangôma, à 15 kilomètres au-dessus de l'embouchure de la rivière Mahindo, va se jeter dans le Lindé, à 40 kilomètres au-dessus de son embouchure, après avoir parcouru 25 kilomètres.

Tous ces petits ruisseaux ou canaux sont actuellement obstrués par des plantes aquatiques qui ne permettent le passage, au moment des grandes marées, qu'aux petites embarcations.

Le territoire parcouru jusqu'à la rivière Lindé est très bas et argileux ; les habitants y cultivent principalement du riz et des arachides.

Le 22 octobre, nous nous embarquons à 5 heures du matin sur la rivière Lindé et à 7 heures 20 minutes nous descendons à terre près de l'embouchure de la rivière *Matalune.* Nous continuons alors à voyager en machilla et passons à 9 heures 5 minutes par la povoacão *Nhamungué* et à 1 heure 5 minutes de l'après-midi, nous sommes à

Nhassungue, sur la rive droite de la rivière de Quilimane que nous descendons en canot jusqu'au port. La distance parcourue entre le loan de Mahindo et Nhassungue est d'environ 40 kilomètres.

La rivière Lindé est assez large et tient beaucoup d'eau; c'est certainement de toutes les rivières qui vont jusqu'à la barre de Muzeto, celle dont l'embouchure offre l'entrée la plus facile aux grandes embarcations. Le Lindé se divise en trois bras qui se relient à la rivière de Quilimane à *Interre, Nhandoà* et *Cafuma.* Le canal qui vient jusqu'à Interre, porte le nom de *Barué;* celui qui passe à Cafuma en face de l'île de *Cochichones* se nomme *Matalunde.* Ces bras du Lindé communiquent à la rivière de Quilimane par le mokoro du *Chica,* qui descend jusqu'à la côte, après un développement de 25 kilomètres ; ce ruisseau n'est navigable que pendant les grandes marées ; il est complètement couvert par la végétation, ainsi que les rivières Barué et Matalunde. En 1862, les embarcations venant du Zambèse purent passer par tous ces canaux et arriver jusqu'à Cafuma ; maintenant il serait absolument impossible de faire le même trajet et ce serait folie que de le tenter. Et cependant l'institution des antiques prazos est une conséquence des projets que l'on avait de maintenir ces ruisseaux navigables ; peu à peu les servitudes ont été négligées. Les emphytéotes étaient obligés de conserver dans un état satisfaisant les canaux et les chemins qui traversaient leurs domaines et le capitaõ-mõr des rivières de Senna devait surveiller ce service. Jusqu'à une certaine époque, cette clause a été exactement observée ; mais le peu d'autorité qu'avait le fonctionnaire en fit oublier l'accomplissement et l'on ne força plus les locataires à satisfaire à la condition stipulée dans leurs baux. De là résulta l'état actuel de toutes les rivières qui sillonnent le grand et fertile delta du Zambèse.

Aujourd'hui encore, on remarque que les colons des

différents prazos ne manifestent aucun refus à nettoyer les chemins quand on leur en donne l'ordre et cela sans qu'ils reçoivent aucune rémunération pour ce travail. Il serait très facile d'obliger les fermiers, administrateurs ou emphytéotes à conserver propres les chemins et canaux ; il en résulterait une grande économie pour l'État sans que les colons fissent pour cela de grands sacrifices. Pourquoi ne pas employer ce moyen, puisqu'il y a peu de temps il était encore en usage en Europe ? Nous pouvons résumer dans le tableau suivant les différents canaux ou rivières compris entre les rivières d'Nhamissengo et de Quilimane :

NOMS.	LONGUEUR en kilomètres.	OBSERVATIONS.
Rio Mérandène.	11,0	Peu d'herbes.
Baône et Maria	13,5	Sans herbes, beaucoup d'eau.
Chindé.	15,0	Id. id.
Dérémoané.	5,5	Très obstruée.
Nhamhoma	3,0	Beaucoup d'eau, pas d'herbes.
Zundé.	30,0	Très obstruée.
Nhamhonna.	25,0	Très obstruée.
Mokoro da Chica. . . .	25,0	Très obstruée.

La longueur totale des canaux qui devraient être nettoyés est d'environ 96^{k},500. En calculant à 2 fr. 80 c., le nettoyage du mètre courant de rivière d'une largeur de 30 mètres, on aurait 2,800 fr. par kilomètre, ce qui porterait à 2,702,000 fr. la dépense totale pour nettoyer les canaux entre le Zambèse et la rivière de Quilimane. Cette dépense est trop considérable pour qu'on néglige de s'en tenir aux termes des baux emphytéotiques ; à l'avenir, il faudra exiger chaque année le travail d'appropriation.

Les différents bras du bas Zambèse sont navigables pour les grandes embarcations, à toutes les époques de l'année;

la navigation est toujours favorisée par les marées qui économisent des forces et du temps lorsqu'on s'en sert, soit pour les montées, soit pour les descentes.

Au-dessus de l'*île de Matinda*, où les marées ordinaires ne se font plus sentir, les canaux sont parfois plusieurs années sans pouvoir servir ; ils ne sont navigables pendant l'étiage, pour les embarcations demandant de 1 à 2 mètres d'eau, que du confluent du Chiré au Ziné-Ziné. L'étiage du Zambèse a ordinairement lieu en août, septembre, octobre et une partie de novembre.

Le fleuve, durant l'étiage, contient beaucoup d'eau dans son thalweg, que les mariniers cafres nomment *Cuété;* ce thalweg est très sinueux et difficile à suivre, aussi beaucoup de canots échouent-ils au milieu du fleuve.

Le Zambèse contient un grand nombre d'îles qu'il serait facile de relier pour guider le courant ; on pourrait les rattacher à la rive par le moyen de digues transversales ou éperons.

VOYAGE A MANICA

PAR TERRE

DE MANUEL GALVAO DA SILVA

EN 1788.

Ce ne fut que vers le milieu du mois d'août que je pus entreprendre le voyage de Manica, mission qui m'avait été confiée. Depuis deux mois je me trouvais arrêté dans la ville de Senna, d'abord par le mauvais temps qui ne permettait pas un voyage dans lequel j'avais à passer beaucoup de rivières enflées et rapides, ensuite par une pleurésie dont je fus atteint au commencement de juillet et à laquelle je faillis succomber. Cependant, à mesure que la saison s'avança je repris peu à peu des forces. A peine convalescent, je pris des Cafres pour me porter et, le 10 août au matin, je me mis en route pour la terre appelée Santa, propriété de la Couronne, où j'arrivai le quatrième jour. J'y restai neuf jours et j'engageai de nouveaux Cafres pour remplacer ceux qui m'avaient porté de Senna jusqu'ici.

Bien disposé, je continue mon chemin le 1er septembre ; je traverse la terre de Sungué, qui appartient aussi à la Couronne, et le quatrième jour je viens passer la nuit au bord de la rivière Muazi, sur le territoire de Barui (*note* 1). Le lendemain matin, je me remets en route et je marche sans encombre jusqu'à 2 heures après midi ; j'aperçois alors deux Cafres manamucates, envoyés par Macombé, roi de Barui. Malgré la distance à laquelle je passe de sa résidence, ce mendiant me fait demander un cadeau suivant la coutume des voyageurs : je ne pus me sous-

traire à cet usage et je fis un présent au roi et à ses envoyés, moyennant quoi j'eus la liberté de continuer mon chemin. Je marche encore pendant plus de trois heures et je passe au nord d'une rivière qui coule à environ une lieue de *rio Xitora*.

Le 6 septembre, je me lève de bonne heure ; à 11 heures du matin, je passe la rivière *Inhazonha*, difficile à franchir à gué, même en été, à cause de la rapidité de ses eaux et des pierres qui encombrent son lit. Une lieue plus loin, je rencontre d'autres manamucates qui font poser à terre les bagages que portaient mes Cafres, pour attendre le *Mambo* [1] du pays, qui prétend avoir à me parler (*note* 2). Après une attente de plus d'une heure, je vois enfin apparaître le chef nègre et sa suite ; je dus subir un long discours qui se terminait par une demande de vêtements. Après avoir cédé à ses importunités, je pensais pouvoir continuer mon chemin, quand il vint encore m'inviter à passer le reste de la journée et la nuit dans son village, où, disait-il, il me recevrait de bon cœur. Comme mes Cafres désiraient me voir accepter l'hospitalité du Mambo, craignant aussi quelques désordres si je refusais et voulant surtout éviter les obstacles que l'on pourrait mettre à mon voyage, je me décide à le suivre jusqu'à sa case. A mon arrivée chez lui, il fait donner une chèvre et du mil à mes Cafres, et me reçoit si bien que je ne manque pas de le payer au centuple en lui remettant un vêtement, ainsi qu'à sa *mucaranga* [2]. Le matin au point du jour, je vais prendre congé de mon hôte. Celui-ci me fait encore de beaux discours, auxquels je ne comprends rien, si ce n'est que je dois lui donner d'autres nipes et des verroteries. J'y consens pour obtenir que son frère me serve de guide jusqu'aux frontières de Manica et éviter ainsi de nouveaux embarras. Effectivement, accompagné de ce manamucate, j'arrivai

---

[1] Chef.
[2] La principale de ses femmes.



Albert Barbier, des.-aut. Nancy. Lith. E. Munier, Nancy.

MINE DE CHARBON DANS LE LIT DU MOATIZÉ
en amont du campement de Palira

sans encombre jusqu'à la rivière Aruangua, qui sépare le pays de Barui de celui de Manica (1).

Le royaume de Manica est une commanderie portugaise dont le commandant forme à lui seul toute la garnison aujourd'hui ; cependant ce passage a dû être mieux défendu autrefois, car on y voit encore deux pierriers du calibre de deux, montés sur fourches, et une autre de ces pièces non montée, comme réserve.

Après m'être reposé un jour, je me mets en route le lendemain pour la Feira de Manica, faisant une partie du chemin à pied, et accompagné par un millier de nègres qui me suivent pendant plus d'une lieue me demandant à grands cris quelques verroteries. Vers le soir je m'arrête sur le bord d'une rivière appelée *Mavuzi* (2). Après avoir enduré pendant la nuit les rigueurs du froid dû au serein et les importunités des Cafres d'un village voisin, j'arrive à la Feira le jour suivant, à 3 heures après midi.

La Feira de Manica, c'est-à-dire l'endroit occupé par les Portugais, a environ deux milles de circuit : deux rivières, le Revui et le Mucuromazi, et plusieurs ruisseaux en forment les limites. Une garnison de quinze hommes du pays, avec un capitaine et un lieutenant portugais, forment actuellement toute la garnison de la Feira. La forte-

---

(1) Aruangua.— L'Aruangua est une belle et large rivière, tantôt parsemée de rapides, tantôt régulière et facilement guéable. Elle vient du nord-ouest d'une chaîne de montagnes appelée la serra Nhangani d'où sort également vers le nord, l'Aruenha ou Luyéna, affluent du Zambèse, et va se jeter dans la mer dans la baie de Macazani, qui reçoit aussi le rio Uréma. Elle paraît être dans la plupart des cartes, désignée sous le nom de rio Buzi au voisinage de son embouchure, bien qu'un autre fleuve portant ce nom de Buzi, se jette dans la mer un peu au sud de Sofala.

Le bassin de l'Aruangua est séparé du bassin du Nhandoué par un vaste plateau où l'on rencontre de temps en temps quelques dômes granitiques isolés, s'élevant presque à pic comme des pains de sucre au milieu de la plaine. Les plus curieux de ces dômes sont : l'Nhamacongoué, le Sété et le mont P'handoa.

L'Aruangua reçoit : 1o *sur la rive gauche :* Le Vundusi qui forme la limite entre les pays de Gorongoza et de Barué ; le Muasi ; le Chitora ; le Nhasonha. Entre ces deux rivières se dresse la serra Humbe. Sur la rive droite du Nhasonha, se trouve la serra Manga.

2o *Sur la rive droite :* Le Condé, qui coule au pied des monts Mahoué-ma-Smique, reçoit lui-même le Garrura ; le Mavuzi, qui vient de la serra Panga.

(2) On l'écrit souvent Mavouzi.

resse, pour l'entretien de laquelle on ne cesse de faire des dépenses, ne possède aucune disposition intérieure ou extérieure qui puisse justifier cette appellation. C'est un carré fait de pierres et de terre glaise et dont les murs sont couverts de paille ; chaque mauvais temps la démolit en partie, elle est toujours à refaire. Elle ne possède aucune pièce d'artillerie et n'est percée d'aucune meurtrière d'où l'on puisse tirer un coup de fusil ; c'est à peine si elle a dans quelque coin un mât en haut duquel on puisse arborer notre drapeau. La seule utilité de ce mur est d'entourer une petite église, construite également de pierres et de boue, et couverte de paille, qui sert de paroisse sous l'invocation de Notre-Dame du Rosaire. Bien que cette misérable fortification soit la seule que les Portugais possèdent aujourd'hui à Manica, on voit, non loin de la Feira, et dans une situation bien autrement avantageuse, les ruines de deux forteresses régulièrement construites, élevées sans doute par les premiers conquérants. Les Portugais, venus par Sofala, ont en effet traversé autrefois tout le royaume de Quiteve et découvert Manica où ils se fortifièrent. De là ils étendirent leurs conquêtes jusqu'à la Serra de Abutua ; mais ils ne purent s'y maintenir à la suite des maladresses d'un commandant qui, à deux reprises différentes, molesta un des fils de Changamira. Ce roi nous déclara la guerre, et nous ayant vaincus et chassés, se proclama seul maître des territoires qui nous avaient appartenu (*note* 3).

C'est à partir de cette époque que Changamira, afin d'assurer la conservation de sa nouvelle conquête, nomma un Mambo, qui conserve le nom de Chicanga, pour gouverner Manica et empêcher toute révolution. Les Portugais expulsés, se trouvaient dépossédés de toutes les mines, principalement de celles d'Abutua, d'où ils tiraient leur meilleur profit. Dans cette extrémité, ils durent traiter avec Changamira qui leur céda une certaine étendue

de terres à Manica pour y fonder Feira et continuer à faire du commerce, moyennant un tribut (*note* 4), que le capitaine-major paie annuellement sur ses propres appointements et que l'on répartit entre Chicanga, les chefs de Manica et Changamira. En plus de cette pension annuelle, chacun de nos Cafres donne à Chicanga une pièce de coton valant ici vingt cruzades [1], sans compter ce qu'ils sont obligés de payer aux rois et chefs sur le territoire desquels ils font le commerce.

Bien que le territoire de Feira nous ait été cédé par Changamira en toute propriété, nos droits sont entamés de jour en jour : ce potentat n'a-t-il pas établi sur notre terrain une de ses femmes qui se dit princesse de Feira, et reçoit pour cela une pièce d'étoffe qui, petite au début, est exigée très grande aujourd'hui. C'est un nouveau tribut que doivent payer tous ceux qui entrent à Feira, quel que soit le commerce auquel ils veulent se livrer. Et ce n'est pas seulement dans cette localité et à Manica que les habitants de Senna, apportant les marchandises consommées dans le pays, sont exposés à ces vexations, mais encore sur les territoires de Quiteve et de Barui. Notre commerce consiste en quelques verroteries, blanches et bleues, en *calaim* ou étain, en *manchillas,* qui sont tissés à Senna, et toutes les toiles de coton, blanches ou de couleur, qui ont cours dans la majeure partie de l'Afrique orientale. Cependant les *zuartes,* et principalement les *dotins,* qui sont des pièces plus larges et d'une longueur de huit brasses, sont préférées dans tout le pays de Manica, où les Cafres, habitués à voir un plus grand nombre d'étoffes, savent discerner la meilleure qualité; ce qui n'arrive pas pour Quiteve et les terres d'Embixe, appartenant à Barui, où les toiles de n'importe quelle espèce ont cours et augmentent de valeur à raison de l'éloignement de ces

---

[1] Monnaie portugaise.

localités, au point de valoir le double de ce qu'elles coûtent à Feira. En échange, nous tirons de l'or, de l'ivoire, des bêches de bonne trempe et plus estimées que celles des Maraves dont on fait usage à Tête et que celles amenées par les Mujaos à Mozambique, enfin du cuivre qui vient de Duma, à six jours de marche de Feira.

Mon premier soin, en arrivant de Feira de Manica, est de visiter les *marondos* (1) : ainsi se nomment les ouvertures que font les Cafres pour tirer l'or quand les mines sont profondes. Ces puits sont verticaux et de forme cylindrique, ayant une brasse au plus de diamètre. C'est absolument le seul travail que fassent les nègres, et, quand même un puits leur fournirait du métal en quantité suffisante, ils l'abandonnent quand il se remplit d'eau par infiltration, ce qui ne manque pas d'arriver, puisque ces forages se font ordinairement auprès des rivières. Comme ce sont les noirs qui s'occupent surtout de l'extration de l'or, il est très rare qu'ils creusent des mines profondes ; ils se contentent de chercher le métal précieux à la surface du sol et sur les rives des cours d'eau, surtout après les débordements. C'est après les grandes pluies que se ramasse l'or ainsi charrié, dans les endroits plus élevés et dans les montagnes du voisinage. Les Cafres donnent à ces inondations le nom de *mafussureiras*.

Après avoir examiné toutes les mines des environs de Feira et y avoir recueilli des échantillons, je me fis conduire par mes Cafres sur le territoire d'un roi nommé *Manaca*, d'où l'on tire de l'or que les *Maniqueiros* nomment *muçonso* et nos commerçants or blanc ; on l'extrait d'une mine de quartz blanc. Mais une fois sur les lieux, le roi mit tellement d'obstacles à mon projet, qu'après quelques jours d'inutiles tentatives pour visiter la mine, je dus revenir à Feira n'emportant avec moi que quelques échan-

(1) *Marondo ;* cri par lequel les naturels du bassin du Zambèse proposent un marché ou la vente d'un objet. Se traduit littéralement par : *chose à vendre*.

tillons dérobés furtivement, grâce à cette circonstance que les morceaux de la roche, destinés à être broyés et lavés, avaient été remisés non loin de la case où je logeais.

Chicanga fut informé de ce voyage : il apprit non seulement toutes les observations que j'avais faites à Manica, mais encore celles auxquelles je m'étais livré à Tête et sur les terres des Marraves. Pour ce grand crime [1] [*note* 5], je fus condamné à payer comme rançon cent grandes pièces d'étoffe qui valent ici quatre *pastas* d'or, monnaie de Feira. Chicanga prétendait que j'étais venu pour espionner son pays avant de lui faire la guerre et pour ensorceler ses mines afin d'en faire disparaître l'or (*note* 6), parce que j'étais armé d'un instrument (c'était mon marteau de géologue) dont on n'avait jamais fait usage dans le pays et qu'il n'avait jamais vu de sa vie. Ce tyranneau me fit dire que si le capitaine-major protestait, il ferait battre le tambour de guerre et me ferait conduire par ses *Biugas* (soldats) jusqu'à Aruangua, qui est, nous l'avons dit, à la limite du royaume de Manica et de celui de Barui.

Je serais parti de Feira avec ces seules données si je n'avais appris que mon départ en cachette serait interprété comme un nouveau crime et que Chicanga satisfait de l'étoffe qu'il avait reçue cesserait de m'importuner. De cette façon je me vis obligé de vivre dans ma paillotte et de moins me promener dans les environs de Feira, où l'or semble exister en grande abondance et, de même que dans nos mines du Brésil, « naît entre la *picarra* [2] et le *cascalho* [3] », comme disent les mineurs. Mais les Cafres ne l'y cherchent pas et se contentent de celui qui apparaît à la surface du sol.

Après avoir joui d'un peu de tranquillité et réuni le plus

---

(1) *Milando.*
(2) Roche de cailloux et de sable.
(3) Blocaille, gravois.

grand nombre possible d'échantillons des mines d'or et autres, je pars pour Senna en compagnie du capitaine-major qui venait de tomber malade. Nous prenons un chemin différent de celui par lequel j'étais venu à Manica, c'est-à-dire beaucoup plus long, mais tout en plaine. Nous cheminions sans encombre quand tout à coup, le troisième jour de notre voyage, éclate un conflit : nos Cafres avaient emprisonné un Maniqueiro qui était venu d'un village voisin se mettre en embuscade sur le chemin où devait passer une troupe de négresses portant des bagages et avait volé à l'une d'elles une *manchilla*.

Les cris poussés par ce noir ameutent tout le village ; les habitants sautent sur leurs arcs et leurs haches. Leur chef, sans écouter le capitaine-major qui lui disait de venir à Aruangua pour juger ce différend, veut s'opposer à notre passage et sans doute nous piller à la faveur de la nuit qui approchait. Nous voici donc obligés de livrer bataille pour pouvoir passer, et il est bon de noter que trente ou trente-cinq Maniqueiros suffiraient pour mettre en fuite à coups de flèches plus de quatre-cents Cafres comme ceux qui formaient l'escorte du capitaine-major (*note* 7). Cependant, grâce à nos fusils nous leur tuons trois hommes et en blessons un autre, tandis qu'un seul de nos Cafres est atteint de deux flèches sans blessure grave (*note* 8). Voyant qu'ils ne sont pas les plus forts, les nègres cessent le combat ; nous rassemblons notre monde et continuons notre chemin vers Aruangua. Nous y passons la nuit dans l'inquiétude d'être attaqués de nouveau et voir nos cases incendiées ; deux jours après, nous sommes à Barui, et arrivons enfin à Senna le 14 novembre 1788 (*note* 9).

Note 1. — Le royaume de Barui, qui entoure toutes les terres de Senna du côté de Tête, est séparé de celles-ci par la terre Sungué et confine

avec elles par l'intérieur de Tambara, Tipui et Macangano [1], propriétés de la Couronne qui commencent au bord du Zambèze et s'étendent très loin. Barui est séparé de Tête par l'Aruenha [2], rivière qui se jette dans le Zambèze et sert de limite entre les territoires de Tête et de Senna. C'est le rio Aruangua qui, du côté de Feira, sépare Barui du royaume de Manica.

Note 2. — Bien que Barui possède, comme tous les États cafres de cette partie de l'Afrique, un roi investi de la souveraine puissance, ce pays n'en a pas moins une quantité de princes, appelés *Mambos*, qui gouvernent des provinces et sont les fils ou les parents du roi.

Note 3. — Comme chez les Cafres, les fils et les vassaux du roi portent tous le même nom de *fils*, on ne peut savoir à quelle catégorie appartenait le Cafre molesté.

Note 4.— Ce tribut se paye en étoffes, en verroterie, et en boissons. Quand il paye, le capitaine-major ne manque pas de faire établir en présence des Cafres un inventaire de ce qui leur est dû, afin que ceux-ci ne demandent pas davantage l'année suivante, ce qu'ils ne manquent jamais de faire, sans compter qu'ils doutent toujours de la qualité des pièces d'étoffe.

Note 5. — Le terme *milando* s'applique à n'importe quel crime imputé à quelqu'un ou à n'importe quel procès intenté; le jugement de la cause se dit *tongar,* et la condamnation de celui qui perd le procès se nomme *Chibinga.*

Les Portugais se voient pour le moindre prétexte accusés de *milando* par les Cafres, qui emploient tous les moyens pour nous vexer et nous rançonner. Ce serait un miracle si l'un de nous, entré chez les nègres, en sortait sans un *milando.* Parmi les procès ridicules dont je fus témoin, et dont je dois taire quelques-uns par décence, je vis intenter le suivant à un Cafre, cuisinier du capitaine-major, qui dut payer une *chibinga* de quelques pièces d'étoffe. Ce cuisinier, qui avait

---

[1] Macangano ou Massangano. Est loin d'être aujourd'hui une terre de la Couronne ; possession de la famille Santa-Cruz ou Bonga, elle s'est affranchie de la domination portugaise et la résidence du *mambo* actuel, attaquée plusieurs fois par les troupes européennes, n'a jamais été prise. Trois expéditions ont succombé devant Massangano et leurs chefs y ont été tués.

Massangano est sur le Zambèse en amont de la Lupata et près de l'embouchure de la Luyena.

[2] Aruenha, Aroenha et Luyena sont les divers noms sous lesquels on connaît la rivière affluent de la rive droite du Zambèse et à 40 kilomètres en aval de Tête, que les Portugais ont appelé jadis « *R. de l'Esprit-Saint* ». La Luyena vient de la serra Nhangani et coule du sud-ouest au nord-est. Elle reçoit en outre de divers cours d'eau de médiocre importance, le Luia et le Mazoé (rive gauche). Cette dernière rivière reçoit le Nhacumbite qui sert de limite de séparation entre les terres de Nhacatembe et de Nhasanga ou Caprigicio.

Le principal affluent de la Luia est le Kangouzi qui reçoit à son tour le Nhamuganga.

P. Guyot.

demeuré autrefois ici, était *chamuar* (ami) d'un Maniqueiro auquel il vint un jour rendre visite. Il trouva chez son ami une jeune enfant et, après l'avoir considérée, demanda à celui-ci si c'était sa fille, en ajoutant qu'elle ressemblait à une enfant qu'il avait perdue. Cela suffit au Maniqueiro qui répondit incontinent : C'est même ta fille ; je suis le sorcier qui l'a tuée et, comme elle est ressuscitée, c'est à toi de te charger de la nourrir et de la vêtir. Le cuisinier fut condamné pour avoir comparé une personne vivante à une morte, d'après le considérant formulé par la princesse noire de Feira, qui jugea ce *milando* dans la case même du capitaine-major. Nous ne mentionnons pas les *milandos* que le capitaine-major tranche en notre faveur ou celle de nos Cafres contre les Maniqueiros, car ces jugements ne servent à rien : si ces derniers ne veulent pas s'y soumettre, ils en appellent à Chicanga qui tranche la question suivant son bon plaisir et avec le droit du plus fort.

Note 6. — Le plus grand crime aux yeux des Cafres est d'être sorcier ; ils attribuent aux sorciers tout le mal qui leur arrive : une maladie, la mort, tout ce qui arrive par hasard, ou ne leur semble pas naturel. Un tigre apparaît-il à l'un deux, un autre tombe-t-il malade, un troisième perd-il une femme, vite ils consultent le *Ganga* (le devin) : le premier pour savoir ce que lui veut ce tigre, l'autre pour demander de quoi est morte sa femme ; et malheur à celui auquel le *Ganga* fait boire le poison d'épreuve et qui s'arrête étonné de se sentir brûlé vif.

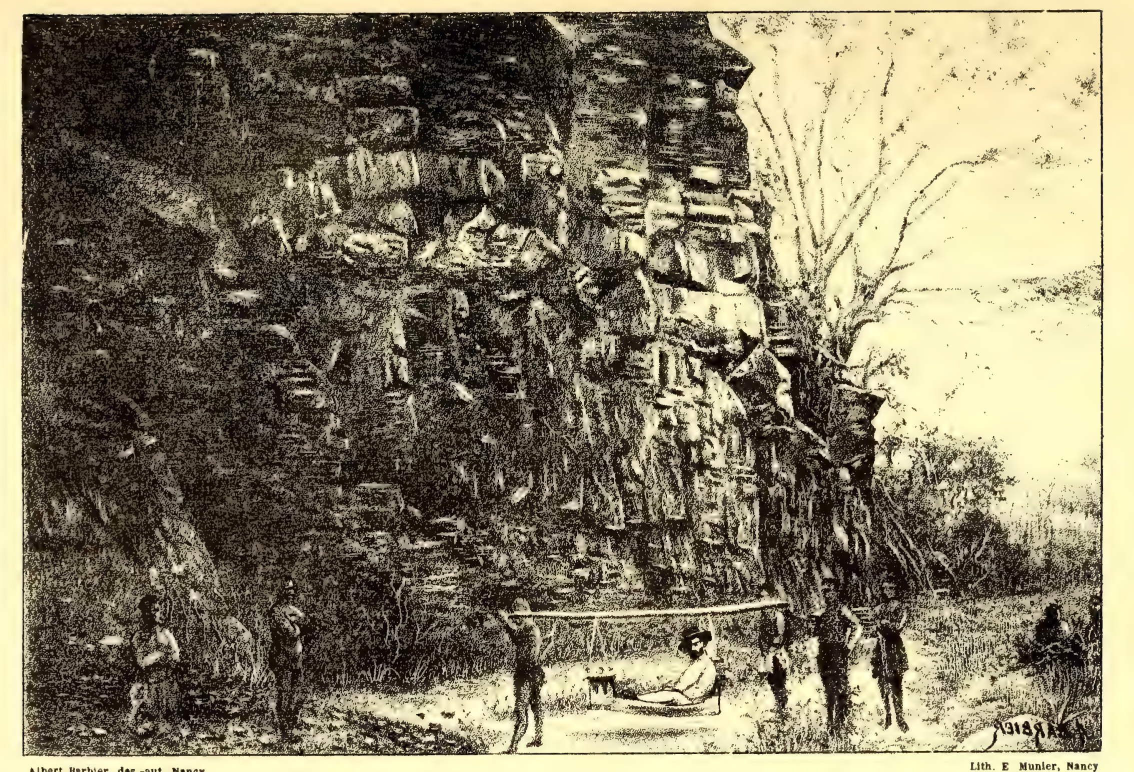
Note 7. — Bien que les Maniqueiros ne soient pas aussi braves que les Cafres de Quiteve et de Barui, nos Cafres sont encore bien plus pusillanimes, surtout les Butongas, ou Cafres affranchis, qui habitent les terres de la Couronne, et ceux qui formaient l'escorte du capitaine-major appartenaient à cette dernière tribu.

Note 8. — Les Maniqueiros n'ont pas l'habitude d'empoisonner leurs flèches, comme le font ceux de Barui et de Quiteve, aussi les blessures qu'ils font ne mettent pas généralement la vie en danger.

Note 9. — Ce fut l'unique cas pour lequel il n'y eut pas *milando* (voir *note* 5), parce que Chicanga se trouvait l'ennemi du chef qui nous avait combattus et désirait le punir.

(*Traduit du portugais par* M. C. Millot.)

N. B. — Les petites notes sont dues exclusivement à M. P. Guyot et rattachent son exploration personnelle à celle du Portugais Galvao da Silva.



Albert Barbier, des.-aut. Nancy. Lith. E Munier, Nancy

MINE DE CHARBON DANS LE LIT DU MOATIZÉ

en aval du campement de Palira et au-delà du confluent du Nhapsicondo.

UN

VOYAGE DE TÊTE A ZUMBO

En 1861-1862 (1)

(*Journal du capitaine-major Albino Manoel Pacheco.*)

I.

Le 12 octobre 1861, je fus nommé capitaine-major intérimaire à Zumbo, par le major Antonio Favares de Almeida, alors gouverneur de Tête, dont l'indulgence et l'extrême bonté, rassurant mon insuffisance, me firent accepter cette mission honorable, malgré une grave infirmité qui me retint au lit de douleurs plus d'un mois.

Ce ne fut que le 27 novembre que je pus m'occuper de mes nouveaux devoirs. Je reçus avis, le même jour, que les fonds nécessaires aux premières dépenses me seraient fournis par l'intermédiaire de l'*almoxarifado* (2) et qu'on me remettrait un drapeau national ainsi que les munitions de guerre qui me revenaient; on me dit aussi que les ordres avaient été donnés à chacun de ceux qui devaient m'accompagner à ma nouvelle résidence où je devais me rendre moi-même le plus tôt possible. Un détachement de 20 hommes du 2e bataillon de chasseurs, approvisionnés et payés pour six mois, devait m'aider à rentrer en possession de notre ancien territoire et tenir en respect les peuplades voisines.

(1) Manuscrit portugais communiqué à la Société par M. Guyot et traduit par C. Millot.

(2) Receveur des impôts qui se payent à l'entrée des villes et dans les ports. (*Note du trad.*)

II.

DÉPART DE TÊTE. VOYAGE PAR LE ZAMBÈZE JUSQU'A MUSANANGOÉ.

Depuis ma nomination jusqu'à ce jour, *12 décembre*, tout mon temps a été absorbé par les préparatifs et la mise en ordre de mes bagages. Je me lève vers 4 heures du matin ; l'épouse de Tithon [1] apparaît enveloppée de son manteau de roses ; elle est si belle que je m'écrie avec le poète :

Que bella ! que formosa vem rompendo
Nocturnas sombras, o rosada Aurora !
Sao d'alegria as lagrimas que chora,
Paiz s'esta rindo e perolas vertendo !.....

La lumière des mondes [2], en se levant majestueusement, vient ensuite briller du plus vif éclat, et la nature entière, sous l'influence de ses rayons créateurs, montre la plus féconde vitalité.

Je m'embarque vers 7 heures du matin ; Tête dort avec son aspect appesanti, comme s'il lui en coûtait de sortir des ruines d'un passé, non encore éloigné, qui rendra éternellement odieux les noms de Quissaca et d'Ahacide.

En face, sur la rive gauche du fleuve, est le pays de *Matundoé,* avec ses jardins bien cultivés, avec sa plantation récente de cannes à sucre qui donne déjà de bons résultats, et avec le souvenir des repas magnifiques que leur propriétaire nous offre avec tant d'affabilité et de courtoisie.

Nous longeons l'île de *Canhimbé* et passons auprès de l'infortuné vapeur anglais *Me Robert;* nous voyons *Mussonha* avec ses plates-bandes de verdure choisie et les fêtes joyeuses que donne son fermier actuel. A gauche, sur la rive droite, est *Matundoé* ou *Chimase* [3], qui nous rappelle

---

(1) L'aurore.
(2) Le soleil.
(3) Ce territoire est à la limite des possessions portugaises sur la rive droite du Zambèze.

les excellentes *bambocartatas* (?) offertes par son propriétaire si distingué et si courtois, et combien on le regrette encore à Tête. *Chimbonde,* la terre à droite, appartient au Saint-Sacrement : jusqu'en 1860, elle a fourni l'huile de sa lampe, tel est son petit mérite ! Voici *Inhaufa* avec ses délicieuses et vertes campagnes où croissent à l'envi le maïs et les autres productions du pays, grâce à l'activité de son administrateur actuel ; puis *Canjanda* avec ses excellents choux et ses vergers de délicieuses mangues ([1]). Ce séjour, naguère agréable et animé, grâce à l'heureuse influence de son propriétaire, enlevé depuis par un accident malheureux, est aujourd'hui livré à un lamentable abandon, sous la direction d'une vieille femme infirme. Vers le milieu du jour, j'arrive à *Dégué,* au *loane* de José Anselmo, où je reçois une hospitalité aussi gracieuse que je puis l'espérer du caractère de ce digne jeune homme ; qu'il en reçoive ici mes sincères remerciements.

Le 13. Mon hôte me retient à dîner.

Le 14. A 6 heures du matin, je m'embarque pour continuer mon voyage, laissant à droite (rive gauche) la terre de *Tunta* et ses cultures dues au labeur infatigable de ses fermiers, et en ligne oblique, à l'embouchure du *Mufa,* l'île de *Caiongo* où naguère périt assassiné le malheureux Filippa Lobato. Viennent ensuite *Chigogoé,* dont le sol maigre offre peu de ressources au cultivateur, et *Nhaondoé,* à Jose Agostinho Xavier, où abondent aussi bien les sources thermales et les gisements aurifères et carbonifères, que les terres propres à la culture. Voici *Merinde Grande,* à D. Joaquina de Santanna, avec ses côtes à pic, ses maigres plantations et ses semis plus maigres encore, et *Merinde Pequeno,* appartenant aux héritiers de Jose Antonio Mendès, tellement improductif qu'à peine peut-on s'y nourrir de mangues, bien que les vergers y soient nom-

---

([1]) Mangue ou mango, fruit des pays chauds, ressemblant à une pomme. (*Note du trad.*)

breux. Vers 4 heures et demie du soir, j'arrivais à cette propriété, quand je fus rejoint par le détachement qui traversait le Zambèze, venant de la rive droite. Comme mon canot trop chargé retardait ma course, j'en profitai pour renvoyer à Tête deux hommes estropiés qui devaient accompagner les charges venues dans ces embarcations.

Le 15. Vers 9 heures du matin, je me mets en route et, à 11 heures, je passe devant *Inhamboé Pequeno,* à José Anselmo de Santanna; en cet endroit, le sol est tellement aride et désert, que je ne vois sur ses bords aucun endroit dont on puisse tirer parti, ce ne sont que montagnes dont le pied vient plonger dans les eaux du Zambèze. Vient ensuite *Inhamboé Grande,* aux héritiers de Luisbactano Batelho, aussi sec et aride que ses propriétaires sont maigres et efflanqués. J'arrive enfin à *Panzo,* une des plus grandes propriétés des environs de Tête, mais très montagneuse et offrant à peine quelques bandes de terre cultivées le long des rives du Zambèze et du rio *Mavuse;* j'ignore complètement si dans l'intérieur on trouve des champs. Là, cependant, se récolte un blé excellent en assez grande quantité, beaucoup de maïs, des fèves et autres légumes du pays. Je me décide à passer la nuit à l'embouchure du rio *Rosinga,* et j'achète des vivres pour les porteurs.

Le 16. Vers 5 heures et demie du matin, je continue ma route, naviguant toujours dans les eaux qui baignent le domaine de *Panzo,* et je viens camper un peu au delà du rio *Moendo Angombé,* sur le territoire de *Micurungo* (rive gauche).

Le 17. A 5 heures du matin, je continue à remonter le Zambèze. A 2 heures après midi, je laisse derrière moi *Micurungo,* dernière terre du district de Tête, sur la rive gauche du fleuve. J'y ai peu vu d'endroits propres à la culture, si ce n'est sur le bord de l'eau et presque à sa limite. Je m'arrête, pour passer la nuit, en face de *Bréco* (rive gauche).

Le 18. Je démarre à 6 heures du matin et je continue à suivre le Zambèze. Vers 6 heures du soir, je m'arrête à un endroit appelé *Machécampanga* (rive gauche), territoire dépendant de *Macanga*.

Le 19. A 7 heures du matin, je remonte le courant au milieu des montagnes et des rochers qui commencent à embarrasser le cours du fleuve et lui donnent, à cet endroit, un aspect effrayant (1). A midi et demi, je débarque à *Mussanangoé* (2), sur la rive droite du Zambèze; ici se termine mon voyage en canot. Après 7 heures d'une navigation assez ennuyeuse, je foule enfin aux pieds le sol de *Chedima,* où règne le *Muanamotapua,* pays immense, digne d'un sort plus heureux, mais que la nonchalance de son chef et la turbulence des naturels ne cessent de bouleverser et de disloquer au point qu'il n'offre plus qu'un pâle reflet de sa puissance d'autrefois. Encore pourrait-on lui rendre son antique renommée, si le gouvernement portugais, débarrassé des difficultés politiques dans lesquelles il est engagé, voulait imiter le système des Anglais et s'en emparer.

Les soldats du détachement, une fois réunis, firent prisonnier en ma présence le chef du village voisin, parce qu'il voulait les empêcher d'entrer; celui-ci me dit au contraire avoir été maltraité par eux. Je le renvoyai en lui recommandant de ne plus se permettre pareille chose à l'avenir.

Le 20. Je reste dans la même localité afin de me procurer des vivres pour les porteurs. Il a plu abondamment aujourd'hui, ce qui nuira certainement à la rapidité de mon voyage.

Le 21. Le pondoro *Dégué* vient me faire une visite, je le remercie. J'écris aujourd'hui à Tête; j'envoie au gouver-

---

(1) C'est là que l'on trouve de la pierre calcaire qui, essayée déjà par le curé de Tête, a donné d'excellents résultats.

(2) On dit généralement, par corruption ou abréviation, *Mussanangoé ;* mais les naturels disent : *Mussana-a-ingué,* qui signifie « côte de tigre », à cause de son parcours qui semble imiter les côtes de cet animal.

neur un rapport sur mon voyage et ce qui s'est passé jusqu'à présent. Ces lettres partiront par les canots qui m'ont amené ainsi que mes bagages, car à la vue du Zambèze, je ne puis me décider à naviguer plus loin et me faire mettre à *Caurabaca* [1], au milieu de ces brisants maudits qui font frémir les plus braves : on n'a pas trouvé jusqu'ici le moyen de les faire disparaître ; ils font un grand tort au commerce et au développement de la navigation en isolant de malheureuses populations qui vivent encore dans les ténèbres de la plus cruelle barbarie.

Le 22. Je fais partir les canots pour Tête et me prépare au voyage par terre. Le commandant du détachement reçoit mes ordres pour se mettre en marche, et ceux qui sont chargés des vivres savent avec combien de provisions ils doivent nous suivre. Le capitaine-major de Quelimane, qui m'accompagne, se trouve à peu près guéri d'un rhume opiniâtre, grâce aux pommes sauvages qu'il a mangées, après les avoir fait cuire.

Le 23. Le temps est devenu mauvais au point de ne pas nous permettre de sortir de notre campement, nous ne pouvons continuer notre route.

Le 24. Le mauvais temps continue et les marchands ne sont pas encore venus.

Le 25. L'Église catholique célèbre aujourd'hui la naissance du Rédempteur du monde, et comme fils de cette Église, je vois lever avec joie ce jour solennel.

A 7 heures du matin, le commandant du détachement me demande de lui avancer des vivres pour ses soldats qui ont consommé ceux qu'ils avaient apportés de Tête ; je lui accorde ce qu'il demande. A 8 heures du soir, les marchands arrivent enfin, mettant leur retard sur le compte du mauvais temps, et aussi sur ce qu'ils n'avaient pu se

---

(1) Les indigènes appellent cette cataracte *Caurabaca*, parce qu'à son entrée se trouve une petite montagne isolée, couverte seulement de plantes herbacées ou du moins sans un seul arbre; c'est de cette colline que la cataracte tire son nom, qui signifie : *nao tem serviço* (en français : qui n'a aucune utilité).

procurer qu'à *Macanga* les provisions demandées, encore était-ce à des prix très élevés.

Le 26. Nous sommes encore au même endroit. J'ordonne au *Chirambaunua* de répartir les charges de façon à nous mettre en route demain matin si le temps le permet. Je me décide à ajouter quelques porteurs et à laisser ici plusieurs charges que prendront les nouveaux recrutés. Un voyage dans ces conditions devient excessivement lent. Aujourd'hui il cesse de pleuvoir, c'est déjà quelque chose.

III.

MARCHE A TRAVERS LE PAYS DE CHEDIMA.

Le 27. Effectivement, vers les 7 heures du matin, nous nous mettons en marche ; et, malgré les menaces du temps, l'après-midi est très belle. J'entreprends de passer le *Mussanangoé* et j'y perds quatre bonnes heures, car, pour 140 porteurs, je n'ai à ma disposition que deux petits canots qui ne peuvent prendre, à chaque voyage, que la charge de quatre hommes, en plus des deux rameurs. C'est pourquoi je ne puis faire plus d'une lieue aujourd'hui et je campe sur les terres du mambo *Zuda,* sur la rive droite du Zambèze, vis-à-vis *Chibade.* L'endroit est mal choisi, car, bien qu'il soit couvert d'herbe et de buissons épais, nous n'y trouvons pas les matériaux nécessaires pour y construire un abri. En revanche, nous jouissons d'un spectacle magnifique dont un homme de génie tirerait certainement parti pour faire un ravissant tableau ou des vers charmants. Les eaux du Zambèze courent avec impétuosité à mes pieds, assiégeant les roches avec une fureur épouvantable. Au delà, sur la rive opposée, se voient des groupes d'hommes et de femmes occupés à la culture d'une plaine verdoyante, de laquelle ils espèrent tirer une abondante moisson ; plus à gauche, est un village, dissimulé aux regards par une plantation régulière de calebassiers. Une

chaîne de montagnes élevées sert de fond à ce tableau : ses sommets et ses dépressions un peu confus et tout boisés se perdent à l'horizon dans une délicieuse perspective.

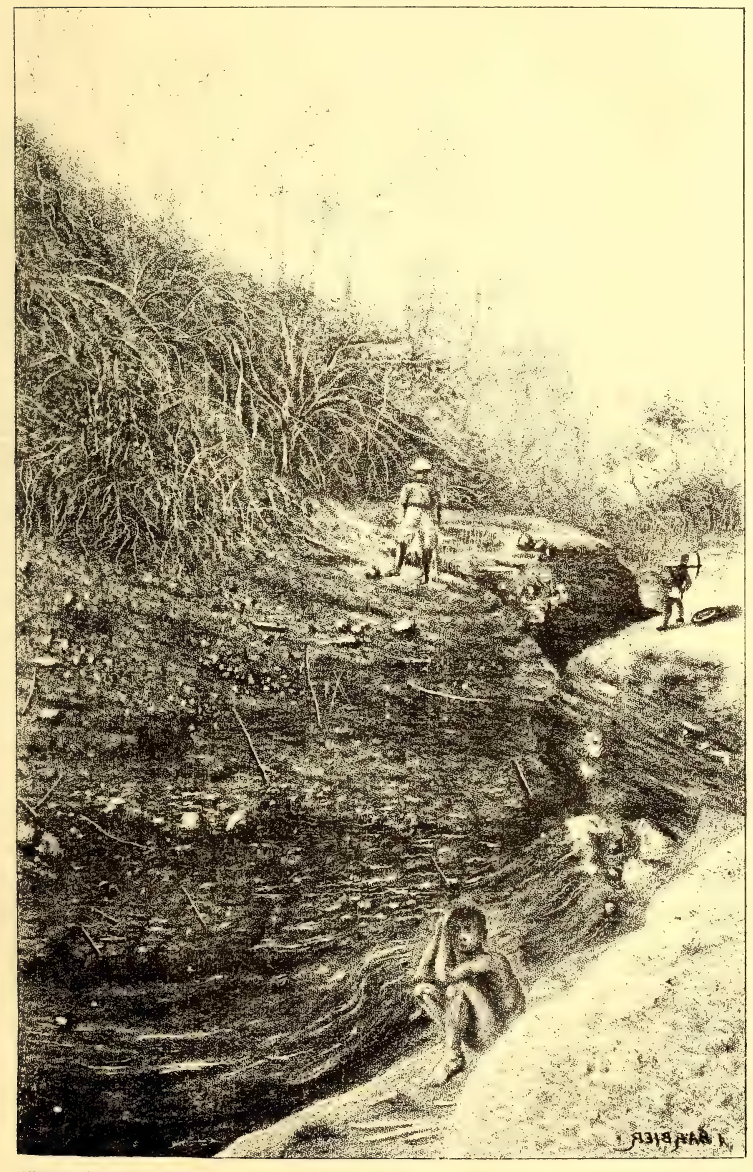
Le 28. Nous levons le camp à 6 heures et demie du matin ; je quitte les rivages rocheux du Zambèze et sa cataracte en m'écriant :

J'ai vu la cataracte de *Carabaca,* où l'eau se précipite avec fracas et rebondit en bouillonnant !

Vers 4 heures du soir, je m'arrête à *Tocoma ;* je suis encore sur les terres de *Zuda.* Le temps reste beau et le voyage se poursuit dans les meilleures conditions possibles.

Le 29. Nous partons à 6 heures du matin et nous continuons notre voyage dans le meilleur ordre ; toute la journée se passe à gravir de hautes montagnes par des chemins sinueux, remplis d'aspérités et toujours au milieu de bois épais. Un des porteurs se permet de nous quitter pour aller se coucher au frais, en laissant sa charge sur le chemin. A 4 heures du soir, je m'arrête à *Nhauchuré.*

Le 30. Nous nous mettons en route aujourd'hui à 5 heures trois quarts du matin, et cheminons toute la journée dans une vallée longue et obscure couverte d'arbres qui fourniraient du bois excellent, mais de peu de diamètre. Cette vallée est resserrée entre deux cordillères de granit et arrosée par une rivière torrentueuse d'eau excellente, qui, prenant naissance dans ces montagnes, en descend par de nombreuses cascades et vient se jeter dans le Zambèze, après un cours accidenté auquel on donne le nom de *Taca.* Nous dûmes la traverser cinq fois, pour suivre le sentier qui longe tantôt une rive, tantôt l'autre. La cordillère de gauche se nomme *Nhauterise,* et celle de droite *Inhambonga ;* c'est cette dernière qui forme, sur son versant sud, la *Carabaca.* L'Inhambonga est habitée par les *Uademas,* un rameau des *Maraves,* maîtres primitifs de Chedima. Les anthropophages d'autrefois sont devenus très doux aujour-



Albert Barbier, des.-aut. Nancy. Lith. E. Munier, Nancy

MINE DE HOUILLE DANS LE LIT DU NHAPSICONDO.

d'hui, à la suite d'un châtiment horrible que leur infligea le *pondoro Dégué :* il les contraignit à manger tous leurs morts et les battit jusqu'à ce qu'il leur eût fait perdre ce goût dépravé.

Nous passons la nuit près du village du roi *Chemuxèca.* Depuis quatre jours d'une marche pénible, c'est la première fois que nous rencontrons un village et des habitants, et que je campe dans un lieu où se manifeste la vie. Les champs qui m'entourent sont si bien cultivés et couverts d'une si luxuriante végétation qu'ils donneront une récolte superbe, à moins que la pluie, unique espérance du cultivateur, ne vienne à leur manquer. Je m'aperçois que les gens du pays ignorent l'art d'amener dans des canaux l'eau des rivières pour irriguer leurs champs.

Le 31. N'ayant plus de vivres pour mes porteurs, je suis obligé de demeurer dans cet endroit pour m'en procurer.

C'est aujourd'hui le dernier jour de l'année 1861. Si, pour moi, la vie s'écoule sans grands découragements, pourquoi faut-il que tous n'aient pas le même bonheur et que quelques-uns trouvent la mort? Pourquoi faut-il que l'ingrate trahison de Mariano Vozdos Anjos soit venue remplir de trouble et d'inquiétude les villes de Senna et de Quelimane, malgré l'infatigable activité, la persévérance et le courage de leur bien-aimé gouverneur, le lieutenant-colonel José da Silva, auquel elles doivent, pour la deuxième fois, la paix dont elles jouissent à présent?

1862.

1er janvier. A 5 heures et demie du matin, tandis que je me préparais à continuer ma route, en rendant grâces au Tout-Puissant, qui m'a permis de voir lever l'aurore de ce jour et de commencer une nouvelle année, le roi me fait demander de lui livrer un chef des porteurs, à cause d'un soi-disant engagement que celui-ci aurait contracté envers lui. Je continue mon chemin sans céder aux exigences de

ce tyranneau et lui fais dire que j'en référerai au capitaine-major de Quelimane. Vers 2 heures de l'après-midi, nous arrivons au village de *Inhacana,* du pondoro *Daco-taco*. J'y trouve le détachement qui m'avait précédé de deux jours. Je résolus de m'y arrêter pour y faire quelques provisions : ce village est le plus considérable de tous ceux que j'ai rencontrés depuis mon départ de Tête, on peut s'y procurer des vivres en quantité suffisante. Un peu avant d'arriver à ce village, j'avais traversé la petite rivière *Inhaorire,* peu profonde et peu large. A 4 heures après midi, le capitaine-major de Quelimane vient me rendre réponse (1). Le roi *Chemuxéca* prétend qu'en passant sur ses terres de Senga, en 1859, le chef de mes porteurs, nommé *Felicidade,* avait commis le crime d'entretenir des relations avec une de ses femmes ; il voulait donc tout simplement m'extorquer une bonne somme, car c'est ainsi qu'entre Cafres se règlent ces sortes de différends. Mais, soit à cause de mon caractère officiel, soit par crainte des forces qui m'accompagnent, il ne manifesta aucun mécontentement, se réservant sans doute pour une meilleure occasion.

Chemuxéca est un roi de Senga, battu en 1855 ou 1856 par Quiçaca et qui s'est caché sur les terres du mambo *Zuda,* territoire de Chemida. Sans influence aucune et se trouvant, pour ainsi dire, à la charge du chef chez lequel il est réfugié, il en est réduit à recourir aux expédients pour pourvoir à ses besoins.

En admettant que ses griefs soient réels, ce roi, ne pouvant contester mes droits de propriété sur le nègre en question, pourra, s'il revient jamais dans son pays, me créer des embarras sérieux pour mon voyage. Et je dois malheureusement avouer qu'il ne faut pas compter sur le gouvernement pour mettre fin à ces menées misérables et en faire un exemple comme cela eut lieu pour *Chipsondo*.

(1) On se rappelle que le capitaine-major de Quelimane accompagnait notre voyageur. (Voir la journée du 22 décembre.)

Nous sommes donc à la merci de pareils caprices et notre condescendance est considérée comme chose due. Toujours est-il que, soit qu'il se promette d'agir plus tard, soit qu'il craigne le gouvernement, le roi cesse de me voir.

Il a tonné aujourd'hui et il a plu fortement vers 4 heures et demie; j'eus beaucoup de peine à mettre mes bagages à l'abri.

Le 2. Nous sommes toujours au même endroit. A 2 heures après midi, comme je commençais à dîner, se présentent les envoyés de *Chemuxéca* qui viennent encore m'entretenir au sujet du nègre Felicidade, question que je croyais enterrée. Ils ne demandent pas moins de 12 pièces de coton de 30 mètres, une captive de 12 ou 14 ans, un baril de poudre de 25 livres, 3 *maços* de verroteries, une bouteille d'eau-de-vie; de plus, une pièce de coton de 15 mètres pour eux : en tout une bagatelle de 150 *pesos*, pour laver la tache faite à l'honneur du roi par Felicidade.

Bien que cette affaire ne me regardât pas et ne dût en rien compromettre ma situation, j'en fus néanmoins vivement contrarié. Je chargeai les envoyés de dire à *Chemuxéca* que je trouvais sa façon d'agir inqualifiable; sachant très bien que j'étais en mission officielle, comment choisissait-il ce moment pour me parler d'une semblable question? Il n'a donc pas songé aux conséquences que pourrait avoir sa démarche inconsidérée, dont je ne manquerai pas d'informer le gouverneur du district. Je l'avertissais que dorénavant je ne répondrais plus à ses messages.

C'est la troisième ou quatrième fois qu'il soulève des difficultés aux marchands de Tête, et comme il s'en est toujours tiré à son avantage, il continue jusqu'à ce que le gouverneur prenne la chose au sérieux. Je m'étais arrêté à un endroit au bord du chemin pour me reposer, comme le font d'habitude les voyageurs et les marchands de Tête qui traversent ce territoire, quand le coquin, prétextant la

crainte d'être mal reçu, m'envoie une de ses esclaves noires (qui pour la circonstance se donne comme sa femme, heureusement que cela n'était pas), avec mission de me faire enrager. Soit dévergondage naturel, soit calcul de la part de cette *mégère*, elle se lia immédiatement avec quelques-uns de mes porteurs et, le soir venu, les excita au plaisir. Faibles ou méchants (je dis méchants parce que nos nègres, mauvais par essence, ne sont jamais si contents que quand ils ont mis leur maître dans l'embarras), ils se laissèrent séduire et me jouèrent ainsi le vilain tour de me forcer à payer, comme c'est la règle en pareil cas, pour me sauver, moi et ma fortune.

Le 3. A cause de cette dégoûtante question, que je suis obligé de débattre sans avancer mes affaires, je me décide à rester en cet endroit jusqu'à l'arrivée des bagages que j'avais laissés à *Mussanangoé*. J'ai fait partir hier, pour le village de *Chemuxéca,* 100 porteurs armés et approvisionnés et je les ai fait accompagner par deux soldats du détachement avec l'ordre de dire au roi, de la part du gouverneur, que si, pour n'importe quel prétexte, il pillait ou maltraitait mes porteurs ou s'il se vengeait sur quelque voyageur traversant son territoire, ledit gouverneur lui demanderait un compte sévère de sa folie et de son obstination.

Un voyageur, originaire de Tête, nommé Joao de Meneses Guarda Figueira, qui se trouvait au même endroit, me fait cadeau d'un morceau de trompe d'éléphant, comme un présent délicat, en m'assurant, d'après sa propre expérience, que, bien préparé, c'est un excellent manger; quant à moi, l'aspect de ce corps nerveux me causa une grande répugnance; je ne comprends pas qu'on puisse goûter à une pareille nourriture, et je fus rassasié rien que par l'odeur que je trouvai nauséabonde.

Les chasseurs de mon escorte me demandent la permission d'employer à la chasse le temps que nous perdons ici.....

Aujourd'hui, à 3 heures après midi, me reviennent les deux soldats que j'avais envoyés à *Chemuxéca,* la réponse du roi est conçue en ces termes : « Puisque le capitaine-major ne veut pas me livrer le noir Felicidade, j'ai adressé une plainte au gouverneur pour obtenir justice. » Ainsi, voyant qu'il ne peut rien obtenir de moi avec ses folles exigences, le polisson en appelle maintenant au gouverneur, ne se rappelant même pas que c'est là ce que je souhaitais le plus ; car je ne doute pas que si sa demande est transmise au gouverneur telle qu'elle me fut adressée à moi-même, il ne perde son procès. Je me réjouis beaucoup de la décision prise par ce nègre impertinent, à cause de la certitude que j'ai de voir approuver ma conduite et d'être débarrassé d'un obstacle que j'aurais pu renverser par la force, mais en compromettant l'avenir et la sécurité du transit par ce chemin.

Les 4 et 5. Ces deux jours se passent sans incident. M'étant aperçu que la diarrhée sévit dans le camp, je soumets les malades à un traitement dans l'efficacité duquel j'ai confiance. Les pluies continuent sans interruption et, si la saison suit son cours avec autant de régularité qu'elle l'a fait jusqu'ici, les récoltes seront abondantes.

Le 6. Toujours au même endroit. J'ai employé mon temps à faire emplette de vivres pour mes porteurs, car on m'a dit que d'ici à *Boroma* (à 5 jours de marche) on ne peut s'en procurer. C'est aujourd'hui l'Épiphanie ; je fais un copieux repas et je bois à la santé de mes parents et de mes amis en leur adressant, de ces lieux inhospitaliers, mes souhaits de bonne année et les vœux que je fais pour leur bonheur.

Le 7. Nous sommes encore au même point. Joao da Guarda Figueira poursuit sa route. La chaleur étouffante que nous avons ressentie, les pluies incessantes, l'abondance de viande de boucherie dans le camp et surtout la position insalubre de la localité ont donné naissance aux

diarrhées dont souffrent mes porteurs; j'en suis d'autant plus contrarié que je n'ai avec moi ni les médicaments nécessaires, ni quelqu'un qui sache soigner ces maladies qui sont pour ainsi dire inévitables ici.

Du 8 au 10. J'assiste aujourd'hui, dans le village où je suis venu camper, à la cérémonie par laquelle un *ratao,* représentant un lion ou pondoro décédé, dans lequel se trouve incarné l'esprit d'un *Muanamotapua,* se fait passer pour le défunt ressuscité. J'avoue qu'à la vue de cette dégoûtante mascarade; en entendant les rugissements qu'il pousse pour contrefaire ceux du lion, les réponses inintelligibles qu'il fait aux questions que lui pose une foule nombreuse d'êtres stupides, en lui accordant la plus grande attention, et faisant pleuvoir sur lui, de tous côtés, des présents tels que des verroteries, de l'ivoire, des étoffes, des boissons; le tout accompagné de danses folles, de vociférations et de la prière finale adressée aux *Mesimos* pour que ceux-ci les préservent de la guerre et autres calamités; j'avoue, dis-je, avoir eu l'envie de faire disperser cette foule par les soldats du détachement, surtout quand le commandant m'eut dit que les pondoros ne devaient pas voir d'instruments de guerre ni de couleur rouge. N'est-il donc pas de puissance humaine qui puisse faire ouvrir les yeux à ces malheureux et leur montrer que ces *ratoes* vivent de leur crédulité, c'est pourquoi ils sont si nombreux à Chedima?

Pour éviter toute contestation, le sergent du détachement s'éloigna, après quoi il ne nous arriva plus rien de nouveau. Bien au contraire, dans le village où je suis campé, non seulement nous n'éprouvons aucune contrariété, mais il ne s'écoule pas de jour où je ne sois l'objet de fêtes et de présents; si tous ses habitants avaient les mêmes qualités que les *Inhacana,* le pays de Chemida serait charmant et mériterait un avenir heureux. La façon dont ce peuple témoigne sa reconnaissance est bien connue : quand l'un

d'eux a reçu quelque présent, il s'administre sur les fesses une claque retentissante et se retire sans autre cérémonie. Entre eux, me disaient-ils, c'est une marque de profond respect, mais j'avoue qu'elle n'est pas décente.

Le 11. La diarrhée commence à faire des victimes; elle a causé aujourd'hui la mort d'un noir qui m'était assez utile.

Le 12. Retour des porteurs que j'avais envoyés à *Mussanangoé.* Il ne leur est rien arrivé en chemin.

Du 13 au 15. Je fais mes préparatifs pour continuer mon voyage. Les chasseurs reviennent portant une dent d'éléphant, c'est le seul résultat de leurs fatigues et de la quantité de poudre qu'ils m'ont dépensée. Je donne les ordres nécessaires au *Chirambaunua* pour la marche de demain, les charges sont distribuées, tout le monde est prévenu.

Le 16. Je me mets définitivement en route aujourd'hui à 9 heures et demie du matin, je n'ai pu le faire plus tôt à cause de la pluie et des malades que je dus laisser ici, car ils étaient incapables de me suivre. Quant au détachement, il était parti à 5 heures du matin. Je laisse aussi au village que je quitte une partie de mes bagages, car ayant voulu louer ici des porteurs, on me fit des conditions tellement exorbitantes que je résolus de m'en passer. A 6 heures du soir, je campe près d'un torrent appelé *Vuco.* J'ai traversé ce matin, non loin du village d'*Inhacana,* deux rivières portant les noms de *Inhacaperire* et *Berichaué,* courant parallèlement et tellement rapprochées l'une de l'autre, qu'elles me semblent devoir se réunir, avant d'apporter au Zambèze leur tribut de sable et d'eau.

Elles sont toutes deux d'un assez pauvre débit, leur profondeur n'excède pas quatre palmes; la première a 20 brasses et la seconde seulement 4 brasses de largeur.

Le 17. Je lève le camp à 9 heures trois quarts du matin, lorsque la pluie cesse après avoir tombé sans interruption

depuis minuit, et vers 3 heures après midi je fais halte en un endroit élevé du grand et magnifique champ de *Caririra,* plus connu sous le nom de *Chicoa*[1], situé par 15°40′ latitude Sud, et environ 32°30′ longitude Est. C'est le plus beau site que l'on puisse rencontrer dans tout le pays de Chemida et l'emplacement le plus favorable pour un grand établissement colonial. De tous côtés, on jouit d'une vue superbe, et j'y salue le Zambèze que j'avais quitté il y a vingt jours. Ce fleuve est ici tellement beau et tellement grandiose, il possède un cours si majestueux et si tranquille, qu'il enchante et surprend l'observateur.

Et en effet, il est impossible de décrire les tableaux variés et charmants que la nature à moitié vierge et sauvage offre à mes yeux charmés et qui m'émeuvent profondément.

Je me mets à promener mes regards sur les eaux de ce fleuve gigantesque coulant tranquillement au milieu de vallées d'une beauté étrange, et à contempler ces rives gracieuses, aussi riches en végétation naturelle que pauvres en cultures pour lesquelles il faudrait des bras. A ce spectacle infiniment grand qui captive mon cœur et mes sens, un sentiment de douleur et de mélancolie envahit mon âme. Je me rappelle nos gloires passées et je sens ce que le Portugal — aujourd'hui si arriéré et si déchu — pourrait être aux yeux de l'univers si quelque homme de cœur savait tirer parti de ses richesses. Je m'écrie alors avec le poète brésilien [2] :

« Portugal! Portugal! naçao que outr'ora,
« Do mar o spectro sustentava ufana,

---

[1] Le mot *Chicoa* signifie réunir ; ce nom fut donné au village du nègre *Churro,* situé sur la rive gauche du Zambèze, sur les terres des Mugoas, parce qu'on y rassemble les marchandises et l'ivoire des marchands qui vont de Tête à Zumbo, et réciproquement. Comme ce village se trouve en face du champ de *Caririra,* il lui a donné son nom, ainsi que nous venons de le dire. (C'est Chicoa et non Chicova qu'on l'appelle généralement.)

[2] Magalhaes, *Poeta e a Inquesiçao.*

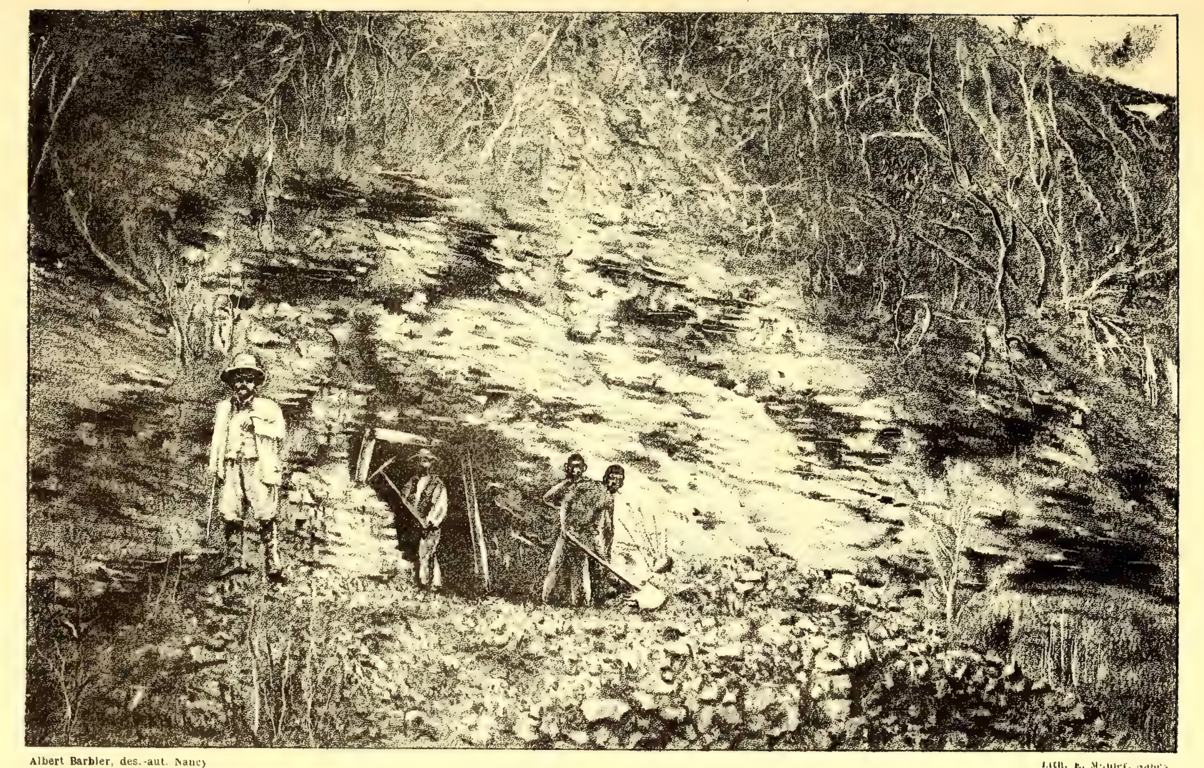


Albert Barbier. des.-aut. Nancy

Lith. E. Munier, Nancy.

MINE DE HOUILLE DANS LE LIT DU MOATIZÉ

en aval du campement de Palira et au-delà du confluent du Nhapsicondo



Albert Barbier, des.-aut. Nancy		Lith. E. Mellier, Nancy.

MINE DE HOUILLE DU MOATIZÉ

en aval du camp de Palira et vers l'embouchure de la rivière.

« E o seu nome mandava a estranhos lares!
« O que é hojé (1)? »

La réponse est simple : les Portugais des temps heureux, qui ne sont plus, vivaient pour la patrie et par la patrie ; le plus grand nombre des Portugais d'aujourd'hui vendraient peut-être leur patrie pour conserver la vie !...

Tout, dans cet endroit, parle de cela à mon âme et m'inspire une profonde tristesse ; je dirai, pour en finir, que l'arbre à l'ombre duquel j'écris ces notes sommaires, est celui au pied duquel succomba, victime de la plus noire trahison, le distingué gouverneur *Villas Boas Truao,* avec presque tous les soldats qui l'accompagnaient ; trahison qui fit donner à une antique famille de Tête le plus exécrable nom !..... Le monceau de pierres qui se voit encore auprès du même arbre est un témoignage vivant du nombre des personnes qui ont pleuré ce malheureux événement ; mais la main du temps a déjà détruit en partie cette marque de notre piété pour les morts, et le pays, jusqu'aujourd'hui, a laissé sans vengeance un si odieux attentat.

L'esprit absorbé par ces pensées douloureuses, je continue mon chemin à 3 heures et demie, et, à 6 heures, je viens camper à la barre du rio *Muse,* sur les sables mêmes de la barre, qui ne sont pas couverts d'eau, bien que nous soyons dans la saison des pluies. La rivière mesure en cet endroit 50 brasses de large et une de profondeur ; elle est bordée, sur sa rive droite, d'arbres appelés *Mussango,* de belle apparence, mais, dit-on, d'un bois très mou. Non loin de là, je traversai un ruisseau dont les eaux étaient abondantes ; personne ne put m'en dire le nom.

Le 18. A 5 heures du matin, je quitte ces parages et après avoir toujours suivi la rive droite du Zambèze, je

(1) Portugal ! Portugal ! nation qui jadis a bravé le Génie de la mer et, en son nom, commanda aux pays étrangers, qu'es-tu aujourd'hui?

m'arrête au milieu de la journée auprès de la demeure du mambo *Candie,* qui vient immédiatement me voir avec beaucoup de manières obligeantes, ce dont je le remerciai en lui disant combien j'étais sensible à ses politesses. A 2 heures après midi, je fus le voir à mon tour, il reçut ma visite comme une faveur exceptionnelle. Ce chef est un membre de la famille du *Muanamotapua* actuel, et maître d'un grand territoire dépeuplé par les invasions qu'y firent autrefois les *Landines*. Son visage indique un homme d'une cinquantaine d'années, il est néanmoins vigoureux et promet de fournir encore une longue carrière.

Il vit comme tous les rois nègres, entouré de ses femmes, de ses enfants et d'un grand nombre de parasites qu'il nomme ses *Uanhaé,* collés à sa personne comme l'huître au rocher, prompts, s'ils en reçoivent l'ordre, à commettre tous les excès qui se présentent à leur esprit ; au moindre geste du roi, au moindre mot qu'il prononce, si dénué de sens qu'il soit, ils éclatent en battements de mains étourdissants en faisant entendre le monosyllabe *di, di,* et se contentent de l'acquiescement du roi à leurs applaudissements flatteurs. Je dois néanmoins reconnaître que ses terres sont bien cultivées.

A 3 heures après midi, je continue mon chemin et, à 5 heures, je campe dans un lieu désert, une lieue au delà du village de Candie et encore sur ses terres. A cet endroit se trouve un arbre appelé *Mutondo* ou *Mutondo Inhamariu* (1), auquel la crédulité des Cafres attribue des vertus surnaturelles ; en conséquence, celui qui passe pour la première fois auprès de cet arbre doit le saluer avec des chants et des danses. Il a été planté par un célèbre Ganga (d'une humanité à toute épreuve !), dans le but de préserver les hommes de tous les maux en général ; celui qui ne lui rendrait pas immédiatement l'hommage dont nous venons

(1) Arbre des ensorcellements.

de parler, mourrait sur-le-champ. Mes porteurs, très convaincus de la vertu de l'arbre, lui payèrent un bon tribut de sauts accompagnés de chants et se retirèrent contents, certains qu'ils sont de n'être plus jamais malades (1). Quand je m'approchai de cet endroit, un soldat du détachement, enfant du pays, vint respectueusement me dire que personne ne pouvait passer sans se soumettre à ce sot usage, appuyant son dire en me citant les noms des personnes qui avaient eu la fantaisie de se prêter à cet enfantillage. Je lui répondis de se retirer, sans quoi je le ferais danser avec un bâton de canne des Indes, que j'ai avec moi, et qui est connu sous le nom de *Tantia Topce,* nom néfaste dans les annales de l'histoire moderne indo-britannique.

Le 19. Je me mets en route à 5 heures trois quarts du matin. Je suis aujourd'hui un chemin accidenté ; je m'engage dans une gorge étroite formée de rochers escarpés et je remonte la pente des montagnes. A 9 heures, je suis au sommet de la chaîne de *Manherêré,* à une hauteur de 100 mètres au-dessus du niveau du Zambèze ; je vois s'étaler à mes pieds une grande et sombre forêt, derrière laquelle se dresse, solitaire et courant dans la direction du Nord, la chaîne de *Bungua,* d'une hauteur et d'une étendue admirables, située sur le territoire du fumo *Canhambiro* (2). On ne peut trouver un spectacle plus enchanteur, un panorama plus riant et plus varié ; mais le chemin est bordé de précipices et de gouffres capables d'impressionner le voyageur le plus exercé.

Au pied de la montagne, je traverse le ruisseau *Mussungo,* peu large, mais dont les eaux sont abondantes ; et, entre 2 et 4 heures après midi, je franchis les rivières *Daqué* et *Bangoé,* toutes deux à leur embouchure ; la première a 30 brasses de largeur sur 5 de profondeur aux basses eaux ; la seconde, à son niveau moyen, mesure 20 brasses de

(1) Pourtant quatre d'entre eux payèrent de la vie leur folle crédulité.
(2) *Fumo,* chef (?).

largeur et 2 de profondeur. A 5 heures et demie du soir, je campe au village du roi *Inhacassina* (rive droite du Zambèze), après avoir laissé à ma gauche celui du chef *Mucuitico*. Le détachement a fait bonne garde aujourd'hui.

Le 20. A 5 heures et demie du matin, je continue mon voyage, je longe des campagnes charmantes, toujours parsemées de villages, et vers 10 heures j'arrive sur le territoire du roi *Goça,* non loin de la demeure d'un roitelet fugitif de Senga, nommé *Chaguaniquira* (fils de Chémuxéca). Celui-ci ne vint pas me voir et j'en fus ravi, car ces visites sont toujours intéressées et je n'étais guère disposé à me plier à des usages aussi peu en rapport avec le caractère dont je suis revêtu. A 2 heures, je continue mon chemin, et à une demi-lieue au delà de ce village, près d'un autre où réside le nègre *Nacachomba,* je traverse le ruisseau *Calupande,* étroit mais très profond. A 4 heures, je franchis le rio *Pata,* de 40 brasses de largeur, actuellement sans une goutte d'eau et dont le lit sablonneux est presque au niveau de ses rives. Je campe enfin à 5 heures du soir chez Ignacio Candido Loyola Diniz, habitant de Tête, installé aujourd'hui sur le territoire de *Boroma,* où je fus reçu avec cérémonie.

Les 21 et 22. Je reste à Boroma. Je suis toujours sans nouvelles du détachement, ce qui me donne quelque inquiétude.

Le 23. Le commandant du détachement se présente à moi et me raconte qu'ayant été pris d'une fièvre violente il n'avait pu me suivre, et que le caporal Joao de Brites Collaço, se trouvant gravement malade, ne pourrait continuer à marcher. Comme je dois rester encore ici, je lui ordonne de se soigner et je l'exempte de service.

Le 24. Toujours au même endroit. J'ai reçu aujourd'hui un avis du gouverneur, daté du 24 décembre de l'année qui vient de s'écouler, en réponse à une de mes lettres, par lequel il m'autorise à punir de prison ou de simples

tours de garde, les soldats du détachement qui commettraient des fautes légères, mais je dois lui signaler ceux qui commettent des fautes graves, pour les punir comme on le fait au régiment.

Du 25 au 27. Je distribue aujourd'hui des vivres pour cinq jours à mes porteurs, et je les envoie à *Inhacana* chercher les bagages que j'y ai laissés. Pour obéir aux ordres que le gouverneur m'avait donnés à Tête, j'envoie deux soldats au mambo Goça, pour lui faire savoir que le gouverneur désirait beaucoup le voir cesser d'importuner les voyageurs de cette ville ainsi que les commerçants, quels qu'ils soient, qui passent sur ses terres, sinon il se verrait dans la dure nécessité de le contraindre par la force à renoncer à cette incroyable façon d'agir.

Du 28 au 30. Les émissaires envoyés à Goça reviennent aujourd'hui avec la réponse suivante : « Le gouverneur commande à Tête, et moi sur mes terres, par conséquent je n'ai pas à tenir compte des plaintes que peuvent adresser au gouverneur quelques personnes de cette ville. Pour en finir aujourd'hui avec cette question, il conviendrait que le gouverneur recommandât à ses subordonnés de ne pas troubler les habitudes et les usages du pays que lui, Goça, commande ; ainsi Manoel d'Asevedo (*vulgo* Muçunga) sait très bien qu'il est défendu de tirer une arme à feu dans le village d'un pondoro ; il l'a fait malgré les avertissements, cela constitue un manque de respect envers moi. Néanmoins je prends bonne note des recommandations du gouverneur. »

Le 31. Toujours au même endroit ; rien de nouveau.

Le 1er février. La pluie n'ayant pas cessé aujourd'hui, je n'ai pu faire porter ma réponse à Goça.

Le 2. J'envoie de nouveau expliquer plus complètement à Goça les ordres du gouverneur, et je lui fais dire que je joignais mes instances à celles du gouverneur pour obtenir satisfaction et m'épargner le chagrin d'avoir à adresser un

rapport peu flatteur sur Goça, ce qui pourrait valoir à celui-ci de sérieux désagréments.

Du 3 au 5. Toujours au même endroit, mon ambassade à Goça n'est pas encore de retour.

Le 6. Les domestiques du chef Joao de Brites Collaço sont arrivés ici hier, apportant de Tête la triste nouvelle de la mort du capitaine Raposa, beau-frère de ce chef, perte d'autant plus regrettable qu'il laisse quatre orphelins.

Je placerai ici le récit d'une scène singulière à laquelle j'ai assisté, car je tiens à la consigner dans mon journal. Me trouvant à *Mussanangoé,* le 26 décembre à 9 heures du matin, une femme venue à la suite du capitaine-major de Quelimane eut un accès de délire : la malade était dans un abattement effrayant, elle avait les yeux sortis de leur orbite, hagards avec un fort strabisme, et extrêmement injectés. Tout à coup, comme dans un accès de désespoir, elle voulait se jeter dans le Zambèze, ce que l'on n'arrivait à empêcher qu'avec les plus grandes difficultés ; se tordant avec des efforts frénétiques, elle cherchait à échapper aux mains qui la maintenaient ; elle divaguait et gesticulait comme si devant elle se fussent trouvés des objets invisibles qu'elle eût voulu saisir. Enfin, et comme mue par une idée fixe, elle se jeta sur du tabac en poudre qui se trouvait auprès d'elle, le prit, le mêla avec de l'eau et but d'un seul trait ce mélange. Cet acte fut suivi d'une défaillance complète ; la malade restait abattue avec le visage inondé de larmes.

Je ne puis définir cette maladie, car je ne suis pas versé dans la science médicale, et je n'ai fait aucune étude de physiologie animale. Toutefois, je pense avoir eu sous les yeux une attaque nerveuse ou une affection cérébrale ; du moins les hommes de l'art qui parlent de ces deux maladies, en décrivent les symptômes tels que je les ai observés.

Le même fait s'étant reproduit hier, je vis employer un remède assez risible et que l'on m'assura être très efficace (1). Cet antidote consiste à battre les tambours (2) au son desquels la possédée se met à danser avec frénésie jusqu'à ce qu'épuisée par la fatigue elle roule à terre. A ce moment, on lui jette de l'eau fraîche sur la tête pour laver l'endroit où réside la maladie, c'est-à-dire l'esprit malin. Cette maladie est nommée dans le pays *Avungo* et le remède s'appelle *Marombo;* ce dernier a, prétend-on, la propriété magnétique de chasser le diable du corps où il est entré. Quand, après cette cérémonie, la possédée n'est pas complètement exténuée malgré sa fatigue, le magnétiseur se retire honteux, disant pour se défendre que le malin esprit n'a pas trouvé suffisante cette épreuve et que la malheureuse doit redoubler ses sacrifices (bien entendu au profit du magnétiseur) pour débarrasser de leurs péchés les âmes de ses ancêtres, sous peine de mourir victime de son impiété ! Tel est le raisonnement des pauvres enfants de cette belle terre : « Terre d'anges, asile de démons ! », comme dit, en parlant de Cintra, lord Byron dans son *Child Harold,* le plus grand menteur que j'aie lu, parmi les auteurs qui ont parlé du Portugal.

Que les Cafres, sans instruction et sans propreté, ignorant les suites de leur intempérance et les règles qui président à la conservation de la santé, ajoutent foi à de pareilles sottises, à de tels racontages, cela s'explique; mais que des hommes civilisés, soit Européens, soit du pays, se soumettent à cette épreuve au lieu de la proscrire, voilà de quoi faire bondir les esprits les plus calmes. Quand on leur reproche d'aussi misérables superstitions et leur dit combien de semblables coutumes les rendent ridicules, ils répondent avec gravité que l'usage fait loi et ne rougissent pas d'enrichir ainsi les annales de la bêtise

(1) J'ai assisté à trois répétitions de l'emploi de ce remède.
(2) Nommés pour cela *tambours magnétiques.*

humaine d'une singularité de plus ; ce qui donne une triste idée de leurs facultés mentales...

Il y a cinq jours que je souffre du foie à la suite du soleil de plomb que j'ai eu en chemin ; la fièvre n'est pas très intense, mais elle est de celles qui accablent le malade et le conduisent au plus grand désespoir ; d'autant plus que n'ayant pas avec moi les médicaments prescrits par la science, j'ai été obligé, pour en finir, de recourir au cautère comme dernier expédient.

Le 7. A 6 heures du soir, se présentent à moi les deux soldats que j'avais chargés d'un second message pour Goça. D'après eux, le mambo ignorait la gravité de l'affaire : « Il s'excuse d'abord de n'avoir pas compris l'objet de ma première missive, c'est pourquoi il ne m'avait pas répondu convenablement ; aujourd'hui, mieux informé, il me fait dire qu'il a déjà donné satisfaction à Manoel d'Asevedo pour l'offense que celui-ci a reçu à *Dagué ;* il lui a aussi fait rendre les armes confisquées, enfin il a averti le chef *Cancuio* de ne plus molester les voyageurs ou commerçants, sans quoi ceux-ci cesseraient de passer sur ses terres, ce qui lui causerait un grand préjudice. » Il faut conclure de toute cette affaire que les Cafres, en général, ne sont arrogants qu'avec les faibles et les poltrons.

Du 8 au 10. Hier est arrivé le reste de mon bagage que j'avais laissé à *Inhacana ;* j'appris en même temps la mort d'un des porteurs que j'avais laissé malade dans cette localité ; c'est la seconde victime de l'épidémie de diarrhée qui les avait attaqués. Après avoir accordé le repos nécessaire, je voulus continuer ma route et, comme le temps ne m'avait pas manqué pour pourvoir à tout, une circonstance imprévue pouvait seule m'empêcher d'entrevoir la fin d'un voyage aussi pénible.

Les 11 et 12. Encore à *Boroma.* Un commerçant de Tête est venu hier se plaindre à moi du chef *Magoé* qui réside tout près d'ici. Ce marchand avait acheté, à un *Uanhaé,* un

esclave qui depuis s'était évadé et s'était réfugié dans le village de Magoé ; il l'y avait vu et l'avait réclamé, mais on le lui avait refusé en disant : De même que les marchands considèrent comme leur appartenant l'ivoire qui se montre dans leur pays, pour la même raison, l'esclave trouvé sur les terres de Magoé appartient à ce chef, qui demande en échange un fusil, une boîte de poudre et six pierres à fusil. Une telle prétention étant un vol impudent, j'envoie à Magoé le plaignant accompagné d'un soldat ; le chef persiste dans son refus, voyant qu'on ne lui apporte pas la rançon qu'il exigeait. Cette nouvelle me remplit d'indignation et je lui aurais déjà arraché de force cet esclave, si je n'eusse été retenu par cette considération qu'en continuant ma route vers Zumbo, après cet acte de justice, je laisserais sans défense le commerçant Loyala, à la merci d'un chef irrité. En vue de lui réitérer ma demande appuyée de moyens persuasifs, je lui renvoyai le soldat avec l'ordre, s'il continuait à répondre de la même façon, de lui remettre une cartouche à balle, comme pour lui faire comprendre que j'emploierais la force. En faisant ainsi, j'agissais bien plus dans le but de l'intimider qu'avec l'intention de mettre ma menace à exécution. Nous verrons le résultat de ce stratagème.

Le 13. Le moyen que j'ai employé a eu le plus heureux succès : le jeune esclave a été rendu sans rançon aucune. Le vol est tellement enraciné chez les Cafres, et notre tolérance, à cet égard, a été si grande, qu'il semble impossible que nos commerçants puissent encore communiquer librement entre eux. Il faut que notre supériorité morale soit bien reconnue par cette race d'hommes pour que nous puissions aussi bien les tenir en respect.

Le 14. Je vais partir ; *Chirambaunua* a reçu les ordres relatifs à la marche de demain. J'ai enfin surmonté tous les obstacles qui s'opposaient à mon voyage, et si les pluies ne me retardent pas je pense être rendu à Zumbo

dans 18 jours. La sécheresse est arrivée à un point inquiétant, et les cultures qui donnaient de si belles espérances commencent à dépérir à vue d'œil. Je laisse ici le chef du détachement Joao de Brites Collaço, malade et ne pouvant marcher, il rejoindra avec les canots que je ferai envoyer ici.....

Le 15. Aujourd'hui, à 9 heures du matin, je quitte cette maison hospitalière, pénétré de reconnaissance pour l'affabilité de mes hôtes. A 7 heures du soir, je viens camper auprès du village du prince Mucussa, et, avant d'être complètement installé, mon monde fut mis en émoi par un tigre qui vint attaquer notre campement. Après quoi survint une pluie torrentielle accompagnée d'une telle quantité de moustiques que je dus me promener la nuit avec une tente sur le dos comme un escargot. Tout le long du chemin parcouru aujourd'hui j'ai vu d'assez belles cultures, mais toutes avaient grand besoin de l'ondée que Dieu leur envoya à 11 heures cette nuit. Entre 10 et 11 heures du matin, j'ai traversé les ruisseaux *Mucusé* et *Canhambiré,* tous deux peu importants ; vers midi je franchis les villages des chefs *Magoé* et *Cancuino,* enfin à 4 heures après midi, j'avais traversé le rio *Choué,* large de 60 brasses, complètement à sec et dont les rives basses étaient au niveau du lit.

Le 16. Je ne pus me mettre en route, à cause du mauvais temps, que vers le milieu de la journée ; on dirait que le ciel veut se fondre en eau. Ces pluies sont cependant les bienvenues. J'arrive à 5 heures du soir à *Inhacaso* pour y passer la nuit ; j'avais traversé, avant d'y arriver, le ruisseau *Chincaué,* peu profond et peu large, mais ayant de l'eau excellente, et j'avais laissé à ma gauche les deux grandes chaînes de montagnes *Chibondoca* et *Cauhembanhemb a,* qui s'étendent (en formant une seule cordillère) dans la direction du Nord, à une distance de plus de 5 ou 6 lieues, et doivent toutes deux mesurer 800 pieds d'altitude.

Le 17. Après avoir duré presque toute la nuit, la pluie cessa vers 8 heures et demie du matin, j'en profitai pour me mettre en route. Après avoir passé le ruisseau *Tuvé*, d'une largeur de 2 brasses et une de profondeur, je traverse à 10 heures le village du mambo *Giré*, le futur *Muanamotapua* de Chemida. Ce mambo vit par politique sur les terres des Pimbes, sur la rive gauche du Zambèze ; il a toutefois ses plantations et ses cases sur le territoire de son futur empire, comme un acompte sur le commandement suprême qu'il attend. Le *Muanamotapua* actuel, bien qu'octogénaire, est encore tellement plein de vie que les décrets d'en haut peuvent seuls décider sa mort ; en attendant, son successeur se morfond, ennuyé de cette puissante vitalité, mais comme il lui reste l'espérance, il attend avec assez de résignation son tour de gloire.

Au delà de ce village se trouvent ceux du fumo *Manhama* et pondoro *Zinhemba* et celui du souverain actuel du royaume de *Musingua*, entre lesquels on traverse deux ruisseaux qui ne sont plus que de vrais sillons creusés par l'eau des dernières pluies. Les territoires de tous ces princes sont bien cultivés ; je campe dans le village de *Musingua* à 5 heures du soir.

Le 18. Journée perdue à cause du mauvais temps.

Le 19. A 9 heures et demie, la pluie cesse et je lève le camp. Je ne tarde pas à gravir une petite hauteur dont j'ignore le nom ; au delà je traverse un ruisseau de peu d'importance et sans nom, puis une vaste forêt d'arbres superbes, enfin je monte les pentes de la serra *Cavinavina*, dont la disposition en vastes gradins facilite beaucoup l'ascension, qui n'est pas longue, mais la descente est effrayante et très périlleuse. Après en être venu à bout, je longe des champs superbement cultivés au bout desquels est bâti, en un lieu élevé, le village du chef noir connu sous le nom de *Capitao*, fils de *Musingua*. Plus loin, je laisse à ma droite quelques misérables paillottes et je tra-

verse le rio *Bzidia,* qui contient peu d'eau en ce moment et doit mesurer 4 ou 5 brasses de large sur une brasse de profondeur ; enfin, à proximité de la rive droite du Zambèze, je contourne la serra *Catutuma* par un sentier pierreux et rempli de buissons sauvages. Je traverse une petite plaine inculte et je côtoie une autre chaîne appelée *Muriraquase,* par un chemin pierreux et rempli de fondrières ; au delà je passe le ruisseau *Chitopose,* à sec, et aussitôt après je franchis la serra *Mussenguèse,* près de la rivière du même nom, sur la rive droite de laquelle s'élève le village du fumo *Musuarinne,* où je m'arrête pour déjeuner et me procurer des embarcations pour passer la rivière. Une fois restauré et reposé, je me fais mettre sur l'autre rive du rio *Mussenguèse,* opération qui n'est terminée qu'à 8 heures du soir, et je remets au lendemain le passage du détachement que je n'ai plus le temps de faire camper avec moi. Cette rivière a en moyenne 40 brasses de largeur et, à cette saison, 2 de profondeur ; elle est presque à sec d'août à novembre. A quelque distance de ses bords je laisse à ma gauche la serra *Caranguène,* insignifiante comme altitude et comme étendue, et je m'installe, pour passer la nuit, dans un endroit couvert de broussailles, auprès de quelques petits villages sans importance.

Le 20. A 7 heures du matin, je vais un peu plus loin et, une heure après, je campe pour attendre l'arrivée du détachement et acheter des vivres pour les porteurs, ce qui me fait encore perdre un jour.

IV.

Le rio *Mussenguèse* étant la frontière du pays de Chedima, il me faut décrire ici les coutumes des habitants telles qu'elles sont dépeintes par les personnes compétentes et telles que je les ai observées moi-même. En choisissant les faits les plus vraisemblables, je n'omettrai cependant

aucune des circonstances ayant rapport à mon sujet, si insignifiantes qu'elles paraissent, pour que ma description ne laisse subsister aucun doute.

V.

DESCRIPTION DU PAYS DE CHEDIMA, USAGES ET COUTUMES DES NATURELS.

Chedima, quoique réduit au territoire actuellement connu sous ce nom, puisque *Baroé* (1), *Uzezuro* (2) et *Dandes*, qui formaient autrefois l'empire du *Muanamotapua*, en sont aujourd'hui séparés et se gouvernent isolément, a encore une étendue considérable (environ 60 et 10 lieues portugaises) et une largeur non moins grande, que je ne puis préciser faute de données exactes.

En commençant par le Sud, c'est la rive gauche du rio Raenha (3) qui lui sert de limite ; à l'Ouest, c'est le Mussenguèse ; au Nord, le Zambèze ; enfin, à l'Est, Chedima confine au territoire de Tête. La surface comprise entre ces limites doit faire comme total un nombre considérable de lieues carrées.

VI.

L'origine des *Uanhaes* (4) m'est inconnue. Cependant, d'après une tradition qui leur attribue un langage semblable à celui des habitants de Sofala, il serait à supposer que les conquérants du pays appartiennent à la même famille, puisque jadis le territoire de Chedima confinait à ce district du côté de Quiteve.

---

(1) Baroé, donné en dot à Murexe, sœur de Matope, lors de son mariage avec un fils du roi de Quiteve, se trouva par conséquent détaché du territoire de l'empire.

(2) C'est à tort que l'on appelle ce pays *Muzezuro ;* son vrai nom est Uzezuro.

(3) On l'appelle généralement *Aroenha ;* cependant j'écris les noms propres comme les prononcent les Cafres.

(4) *Uanhae*, au pluriel ; *Munhae*, au singulier, signifie un homme libre armé au service du Muanamotapua ou des princes de Chedima.

VII.

L'histoire de ce pays est aussi obscure. On sait seulement que des chasseurs d'éléphants (*Uajero*), venus de *Changoé* sous la conduite d'un noir résolu nommé *Mutota* (de la famille de Changamira), et attirés par les étoffes et le sel qu'avait répandus dans le pays un *Mutonga* de Chemida, nommé *Netondo* (le créancier des blancs de Tête), commencèrent la conquête de ce grand territoire, sans pouvoir l'achever du même coup, car la mort leur enleva le chef, au sommet de la serra *Chitacoxangonha,* aux approches de cette terre promise. Sentant venir sa dernière heure, Mutota appela ses fils, *Namangoro, Samarengo* et *Matope,* et leur parla en ces termes : « Celui qui désire continuer mes conquêtes doit épouser sa propre sœur, *Inhamita* ([1]), ici présente ; je le nomme alors mon héritier et successeur et lui fais don de tout le pays qu'il aura conquis. » Il mourut après ces singulières paroles. Les deux premiers de ses fils ne voulurent pas se soumettre à une aussi révoltante condition, mais le dernier, Matope, ambitionnant la renommée et le pouvoir et accordant peu d'attention aux liens qui l'unissaient à la femme destinée, accepta cette clause et succéda à son père. Le peuple lui jura une obéissance absolue pour avoir obéi à la volonté du chef mourant. Après avoir obtenu le pouvoir par un procédé aussi déraisonnable, Matope donna à sa sœur et femme le titre et la position de *Nehanda* ([2]) et, continuant les conquêtes commencées par son père, s'avança victorieux jusqu'aux bords du rio *Raenha.* Revenant sur ses pas, il rencontra, à quelques jours de marche de cette rivière, une princesse appelée *Chicara* qui lui barra le

---

([1]) Elle était du même père, mais non de la même mère.

([2]) Correspondant, chez les nègres, au titre de *Dona* (maîtresse de maison; titre honorifique de femme en Portugal).

passage, malgré les efforts incroyables qu'il fit pour la mettre en déroute. Dans une circonstance aussi critique, et comme il réfléchissait aux moyens de pouvoir vaincre son ennemie, il lui fait prisonnier un noir du nom de *Chicuma*. Celui-ci, interrogé, raconte avec la plus grande ingénuité que le moyen de venir à bout de Chicara était que Matope couvrît la tête de ses *Uanhaes* avec des colliers de buzios (1) et des cauris (1). Il pensait en disant cela que ce prince ne possédait pas de pareilles richesses ; mais Matope, ayant orné immédiatement ses guerriers avec les coquillages en question, marche fièrement à la rencontre de Chicara qui se voit perdue et prend aussitôt la fuite. Mais, poursuivie par les troupes de Matope, elle disparut à un endroit nommé *Nacacote,* laissant comme unique trace de son passage un lac appelé *Choma,* qui existe encore aujourd'hui, et dans lequel on raconte qu'elle fut engloutie avec les siens.

Débarrassé de Chicara, Matope reprit le cours de ses conquêtes et les étendit jusqu'au pays de *Canvurantenga* (2), où il établit définitivement son pouvoir absolu, ce dont témoigne encore aujourd'hui le village de *Zimbaué,* fondé par lui et habité par des *Uanhaes* des deux sexes. Du mariage avec sa sœur il eut un fils nommé *Inhancuma,* mais il mourut sans l'avoir désigné comme son successeur et le peuple refusa de le reconnaître comme tel, d'abord à cause de la réprobation qu'inspirait sa naissance, ensuite parce qu'il était le fils d'une princesse à laquelle le droit naturel défendait de monter au pouvoir.

Rameau du tronc primitif, Matope est le fondateur de la monarchie de Chedima, il détacha à son profit le territoire *Dande* de celui de Chedima et fut reconnu comme prophète après sa mort, sous les noms de *Nobésa* ou *Nhan-*

---

(1) *Buzios* et *cauris,* coquillages servant de monnaie.
(2) Aux environs de rio *Panhame.*

tégué (¹) [exemple que suivirent sa femme et sœur Inhamita et ses frères Namangoro et Samarengo], car avant de disparaître (²), il avait déclaré que son esprit étant immortel se métamorphoserait en un lion et, sous cet état, continuerait à veiller et à travailler au bonheur de son peuple. C'est là l'origine du grand nombre des prophètes de second ordre, qui se nomment eux-mêmes *sapos* (*chûre* dans le langage du pays), et qui, sous le pseudonyme de Pondoros parlants (après avoir été *Muanamotapuas*), abondent dans tout le pays de Chedima avec l'agrément du prophète en chef. C'est aussi là l'origine du culte sacré, dégénéré en fanatisme, que les naturels rendent au lion, animal choisi de préférence par l'esprit de ses mambos pour s'y incarner. Les *Uanhaes* ou gardes du Pondoro professent également un grand respect pour les immondes *Quisumbas* (³) ; tuer un lion ou une quisumbas dans les villages des pondoros est un crime impardonnable.

Matope ne fut pas seulement le premier mambo de Chedima, il eut aussi la gloire d'être le premier qui eut des relations avec les Portugais et le premier à porter le titre de *Muanamotapua,* qui signifie littéralement « enfant pris pendant la guerre », parce qu'il était né d'une négresse prisonnière de guerre; enfin, ce fut lui qui fit naître l'agriculture à Chedima : avant lui, les *Uadema* ne vivaient que de chasse et ne se livraient à aucun travail.

VIII.

Inhampando et *Boroma,* fils de *Mucombue,* neveu du prophète, et par suite princes du sang, se déclarèrent en commun successeurs de Matope et furent agréés par le

(¹) Le premier mot signifie « grand sorcier » ou « féticheur » ; et le second, « seigneur de Pégui » ou de peaux, car il est le premier qui fit usage de peaux d'animaux pour couvrir sa nudité.
(²) Les Uanhaes croient pieusement qu'il n'est pas mort.
(³) Nous ignorons quel est l'animal désigné par ce mot. (*Note du trad.*)



Albert Barbier, des.-aut. Nancy

Lith. E. Munier, Nancy.

VUE DE LA CASCADE DIORITIQUE DU BAS MOATIZÉ.

peuple. Ils convinrent entre eux de n'avoir chacun pas plus d'un enfant mâle, pour éviter qu'un grand nombre de princes, ayant droit à l'empire, ne fût la cause d'un démembrement ; celui qui manquerait à cette convention perdrait pour ses fils le droit de régner. Cependant Inhampando, malgré sa promesse, ayant écouté davantage la voix de la nature plutôt que les raisons qui lui avaient fait consentir à un sacrifice aussi pénible, chercha un moyen d'y remédier en faisant cacher tous ses enfants mâles au sommet de la serra *Nhauterese.* Boroma, ayant su par hasard qu'il était trahi, reprocha durement à son frère sa déloyauté et l'injuria en lui disant que son nom avait toujours été *Inhampando,* qui signifie traître. Néanmoins la contrariété qu'il en éprouva fut si vive qu'elle le conduisit au tombeau. Sa mort fit passer les rênes du gouvernement dans les mains du prince Inhampando, mais celui-ci, mal vu du peuple qui n'ignorait pas la violation des engagements pris avec son frère, ne put supporter sa disgrâce et ne tarda pas à mourir.

Chissamparo, fils héritier de Boroma, se présenta immédiatement pour disputer le pouvoir au fils d'Inhampando et, dans une bataille sanglante livrée aux partisans de son rival, vengea la mort de son père. Le prophète (auquel en avaient appelé les deux prétendants) mit fin à cette lutte en décidant qu'à l'avenir, pour concilier la volonté du peuple avec le droit des princes, le pouvoir suprême serait exercé alternativement par les héritiers respectifs directs, tantôt d'une famille, tantôt de l'autre. Cet arrangement accepté dura jusqu'à nos jours, malgré quelques luttes fratricides engagées par formalité ou par imitation de la première.

En exécution de cette convention, le mambo *Chissamparo,* devenu aveugle et dont le fils était encore mineur, avait associé au gouvernement de l'empire son neveu *Mucuitico.* Celui-ci, au lieu de s'occuper de son oncle et

de l'aider à supporter son malheur, lui enleva une de ses femmes. Chissamparo donna l'ordre de poursuivre la fugitive, ce dont se chargea le prince *Cacombué,* cheuanga (administrateur), fonction qu'il exerçait auprès dudit Chissamparo. Mais, au lieu d'exécuter les ordres de son mambo, qui consistaient uniquement à ramener la femme en question, ce fonctionnaire infidèle tua Mucuitico et alla se cacher à son tour, avec la femme volée, dans le pays de Dandes. *Gupo, Zéze* et *Camota* (1), frères de *Chissamparo,* à la nouvelle de la mort de leur cousin *Mucuitico,* se révoltèrent contre leur frère qui, abandonné et aveugle, se réfugia à *Inhameterara,* dans le pays de Tête ; là, il donna l'ordre à son fils *Inhacusso* de poursuivre ses oncles, mais il mourut avant d'avoir vu venger son affront. Inhacusso, qui lui succéda, tua Gupo, Zéze et Camota qui étaient cause de la mort de son père. *Ponzaguto,* prenant parti pour les victimes, déclara la guerre à Inhacusso et, l'ayant vaincu à *Namounga,* le tua de sa propre main. Après s'être ainsi débarrassé de son rival, il prit en main les rênes du gouvernement et fit exterminer les *Uademas,* à cause de leur cannibalisme (ils dévoraient les cadavres des prisonniers); mais, devenu odieux à cause de sa barbarie, comme Inhacusso, les remords abrégèrent sa vie. A sa mort on reconnut comme mambo *Mutanicua* ou *Nhaguro* (aujourd'hui pondoro Daco-taco), auquel succéda *Chieué* et, quelque temps après, le mambo *Canhambas* qui mit à sa place le prétendant *Inhamguia.* A la mort de ce dernier, le pouvoir fut donné au mambo *Changara ;* à Chitengo succéda *Mutédué ;* à Mutédué, *Combué ;* à Combué, *Candie* qui, attaqué par le prince *Utiora,* livra aux troupes de celui-ci divers combats dans lesquels Utiora fut vainqueur, et furent tués deux princes ses fils, *Chissamba* et *Giré.* Néanmoins, Utiora

---

(1) Les femmes de Boroma, malgré les ordres sévères et la vigilance du mambo, avaient réussi à cacher trois enfants en plus de l'héritier ; ce sont ceux dont il est ici question.

fut contraint de céder le pouvoir à son compétiteur, car ce dernier lui fit une guerre acharnée et, aidé de ses fils *Camputo* et *Goô,* réussit à le chasser. Candie, délivré d'un ennemi redoutable, eut une bonne administration et vécut en paix.

Chicué qui lui succéda, ne conserva pas longtemps le pouvoir suprême, il mourut dans la force de l'âge. A ce prince malheureux succéda *Changara,* mambo doué d'un bon caractère et pour cela aimé de son peuple. *Mutua* ou *Bangomoé* essaya bien de lui disputer le trône, mais vaincu dans plusieurs rencontres, il mourut sans avoir pu obtenir le pouvoir qu'il ambitionnait. *Utiora,* dans sa vieillesse, vit enfin couronner ses désirs; il succéda à Changara, mais son règne fut court, il ne tarda pas à succomber au poids des ans. Après lui, vint *Choofombo,* prince de génie, mais allant jusqu'à la perversité, et en outre turbulent comme un vrai sauvage. C'est sous son règne, environ vers 1806 ou 1807, que le gouverneur de Tête, Antonio Roberto de Barbosa de Villas Boas Fruao, conçut le projet de s'emparer de force du point appelé Caririra (vulgairement Chicoa) et d'en faire l'entrepôt du commerce entre les villes de Tête et de Zumbo, ce qui devait faciliter les communications entre ces deux localités et permettre en outre le libre trafic par *Uzezuro.* Mais, par une trahison sans nom, le gouverneur lui-même, sacrifié à des vengeances personnelles, fut mis en disgrâce; ainsi furent interrompues pour plusieurs années les relations d'amitié entre les deux peuples et le précieux commerce d'échanges avec Uzezuro.

Inhamiexhengué, Chicanza et *Chiminiambo* régnèrent les uns après les autres sans pouvoir renouer le fil des relations rompues, malgré de continuels messages envoyés dans ce but au gouverneur de Tête. Pendant ce temps-là les expéditions commerciales continuèrent (non sans grand danger) au milieu des déprédations et des vexations

exercées par les princes de l'empire, encouragés par leur propre chef.

A Chiminiambo succéda *Zéca,* homme de peu de caractère; il eut à subir une grande famine et laissa ravager son pays par les Landines. C'est de cette époque que date la décadence de ce fameux empire. Zéca mourut expatrié et l'héritier direct s'étant désisté en faveur du prince *Caturusa,* celui-ci monta sur le trône.

Le mambo actuel, Caturusa, vingtième souverain, est descendant d'Inhampando, tandis que son successeur Giré descend de Boroma; aussi ces deux personnages sont-ils ennemis. La dynastie d'Inhampando se fait remarquer par un grand orgueil joint à une pusillanimité bien connue; celle de Boroma, au contraire, diffère de la précédente par un peu moins de hauteur et un attachement plus sincère à notre amitié, si bien qu'elles travaillent toutes deux à changer les mœurs de leur peuple et à rayer le nom de leur pays de la liste des nations africaines.

IX.

Le chef suprême de Chedima a le titre d'empereur. Le Zimbaué qu'il habite actuellement n'est pas l'ancienne résidence de ses ancêtres; la cause en est probablement dans des raisons d'intérêt ou de convenances personnelles, ce dont j'ai négligé de m'enquérir.

X.

Le gouvernement de Chedima est despotique et héréditaire. La succession revient aux fils aînés de femme esclave et, à leur défaut, au frère du défunt, à la condition qu'il soit de même mère et de père Muanamotapua. La branche féminine est exclue du trône.

La cour du Muanamotapua est composée de différents personnages, dont les titres les plus connus sont les suivants :

Neuange, prince héritier.

Machindas et *Muanambos,* princes et princesses ses enfants.

Zingua, première femme et son esclave, condition sans laquelle elle ne pourrait être mère du prince héritier.

Muanambos, princesses ses femmes, prennent le titre de *Nehandas* aussitôt qu'elles entrent dans son Zimbaué (1).

Mucarangas, ses femmes libres ou esclaves dont le nombre est illimité.

Muanamambos, princes feudataires et seigneurs des districts dont se compose l'empire. Ils sont aussi appelés *Mucnenhico,* qui signifie « seigneurs de terres ».

Nachenanga, prince chargé de transmettre et de faire exécuter les ordres du Muanamotapua, il est au courant de tout ce qui peut se passer dans le Zimbaué. *Chimumo,* prince commandant les troupes, remplit les fonctions de Chinanga.

Netondo, prêtre chargé des cérémonies dans les Macanzas, de sacrer l'empereur et de nommer les princes feudataires au gouvernement des districts.

Muenemuxa, prince chef de la ville, chargé de veiller et d'aviser à tout ce qui peut s'y passer.

Chuanze, esclave attaché au service particulier de l'empereur. Au pluriel : *Bzinanze.*

XII.

Il a été dit plus haut que deux familles ont des droits incontestables au commandement suprême de Chedima. Aussitôt que meurt un souverain, le *Chimumo* lui succède, et tous les princes de sa maison, abandonnant les districts qu'ils gouvernent, accourent se réunir dans le Zimbaué.

---

(1) Leurs fils, bien que Machindas, ou princes du sang, n'ont jamais droit au trône ni au commandement des districts, parce que ces princesses, jouissant d'une grande liberté, ne peuvent jamais être convaincues d'adultère ; aussi les princes se croient-ils autorisés à douter de la légitimité des enfants qu'ils ont avec elles.

A cette nouvelle, le chef dissident rassemble aussi tous ses partisans et les princes de sa famille et, traversant le Zambèze à la barre du rio Mussenguèse, il s'arrête sur les bords du rio Inhacaperere, où il fait provision de flèches. Marchant ensuite contre le Zimbaué du défunt, où l'attendent les princes ses rivaux, il engage avec eux une lutte acharnée, recommençant (s'il ne remporte pas la victoire à la première rencontre) jusqu'à ce qu'il les ait chassés, ce qui arrive toujours parce que le prophète se joint à ses troupes. Les *Uanhacs,* tenant pour un grand crime le fait de combattre leur ange tutélaire, se soumettent alors (suivant l'exemple que leur donne leur vénal prophète) et se réunissent au parti vainqueur qui les reçoit comme des frères. Le chef victorieux est aussitôt proclamé Muanamotapua ; on procède à toutes les cérémonies d'usage et, dès ce moment, il est le souverain de Chedima, maître de la vie et des propriétés de ses sujets.

Élevé au trône de la façon que nous venons de décrire, le Muanamotapua place immédiatement les princes de sa maison à la tête des districts abandonnés par les princes de la famille du défunt. L'héritier, avec tous les siens, se retire à Senga ; il doit se disposer (formalité à laquelle il ne peut se soustraire) à gagner les terres de Tête, à s'y embarquer pour traverser le Zambèze, et de là se rendre au lieu de son exil, sur la rive gauche du fleuve [dans les terres des Pimbes, en face de la barre du Mussenguèse, près de Monio Tussére (1)], jusqu'à ce que le dispensateur de tous les biens lui fournisse l'occasion de revenir dans son pays natal et d'y reprendre le rang qui lui appartient.

Dès qu'il a réussi à évincer ses rivaux, le Muanamotapua fait part de son succès au gouverneur de Tête, afin d'être couronné par celui-ci ou par ses délégués, reconnu

(1) Endroit où se trouvent huit baobabs ou calebassiers réunis. Les naturels l'appellent Monio.

avec le cérémonial accoutumé et proclamé avec l'assistance de nos troupes. Si le souverain actuel, et ses prédécesseurs depuis Cheofombo, ont négligé de se faire sacrer par le gouvernement de Tête, son successeur m'assura qu'aussitôt au pouvoir, il demanderait cette faveur, pour renouer avec nous des relations d'amitié singulièrement refroidies aujourd'hui, et obtenir par cette démarche un appui honorable et avantageux.

XIII.

L'empire de Chedima se divise en fiefs gouvernés par des princes de premier ordre (proches parents du Muanamotapua) qui en ont l'usufruit et doivent à peine à l'empereur une obéissance nominale, presque dérisoire. Ces princes reçoivent le titre de mambos et sont aussi appelés *muenenhicos*, mot qui signifie « seigneurs de terre », parce que, descendant des frères et compagnons de *Mutota* qu'ils aidèrent à conquérir ce territoire, celui-ci en récompense leur donna la jouissance perpétuelle des districts avec droit de succession. Aussi prennent-ils les armes dans les mêmes circonstances que le mambo suprême ; leurs héritiers doivent également être fils de femme esclave.

XIV.

Il n'y a pas de fonds publics à Chedima ; tous les revenus proviennent du commerce, du paiement des amendes résultant de disputes entre les naturels et des sauf-conduits que les princes exigent de tous les commerçants qui fréquentent ou traversent leurs territoires. Il n'y a aucun monument de quelque valeur. Les naturels partagent l'année en quatre saisons auxquelles ils donnent les noms suivants :

Moese em pepo (mars, avril, mai).
— a Cherimo (juin, juillet, août).

Moese a Cherimo mucuro (septembre, octobre, novembre).

— a Mainja (décembre, janvier, février).

Ils comptent les mois de nouvelle lune en nouvelle lune, dont l'apparition est fêtée par eux avec la musique et le tam-tam.

XV.

Le climat de Chedima est plus chaud que froid. Les diarrhées et la syphilis sont les maladies dominantes, les premières règnent avec la plus grande intensité de janvier à mars. Les hydrocèles et les sarcocèles sont aussi des maladies du pays.

XVI.

Le pays de Chedima est en général montagneux ; les montagnes, couvertes d'arbres, sont formées d'une pierre rougeâtre assez friable, qui se présente sous forme de blocs volumineux, faciles à briser. On y trouve aussi du granit, du silex et du quartz.

La contrée est sillonnée de fleuves, de rivières et de ruisseaux, les uns périodiques, les autres impraticables par suite des obstacles naturels qui obstruent leur cours et du peu de profondeur de leur lit ; aussi le manque d'eau se fait-il cruellement sentir dans la saison sèche. A l'exception du Zambèze, tous les autres cours d'eau sont peu poissonneux, mais les crocodiles y sont nombreux, ainsi qu'une espèce de lézard inoffensif, que les naturels appellent « Samba » et nous Tahagoya.

XVII.

Aux époques primitives, la population de ce pays était assez nombreuse ; elle est bien diminuée aujourd'hui. Les naturels sont de couleur noire, d'une taille avantageuse ; ils ont de grands et beaux yeux, et, malgré les nombreuses marques qu'ils se font sur la figure, le front et la poitrine,

comme ornement, et qu'ils appellent *Nhoras,* leur aspect est imposant. Ils vivent réunis dans des villages plus ou moins nombreux suivant la puissance et la richesse du prince *Muenemucha* dont ils sont les sujets.

Les Adimas sont très arrogants, mais en même temps extrêmement lâches. A un caractère vindicatif ils joignent un haut degré de dissimulation. Ils ont cependant du respect pour les vieillards, mais c'est de peur que ceux-ci ne leur jettent un sort, car ils ne peuvent admettre qu'on arrive à un âge avancé sans être sorcier. Ils sont adonnés à la boisson et enclins au vol, ils aiment les disputes, détestent le travail et sont trop paresseux pour éviter la majeure partie des calamités dont ils sont victimes ; tout leur sert de prétexte pour se livrer à leurs défauts habituels. Régis par des coutumes traditionnelles au lieu de lois, ils vivent en disputes continuelles, mais il est très rare qu'ils se livrent entre eux des combats sanglants. S'ils sont audacieux, et encore bien peu eu égard à notre condescendance, c'est parce que nous cédons à toutes leurs exigences, si absurdes qu'elles soient, pour arriver à nos fins ; en faisant payer à notre commerce des sauf-conduits et d'autres droits encore plus onéreux, jamais ils ne rencontrent de résistance à leur cupidité immodérée. Ils sont en ce moment doux comme des agneaux, résultat de la très sage mesure prise par le gouvernement actuel du district, M. Antonio Pavarez d'Almeida, qui a puni de mort le chef de ces voleurs éhontés, acte juste et utile, pour lequel le commerce de cette ville est pénétré de reconnaissance envers un fonctionnaire si méritant. Le transit est de nouveau libre et le commerce débarrassé des continuelles impositions que les princes exigeaient arbitrairement et qui étaient si contraires à la dignité de la nation portugaise.

Au milieu de tous défauts, il existe cependant une vertu dans ce peuple ; voici en quoi elle consiste : quand l'un

d'eux amène à Tête des marchandises pour les échanger, il les livre et se retire pour un ou plusieurs jours et même quelques mois, sans crainte qu'on lui fasse aucun tort. Cette confiance, réellement singulière, mérite d'être opposée au procédé habituel des Cafres qui ne livrent jamais rien et ne rendent aucun service avant d'en avoir reçu le paiement.

XVIII.

La religion des Adimas est un mélange de croyances aussi superstitieuses que ridicules. Ils admettent cependant l'existence de Dieu, auquel ils donnent le nom de *Murungo,* mais, d'après eux, ce dieu ne s'occuperait pas des affaires de ce monde. Ils n'ont ni idoles ni temples pour les pratiques du culte. Ils donnent aussi le nom de Murungo au soleil, à la lune, aux comètes, aux étoiles, à la foudre, qu'ils considèrent comme des émanations de la divinité. Ils croient à la métempsycose, mais seuls leurs mambos jouissent de l'immortalité et reviennent comme prophètes. Ils n'ont pas l'habitude de baptiser leurs enfants, cependant ils leur donnent un nom dérivé du premier objet qui, à la naissance, se présente aux yeux du père ou de la mère. Au sujet de la création du genre humain, ils racontent que Dieu fit les hommes d'une seule couleur. Ceux-ci se trouvant réunis au centre de la terre, résolurent de se disperser, mais pour gagner l'endroit désigné à chacun, il fallait traverser un grand fleuve et se purifier dans ses eaux. Ceux qui se mirent en route les premiers trouvèrent le fleuve avec beaucoup d'eau, ils le traversèrent et devinrent blancs. Cependant les Africains, beaucoup plus paresseux, s'étaient laissés aller au sommeil d'une façon immodérée ; quand ils s'éveillèrent le fleuve était presque à sec. Ils voulurent alors faire un barrage pour en retenir les eaux, mais ils réussirent à peine à se mouiller la plante des pieds et la paume des mains, seules parties de leur corps qui soient devenues à peu près blanches. Cette his-

toire prouve que l'indolence est innée chez la race nègre ; ce n'est que tardivement qu'ils auront leur part du bonheur dont jouissent les autres peuples du monde ; elle confirme aussi les antiques prophéties et la parole du Tout-Puissant : A cause de vos iniquités et de votre paresse vous vivrez éternellement sous le joug.

XIX.

La langue adima est remplie de dissonances et désagréable pour l'oreille des Européens. Ce peuple montre cependant un goût décidé pour la danse et le chant ; mais ce dernier ressemble plutôt à un récitatif qu'à un chant proprement dit. En voici un exemple :

Chóca, Chóca,
Sec'an sange,
Massuco ch'aca
an die (1).

La danse, la boisson et le jeu de *Soro* (espèce de jeu de dames très compliqué) constituent tous ses divertissements. Mis en contact avec nous, les Adimas n'ont plus peur des cartes et autres papiers écrits ; ils n'en ont pas moins beaucoup d'admiration pour notre manière de transmettre nos pensées et nos ordres, et regardent l'écriture comme un don surnaturel.

XX.

Les usages et les coutumes de ce peuple sont tellement semblables à ceux des Maraves, que je m'abstiens de les décrire pour ne point paraître plagiaire ; M. Gamitto, dans son *Muata Casembe,* les a dépeints avec une grande exactitude. Même croyance aux *Maganas* (esprits), aux sortilèges et aux sorciers ; mêmes cérémonies pour les mariages, mêmes droits sur l'adultère, même recours au

(1) Va, va, — Ne sois point jaloux, — Mon cœur est à toi — et non à lui.

beau-père ou *Dumbze* (*muenemuxa* à Chedima); dans ce cas, mêmes épreuves de l'eau et du feu, mêmes serments, d'où le nom de *Muteio*. Pourtant les Adimas ne brûlent pas les sorciers. Les deux peuples ont les mêmes danses, les mêmes repas aux mêmes heures; le mode de construction de leurs cases, avec cette différence qu'au lieu d'un clayonnage de roseaux, ils se servent de piquets plantés d'aplomb ; ce qui ne les empêche pas de changer de demeure chaque fois qu'il leur arrive un malheur, qu'ils appellent *Marosa*. Ils vont auparavant déposer de la farine à l'endroit qu'ils ont choisi ; ils nomment cette cérémonie « *deitar Sembre* ». Si la farine reste intacte, cela est d'un bon augure, les *mesimos* approuvent le choix ; mais si elle se trouve répandue, ils se mettent à la recherche d'un nouvel emplacement. Ils ont les mêmes objets pour les usages domestiques et professent un égal respect pour les *Macanzas* ou cimetières, dans lesquels ils vont déposer des offrandes et des prémices.

XXI.

Quand meurt un Muanamotapua, et qu'on l'ensevelit, on n'enterre avec lui aucune de ses femmes ou *Mucarangas*, on ne désigne pas davantage de victimes pour lui tenir compagnie dans l'autre monde ; ces sanglants sacrifices n'existent pas chez eux. La première de ses femmes (Zingua) reste dans le village où a vécu le défunt, sans communiquer avec aucun homme ; et, si elle manquait à ce devoir, elle finirait ses jours victime de l'ombre du mort, qui la poursuivrait sans trêve ni merci, ne lui laissant aucun repos, passez-moi l'expression, pas même pour boire de l'eau. Il appartient à Dieu de savoir jusqu'à quel point elle aura suivi ce précepte inventé sans doute par quelque gaillard, poussé par l'aiguillon de la jalousie, pour mettre un frein au libertinage d'êtres qui ne con-

naissent pas d'autre bonheur que celui d'assouvir leur sensualité.

XXII.

Les naturels se servent d'arcs et de flèches ; ils ont six sortes de haches de formes différentes, des couteaux de différentes grandeurs, qu'ils portent à la ceinture, et de grandes sagaies. Les noms respectifs de toutes ces armes sont les suivants : Utate-mive (*utate* l'arc et *mive* la flèche), Santos, Pompœs, Nhembes, Mateanos, Guangas, Chiembes [1], Chipangas et Fumos. Ils prisent très fort les armes à feu dont ils font déjà usage, mais tous ne peuvent s'en procurer ; les princes seuls en achètent et s'en servent à la chasse, car ils en connaissent admirablement la supériorité sur les autres armes.

Quelques princes fortifient leurs villages en plantant tout autour une palissade qu'ils nomment *Vinga ;* c'est la seule défense qu'ils opposent aux insultes de leurs ennemis.

XXIII.

Les Adimas pratiquent la polygamie, et ceux qui possèdent le plus grand nombre d'Èves d'ébène sont considérés comme protégés de Dieu et favorisés du sort.

XXIV.

Les femmes de Chedima ne se percent pas la lèvre supérieure ; du moins celles qui adoptent cette coutume se font un trou pas plus gros qu'une épingle et y placent la queue d'une rosette, de laiton ou d'étain, en forme de bouton pyramidal, qu'elles nomment *Catoto,* ou bien encore un bijou ou un petit anneau des mêmes métaux, qu'elles n'ôtent plus et auquel elles donnent le nom de *Pette*. Elles

---

[1] Outre les santos, ils ont aussi les canos : ils se servent des premiers pour couper le bois et des seconds pour la chasse à l'éléphant. Tous les autres leur servent d'ornements dans les danses (le nhembé pour la danse des pondoros).

se fendent le lobe de l'oreille et y introduisent des rondelles d'ivoire de la taille de pions du jeu de dames, ou plus fréquemment un fragment de roseau qu'elles nomment *Mabora*. Les hommes se font encore de plus gros trous et leurs oreilles deviennent pendantes sous le poids d'énormes anneaux de cuivre, d'étain, de laiton ou de fer, semblables pour la forme — sauf les dimensions — à ceux que portent les Asiatiques. Ils appellent cet ornement *Inhanmgangara*. Ils prisent aussi beaucoup les coquillages appelés *Doros* et en portent des quantités, enfilés avec du faux corail, au cou et à la ceinture ; plus rarement les portent-ils sur la tête. Ils aiment aussi beaucoup les verroteries pour se parer ; ils enroulent autour de leur chevelure des rubans faits de l'écorce d'une plante appelée *Cheruca* et cousus avec de la paille de maïs fin, le tout peint d'une couleur tirant sur le rouge. Ils appellent cette coiffure *Nhunzos ;* les princes y ajoutent du faux corail, de la verroterie blanche et rouge et donnent au tout une forme de bonnet.

Quand un homme reçoit quelque chose, il remercie en frappant le sol du pied avec force ou en traînant le pied sur le sol ; les femmes y mettent plus de façons : avec une extrême courtoisie elles se prosternent presque jusqu'à terre, ou bien, et c'est le cas le plus fréquent, elles se donnent une grande tape sur les fesses, comme je l'ai déjà raconté plus haut.

Quand deux naturels se rencontrent sur un chemin, ils se saluent en se frappant la poitrine de la main droite d'une façon modérée et en continuant tous deux leur route. Mais quand l'un d'eux rencontre un mambo ou lui parle, voici ce qu'il fait : il s'assied les jambes croisées et étendues le plus possible, et se met à battre des mains très légèrement d'abord, en augmentant le son graduellement jusqu'à ce qu'il ait fini sa péroraison ; celle-ci n'est jamais adressée directement au mambo lui-même, mais à un de

ses serviteurs qui répète toujours le monosyllabe *di, di,* qui signifie : après ou ensuite. En entendant la réponse du mambo, il redouble ses battements de mains à grand fracas et se retire sans plus de cérémonie.

Les femmes portent aussi des *Doros* au cou et, aussi bien que les hommes, des bracelets de laiton, de cuivre ou de fer, aux jambes (mendarira) et aux poignets (coingire). Les princes en portent d'ivoire [1] et de métal, que leur fabriquent nos noirs orfèvres [2]. Ceux-ci passent le métal à la filière et l'enroulent sur un gros cordon d'algadas ou de *Boase* tordu d'avance, à l'imitation de la plus grosse des cordes d'une viole française. Dans tous les villages où j'ai passé, j'ai remarqué que les Adimas, au contraire des Maraves, aiment à être bien vêtus; on les voit pour la plupart couverts d'étoffes de toutes sortes et de toutes couleurs (à l'exception du rouge réservé aux princes), importées d'Europe, d'Amérique et d'Asie, qu'ils obtiennent par échange contre de l'ivoire et d'autres produits. Si quelques-uns font encore usage de peaux, c'est plutôt par économie que par goût, et aussi en souvenir des vêtements que portaient leurs premiers mambos. Les célibataires portent autour de la taille un ou plusieurs cordons assez gros de verroteries de différentes couleurs qu'ils appellent *Chimpotes;* plus ils en ont, plus on a d'égards pour eux, car on les croit plus riches. Cet usage est imité des Sengas.

Les femmes portent aussi des étoffes de différentes sortes et de différentes couleurs, dont elles s'enveloppent le corps et qu'elles font tenir avec une ceinture de couleur en coton (tissée dans le pays), qu'elles appellent *Muxéca.* Les femmes non mariées, connues sous le nom général de *Uassicana* [3], portent autour des reins un cordon de cauris et de

(1) *Maringa.* Le tourneur qui les fait s'appelle : *messire a maringa.*
(2) Ces orfèvres sont appelés *messire a pette.*
(3) Tant qu'elles sont vierges, elles vont les seins découverts et ne prennent le pagne qu'une fois femmes.

faux corail ([1]), pour remplacer la ficelle ([2]) avec laquelle les femmes soutiennent le pagne ([3]) qui leur cache les parties naturelles. Elles s'ornent aussi la tête et le cou de rubans ([4]) et de fils ([5]) de verroteries de différentes couleurs qu'elles disposent avec symétrie ; leur façon de se vêtir n'est pas indécente.

XXV.

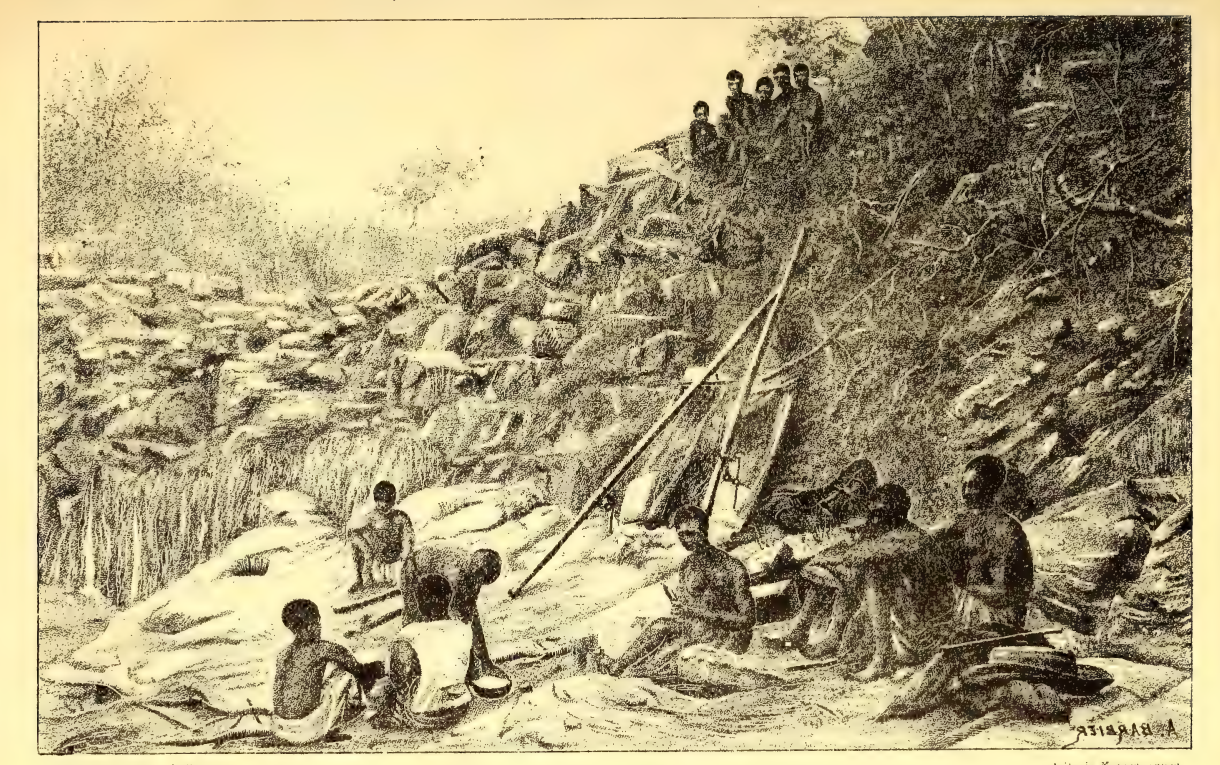
Le commerce de Chedima, si prospère autrefois, commence à décroître considérablement. Les mines d'or de l'*Usesuro* et la chasse des éléphants, bien diminuée aujourd'hui, sont les principaux objets de ce commerce. Les naturels préfèrent l'oisiveté à tout et ils n'ont pas le courage d'exploiter les autres richesses du pays (cire, coton, caoutchouc, ce dernier très abondant, et auquel on n'accorde pas l'attention qu'il mérite), qui pourraient détourner le sombre avenir dont ils sont menacés. Sans l'or et l'ivoire, Chedima serait bientôt un pays malheureux et ses habitants réduits à la dernière misère.

Les articles qui sont ici de première nécessité et trouvent un écoulement facile sont les cotons américains, de préférence aux imitations anglaises, les indiennes de nos fabriques, les flanelles rouges et bleues, les foulards avec dessins de couleur éclatante, des verroteries de toutes couleurs, du corail faux en gros grains, des coquillages (buzios et cauris), de l'étain, des manilles de cuivre, du laiton épais, de l'eau-de-vie, etc., etc.

XXVI.

Le peu de développement qu'a pris l'agriculture à Chedima ne tient pas au manque de bras, mais bien plutôt à

([1]) *Bera*, comme on dit dans le pays.
([2]) *Mutunga*. Chez les Maraves : *mucuse*.
([3]) Le pagne en coton s'appelle *pollo ;* quand il est fait d'un réseau de verroteries, on l'appelle *gumbe*.
([4]) Les rubans de la tête s'appellent *chipondo*.
([5]) Ces fils sont appelés *tina*.



Albert Barbier, des. ant. Nancy. Lith. E. Munier, Nancy

VUE D'UNE PARTIE DE LA CASCADE DIORITIQUE DU BAS MOATIZE (RIVE GAUCHE)

la paresse incorrigible des naturels. Il y a dans le pays des vallées fertiles et de vastes champs ; à peine voit-on çà et là le maïs et le mil, le haricot cafre, pareil à notre haricot de Galice, la citrouille, le concombre, un fruit auquel ils donnent le nom de *Quivenje,* la patate douce, qu'ils appellent *Buare,* l'igname, appelé par eux *Chirase* et quelques autres légumes. S'ils étaient arrosés, le blé, le manioc, la canne à sucre, viendraient admirablement, car le terrain est éminemment propice à cette culture. Le coton indigène, aussi bien que l'indigo, poussent et produisent sans labour ni travail aucun ; les naturels tissent le premier pour en faire les *Bizas* (1) dont ils se servent comme vêtement. Le lin d'Europe vient admirablement à Chedima ; il y atteint une taille et une grosseur étonnantes : j'ai vu à Dégué du lin provenant d'un cadeau de Livingstone ; c'est d'après cet échantillon que je parle de la taille atteinte par cette plante. Le tabac est cultivé, mais en petite quantité ; celui de Masoe est le plus estimé, et comme dans cette localité il est très abondant, cela explique pourquoi sa culture est restreinte ailleurs, bien que les naturels des deux sexes en consomment des quantités fabuleuses.

XXVII.

Il y a dans le pays de Chedima de nombreuses forêts qui fournissent des bois estimés et variés, tels que : Mussanha, Murangam, Mogingenia, Bois de fer, Mutondo, Murullo (ces deux derniers sont excellents pour la construction des canots), Tamarinier, Paçaça, Mucunite ou Sandal (ce dernier dans les environs de Tête), Muxinge, Pingue ou Jacaranda, Monio ou calebassier géant (2),

(1) *Maxillas,* chez les Maraves.

(2) A Tête, le calebassier géant est connu sous le nom de *mulambeira.* Le bois de cet arbre est très faible ; les naturels se servent de son tissu cellulaire pour leurs cordes qui conservent une grande solidité. Le fruit est employé contre les maladies du ventre.

Mutoué, Mucuio, Mutumbotumbo, Mussango, etc. Bien que ces arbres aient une belle végétation, on ne rencontre pas parmi eux ces colosses qui font la richesse des forêts du Brésil. Le Boasé, arbuste duquel les naturels tirent le lin, se rencontre ici à chaque pas.

XXVIII.

Les arts sont dans l'enfance à Chedima, faute de matière première pour les appliquer. Les armes et les instruments de travail viennent de l'Usesuro ou de Senga, parce que ces pays possèdent du fer et des forgerons habiles qui savent le travailler (1). Les constructions en bois ne demandant pas chez eux d'aptitudes professionnelles, les naturels appellent *Messire Inhacussema,* ou charpentier, celui qui leur fournit les *mesios,* mortiers ou vases en bois ; les *dure* ou pilons (pour broyer le grain) ; les *pando* ou trônes sur lesquels s'assoient les mambos quand ils donnent audience à *Matanda* (2) ou à *Danto* (3) ; les *samiro* ou oreillers de bois, au même titre que ceux qui font les petites et grossières embarcations avec lesquelles ils naviguent sur le Zambèze.

XXIX.

Il existe une terre tellement imprégnée de sel que celui-ci apparaît, à la suite des grandes pluies, à la surface du sol, sous forme de givre ; les naturels le recueillent et, le mettant au feu dans des marmites de terre, ils en extraient un sel excellent qu'ils échangent avec les peuples voisins contre des esclaves ou des outils de labour. Ils se servent aussi d'argiles pour faire les poteries suivantes : *Bare,* vase pour mettre l'eau ; *Faro,* vase pour faire cuire

(1) Les forgerons s'appellent *messire inhacufeira-utaria.*
(2) Du nom d'un arbre sous lequel les mambos donnent audience. Les Maraves l'appellent *buaro.*
(3) Nom de la résidence des mambos ; elle est située auprès de Matanda.

les pâtes de farine ; *Inhambico,* marmite pour faire cuire les légumes et la viande ; *Bia,* écuelle qui leur sert d'assiette.

XXX.

Ils emploient comme remèdes différentes écorces et racines de plantes. A Calumba, l'écorce de poirier ; à Batatinha, les racines d'abutua, de vigne sauvage, d'aspérule, d'itaca forment, avec les pratiques de la sorcellerie, la base de toute leur médecine ; mais tous ces médicaments (*michongas*) agissent par sympathie.

XXXI.

Les animaux domestiques que l'on rencontre à Chedima sont les poules, les pigeons, les chiens, les chèvres, et plus rarement les moutons. Il n'y a pas de bestiaux, ce que l'on doit attribuer à la présence en grande quantité de la mouche venimeuse *Pebse* (1) qui est le plus grand fléau du pays, après les incursions des Landines. Les bœufs étant très nombreux dans l'Usesuro, où l'on n'aurait pas de considération pour un mambo qui n'en posséderait pas quelques-uns, les causes que je viens d'indiquer empêchent seules les princes de Chedima d'en posséder également. Il y a en revanche un nombre de chiens étonnant ; les naturels s'en servent pour la chasse, quelques-uns les mangent, mais ce n'est pas le cas général. On ne trouve pas ici un seul exemple de domestication de la race porcine ou féline ; les sectateurs de Mahomet pourraient vivre dans ce pays sans être scandalisés. Les rats de toutes sortes sont en quantité prodigieuse, et les naturels font un grand usage de la chair de ces innombrables animaux.

---

(1) Sans doute la Tsétsé.

XXXII.

Les oiseaux sauvages sont très nombreux. Les espèces que j'ai vues étaient des pintades, des perdrix et des cailles, des perroquets et des perruches. Les tourterelles sont particulièrement nombreuses ici ; j'en ai compté cinq espèces différentes : la tourterelle couleur de brique, de la taille d'un bon pigeon domestique, connue dans le pays sous le nom de *Gucupse;* la *Giusa ussaro,* ou tourterelle commune ; la *Catunduro* ou tourterelle blanche ; la *Chidimiga* ou tourterelle verte, et la *Bampe,* tourterelle très petite. Il y a aussi des passereaux de couleurs variées, quelques-uns ont un chant mélodieux ; les fauvettes (*Inhadumbos*) et les cardinaux (*Paramoreros*) sont en assez grand nombre. On y voit aussi des chauves-souris en immense quantité et de toutes grandeurs, on les appelle *Caremuaremua.* Les autruches, appelées dans le pays *Tiva-tiva,* ne se rencontrent que dans l'Usesuro ou le Macomo ; les vautours sont très nombreux partout.

XXXIII.

Les animaux sauvages sont d'espèces très variées. J'y ai vu l'éléphant, le lion, le tigre, le rhinocéros (*Pembere* pour les naturels), l'antilope, le buffle, le bœuf sauvage, le *Zirana* (?), le zèbre, le *Merum* (?), le *Gire* ou sanglier, le *Nongo* ou porc-épic, le *Bonga* ou chat sauvage, la *Suara* (?), la *Caçanha* (?), l'*Inhaca* (?), la *Bauara* (?), le *Nasomo* (?), la *Bitte* ou loutre, la *Libre* (?), le lapin, des singes et macaques de toutes sortes, le *Chiné* (une espèce de furet), la *Neacas* ou biche sauvage ; quant à la girafe, on ne la trouve que dans l'Afrique centrale.

XXXIV.

Les rivières sont couvertes de bandes d'oiseaux aquatiques ; leur surface est émaillée par leur plumage de différentes couleurs. Les canards grecs (*Sécué* dans le pays), les

Colhereiros (?), les perdrix de marais, les canards sauvages de différentes espèces, les *Vua-vua* ou canards sacs, les *Inhamurundos* avec leur protubérance ou crête sur le bec, les *Para-para* ou canards nobles, le *Irires,* tout petits canards, les hérons (*Cacoas* dans le pays) et les grues (*Inhamucosore*) vivent ensemble en très grand nombre et en bonne harmonie.

XXXV.

Les oiseaux de proie sont aussi très nombreux ; les plus redoutables sont une espèce d'aigle pêcheur qui a la tête blanche et que les naturels appellent *Cungué* (à Tête on dit *Quarré*) ; une autre espèce avec le ventre et le dessous de la queue vermeil, appelée *Chinzu;* enfin les aigles fauves appelés bénédictins, à cause de la ressemblance entre leur plumage et l'habit de l'ordre de Saint-Benoît.

XXXVI.

Le nombre de reptiles qui habitent le pays de Chedima est également considérable ; cependant, à part la *Bubse* ou couleuvre d'eau, l'*Inhacungo* ou cobra-capel, la *Mumbué* ou alcatifa (?), la *Basa* ou couleuvre cuspideira (?), la *Inhacarecucute* ou furidora (?), tous les autres serpents sont peu à craindre. On les désigne tous sous le nom général de *Nhoca;* les Cafres se guérissent parfaitement de leurs morsures en suçant avec force la partie atteinte et en y appliquant immédiatement une racine bien mâchée qu'ils connaissent et qui arrête l'action du venin. Il y a une autre couleuvre appelée *Sanganhoca* (chez les Maraves *Nhamesarumbo*), que les naturels respectent ; aussi sont-ils contrariés quand nous en tuons un exemplaire, car ils considèrent ces serpents commes *Arungos* ou âmes errantes. Le *Sato* ou boa des naturalistes se rencontre aussi dans les bois de Chedima.

XXXVII.

On n'a pas encore rencontré à Chedima de minéraux intéressants ou utiles pour l'homme, malgré la probabilité de l'existence du cuivre dans les monts *Pendamucua* et celle de la houille depuis *Mussanangoé* jusqu'à *Chicoa*; du moins ai-je trouvé quelques fragments de ce combustible. L'or que les naturels nous vendent vient de l'*Usesuro*, territoire aujourd'hui indépendant, sur lequel ils ont perdu le droit d'exploiter ce précieux métal. On a écrit qu'il y avait de l'argent à Chicoa; à vrai dire, on n'en sait rien, et le géologue Thornton, compagnon de Livingstone, m'a dit n'avoir pas rencontré la plus petite trace de sa présence [1]. On n'a pas non plus trouvé de pierres précieuses, et comme le terrain n'a pas été examiné par les personnes compétentes, je ne puis rien dire à ce sujet.

XXXVIII.

Les naturalistes trouveraient sans doute dans les bois de Chedima un vaste champ de recherches et y récolteraient de nombreux objets pour enrichir les sciences naturelles; étranger à ces connaissances, je ne puis en parler utilement.

---

(1) Chicoa est sur la rive gauche et non pas sur la rive droite du Zambèze; c'est sur la rive droite qu'ont été faites les recherches et on n'y a pas encore trouvé d'argent. En admettant donc qu'on en trouve sur cette rive, il serait la propriété des Mugoas de Senga et non pas de Chedima.

DEUXIÈME PARTIE.

MARCHE A TRAVERS LE PAYS DE DANDE.

I.

22 février. — A 9 heures du matin je me mets en route et continue mon voyage ; je marche parallèlement à une cordillère très étendue qui, tantôt se rapproche, tantôt s'éloigne du chemin, comme pour saluer le voyageur et lui montrer de vastes champs livrés au plus déplorable abandon. A 11 heures, j'arrive au village du nègre *Manhambere,* au pied des monts *Camoenje,* sur les terres du mambo *Inhampende,* qui jouit d'une mauvaise réputation parmi les habitants de Tête à cause des vols commis par son père en 1851. A 5 heures du soir, je traverse son village ; mais ce héros de Cervantès, bien qu'il ne soit pas l'auteur des vols (il est de règle chez les Cafres que les enfants paient pour les crimes de leurs pères), est réfugié sur la rive gauche du Zambèze, dans les terres des Pembes, de peur d'avoir à payer les gentillesses commises par ses ancêtres. Je campe à un quart de lieue plus loin, dans un endroit découvert, après avoir traversé le ruisseau *Moranzé,* d'assez faible profondeur. Le chemin que j'ai parcouru aujourd'hui est le plus mauvais que j'aie encore rencontré, car, après des montées et des descentes on ne peut plus difficiles, je fus obligé de marcher dans l'eau, comme un canard, toute la journée.

23 février. — Comme il pleut sans interruption depuis la veille au soir, je me vois forcé de rester ici aujourd'hui, et demain peut-être, car le temps est vraiment mauvais.

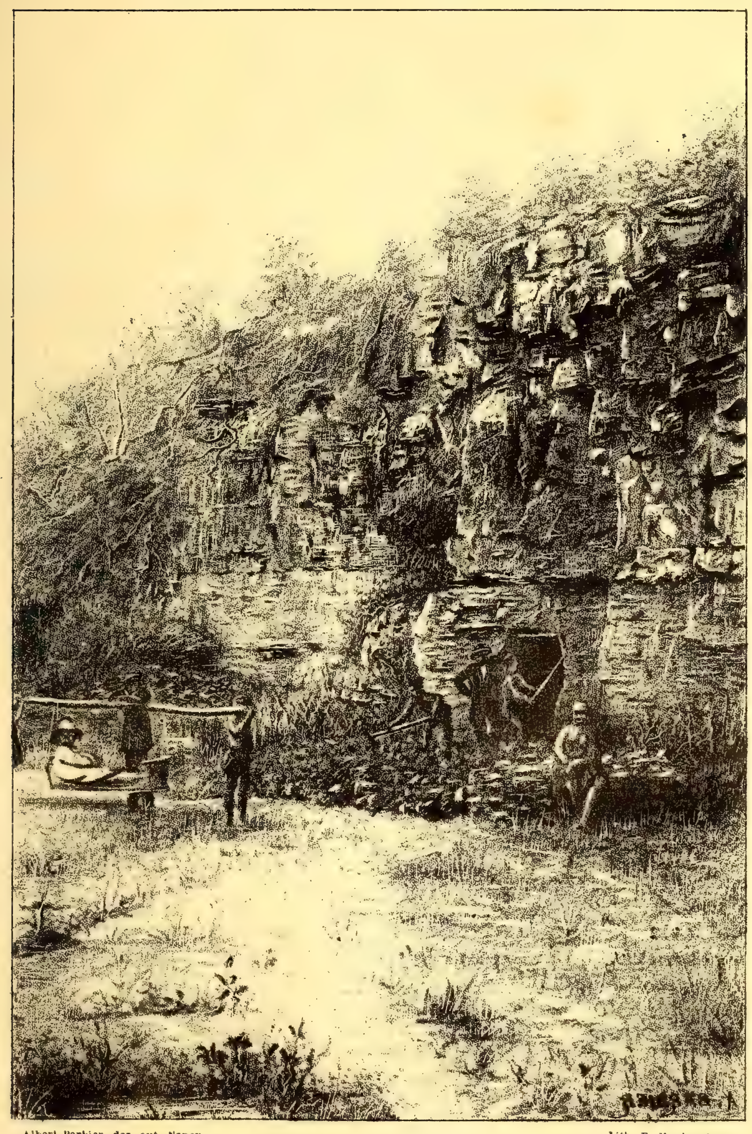
24 et 25 février. — Toujours au même endroit.

26 février. — La pluie a cessé hier soir à 4 heures, aussi ce matin je me mets en route à 6 heures ; mais le chemin continue à être mauvais et, pendant plus de la moitié de la journée, j'ai à pratiquer l'hydropathie. Je campe enfin à *Chegurinde,* sur les terres du mambo *Maçanzo,* en un lieu désert, après avoir traversé, à 3 heures, le ruisseau *Fununo,* dont les berges écartées de trois brasses sont élevées de deux brasses au-dessus du fond ; mais il y avait peu d'eau en ce moment. La grande cordillère dont j'ai déjà parlé continue à être orientée parallèlement au chemin.

27 février. — A 5 heures trois quarts, je fais lever le camp et, à 10 heures et demie, j'arrive au village de Maçanzo, après avoir passé à gué le ruisseau *Cicica.* Continuant à marcher, je traverse les rivières *Manucuze* et *Murobué,* toutes deux d'environ quatre ou cinq brasses de large sur une de profondeur et, à 1 heure après midi, je franchis le ruisseau *Umbase ;* enfin, vers 5 heures, je campe en un lieu désert, en deçà du village de *Caurréa.*

28 février. — Je quitte cet endroit à 5 heures du matin ; à 10 heures je fais halte au village du mambo *Casaé,* sur la rive droite du rio *Panhame,* afin de me procurer des canots pour le passage de ce cours d'eau, car il est profond et large (d'environ 60 brasses), mais n'a pas l'aspect d'une rivière à cause des îles couvertes de roseaux qui en masquent la vue. Ce rio est à sec d'août à novembre. Depuis Inhampende jusqu'ici, le terrain s'abaisse et n'offre plus que des ondulations irrégulières ; les villages deviennent très rares et le peu que l'on en rencontre ont l'aspect triste, à cause de la misère dans laquelle vivent les habitants. Jusqu'à présent, le chemin a continué à être mauvais.

1er mars. — A 9 heures du matin, je commence le passage du rio *Panhame,* mais ce n'est qu'à 1 heure après midi que tout mon bagage est de l'autre côté. Je dîne auprès des rives fangeuses de cette rivière, puis je marche jusqu'à



Albert Barbier, des.-aut. Nancy. Lith. E. Munier, Nancy.

MINE DE HOUILLE DANS LE LIT DU MOATIZÉ
à 500 mètres environ en aval de la cascade (rive gauche).

6 heures un quart et viens camper au milieu de broussailles serrées, en un lieu appelé *Chipéra*, sur la rive droite du Zambèze. La pluie tombe à 11 heures du soir. Le chemin continue à être mauvais.

2 mars. — A 5 heures du matin, je quitte ces lieux agrestes ; à 6 heures je traverse à gué le ruisseau *Ronga*, et à 3 heures après midi celui de *Tombua* ; j'arrive enfin à la demeure d'un habitant de Zambo, Manoel de Rosario Andrade, qui me reçoit magnifiquement.

3 mars. — Je reste dans cette maison jusqu'à ce que je me sois procuré une embarcation pour me transporter au local qui m'est destiné. A 1 heure après midi, vient à moi un ancien habitant de Tête, actuellement à Zumbo, José Agostinho Xavier ; il amène avec lui cinq canots qu'il met aussitôt à ma disposition et à l'aide desquels le détachement pourra se rendre dans ses quartiers.

4 mars. — A 9 heures du matin, je continue ma marche, et, à 11 heures, je me trouvais déjà en face de la feira de Zumbo et de l'embouchure du *Rangoa*. A midi, je traverse le Zambèze et, une demi-heure après, je puis répéter avec notre immortel poète :

> Ja son chegado, ja tenho diante
> A terra de riquezas abundante.
> (*Lus. Est.* 1, Canto VII.)

Par suite de l'abandon total dans lequel se trouve la feira, je suis obligé d'accepter l'offre que me fit M. José Agostinho de demeurer dans une maison qu'il possédait à Mandombe, jusqu'à ce que, la saison d'hivernage étant passée, je pusse commencer la construction de maisons et exécuter les ordres que j'avais reçus. Il me reste beaucoup à faire, et il est certain que j'ai assumé une responsabilité au-dessus de mes forces, ce qui me découragerait si je n'avais le désir d'être utile à mon pays ; c'est là l'unique but de mes plus intimes aspirations. *Vincit amor patriæ, laudemque immensa cupido.*

II.

En sortant du pays de Dande, je veux aussi donner une courte description des mœurs et coutumes de ses habitants, d'après toutes les remarques que j'ai pu faire et les renseignements que j'ai pu recueillir pendant mon séjour parmi eux.

III.

Description du pays de Dande, mœurs et coutumes des habitants, etc.

Le territoire de Dande est égal en étendue à celui de Chedima. Ayant pour limites au Nord le Zambèze, à l'Est le rio Mussenguèse, au Sud le *Changoé* et à l'Ouest le rio *Sanhate*, sa surface doit comprendre un nombre considérable de lieues carrées.

Le sol est montagneux, sillonné de rivières et de ruisseaux, les uns périodiques, les autres innavigables; il offre de petites surfaces propres à la culture (1). Cependant les naturels tirent parti des pentes et des gorges des montagnes, des vallées et des rives des cours d'eau pour y semer les grains dont ils se nourrissent, et en particulier le tabac, dont la culture est l'objet de tous leurs soins. Moins peuplé que Chedima, ce pays se trouve aussi plus inculte. Ces deux pays ont été ravagés par les Landines et leurs populations dispersées; c'est ce qui explique l'abandon, pour ainsi dire général, dans lequel se trouvent de vastes plaines et des vallées fertiles, que le voyageur parcourt le cœur navré, déplorant une pareille perte, occasionnée non pas tant par les malheurs qui se sont abattus sur les propriétaires du sol, que par l'incurie et la nonchalance de ces derniers, chez lesquels tout est attribué au fatalisme, préjugé impossible à détruire.

---

(1) Seulement jusqu'au rio Chuoré; à partir de là on rencontre, au contraire, d'immenses plaines qui pourraient convenir à toute espèce de culture.

IV.

Le climat de Dande est le même que celui de Chedima: excessivement chaud d'octobre à mai et relativement froid de mai à septembre. Malgré cette différence de température, il est assez salutaire. Cependant les diarrhées, et en particulier celle appelée Chirongose, occasionnent un nombre de décès considérable ; les hydrocèles et les sarcocèles sont fréquents chez les naturels.

V.

Nobésa ou Nhantegué (noms sous lesquels on connaît le prophète ou souverain de Dande) est considéré par les naturels comme ayant deux pouvoirs : le spirituel et le temporel, et telle a été l'habileté avec laquelle il a su dominer, qu'aucun d'eux ne se permettrait d'en douter. On lui reconnaît aussi un pouvoir invisible et prophétique (qu'il possède par héritage, sans contestation aucune, et qui est accepté comme un dogme); aussi est-il généralement consulté, et les naturels regardent ses prophéties comme sacrées. Nobésa est donc le seigneur spirituel de Chedima et de Dande — et grâce à sa ruse, le Napoléon de ces deux peuples. — En plus d'un grand territoire dont il a la jouissance comme propriété particulière, il reçoit encore des présents de toute nature de la part des princes et mambos des pays voisins, et dont les plus considérables sont ceux du Muanamotapua lui-même. Lors des événements malheureux qui eurent lieu à Tête dans les huit dernières années, le bas peuple de cette ville avait en lui une confiance illimitée, et Dieu sait ce qu'il a gagné avec la crédulité de ces bonnes âmes et ce qui serait arrivé si la majeure partie des habitants avaient eu foi dans ses oracles ; mais déjà ceux-ci avaient appris à faire un meilleur usage de leur raison.....

Quand il est visible, il est représenté par *Unvura,* son

confident. Il souffre et peine comme les autres mortels; comme eux il a des passions et des désirs à satisfaire [1]. C'est pour cela qu'il lui faut beaucoup de femmes (et des mieux faites, offertes volontairement par leurs parents) pour charmer son existence. Celles-ci ne s'en considèrent pas moins comme libres, car elles pensent, non sans malice, que l'esprit, n'ayant pas la fragilité de la matière, Nobésa se trouve dans l'impossibilité de les accuser d'adultère.

VI.

Le village où réside *Unvura*, le confident du Pondoro ou prophète en question (divinité vivante pour les naturels), s'appelle Zumba, et la case dans laquelle il pratique ses enchantements, où il parle avec les mesimos [2], où il compose ses michanga [3] et reçoit les inspirations surnaturelles, s'appelle *Mutumba*. On peut vraisemblablement conclure que prophète, pondoro et unvura, unvura, pondoro et prophète, ou, en d'autres termes, la trinité des Cafres, sont trois personnes en un seul corps.

VII.

Comme leurs cousins, les Dandes n'ont pas de monument pour transmettre à la postérité leurs bonnes et leurs mauvaises actions. Dans le village de ce *Nhantègue* ils ne possèdent qu'une pierre grossièrement sculptée [4], sur laquelle se voient quelques figures en relief très mal faites, représentant des hommes, des chiens, des tabliers de verroteries et une main avec des griffes de lion, tout cela pour montrer l'origine et les coutumes des premiers conquérants du pays. Ils regardent cette pierre comme leurs armoiries généalogiques; c'est sur elle, au centre du *Den-*

[1] Il boit comme les meilleurs buveurs anglais.
[2] *Musimo* au singulier; *mesimos* au pluriel.
[3] Remèdes; au singulier: *muchanga*. Chez les Maraves: *mancuara*.
[4] Qu'on croit être l'œuvre des Jésuites.

démaro (¹), que l'*Unvura*, transformé en lion, étend de la main droite le *Muangato* (baguette prophétique) et parlant par la bouche du prophète (après avoir avalé un mélange d'eau et de tabac en poudre qui le met dans un véritable délire et lui enlève l'existence matérielle), déclare qu'il a assisté à la création du monde à côté de Dieu ; reçoit les prières et les offrandes des naturels ; dit au soleil ou à la pluie quand ils doivent apparaître ; prédit l'avenir ; annonce les calamités qui doivent arriver à un moment donné ; tranche toutes les questions soumises à son jugement ; condamne ou absout selon la gravité de la faute, etc. C'est au même endroit que cet *Unvura* prouve de la façon la plus minutieuse qu'il est réellement le confident du Pondoro : son savoir consiste dans la nomenclature de tous les Muanamotapuas, depuis Mutota jusqu'aujourd'hui et dans la connaissance des événements les plus remarquables de chaque règne, ainsi que dans la possibilité de nommer les princes auxquels ont appartenu les insignes (²) que l'on conserve dans ce but. C'est ainsi qu'il passe en revue toutes les calamités publiques survenues dans cette longue période et qu'il les expose avec un grand savoir (qu'il doit à la tradition) et avec une précision admirable ; il confond par des réponses mystérieuses une multitude nombreuse, mais stupide, pressée autour de lui et qui applaudit à sa supériorité par un vacarme infernal de chants et de tam-tams en exaltant jusqu'aux nues les merveilles qu'elle vient d'entendre. Après quoi il se met à hurler en imitant le rugissement du lion et se retire, accompagné du même auditoire, qui continue le même tintamarre, jusqu'au *Massuara-unga* (³), lieu où cesse l'enchantement, car il y redevient lion (sarcophage vivant et

(¹) Nom de la baraque dans laquelle le prophète se montre au public.

(²) *Cannas d'armas*, littéralement : cannes d'armoiries ; insignes ou bâtons de commandement.

(³) Bois sacré. C'est le seul Pondoro qui ait un refuge connu.

imaginaire de l'esprit prophétique). Tout n'est pas fini : l'enchantement ayant cessé, il revient au village avec son visage ordinaire et se met à examiner les questions qui lui sont soumises ; mais avant de leur donner une sanction finale, il s'assure qu'il y trouvera son profit, ce que l'on apprend quand le *Murumbe* (tam-tam particulier du Pondoro) fait retentir ses sons bruyants.

VIII.

Les Dandes constituant un rameau de la famille de Chedima, ont les mêmes coutumes et le même langage ; à peine y a-t-il quelques petites différences dans quelques localités. Ils font deux repas par jour : le premier au point du jour et le second à l'entrée de la nuit. Ils pratiquent les mêmes cérémonies superstitieuses ; pour les naissances et les mariages ils tirent des coups de fusil, dansent, chantent, jouent du tam-tam, boivent, etc. A la mort de quelque mambo et pendant huit jours (coutume en usage chez les deux peuples), toute la population du district, vêtue de la façon la plus indécente qu'on puisse imaginer, accourt en foule pleurer le malheur qui vient d'arriver et se livre à toutes sortes d'extravagances, tuant, insultant, dépouillant toute personne qui passe sur le territoire du défunt, jusqu'à ce qu'on ait acclamé un nouveau prince. Pour éviter les tristes conséquences que pourrait amener cette coutume, le voyageur ou commerçant qui se trouve dans ces parages doit immédiatement faire raser la tête de ses esclaves, il doit tirer des coups de fusil dans le cimetière où repose le corps du mambo, faire des présents au nom du défunt et donner pour le deuil des parents une bande d'étoffe blanche que ceux-ci enroulent autour de leur tête ; à ces conditions il peut se tirer d'affaire miraculeusement et se trouve désormais reconnu comme *Chauira* [1] de l'hé-

---

[1] Ami intime, presque parent.

ritier. Grâce à ce titre, il peut traverser en toute liberté le pays sans avoir à craindre de subir le contre-coup des désordres ou crimes qui pourront se produire dans le même district. On ne fait pas de sacrifices humains à la mémoire du mambo, mais quelques-unes des femmes du défunt doivent rester au cimetière pour voir s'il ne ressusciterait pas, ce qu'elles ne laissent pas que d'espérer avec une grande confiance [1]. Cet événement est aussitôt annoncé par elles à grands cris et avec les témoignages de la plus vive allégresse ; c'est encore, en cette circonstance, l'*Unvura* qui joue le rôle du mambo vivant et qui cause une si grande admiration et un pareil enthousiasme à ses crédules adorateurs.

IX.

Quand on connaît les mœurs et coutumes d'un peuple cafre, on peut se faire une idée générale et exacte de celles de tous les Cafres. On rencontre cependant une exception à cette règle chez un peuple qui habite les bords du Changoé, à environ 80 lieues de cet établissement [2], et qui offre un degré de civilisation peu commun chez les Cafres. Qu'il me soit permis d'interrompre un instant la suite de ce récit pour le décrire en passant. Aussitôt que quelque voyageur ou commerçant arrive chez ces populations, les naturels entament avec lui un dialogue d'une grande valeur aux yeux d'un penseur : on commence par lui souhaiter le bonjour, bonsoir ou bonne nuit, suivant l'heure de la rencontre, on lui demande ensuite s'il se porte bien, s'il n'a pas rencontré de voleurs ou quelque autre désagrément en chemin, si tous ses articles de commerce sont arrivés en bon port, s'il a été bien reçu par les peuples chez lesquels il a passé, s'il a bien fait ses affaires,

---

[1] Lorsque la terre qui recouvre le corps se fend sous l'action des gaz résultant de la décomposition du cadavre, elles voient dans ce fait un symptôme évident de résurrection.

[2] Souche des conquérants de Chedima et de Dande.

si ses compagnons ne sont pas malades et s'il n'a pas perdu, par suite de mort ou de désertion, quelques-uns de ses porteurs, etc. Après avoir entendu la réponse à toutes ces questions, l'hôte se retire et fait préparer un repas qu'il offre ensuite, disant qu'un refus serait un affront et qu'un homme ne peut s'occuper de quelque chose qu'après avoir bu et mangé. En attendant, on demande au voyageur dans quel mois il a quitté son pays et dans lequel il se propose d'y retourner; de plus, pour l'aider à s'orienter, on lui indique les mois de la manière suivante :

Moese Ondira	Janvier.
— Ocucase. . . .	Février.
— Ocurume. . . .	Mars.
— Obarué	Avril.
— Ocumbuse. . .	Mai.
— Omachau . . .	Juin.
— Oicunguro. . .	Juillet.
— Oinhamatuto. .	Août.
— Oguniana . . .	Septembre.
— Ogumezuro. . .	Octobre.
— Ombuse. . . .	Novembre.
— Oivisita	Décembre.

Ils respectent aussi le septième jour de la semaine, pendant lequel ils ne travaillent pas et ne font aucune affaire, et lui donnent le nom de *Musse-Mui,* ce qui veut dire jour pour rester à la maison; c'est le pendant de notre dimanche. Quel est le missionnaire qui a enseigné à ce peuple sauvage et si enfoncé dans le désert une nomenclature des mois pareille à la nôtre, ce qui fait l'étonnement et l'admiration de tous ceux qui sont en relation avec lui, surtout quand on le compare aux autres peuples ? Personne ne le sait. Ce fut sans doute un Portugais, un de ceux qui, *avant de se livrer à de vaines disputes,* s'arrachèrent à toutes les commodités de la vie, oubliant la patrie et la famille





Albert Barbier, des.-aut. Nancy. Lith. E. Munier, Nancy

LIT DU MOATIZÉ

et méprisant les périls et les privations de toutes sortes, osèrent affronter volontairement la malignité du climat et la férocité des naturels pour accomplir leur mission régénératrice, qui est de catéchiser et d'amener « au culte d'un seul Dieu et de la loi la plus sainte qui ait jamais été enseignée aux hommes (1) », les peuples barbares, en leur montrant le chemin de la véritable lumière. Voilà un exemple qui prouve jusqu'à l'évidence aux philosophes humanitaires que les Cafres sont susceptibles de civilisation, et qu'avec une éducation morale bien dirigée, on pourrait encore les tirer de la dépravation dans laquelle ils vivent par faute de mentors voués à cette tâche.

Je prie le lecteur de me pardonner cette digression, et je reviens à mon sujet.

X.

Les naturels de Dande sont couleur de jais, robustes, d'une taille supérieure à la moyenne; ils ont de grands et beaux yeux, le front haut, les pommettes saillantes et une expression agréable. Ils s'ornent la tête avec des grains de différentes couleurs enfilés en chapelets ou des tresses (*Nhunzos*) et portent, comme leurs cousins, des verroteries (chimpotes) autour de la ceinture, ainsi que des bracelets aux jambes et aux poignets, mais en bien plus grande quantité. Comme eux ils portent aussi les *Doros* au cou et à la ceinture et les *Inhamugangaras* aux oreilles, et se font les mêmes cicatrices au visage et à la poitrine.

De même que ceux de Chedima, les princes de Dande se reconnaissent par une marque en forme de croix : le premier trait coupe le front horizontalement, d'une tempe à l'autre, le second, perpendiculaire au premier, descend presque jusqu'au bout du nez. Les uns et les autres, aussi bien que leurs peuples, sont polygames.

(1) Garrett. Camoez.

XI.

A Dande, le fils aîné de la femme esclave est, comme à Chedima, l'héritier de son père. A la mort de celui-ci il prend le pouvoir et entre en possession des revenus du district auquel appartenait le défunt, il hérite aussi de toutes les femmes de son père [1] [à l'exception de sa propre mère] qui deviennent ses secondes femmes, car la première doit irrévocablement être son esclave.

XII.

Le peuple de Dande a aussi une législation traditionnelle. Il possède le plus renommé des prophètes de toute la Cafrerie, à l'égard duquel les mambos pratiquent l'obéissance et le respect au point de vue spirituel. Ceux-ci ne craignent pas de jamais perdre leurs districts, comme il arrive à ceux de Chedima, parce que la succession est pour eux perpétuelle ; aussi se considèrent-ils comme maîtres absolus de leurs districts qu'ils administrent en toute liberté et dont ils considèrent les revenus comme leur propriété. Ils ont entre eux de fréquentes disputes et en viennent aux mains pour les motifs les plus futiles, ce qui n'a pas peu contribué à leur discrédit. Il existe chez ce peuple une règle invariable : quand deux mambos se rencontrent, ils doivent se battre jusqu'à ce que l'un d'eux succombe dans la lutte ; aussi ne peut-il exister entre eux aucune union, aucun accord, aucune tolérance, vertus pourtant nécessaires à l'accroissement et au bonheur des peuples. Malheureux sans doute pour n'avoir pas trouvé quelqu'un qui leur ouvrît les yeux, éclairât leur raison, combattît les préjugés et les superstitions, conséquences de leur aveuglement et de leur ignorance, et pour les arracher à leur condition malheureuse, ils resteront dans cet

---

[1] Quel édifiant exemple de moralité !

état de sauvagerie et de férocité, jusqu'à ce que le temps seul vienne les modifier, en leur faisant voir les erreurs de leur déplorable doctrine. Plus turbulents, sans contredit, que leurs cousins de Chedima, ils ne leur sont cependant pas supérieurs en bravoure, mais plutôt en arrogance et en orgueil. Ils n'ont pas d'armes défensives, et les offensives consistent en quelques fusils qu'ils nous ont achetés et en zagaies, arcs et flèches, qu'ils tirent de l'*Usesuro* et du *Macomo* [1].

XIII.

Les Dandes regardent l'écriture comme une invention diabolique ; ils n'osent toucher un papier quelconque de peur d'être ensorcelés. Cependant, il n'y a pas de règle sans exception ; ainsi un prince de ce pays, nommé *Chissunga,* étant venu me voir il y a quelques jours, me demanda entre autres choses du papier, des plumes et de l'encre en me disant que c'était pour écrire. Je lui accordai en riant ce qu'il demandait : quelque temps après il revint et me présenta une feuille couverte de traits de plume ; je fus très heureux de cette occasion de voir son habileté. Elle me toucha et je me mis à penser qu'avec de la volonté et de la patience, si tous les princes de Dande étaient dans les mêmes dispositions, on pourrait avec le temps en faire des hommes utiles à leur pays.

XIV.

Les femmes de Dande sont pauvrement vêtues et d'une façon disgracieuse ; j'en ai vu qui, faute d'étoffe, n'avaient qu'un morceau de natte pour cacher leur sexe. Elles se font les mêmes marques sur la peau et portent les mêmes ornements que leurs cousines de Chedima. A Dande non plus la modestie n'est pas considérée comme une vertu

---

[1] *Macomo* signifie pays montagneux.

pour les femmes non mariées, surtout dans les villages des Pondoros, et plus elles se prostituent, plus elles sont considérées, à cause du profit qu'en retirent ces *Muenemuxas*. Toutefois l'adultère est puni d'une façon cruelle et barbare, sans préjudice d'une somme d'argent fabuleuse que l'on exige du coupable ; mais cette sévérité ne s'applique qu'aux femmes vulgaires, car les *Muanambos* ou princesses jouissent des mêmes immunités que celles de Chedima. Comme dans ce pays, les femmes célibataires de Dande portent des ceintures de cauris. Dans les villages où j'ai passé j'ai pu voir que l'insouciance, l'inconstance d'esprit, la nonchalance et la paresse forment le fond du caractère de ce peuple ; les princes eux-mêmes aiment peu la propreté, ils se couvrent de peaux ou de *bizas*, comme le peuple en général ; ils ne portent aucun ornement sur la tête qui puisse les faire reconnaître ; c'est certainement le peuple chez lequel les princes ont la plus mesquine apparence.

XV.

Les gangas ou chirurgiens jouissent dans le pays d'une grande considération ; mais ils ne font que l'office de charlatans, car les prédictions ou *Ombesacoes* sont l'apanage des Pondoros.

XVI.

A l'époque des cultures, les naturels de l'un et de l'autre pays quittent leurs villages et s'établissent auprès des champs qu'ils ont ensemencés. Cette époque de l'année est de beaucoup la plus agréable pour eux : aussitôt le travail de la journée fini, ils se rassemblent pour danser, chanter, s'amuser et boire avec tellement d'entrain qu'ils semblent le peuple le plus heureux de la terre. Cette appréciation serait exacte sans les cruautés que leur fait commettre la superstition, soit à l'époque des semailles,

soit à celle de la récolte : ils croient que les grains ne viendraient pas à bien sans sacrifices humains ; un pareil attachement aux coutumes barbares des temps anciens montre à quel point ces peuples sont arriérés. Il est étonnant de voir combien ces peuples ont peu gagné à notre contact : c'est qu'au lieu de leur montrer la supériorité de nos mœurs, de notre morale et de nos habitudes, nous devenons au contraire esclaves des mêmes superstitions sans nous inquiéter de savoir si nous ne devenons pas ridicules à leurs yeux.

XVII.

L'industrie de Dande se borne à la confection des ustensiles domestiques. Les naturels vivent plus du commerce de l'ivoire que de l'agriculture à laquelle ils prêtent peu d'attention. Les articles qui s'écoulent bien dans le pays sont : les cotons américains et les imitations anglaises, les indiennes portugaises, les mouchoirs de couleur rouge, la flanelle bleue, la percale rouge, les manilles de cuivre jaune unies ou ciselées, les verroteries de toutes couleurs, le faux corail, les buzios et les cauris, les armes à feu et la poudre, le sel, l'étain, etc.

XVIII.

Il n'y a pas à Dande de finances publiques ; il n'est pas facile non plus de décrire la religion de ce peuple. A part la métempsycose et le respect qu'ils professent pour leurs *Macanzas,* les naturels n'ont aucun autre culte et n'obéissent qu'à leurs *Mesimos,* desquels dépendent leur bonne et leur mauvaise fortune. Cependant ils rendent hommage à la lune, dont ils saluent l'apparition par des cris et du tam-tam.

XIX.

Les arts sont ici tout à fait dans l'enfance ; je parle du peuple qui habite auprès du Zambèze, mais il paraît qu'il

en est de même dans l'intérieur du pays, d'après les données que je possède.

XX.

Ni à Dande ni à Chedima on ne fait commerce d'esclaves ; toutefois, l'esclavage domestique existe. Le manque de bras qui se fait sentir dans les deux pays oblige les habitants à aller acheter des esclaves à Senga et chez les Maraves pour les employer à cultiver la terre ; mais aucun enfant de ces deux pays ne se vend, ils seraient du reste condamnés pour cela par le Muave. Ils sont très jaloux de leur liberté et ce n'est qu'à ce point de vue que je les admire.

XXI.

Les vallées et les forêts de Dande ressemblent à celles de Chedima ; on y trouve les mêmes sortes de bois, à l'exception du *Muconite* qui n'est pas connu ici, et les mêmes plantes pharmaceutiques dont les propriétés ne sont cependant pas démontrées scientifiquement. Les fruits sauvages que mangent les naturels et qui plaisent à notre palais sont : Matondo, Fusa ou Jangôma, Fenci, Mutacha, Maca, etc.

XXII.

Les richesses minérales sont bien peu importantes à Dande, il n'en est pas de même du règne végétal et du règne animal. Les oiseaux domestiques, sauvages et aquatiques appartiennent aux mêmes espèces que celles de Chedima, il faut seulement y ajouter le Coroane (que les naturels appellent *Poâne* [1]) que l'on commence à rencontrer à partir de Mussenguèse. Les animaux domestiques sont : les poules, les moutons, les chevreaux et les chiens ; les naturels se servent des derniers pour la chasse et ont pour eux des égards parce qu'ils sont l'animal de prédilection des premiers conquérants du pays. Comme à Che-

(1) A Tête et à Senna cet oiseau se nomme *garo*.

dima, il n'y a plus de bestiaux; ils ont tous été enlevés par les Landines.

XXIII.

Le sel est l'objet d'un commerce lucratif, car le pays n'en produit point, et dans l'Usesuro c'est un des meilleurs objets d'échange pour acheter de l'or. Les Dandes font aussi avec de l'argile des poteries qui portent le même nom et sont destinées aux mêmes usages qu'à Chedima; mais ils donnent à tous ces vases le nom générique de *Missucos*.

XXIV.

Résumé. — En partant de Tête pour remonter le Zambèze jusqu'au *Mussanangoé,* on fait route tantôt au Nord, tantôt au Nord-Est, suivant les sinuosités du fleuve. Du Mussanangoé au *Chibade,* on va droit au Nord, et de ce point à *Inhacana* la route varie entre l'Ouest-Sud-Ouest et l'Ouest-Nord-Ouest. D'Inhacana jusqu'en face de l'embouchure du *Roangoa,* le chemin est compris entre l'Ouest et l'Ouest-Sud-Ouest. Enfin, après avoir traversé le Zambèse pour gagner la Feira, on se dirige au Nord, et la position de cette localité est à l'Ouest-Sud-Ouest par rapport au Zambèze, et au Nord-Nord-Ouest par rapport au Roangoa. Quant à la ville de Zumbo, elle est à l'Est-Sud-Est sur la rive gauche du Zambèze et au Nord-Nord-Est sur la rive gauche du Roangoa. Je crois que les relèvements que je viens de donner sont suffisamment exacts, car ils ont été pris par des personnes compétentes.

Quant au nombre de jours de voyage de Tête à Zumbo, on ne peut le donner d'une façon précise ; il varie suivant le bon ou le mauvais temps, l'état des chemins et la charge des porteurs. Il m'a fallu vingt-six jours (sans compter les haltes et les grands détours que j'ai été obligé de faire à cause de la crue des rivières); mais un homme sans bagages, ou *escoteiro,* comme on dit dans le pays, ayant le

beau temps, ferait ce voyage en seize ou dix-huit jours, avec une moyenne de quatre ou cinq lieues par jour.

XXV.

Distances approximatives.

De Tête au Mussanangoé.	12	lieues.
Du Mussanangoé à Inhacana.	14	—
De Inhacana au Boroma	26	—
Du Boroma au Mussenguèse	18	—
Du Mussenguèse au Panhame.	15	—
Du Panhame à l'embouchure du Roangoa.	5	—
Total.	90	—

XXVI.

Au delà du Mussanangoé et jusqu'à Zumbo, les rivières décrites dans ce récit de voyage sont des affluents de droite du Zambèze, de même que le Chimase et le Mufa, tandis que la rive gauche ne reçoit que quelques ruisseaux sans importance, comme Mavuse, le Rosinga et le Moendangombe.

XXVII.

Les deux pays de Dande et de Chedima sont très montagneux, mais à l'exception des serras escarpées Pandamucua, Inhauterese, Inhambonga, Chibondoca, Canhembonhemba, Cavinavina, Bungua, Camoenje et Manherere, qui ont une grande hauteur, les autres montagnes sont de faible altitude. Celle de Capsuco, à Dande, presque parallèle à Zumbo, est aussi remarquable non pas tant par son élévation que par son étendue, qui doit avoir une cinquantaine de kilomètres. Cette cordillère, avec celles de Chiromboé et de Masansua, entourent le territoire de Zumbo à l'Ouest-Sud-Ouest, à l'Ouest et à l'Est-Nord-Est.

XXVIII.

Je n'ai pas vu, et je ne crois pas qu'il existe dans les deux pays un seul endroit ni une grande plaine (*Choma* ne mérite pas ce nom), où l'agriculture puisse se faire sur une grande échelle ; cependant le terrain est fertile et couvert d'une merveilleuse végétation. Le champ Carirèra, quoique assez grand, n'est cependant pas d'une étendue remarquable.

TROISIÈME PARTIE.

ARRIVÉE A ZUMBO, VILLE ET TERRITOIRE DE ZUMBO, SA PERTE ET SON ABANDON, RELÈVEMENT, PEUPLES VOISINS, RELATIONS COMMERCIALES, ETC.

I.

Mon voyage à peine terminé, à peine ai-je recouvré mes forces, je me mets au travail et je suis à la lettre mes instructions. J'avais à prévenir le roi Buruma de mon arrivée et du motif qui m'amène, enfin à lui demander au nom du gouverneur du district de venir me mettre en possession du territoire qui, par ordre supérieur, fait partie de son administration depuis 1836. Dans le même but, et pour le principe, je devais prévenir les rois Masambué et Mutunda que, suivant la coutume, ils sont obligés d'assister à cette remise.

Je dus attendre quelques jours avant de pouvoir réaliser ce programme, car je n'avais pas avec moi les cadeaux qu'il faut remettre au roi, coutume dont j'ignorais entièrement l'existence. Cette importante lacune une fois comblée, dans l'après-midi du 24 mars, je vois arriver Buruma accompagné d'une nombreuse suite de gens sur la figure desquels je vois rayonner l'espoir d'une bonne récompense pour leur importunité ; cela ne me touche point. Les règles établies par les anciens doivent être tombées en désuétude, à en juger du moins par le peu de résultat qu'elles ont

donné aujourd'hui : Masambué et Mutunda se sont excusés en me faisant répondre que jamais ils n'ont assisté à de tels actes, ce qui n'est pas vrai. La raison de leur abstention est qu'ils ne veulent pas se trouver avec Buruma.

Le 25 du même mois, à 10 heures du matin, je me rends au local de l'ancienne feira et au boulevard S. José [1] où je trouve déjà hissé le drapeau national et le détachement rangé en bataille. Je pousse alors les vivats suivants répétés avec enthousiasme par le peuple et la troupe : A Sa Majesté Très Fidèle le Roi de Portugal et toute la famille royale ! A la gloire du Portugal et de ses colonies ! A la prospérité de Zumbo ! A Son Excellence le Gouverneur général de la Province et à l'illustre gouverneur du district ! Je déclare ensuite qu'au nom de Sa Majesté et par ordre du gouverneur du district, je suis venu reprendre possession du territoire de Zumbo et de tout le territoire qui en dépend ; je fais signer par toutes les personnes présentes l'acte de prise de possession du pays où tous les Portugais pourront dorénavant se livrer au commerce, à l'agriculture et à tous les arts utiles, aussi bien sous la protection du gouverneur que sous celle des rois nos amis et alliés. Après la lecture de cet acte, le détachement fit trois décharges en signe de réjouissance et regagna ses quartiers; quant aux nègres et aux *uarenjes* de Buruma, ils se mirent à chanter et à danser à leur façon jusqu'à une heure fort avancée de la nuit. Leurs chants étaient tous allégoriques et témoignaient de l'espérance de voir terminer les maux dont ils souffrent depuis si longtemps et commencer une ère de prospérité. Ils n'oubliaient pas non plus d'invoquer frère Pedro pour le prier de venir en aide au nouveau capitaine-major dans sa mission difficile et pénible.

---

[1] On lui a donné ce nom parce que c'est là que fut dressé le mât de pavillon, le 19 mars, jour de Saint-Joseph.

Voici la traduction d'un de leurs chants :

Maintenant je suis vêtu d'écorce,
Autrefois je portais de la soie !
Oh ! oui, oui, oui,
Je suis malheureux ; pauvre de moi !

Buruma se présente ensuite à moi pour me dire qu'il remet solennellement entre mes mains les terres qu'il a en son pouvoir, il espère que je reconnaîtrai et que je rendrai hommage à sa fidélité. Je lui réponds que le gouverneur, informé de son procédé, aura pour lui la plus grande considération.

Après cette cérémonie je pris mes quartiers d'hiver, car dans ces mois de mauvais temps je ne pouvais me livrer à aucun des travaux relatifs à la mission dont on m'avait chargé. Le 20 avril, le temps étant déjà sûr, j'allai à l'emplacement de l'ancienne ville choisir un endroit pour y bâtir la caserne (le terrain de la feira ne convenant pas pour cela) ; je réglai les travaux, promptement terminés sous la direction du capitaine-major de Quelimane, qui voulut bien se charger de cette besogne et s'en tira habilement et économiquement.

II.

La ville de Zumbo est située au pied de la serra Masansua (1) par 16°32′ de latitude Sud et 26°15′ de longitude Est (2), sur un terrain en pente qui va se plonger dans les eaux du Zambèse. L'endroit est agréable mais assez exposé aux vents de Sud-Est. Placée à la limite des possessions

---

(1) Le mot *Masansua* est une abréviation de Ma-Zana-Insua, qui veut dire : « d'où vient l'insua ou fourmi ailée ». Comme les naturels lui donnent généralement le nom de *Cansua*, beaucoup de personnes sont amenées à croire que Zumbo est une île ; mais ni Zumbo ni la feira ne sont des îles. Cette serra mesure 1,200 pieds d'altitude ; à son sommet se trouvent plusieurs lacs, l'un d'eux a des eaux chaudes.

(2) L'auteur ne dit pas à quel méridien se rapporte cette longitude : d'après la carte, ce serait le méridien de Greenwich, ce qui ferait 28°35′ long. E. comptée du méridien de Paris. (*Note du traducteur.*)

portugaises dans l'intérieur de l'Afrique australe, cette ville avait autrefois une grande réputation à cause de l'importance de son commerce et de la richesse de ses habitants. Possédant un territoire de 30 kilomètres de longueur sur 4 ou 5 dans sa plus grande largeur (1), elle était la maîtresse absolue du commerce de Senga, des Uisas et des Uembas, de Chedima et de Dande, de l'Usesuro, de Musericase et d'Arenje, enfin des rois de l'autre rive du Zambèse jusqu'à Sequilito ou Simitane ; il n'est donc pas étonnant qu'elle ait eu un passé aussi brillant. Aujourd'hui cette ville n'est plus qu'un amas de ruines, mais qui témoignent de sa richesse passée.

N'ayant que peu de terres cultivables, les habitants achetaient à Senga (où les naturels s'adonnent volontiers à l'agriculture et à l'élève du bétail) les substances alimentaires qui leur manquaient. De plus, ayant obtenu, grâce à une donation faite par le pondoro Inhamaféca, la propriété d'un terrain situé sur la rive droite du Zambèse, pris sur le territoire de Dande et mesurant 15 kilomètres de long sur 2 ou 3 dans la plus grande largeur, depuis le ruisseau Aré jusqu'à celui de Ronga, les habitants de Zumbo en tiraient tout ce qui était nécessaire à l'entretien de leurs grands entrepôts d'esclaves destinés au transport et au paiement des objets de commerce achetés aux populations mentionnées plus haut, ainsi qu'à l'extraction de l'or dans les placers, aujourd'hui abandonnés, de Michonga, de Pembe et de Mucaruga (2).

Occupée jadis par plus de deux cents feux, obéie et respectée par les nombreuses tribus voisines, possédant un beau couvent sous l'invocation de saint Domingue, ayant

---

(1) Aujourd'hui, grâce à l'acquisition du territoire des rois Mutunda et Pangura, son territoire a une étendue de 100 lieues carrées.

(2) Le premier est sur la rive gauche du Zambèse et sur le territoire des Pumbes, à 5 jours de marche ; le second, sur la rive gauche du Roangoa, sur les terres de Marunguja, à 3 jours de marche ; le troisième, sur la rive gauche du Zambèse, à un jour de marche de la feira de Zumbo.

pour patronne N.-D. du Rosaire, et plus de 1,000 habitants ; il ne reste plus de tant de prospérité qu'une cloche cassée, quelques vergers de manguiers et environ 60 habitants dont quinze esclaves de l'État, vivant dans la plus profonde misère.

III.

F. Pedro da Santissima Trindade fut le premier prêtre et le premier Européen qui s'établit à Zumbo et y planta l'arbre sacré de l'Évangile.

La croix à la main, la foi et les vertus dans l'âme, possédant en outre, comme saint François-Xavier, une foule de remèdes pour les maux du corps et ceux de l'âme, il fit un nombre prodigieux de prosélytes, qu'il tira de l'état de barbarie pour les asseoir sur le giron de l'Église catholique.

Apparu comme par miracle, mais, d'après la tradition, venu de Sofala, il se fixa d'abord chez les Dandes où il bâtit à ses frais une petite chapelle dans laquelle il accomplit les devoirs religieux de sa sainte profession.

Cependant, persécuté par les princes de ce pays qui venaient jusqu'à l'autel l'importuner de toutes sortes d'exigences, il se rendit à Zumbo, où sa piété et ses vertus le rendirent bientôt célèbre et lui procurèrent les bonnes grâces du roi *Masombué,* maître du pays, qui autorisa ce saint prêtre à se reposer de ses fatigues et à remplir les offices de son ministère. Il y employa tout son zèle et son énergie. Frère Pedro est donc un apôtre, et la manière dont il fonda la ville de Zumbo mériterait d'être racontée par un écrivain plus exercé que moi.

Une terrible famine étant venue désoler le pays de Senga, voisin de Zumbo, F. Pedro fit dire à tous ceux qui voulaient échapper au fléau de venir l'aider à bâtir une église et un couvent et qu'ils seraient nourris, car il avait des vivres en quantité. A la voix d'un tel homme, tout le

monde accourut; aussitôt s'élevèrent des bâtiments considérables, comme les ruines le prouvent encore aujourd'hui.

De là vient le nom de *Comanhundo* [1] que lui donnèrent les naturels en souvenir de ce qu'il leur avait sauvé la vie en les faisant travailler avec le marteau. Il est sous cette appellation en grande vénération dans le pays, au point que les habitants admettent comme une vérité évangélique l'incarnation de son esprit immortel dans le corps d'un lion; et il n'est pas rare encore aujourd'hui que le Moanamambo me transmette des déclarations que lui a inspirées le bon Frère pour la direction de mes affaires administratives.

A la nouvelle de la création de cet établissement et des richesses que promettait le pays, le commerce afflua de tous côtés; à la demande du Frère et aussi parce qu'ils entrevoyaient un brillant avenir, les agents s'établirent à Zumbo et donnèrent à cette ville une telle importance qu'après un siècle d'abandon on y trouve encore des murailles et des maisons presque entières. Telle fut la sagesse qui présida à la fondation de Zumbo.

IV.

Avec le temps, la population ayant augmenté, les rivalités et les haines prirent naissance (fatalité qui poursuit également les Portugais). F. Pedro, le protecteur du pays, ayant payé son tribut à la nature, avait laissé la direction spirituelle de son troupeau au frère Joao, qui habitait le pays depuis longtemps déjà, mais n'avait pas l'énergie, les qualités et le prestige dont le défunt avait fait preuve parmi ses ouailles. Prévoyant cependant que l'é-

---

[1] Le mot *coma-nhundo* (composé du verbe *coma* et du substantif *nundho*) signifie « battre avec le marteau », instrument dont ils se servent pour élever les maisons de pierres; le pic et le marteau dentelé des tailleurs de pierres étaient alors et sont encore inconnus aujourd'hui dans tout le district.

toile de Zumbo, entourée d'ombres sinistres, commençait à décliner et que le moment de sa ruine complète n'était pas éloigné, il prit le parti de se transporter sur la rive droite du Roangoa, où il avait obtenu d'avance une cession de terrain de Buruma; il y fit élever une chapelle et bâtir une maison paroissiale pour lui servir de refuge contre la tempête qui menaçait de submerger Zumbo.

Ses pressentiments ne tardèrent pas à être justifiés : Zumbo fut malheureusement envahie par les *Uanhaes* du prince *Zéca* de Dande, à la demande du capitaine-major lui-même, Alexandre do Costa (connu chez les naturels sous le nom de Inhamuromo), pour venger une punition infligée à un esclave par un habitant nommé Caetano (ou encore *Chinticué*). Cet esclave avait été pris en train de voler une pintade (ou ganga comme on dit ici) dans le jardin de son maître! Rien ne se fait de rien, dit-on souvent; ce qui précède prouve la fausseté de cet axiome.

Prise au dépourvu, la ville fut facilement envahie et le sang des habitants fut versé pour assouvir la soif d'un tigre à face humaine! Quand la discorde commence à s'établir au milieu d'un peuple où la morale n'a pas de règle connue; quand surtout l'autorité, au lieu de calmer les esprits échauffés par l'ambition et l'envie, les excite encore à courir à la vengeance, ce peuple, comme conséquence, est livré à la plus complète anarchie et périt victime de ses propres erreurs.

Ainsi, par la mort des uns et la fuite des autres, finit la ville de Zumbo qui avait tenu une si large place dans la province. Le gouverneur général, informé de la perfidie du capitaine-major, le fit saisir ainsi que le nommé Caetano et les fit tous deux mettre aux fers à Mozambique, à la satisfaction générale. Mais comme ce capitaine avait assez de *talents* (*auri sacra fames mortalia pectora coges*), sa conduite fut jugée correcte, il fut rendu à la liberté et on lui rendit sa charge. Toutefois la justice du ciel remplaça

l'injustice de la terre (1). Les habitants étaient disposés à s'opposer par la force à son retour, quand Dieu vint au-devant de leurs intentions : du moins protégé et du plus coupable on n'eut plus jamais de nouvelles.

V.

D'après les renseignements de quelques nestors du pays, la ville fut abandonnée entre les années 1754 et 1760. Les habitants ayant obtenu, comme nous l'avons dit, la cession d'un terrain à l'embouchure du Roangoa, entre la rive droite de cette rivière et celle de gauche du Zambèse, les fugitifs s'y rendirent (ceux qui purent échapper au massacre), et le gouvernement nomma l'habitant José Pedro Diniz capitaine-major de ce nouvel établissement, qui prit le nom modeste de *Feira* (2). Ce capitaine le fit aussitôt entourer d'une muraille pour prévenir le retour d'une pareille catastrophe, et, avec les naturels, forma une compagnie qu'il habilla et arma à ses frais; aussi fut-il nommé à vie capitaine-major de la Feira. Grâce à ces sages mesures, la confiance revint aux habitants découragés, le commerce prit un nouvel essor et tout marcha de façon à faire oublier les malheurs passés.

La muraille avec ses boulevards (3) fut terminée sans qu'on ait songé à la prolonger sur les deux faces bordées par le Roangoa et le Zambèse. On les jugea naturellement défendues et d'une sécurité suffisante, sans prévoir que de ce côté, vulnérable comme le talon d'Achille, devait pénétrer avant peu la mort et l'extermination. Cette malheureuse circonstance fut cause de la ruine de la ville.

---

(1) Il n'est pas convenable de remuer les cendres des morts pour les profaner après un siècle d'oubli; mais, pour raconter les événements tels qu'ils se sont passés, on ne peut l'éviter; faisons-le aussi légèrement que possible.

(2) Foire, marché.

(3) A cet endroit, on voit encore aujourd'hui la base d'un boulevard, les pans de murs de l'église, et çà et là des fondations du rempart et de quelques édifices.

VI.

Le mambo Guende, sixième Buruma dans l'ordre de succession, vivait avec la Ninamuame Nhamangondo, sa mère, à l'endroit appelé Mandombe, appartenant aujourd'hui à Jose Agostino Xavier et à Jose Anselmo de Santanna, à 3 kilomètres environ de la Feira. Là il nourrissait un troupeau de bétail dont il avait donné six têtes au capitaine-major, au nombre desquelles se trouvait une vache pleine. Celle-ci, pour mettre bas, alla se cacher dans les broussailles. Le capitaine ne la voyant plus et la croyant retournée au milieu du troupeau de Buruma, envoya un messager la réclamer à la mère du mambo. Cette princesse, ne sachant ce que cela voulait dire, répondit qu'elle ignorait où était la vache. Mécontent de cette réponse, le capitaine-major se rendit en personne auprès d'elle, lui parla durement, la menaça, alla même jusqu'à lui donner un coup de fouet. La princesse offensée se plaignit à son fils qui se trouvait dans un autre village de l'intérieur, lui demandant d'exiger une réparation de cet outrage ou au moins de la mener devant le capitaine-major pour obtenir des excuses. Dans l'intervalle, la vache, sujet du conflit, rejoignit toute seule le corral de son nouveau maître, accompagnée d'un joli petit veau. A cette nouvelle, le mambo insista auprès du capitaine-major pour obtenir satisfaction de l'insulte faite à sa mère, puisque son innocence était désormais reconnue. Celui-ci accueillit fort mal cette réclamation et, refusant de se rendre à l'évidence, aggrava la situation au point de menacer le mambo lui-même! Le Buruma, déçu dans ses espérances et appréciant parfaitement la justesse et la modération de sa demande, eut recours au dernier moyen (le plus redoutable!) : il attaqua la Feira, dont il connaissait les forces, et, aidé des troupes d'autres mambos, ses voisins, pénétra dans la place par les côtés non fortifiés

(profitant aussi d'un jour pluvieux qui empêcha la garnison de se servir de ses armes à feu ainsi que d'une petite pièce de canon qu'elle possédait) et mit en fuite, sans rencontrer la plus petite résistance, toute la population qui se réfugia sur le territoire de l'ancienne ville et dans l'île de *Chetacatira*, laissant derrière elle une quantité de morts, non pas tant par le fait de l'ennemi que noyés dans les eaux du Zambèse et du Roangoa. A l'invasion succéda l'incendie, et dans un tourbillon de feu et de fumée disparurent toutes les maisons, à l'exception de l'église et du presbytère habité par le prêtre Frei Antonio(1) et le sacristain, auxquels on attribue ce désastre(2).

Regrettant d'avoir été si loin, mais encore froissé des mauvais procédés du capitaine-major, le Buruma envoya des émissaires au gouverneur du district pour lui exposer les motifs qui avaient amené de si cruelles représailles. Son récit s'étant trouvé d'accord avec le rapport de Joao de Souza (commissaire nommé par le gouverneur pour faire une enquête sur les causes de l'événement), le capitaine-major, reconnu coupable, fut révoqué et mis en prison.

Que le gouverneur, d'après des informations plus ou moins exactes, des récits plus ou moins passionnés, ait révoqué et emprisonné José Pedro Diniz, cette mesure peut être regardée comme juste, jusqu'à plus ample information; mais absoudre Buruma après son horrible vandalisme, en l'autorisant par cela même à recommencer en pareil cas, c'est ce qu'on ne peut admettre.

Tirer une vengeance atroce d'un délit particulier; rendre responsable une population entière, innocente et sans défense et ne pas punir une telle façon d'agir, c'est la

(1) C'est l'opinion générale que ce prêtre fut complice de Buruma, car c'est par sa maison que les assaillants pénétrèrent dans la place.

(2) Après ce récit nous ne devons plus nous étonner que Troie ait été réduite en cendres pour le rapt d'Hélène.

plus monstrueuse des erreurs humaines que personne aujourd'hui ne pourrait excuser.

Comme complément à cette scène de dévastation et de mort, le territoire de Buruma devint encore la victime d'un nouvel ennemi : je veux parler de la famine qui est inévitable ici quand les pluies font défaut. Les pondoros et *gangas,* consultés par le mambo, furent tous d'avis que la cause de ce châtiment était l'absence de notre prêtre qui avait disparu après l'invasion et s'était retiré à Tête. Comme on ne pouvait remédier rapidement à cette absence, ils demandèrent qu'on fît venir le sacristain, qui était encore dans l'île de Chetacatira, parce que, connaissant nos pratiques religieuses, il pourrait faire dans l'église les prières usitées en pareilles circonstances et conjurer le malheur présent en détournant la colère divine. Il plut à la divine Providence d'écouter les prières du sacristain et le sol, que l'on croyait condamné à une stérilité irrémédiable, fut fécondé à nouveau. Cet événement décida les Cafres à se repentir; ils demandèrent au Buruma de vouloir bien envoyer une personne de confiance aux Musungos pour les prier de revenir à la Feira. Le Buruma se rendit lui-même à Zumbo et obtint que les fugitifs revinssent, en leur affirmant que son ressentiment se trouvait apaisé par l'éloignement de José Pedro Diniz.

VII.

L'établissement était alors dans un état déplorable. Le gouvernement donna les ordres les plus formels pour que tout fût remis en état. Des officiers furent nommés pour commander la garnison ; des instructeurs pour enrégimenter et exercer les habitants; le nouveau capitaine-major, Manoel Baptista de Costa Xavier, reçut des instructions sur la façon de se conduire dans une situation aussi délicate; pour se montrer reconnaissant du choix du gouverneur, il devait faire tous ses efforts non seule-

ment pour conserver l'établissement, mais encore le faire prospérer.

S'apercevant bientôt qu'il n'avait pas dans les mains le remède pour cicatriser les plaies et s'opposer à la ruine toujours croissante qui menaçait l'établissement, il jugea plus honorable de se démettre de ses fonctions et de céder la place à Joao de Souza, nommé par le gouverneur du district, à la demande des habitants eux-mêmes qui avaient confiance dans le caractère de cet homme. Mais le découragement était si général, les difficultés si grandes, que ce dernier ne put réussir à secouer l'apathie à laquelle les habitants semblaient condamnés; le manque de confiance ne pouvait être plus grand, le commerce était paralysé et aucun effort n'était tenté pour enrayer le mal qui s'aggravait de jour en jour. Ayant perdu l'espoir de relever la Feira de ses ruines et voyant que, malgré son énergie et son activité, il ne réussissait pas à exercer les écrasantes fonctions dont il était chargé, Joao de Souza, comme son prédécesseur, se démit de ses fonctions. L'établissement resta quelque temps sans capitaine-major et sous les ordres du lieutenant José dos Santos, jusqu'à la nomination du capitaine José Manoel Correa Monteiro.

Celui-ci, à peine arrivé à la Feira, laissa toute la responsabilité au lieutenant José dos Santos chez lequel il avait reconnu une plus grande habileté et une plus profonde connaissance pratique du pays; pour lui, il se contenta du commandement de la garnison.

Nommé ensuite capitaine-major de la Feira de Marambo dans le Roangoa, Monteiro se rendit à son nouveau poste, et le gouvernement, approuvant ce qui s'était passé, désigna pour le remplacer le lieutenant José dos Santos, qui, au milieu de son apprentissage administratif, vint malheureusement à mourir, regretté de tous. L'enseigne, commandant des troupes, José Daniel Pinto, fit d'abord l'intérim; il fut ensuite nommé lieutenant et maintenu dans ses

fonctions. Pinto étant venu à mourir, on éleva à la capitainerie l'habitant Gaëtano Botelho et on donna le commandement de la garnison au capitaine Francisco Guesdes Pereira. Plus occupé de ses intérêts que du bien-être du pays dont l'administration lui était confiée, le capitaine-major Botelho fut bientôt révoqué et remplacé par Dyonisio, qui mourut empoisonné le jour même de son arrivée à la Feira, avant d'avoir pu prendre possession de sa charge. Cependant Botelho justifia tellement sa conduite devant le gouverneur du district que celui-ci lui rendit son emploi; mais cette nomination, n'ayant pas été acceptée par le gouvernement, demeura nulle et non avenue.

VIII.

Dégoûtés du présent, sans confiance dans l'avenir, menant une existence peu enviable, les habitants ne purent cependant pas se résoudre à quitter le pays où le souffle de la vie leur avait ouvert pour la première fois les yeux. Mais en 1836, les énormes tributs exigés par les princes de Chedima ayant réduit les ressources du trésor public à un chiffre dérisoire, qui ne suffisait plus à l'entretien de la garnison, Isidro Manoel de Carrasedo, alors gouverneur, décida que la Feira serait abandonnée et le territoire remis au roi Buruma. La population et la garnison, sous les ordres de l'enseigne Albino José de Sequeira et du sergent Caetano Xavier dos Dores, revinrent à Tête. Quelques habitants, poussés par la fatalité, persistèrent néanmoins dans leur dessein de rester à la Feira; ils succombèrent tous lors de l'invasion des Landines dont les incursions vinrent consommer la ruine de cet établissement.

Ainsi périt cette colonie pleine d'avenir, dont les habitants avaient fait preuve d'un grand amour de la patrie et de constance dans l'adversité.

QUATRIÈME PARTIE

I.

En 1861, le gouverneur du district donna l'ordre de réoccuper ce territoire et j'eus l'honneur d'être chargé de cette importante mission. J'ai la ferme intention de justifier la confiance du gouverneur et de remplir mes fonctions de façon à mériter ses louanges, en évitant les complications qui ont produit de si grands malheurs autrefois. En tous cas, je puis assurer qu'une ridicule histoire comme celle de la pintade [1], ou encore celle de la vache, ne peut avoir assez d'influence sur mon esprit pour me faire oublier ce que je dois à mon pays comme citoyen et fonctionnaire public et pour me faire sacrifier à mes intérêts particuliers la paix, le bonheur et la sécurité du peuple que la Providence a confié à mon administration. L'avenir justifiera ce que j'avance.

II.

Zumbo, à cause de sa situation au centre des plus précieuses sources de richesses, a toujours été un poste de grande importance commerciale ; malheureusement les communications avec Tête sont difficiles et coûteuses. A *Caurabaca* est un obstacle impossible à vaincre. Le gouvernement pourrait y remédier en occupant *Caririra* (point qui nous appartient en fait et en droit, car il a été arrosé du sang portugais) et en faisant une bonne route du *Mussanangoé* jusque-là (d'une douzaine de lieues environ), pour le transport des marchandises en voiture ou à dos de mulet, car au-dessus de ce point le Zambèze est navigable en toutes saisons. On verrait alors Zumbo renaître, comme

---

[1] Dans le pays, la pintade s'appelle *ganga*. Au Brésil : poule d'Angola.

le phénix, du milieu des flammes. Les terres qui en dépendent, auxquelles viendrait s'ajouter le grand territoire de la rive droite du Roangoa, que Buruma a cédé aux habitants de Tête, José-Agostinho Xavier et José-Anselmo de Santanna, offriraient un vaste champ propre à la culture et au commerce, où une nombreuse population trouverait la fortune sans grande fatigue.

L'occupation de Caririra et celle des deux rives du Zambèze, depuis ce point jusqu'ici, doit se faire sans retard, pour éviter que les mambos de Chedina et les rois de Senga ne continuent à exiger des droits de passage si onéreux pour notre commerce. Quand le gouverneur du district leur intime l'ordre de finir ces brigandages, ils s'abstiennent un moment, mais ne perdent jamais l'occasion de recommencer aussitôt que cessent la surveillance et les menaces. Cette situation est donc intolérable. Si le gouverneur ne peut occuper Caririra, il doit au moins y faire revenir le noir nommé *Churro,* afin que celui-ci rende au commerce les services précieux qu'il lui a rendus autrefois. Avec les bras dont il disposait, il facilitait le transport des marchandises, aussi bien des particuliers que de l'État, et diminuait ainsi les dépenses. Après avoir reçu les marchandises, il leur donnait la destination voulue avec une ponctualité et une fidélité que l'on admire encore aujourd'hui.

Le gouverneur doit aussi tâcher qu'un prêtre vienne se fixer ici, à cause de l'influence que les ministres de la religion ont sur ces peuples, pour leur donner la foi, pour baptiser ces innocents qui, nés en pays catholique, sont encore plongés dans les ténèbres du paganisme ; il faut pour cela choisir un homme vertueux et instruit, afin de moraliser les naturels et leur faire apprécier les bienfaits du christianisme et de la civilisation (1).

---

(1) La suppression des ordres religieux a été un grand mal pour l'Afrique.

III.

Le climat de Zumbo est bon; les fièvres y sont très rares, et si les dysenteries y sont fréquentes, elles ont plutôt pour cause le mépris des principes de l'hygiène que la malignité du climat. Les légumes et les céréales ne sont pas abondants ici, à cause de la petite consommation que l'on en fait: quand le nombre des consommateurs s'accroît, le cultivateur augmente également ses ensemencements, certain qu'il est d'en tirer profit. Le blé, le riz, le sésame, l'amandier, la canne à sucre, le coton, l'indigo, viennent admirablement dans ce pays, et ces produits pourraient suffire à rendre l'établissement prospère.

Il y a dans les environs des sources thermales et de précieuses mines d'or et de fer; ce dernier métal est excellent et bien supérieur à selui de Senga et des Maraves. Je ne puis rien dire de la richesse des placers; je sais seulement qu'à *Michonga* on n'extrait que peu d'or, par suite du manque de bras et de bonne direction des travaux. Quant aux autres gisements, ils sont délaissés. On trouve également près du rio *Mulause,* à un jour et demi de marche, du marbre de différentes couleurs.

IV.

Les peuples voisins, ou pour mieux dire, ceux qui entourent ce pays sont: les Sengas à l'est-nord-est, les Pembes et les Mugoas à l'est-sud-est, les Uarenjes à l'ouest-nord-ouest et à l'ouest, enfin les Dandes à l'ouest-sud-ouest et au sud.

Les Sengas sont laborieux et ont quelque industrie; ils tirent de leur sol tout ce qui leur est nécessaire. Bien que d'un caractère emporté, ils sont néanmoins traitables et reçoivent les étrangers avec respect et confiance. Cependant ils ne donnent ni n'acceptent jamais rien gratuitement

ou sans un contrat commercial ; en revanche ils sont très honnêtes, non seulement dans les échanges, mais encore ils rendent fidèlement tout objet que l'on aurait perdu ou qui aurait été dérobé sur leur territoire et ne prendraient pas de repos avant de s'être conformés à ce devoir. En outre des bêches, des marchandises de diverses sortes, des zagaies qu'ils troquent contre des verroteries, de l'étain et du sel, il y a encore dans le pays beaucoup d'ivoire ; aussi se considèrent-ils comme très heureux. Ils s'adonnent à l'agriculture, élèvent du bétail et de la volaille ; ils possèdent en abondance des moutons et des chèvres d'excellente qualité, des poules et des pigeons, quelques bœufs, mais peu de porcs, et des chats ; ils sont actuellement les principaux fournisseurs de notre établissement. Ils plantent aussi du manioc et de la canne à sucre, mais ne savent pas obtenir de ces deux plantes tout le parti qu'on peut en tirer. Leurs principales cultures sont : le maïs, surtout le gros, l'amandier, les citrouilles, les patates douces, les ignames, les haricots, le riz, le tabac, la banane, etc.

V.

Les Sengas ne reconnaissent aucune autorité supérieure ; autrefois ils obéissaient à l'Unde, roi des Maraves ; aujourd'hui ils sont indépendants et leur territoire se divise en un grand nombre de petits États gouvernés chacun par son roitelet, sans aucune alliance entre eux. Aussi la conquête de Senga ne serait-elle pas difficile à faire, et personne n'est en meilleure situation que nous pour y arriver sans difficultés ni grands sacrifices. Nous ne devrions pas manquer cette occasion non seulement pour nous mouvoir avec plus de liberté sur le terrain que nous occupons actuellement, mais aussi pour éviter que le léopard britannique ne mette sa griffe sur ce pays, qu'il regarde déjà avec convoitise. Bien que les villages des Sengas fussent dé-

fendus par des palissades et entourés de fossés, ils n'ont pu arrêter leur plus implacable ennemi, le Landine *Mupesène,* qui leur livra de continuels assauts, leur causant de grandes pertes tant en hommes qu'en bétail et laissant derrière lui les campagnes dépeuplées. Les Sengas, tout en ne se livrant pas de combats entre eux, sont néanmoins très faibles à cause de leur système de division et leur défaut d'entente ; chacun ne comptant que sur ses propres ressources en cas de danger, ils ne se préoccupent pas de maintenir entre eux des relations de bon voisinage. Ils ne connaissent pas les armes à feu et n'ont que des flèches et des zagaies qu'ils manient avec une grande habileté. Constamment alarmés par les incursions de Mupesène, jamais on ne les voit se livrer à la gaîté, ni au plaisir du chant ou de la danse ; ces arts ne leur sont cependant pas étrangers et, si leurs chants manquent de mesure et de rime, ils ne sont cependant pas dépourvus de cadence et ne sont pas sans causer quelque plaisir aux oreilles les moins prévenues. Je reproduis ici quelques-unes de leurs paroles que j'ai pu retenir :

A cudia d'iué
Muana-uango o carevéra
Cara Chisséco [1].

Senga est un des pays les plus fertiles et les plus riches que l'on connaisse à l'est-nord-est du Zambèze. Montagneux sur les bords du fleuve, il possède les meilleures espèces de bois et d'un volume bien plus grand que ceux de Chedima (le plus estimé est le bois rouge). Ces montagnes entourent des vallées étendues et fertiles ; vers l'intérieur le pays forme jusqu'à l'horizon une immense plaine, où les instruments agricoles usités en Europe seraient d'une grande utilité. La campagne est sillonnée de ruisseaux, qui, prenant leur source dans ces montagnes, n'ont pas des

[1] Comment, mon fils dit que tu t'asseoies à la porte.

eaux bien abondantes; les Sengas ont l'habitude de creuser des puits dans leurs villages pour se procurer l'eau nécessaire aux usages domestiques. Senga est un pays favorisé non seulement par la disposition du terrain, mais surtout par la variété de ses productions; la végétation a un aspect enchanteur; s'il était entre des mains laborieuses, il deviendrait un paradis terrestre. Malheureusement les victimes immolées aux funérailles de ses rois, l'usage du muave et celui de brûler les sorciers, enfin une immoralité et une corruption honteuses pour notre époque enlèvent à ses habitants toute sympathie. Seul l'Évangile pourrait éclairer les ténèbres au milieu desquelles ils vivent et les arracher à leur abrutissement, fils de l'ignorance et de la barbarie. Ils donnent à l'Être suprême le nom de *Résa* et aux cimetières celui de Zimbaué.

Le climat de Senga est plutôt frais que chaud. Les hydrocèles et les sarcocèles, ainsi que l'éléphantiasis y sont aussi connus.

VI.

La façon de se vêtir des Sengas est la même que celle des Maraves; les hommes, de préférence à toute espèce d'étoffe, se ceignent les reins d'une quantité de grosses cordes de verroteries qu'ils nomment *Inhamucurunga;* ils portent au cou des colliers de pierres blanches ou de faux corail qu'ils appellent *Urumbo mutumbo-à-mutua.* Les femmes se couvrent de deux petits pagnes, l'un devant, l'autre derrière, comme chez les Maraves. En plus des deux sortes de grains de collier cités plus haut, ils font aussi un grand usage de verroteries blanches et noires ainsi que d'étain pour se mettre aux oreilles et à la lèvre; ils donnent à cette seconde difformité le nom de *Cambuinda* ou *Chindanda.* Ils se servent également de *bisas,* qu'ils tissent eux-mêmes; mais les rois en font un plus grand usage que le peuple. Les étoffes rouges sont réservées aux rois; on les appelle *Nhure a bsueto;* les blanches portent le nom de *Nhure*

a catututo; enfin les noires, celui de *Nhure a mandamba*. Chez les deux peuples on voit des *Nhandas*. Tous les Cafres emploient la couleur noire pour teindre leurs étoffes ; mais les Sangas les teignent aussi en jaune de la façon suivante : ils coupent en morceaux l'écorce d'un bois appelé dans le pays *Gonono*, la mettent dans une marmite pleine d'eau et celle-ci sur le feu. Quand cette décoction a bouilli pendant deux ou trois heures, ils la versent dans une fosse en terre où se trouve l'étoffe à teindre. Après un bain de deux heures, on retire l'étoffe, on la fait sécher ; elle se trouve ainsi parfaitement teinte et s'appelle désormais *Nhure a Cassombera*.

Les Sengas sont d'une taille avantageuse et beaux relativement à d'autres peuples. Les femmes seraient jolies si elles ne se perçaient pas la lèvre supérieure au point de devenir horribles ; quelques-unes ont même les deux lèvres percées et fourrent dans ces trous deux rondelles d'étain semblables à des soucoupes ; leur aspect est alors monstrueux. Quand un mari part pour la guerre, sa femme lui fait boire une goutte d'eau versée dans cette soucoupe (*Cambiunda*) ; il se bat ensuite avec courage et meurt content, car il s'est rafraîchi avec les douces lèvres de son Ève. Les Sengas mettent de l'huile sur leurs cheveux et les teignent avec la poudre du bois Mucuma, après les avoir tressés de différentes façons ; les hommes seuls se servent de *Mabanduas* . Les deux sexes ignorent la propreté : pour eux celle-ci ne consiste qu'à se frotter le corps avec l'huile de ricin, qui possède par elle-même une odeur nauséabonde. Quand un *Musungo* (1) arrive au pays des Sengas et qu'il rencontre des habitants soit au travail, soit sur le chemin, ceux-ci posent à terre ce qu'ils portaient sur la tête ou dans les mains, s'agenouillent immédiatement en signe de respect, élèvent les deux mains jointes et les por-

(1) On appelle *Musungo* tout homme faisant le commerce, qu'il soit blanc, noir ou mulâtre.

tent du côté de l'oreille gauche. Les Sengas ne font aucun travail pénible ; ils se contentent de décortiquer et moudre les grains, car c'est peu fatigant ; toute la besogne difficile revient aux femmes mariées.

VII.

Les Pimbes et les Mugoas, ayant la même origine que les Sengas, ont aussi les mêmes usages et les mêmes coutumes. Ils habitent la rive gauche du Zambèze ; les Pimbes confinent par l'Ouest au territoire de Zumbo et par l'Est à celui des Mugoas ; ceux-ci sont séparés des Maraves par le rio *Rouée*. Pour ne pas me répéter, je me bornerai à dire que ces deux peuples imitent les Sengas en tout, sauf pour le costume, qu'ils copient sur celui de nos esclaves. Ils sont voleurs et désordonnés, ce que l'on peut attribuer à leur contact plus immédiat avec nous, car il est malheureusement vrai que tous les peuples de notre voisinage sont enclins au vol, fait que je ne puis m'expliquer. Les Pimbes possèdent déjà des armes à feu ; ils obéissent à *Chaguaniquira,* leur roi. Leurs cases, de même que celles des Sengas, sont faites de roseaux ou bien de piquets, à la manière des Maraves, ou encore de bambous fendus et disposés en clayonnage comme pour faire des paniers. Ils se font les uns et les autres de petites élévations, en forme de verrues, sur la peau du visage, de la poitrine, des bras et du dos, qu'ils nomment *Simbo,* ce qui ne contribue pas à les embellir.

Les Mugoas habitent, comme les Mudemos, le sommet de la Serra *Machecampanga*. Ils sont beaux de visage et ne se défigurent pas. Ils vivent sous l'autorité du roi *Chemuxéca* pour le temporel ; mais, pour le spirituel, tous ces peuples obéissent à Chissumpe, prophète des Maraves.

VIII.

Les Uarenjes sont peu entreprenants : ils cultivent à peine le nécessaire ; sans industrie aucune, ils achètent tout à l'étranger. Malgré un sol riche et fertile, des champs au moins aussi étendus que ceux de Chédina, l'agriculture languit chez eux par suite de l'absence des instruments de labour et surtout à cause de l'apathie et de l'inconstance des naturels. Paresseux comme tous les Cafres, ils ne donnent pas à la terre tous les soins qu'elle demande ; aussi souffrent-ils souvent de la disette, quand la saison n'est pas favorable. Le maïs, les haricots, quelques amandes, le riz, le tabac et la patate douce sont les plantes qu'ils cultivent et qui viennent du reste admirablement dans le pays. Celui-ci produit aussi du fer très abondamment et de la meilleure qualité que l'on connaisse. Les naturels l'emploient pour les bêches, les zagaies, les couteaux, les bracelets et d'autres ornements ; mais tous ces objets sont confectionnés par des artisans étrangers et d'une façon grossière. Ils savent cependant faire des pipes comme celles d'Europe, et leur donnent le nom de *Fumbas*. Les hommes aussi bien que les femmes vont complètement nus, comme à l'origine du monde, enroulant seulement autour de leur ceinture de grosses cordes de verroteries blanches et couleur de brique (appelées *Magangueja*) et ne semblent guère se soucier d'une façon plus décente de se présenter en public.

Lâches dans toute l'acception du mot, ils redoutent autant les armes à feu que les Indiens de la tribu Paparica, à Bahia, les craignaient à l'époque de la découverte du Brésil. Ayant entendu la détonation du fusil de Joao Fernandes Corréa, ils s'étaient jetés tous à terre et ce n'est qu'après force prière qu'on put les faire lever et leur faire voir qu'ils n'étaient pas morts. Ils sont assez bien tournés ; malheureusement ils ont la déplorable coutume de s'arracher les

dents incisives en haut et en bas, ce qui les défigure affreusement quand ils parlent ou quand ils rient.

Pour le mariage, les Uarenjes observent le cérémonial suivant : aussitôt l'affaire conclue et les fiancés (*Dumbzes*) d'accord, l'homme attend la femme dans sa case. Celle-ci arrive, suivie d'un nombreux cortège et au milieu d'un tintamarre infernal ; elle est vêtue comme quand elle est venue au monde et porte tout simplement des chapelets de verroteries au cou, à la ceinture, aux bras, aux jambes et à la tête; devant elle danse un grand garçon, également vêtu comme nos premiers parents, qui tantôt s'approche, tantôt se recule, comme pour la préparer à la rencontre de son mari. Le père ou le maître de la fiancée donne un dîner à tous les convives, après lequel celle-ci est conduite dans la case de son mari et devient alors l'esclave d'un maître absolu, qui a sur elle droit de vie et de mort.

IX.

Les sujets du Buruma, notre voisin et allié, sont les congénères des Uarenjes ; ils sont toutefois plus hardis et plus décents. Leur chef a prêché d'exemple et déjà on les voit couvrir leur nudité avec un pagne ou des peaux d'animaux ; beaucoup d'entre eux souhaitent même des richesses pour pouvoir se vêtir, mais ils ne se remuent pas assez pour cela, la paresse est aussi leur défaut. Nous ne savons que très peu de chose sur leur compte ; ils ne répondent pas volontiers aux questions qu'on leur pose, car ils ont la superstition de croire que celui qui les interroge sur ce qui les concerne veut leur jeter un sort. Aussi, malgré notre alliance et nos relations d'amitié, ne pouvons-nous faire une description générale de leurs us et coutumes, de leur histoire, des productions de leur sol, etc. Je me vois donc obligé de terminer là mon récit.

(*Traduit du portugais* par C. Millot.)

Richesses minérales des gouvernements de Senna et de Tête [1].

SENNA. — Dans les localités de *Macequece, Dina, Chitondue, Macambaca, Chirombe, Mucaza, Janira, Marassa, Marundo, Nagomo, Mururo, Ziniré, Nhahunda, Nhampanantengo, Nhangombé, Samaguendé, Tucarumé, Marundo, Umponda, Nhanga, Mucombué, Daar, Mananzé, Uengo* et *Curamuanza* (district de Manica), existent des mines d'*or* d'une richesse inconnue, occupant une surface de terrain d'environ 340 lieues ; elles ont été découvertes par Samaita vers l'an 1500, à une distance moyenne de 150 lieues de la ville de Senna. Elles sont exploitées par les Maniqueiros.

A *Munene* (district de Vumba), il y a une mine d'*or* de 40 lieues d'étendue, richesse inconnue, découverte vers 1500, par Tatanhe, à 160 lieues de Senna, exploitée par les Avumbas.

A *Manhangeiro* (district de Orobes), est une mine d'*or* d'une étendue de 240 lieues, découverte en 1500, par Changamiré, à 500 lieues de Senna, richesse inconnue, exploitée par les Manhangeiros; dans cette mine, l'or est extrait des roches.

A *Santua* (district de Binré), est une mine d'*or* de 40 lieues d'étendue, richesse inconnue. Elle a été découverte en 1500, par Musana, à 240 lieues de Senna; elle est exploitée par les Assantuas.

A *Macomo* (district de Binré), est une mine d'*or* de deux lieues de surface et de richesse inconnue, découverte en 1500, par Sachuro, à 260 lieues de Senna, et exploitée par les Asachuros.

A *Muchauacha* (district de Binré), mine d'*or* de 240

---

[1] Ces renseignements ont été pris par M. Guyot, sur des rapports officiels appartenant aux archives du gouvernement militaire de Tête, pendant son séjour dans cette ville, en 1881.

lieues d'étendue, richesse inconnue, découverte en 1500, par Uata, à 320 lieues de Senna, exploitée par les Amachuachas.

A *Uoszé* (district de Bôxa), mine d'*or* de deux lieues de surface, richesse inconnue, découverte en 1500, par Marangue, à 160 lieues de Senna, exploitée par les Abôxas.

A *Surocuro* (district de Oeras), mine d'*or* de quatre lieues d'étendue, richesse inconnue, découverte en 1500, par Deuera, à 500 lieues de Senna, exploitée par les Adueras. Dans cette localité, on a découvert les ruines de grands édifices ; elle a donc été habitée autrefois, mais on ne sait par qui.

A *Nhamucanga* (district de Oeras), mine d'*or* de 40 lieues d'étendue, richesse inconnue, découverte en 1500, par Vimba, à 500 lieues de Senna, exploitée par les Avimbas.

A *Guenzé* (district de Oeras), mine d'*or* de quatre lieues d'étendue, richesse inconnue, découverte en 1500, par Guenze, à 500 lieues de Senna, exploitée par les Aguenzé.

A *Danga* (district de Duma), mine de *cuivre* de 300 lieues d'étendue, richesse inconnue, découverte en 1500, par Mutema, à 320 lieues de Senna, exploitée par les Adungas (*v. note A*).

A *Pendico* (district de Duma), mine de *cuivre* de 300 lieues d'étendue, richesse inconnue, découverte en 1500, par Munhoquera, à 320 lieues de Senna, exploitée par Apendico.

A *Bucuta* (district de Maungué), mine de *fer* de 240 lieues d'étendue, richesse inconnue, découverte en 1500, par Macone, à 160 lieues de Senna, exploitée par les Aungnes.

A *Ueza* (district de Binré), mine de *fer* de 300 lieues d'étendue, richesse inconnue, découverte en 1500, par Fiefe, à 200 lieues de Senna, exploitée par Ambéné.

Dans les localités de *Daze, Chimoca, Panda, Nhariquique, Sonzo, Nhacasapa, Nhamando, Russanha, Nhampucaia, Man-*

déa, Tucarumé, Mucombué et *Nhagomo* (district de Manica), sont des mines de *fer* de 440 lieues d'étendue, richesse inconnue, découvertes vers l'an 1500, par Samaita, à 150 lieues de Senna, exploitées par les Maniqueiros.

Toutes ces mines, quoique situées à proximité de cours d'eau, ne produisent que peu de minerai par manque de bras; le territoire qui les recèle a été abandonné par ses habitants à la suite de l'invasion des *landins* (?) [1].

Après le nom des découvreurs, nous avons mentionné celui des rois ou des tribus sur le territoire desquels se trouvent les mines.

TÊTE. — *Prazo Marabué* [2] : Concession assez pauvre. A ma connaissance, on n'y a pas encore trouvé d'or, mais elle renferme deux mines de houille. Ce *prazo* appartient à l'État; il est situé au delà du Zambèse et du Revubué, à une distance de la ville d'environ trois ou quatre lieues (*v. note B*).

Prazo Chicorongué : Aussi pauvre que le précédent, il ne renferme pas de houille, appartient à l'État et distant de la ville d'environ une dizaine de lieues.

Prazo Macassa : Cédée moyennant un bail emphytéotique, cette concession appartient à la confrérie de N.-D. du Rosaire; elle est située au delà du Zambèse, à une huitaine de lieues de la ville.

Prazo Maruca : Même condition que le précédent; on n'y trouve pas de houille, mais des pierres dont on peut extraire du fer. Cette concession appartient à Joao de Sousa; elle est située au delà du Zambèse, à une distance de quatre ou cinq lieues de la ville.

Prazo Nhamitora : Comme le précédent, avec cette différence qu'il n'y a ni houille, ni fer. Ce *prazo* appartient à

---

(1) Nous n'avons pu trouver la signification du mot *landins,* qui n'a pas, du reste, une consonance portugaise.

(2) *Prazo* correspond à notre mot *concession.* (*Note du traducteur.*)

Anselmo Henriquez Ferrao ; il est situé au delà du Zambèse et du Ravubué, à une distance de la ville d'environ quatre lieues.

Muzezuros Sertoes : L'or de la meilleure qualité y est très abondant ; le gisement de ces *Sertoes* est immense, il commence à la hauteur des terres de *Butongagem,* dans sa partie sud, et s'étend jusqu'à la ville antique de *Dambararé,* qui fut détruite en 1710.

Prazo Matente : Il ne contient qu'une mine de houille, mais elle est riche. Ce *prazo* emphytéotique appartient à Francisco Joao da Costa Xavier ; il est situé au delà du Zambèse, à quatre lieues environ de la ville.

Prazo Mapangara : On y trouve en quantité des pierres dont on peut tirer du fer. Il appartient à l'État et se trouve au delà du Zambèse, à environ douze lieues de la ville.

Les terres ou localités de *Maxenga, Java, Chundudo, Capata, Messale* et *Mano* (*v. note C*), qui appartiennent à feu Pedro Caetino Pereira dit Chissaca, sont moins riches en or, mais contiennent aussi des mines de fer. Elles sont situées au delà du Zambèse, à une soixantaine de lieues de la ville. Ce dernier gisement est d'une étendue incalculable ; on en ignore la contenance. On ne sait pas davantage par qui, ni à quelle époque les placers ci-dessus ont été découverts, ni la distance qui les sépare d'un port, ni même si quelqu'un d'eux est exploité.

Mines de houille depuis longtemps connues à Chedima dans le Monomotapa.

Morangosé, Pandamari, à trois lieues du Zambèse, avec débouché par la rivière Revubué ou Revugo (*v. note D*).

Moatizé, Inhamacasa, à quatre lieues du Zambèse, même débouché (*v. note B*).

Macaré, Maracabus, à cinq lieues du Zambèse, même débouché.

Inhauva, Maracabus, à quatre lieues du grand fleuve, avec un chemin facile par terre et communication par le Revubué.

Il y a aussi des mines de houille dans le *Xilima*, à portée des rivières suivantes : *Mufa, Inhamoangé, Uzimbo, Nhaicamba* et *Cacondé*, à environ une vingtaine de lieues, en moyenne, de Tête (*v. notes E et F*).

NOTES.

Note A. — *Duma.* — En 1788, Galvaõ da Silva dit qu'à la Feira de Manica on pouvait se procurer du cuivre venant de Duma, à six journées de marche de la Feira.

Note B. — *Marabué.* — Prazo, situé près de l'embouchure du Moatizé, dans le bassin du Revugo ; il se divise en Marabué grande et Marabué de la Praye. Dans ce territoire, nous avons trouvé beaucoup de fer magnétique ; les gisements houillers du Moatizé, de l'Nhapsicondo et du Nhamacase ont été explorés par la mission des mines de 1881. — On y rencontre aussi de grandes quantités de carbonate de fer rouge. — Le calcaire y fait entièrement défaut ; les grès et les diorites y abondent, ainsi que diverses argiles salifères qui sont utilisées par les naturels. Voir, pour de plus amples détails, le chapitre intitulé : *Sur le Muarage,* dans la relation de notre voyage au Zambèse.

Note C. — Ces terres sont mentionnées dans l'ouvrage du major Gamitto, d'après le journal du voyage du major Montero, en 1831.

Note D. — Une mine de charbon dans le *Morongozé* a été visitée par Livingstone ; mon compagnon Lapierre est allé la reconnaître et en a pris la coupe géologique. (Voir *Gazette des Eaux,* 1882, nº 1209.)

Note E. — *Mufa.* — Affluent du Zambèse. Dans son lit le grès houiller recouvre des pegmatites et des gneiss qui

reparaissent à nu jusqu'au M'Chinda. Celui-ci, comme l'Namouniou, est un affluent du Mufa.

Note F. — Ajoutons à ce tableau le Muaraze qui se jette dans le Zambèse devant l'île de Machiroumba. Nous avons étudié les gisements houillers de cette rivière et communiqué nos résultats à l'*Académie des sciences de Paris,* dans sa séance du 14 août 1872.

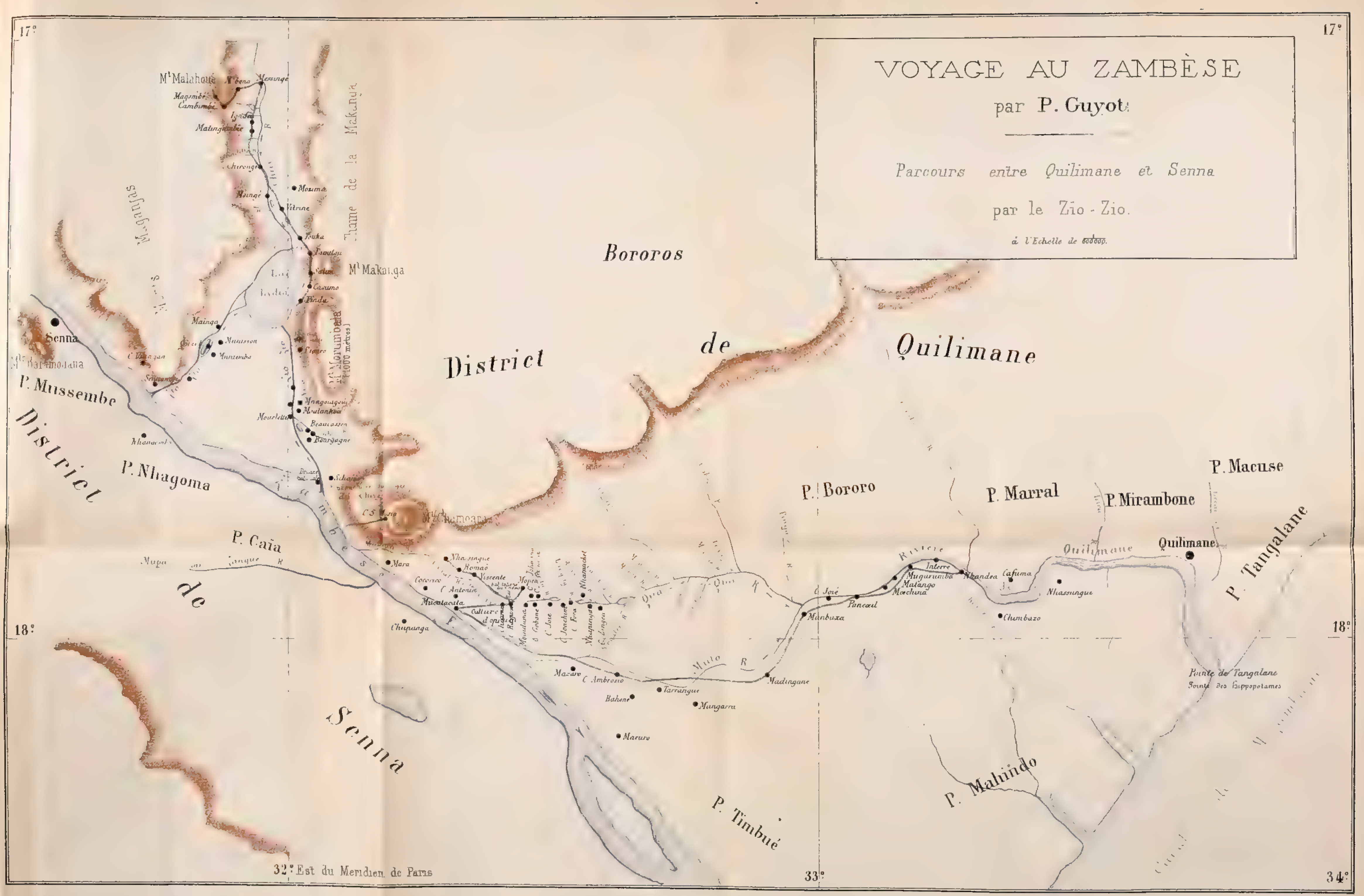
Nancy, impr. Berger-Levrault et Cie.

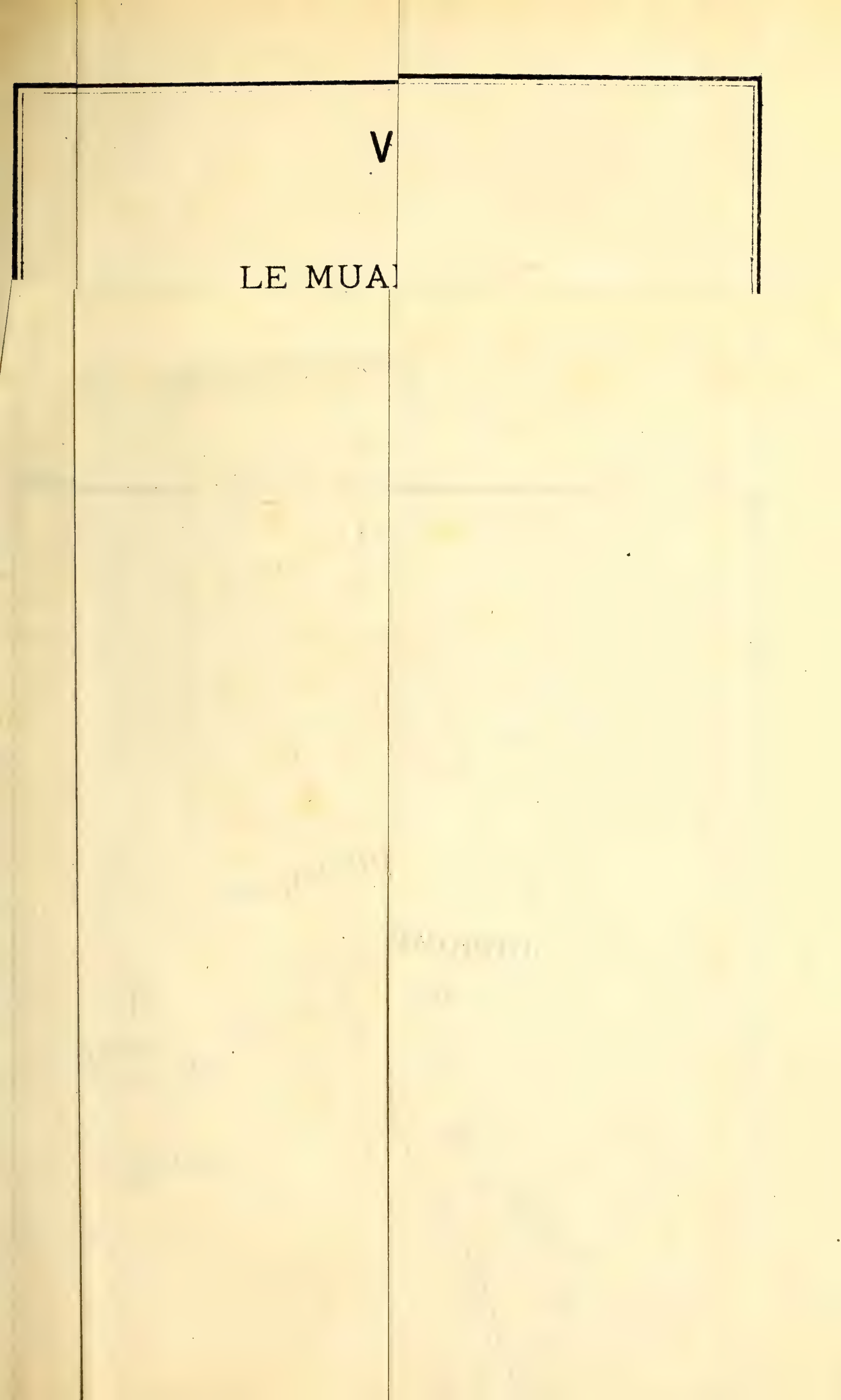
84 . Société

17°

BÈSE

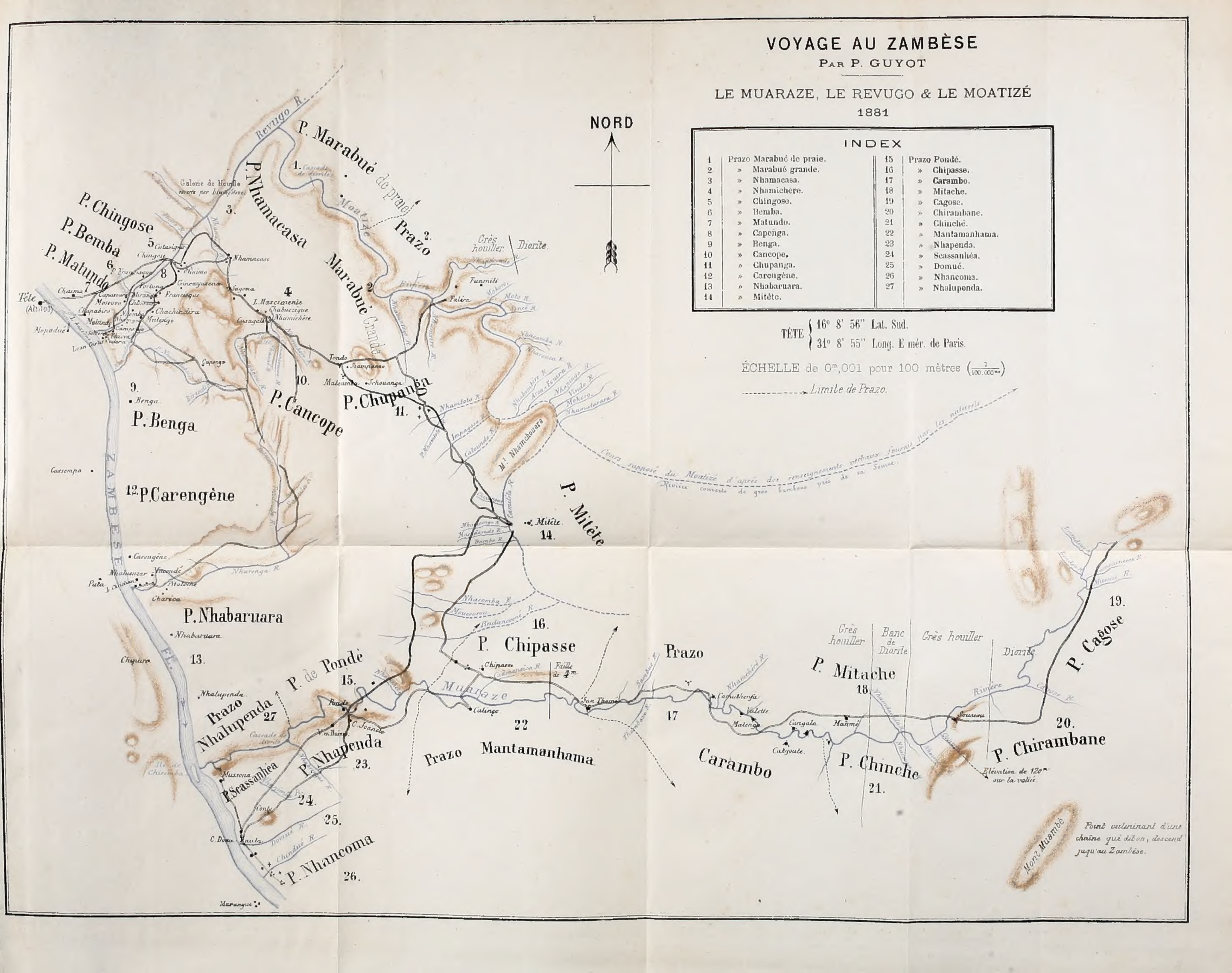
17°


VOYAGE AU ZAMBÈSE
par P. Guyot.
Parcours entre Quilimane et Senna
par le Zio-Zio.
Bororos
District de Quilimane
District de Senna
Senna
P. Mussembe
P. Nhagoma
P. Caïa
P. Timbué
P. Bororo
P. Marral
P. Mirambone
P. Macuse
P. Tangalane
P. Mahindo
Quilimane
Mt Malahoué
Mt Makanga
Pointe de Tangalane
Pointe des Hippopotames
17°
18°
32° Est du Meridien de Paris
33°
34°
A. Barbier, auto. Nancy



V

LE MUA



VOYAGE AU ZAMBÈSE
PAR P. GUYOT
LE MUARAZE, LE REVUGO & LE MOATIZÉ
1881
INDEX
1 Prazo Marabué de praie.
2 » Marabué grande.
3 » Nhamacasa.
4 » Nhamichère.
5 » Chingose.
6 » Bemba.
7 » Matundo.
8 » Capenga.
9 » Benga.
10 » Cancope.
11 » Chupanga.
12 » Carengène.
13 » Nhabaruara.
14 » Mitète.
15 Prazo Pondé.
16 » Chipasse.
17 » Carambo.
18 » Mitache.
19 » Cagose.
20 » Chirambane.
21 » Chinché.
22 » Mantamanhama.
23 » Nhapenda.
24 » Scassanhéa.
25 » Domué.
26 » Nhancoma.
27 » Nhalupenda.
TÊTE 16° 8' 56" Lat. Sud. 31° 8' 55" Long. E mér. de Paris.
ÉCHELLE de 0m,001 pour 100 mètres (1/100.000)
Limite de Prazo.
NORD
Revugo R.
P. Marabué de praie
Prazo Marabué Grande
P. Nhamacasa
P. Chingose
P. Bemba
P. Matundo
Tête (Alt:100)
Grès houiller
Diorite
P. Cancope
P. Chupanga
P. Benga
12. P. Carengène
P. Mitète
Mt Nhamchouara
Cours supposé du Moatizé d'après des renseignements verbaux fournis par les naturels
Rivière couverte de gros bambous près de sa source
ZAMBÈSE FL.
P. Nhabaruara
P. de Pondé
Prazo Nhalupenda
P. Chipasse
Muaraze
Prazo
Faille de 4m
P. Nhapenda
P. Scassanhea
P. Nhancoma
Prazo Mantamanhama
Carambo
P. Mitache
P. Chinche
P. Cagose
P. Chirambane
Banc de Diorite
Grès houiller
Élévation de 120m sur la vallée
Mont Muambé
Point culminant d'une chaîne qui, dit-on, descend jusqu'au Zambèse.


C R